



HISTOIRE
DES SECTES
RELIGIEUSES.

V.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

HISTOIRE

DES SECTES

RELIGIEUSES

QUI SONT NÉES, SE SONT MODIFIÉES, SE SONT ÉTEINTES DANS LES DIFFÉRENTES CONTRÉES DU GLOBE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SIÈCLE DERNIER JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

PAR M. GRÉGOIRE,

ANCIEN ÉVÊQUE DE BLOIS.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

*

TOME CINQUIÈME.

*



PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 17.

1829.

HISTOIRE

DES

SECTES RELIGIEUSES.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DISSENTERS OU DISSIDENS, SÉCÉDERS OU SÉPARATISTES D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE, DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, PURITAINS, PRESBYTÉRIENS, INDÉPENDANS, CONGRÉGATIONALISTES, ETC.

QUAND l'Angleterre, au seizième siècle, se détacha de l'Église catholique, le régime épiscopal y fut maintenu; et, pour capter l'adhésion d'une foule de gens qui ne jugent guère des choses que par l'extérieur, on conserva plusieurs rites catholiques, tels que le signe de croix en baptisant, la génuflexion en recevant la cène, l'usage du surplis; mais ces usages furent réprouvés, comme étant des *restes* de *papisme*, par ceux qui rejetaient l'épiscopat.

Artisans, militaires, femmes, enfans, chaque séparatiste se croyait capable et même chargé de réformer l'Église, d'expliquer la Bible, de prêcher. Des soldats, à qui on voulait interdire cette faculté, déclarèrent que, si on les empêchait de prêcher, ils refuseraient de combattre. De ces réformateurs, les uns, soutenant que la magistrature même devait être abolie, voulaient une théocratie, et pas d'autre monarque que le *roi Jésus*. Ils rejetaient les symboles, les confessions de foi, les noms de saints, les dénominations des jours de la semaine et des mois, comme étant d'origine païenne. Dans leur langage ils employaient, à tort à travers, le style figuré de la Bible. D'autres, persuadés que le dimanche n'était établi que d'après les traditions *papistes*, voulaient qu'on chômât le jour du sabbat; et, regardant comme perpétuelle la défense de se nourrir des viandes suffoquées, ils auraient cru faire un péché en mangeant du boudin. Ces opinions, et d'autres non moins étranges, étaient répandues et adoptées par des personnes dont l'ignorance dégénérait quelquefois en extravagances criminelles. A Walton, sur la Tamise, un soldat prédicant entre à l'église, avec une lanterne contenant cinq chandelles allumées, il intime aux assistans l'obligation de l'écouter, parce qu'il est messager du Très-Haut. Le dimanche est aboli, et il éteint une chandelle; les dîmes sont abolies, il en éteint une seconde; le sacerdoce et la magistrature sont abolis, il éteint la troisième et la qua-

trième; la Bible même est abolie, il éteint la cinquième. A Douvres, une femme coupe la tête à son fils, parce qu'elle en a reçu l'ordre de Dieu, comme Abraham. A York, en 1647, une autre crucifie sa mère, et sacrifie un veau et un coq. Quelques frénétiques veulent tuer leurs chats, parce qu'ils ont pris des souris le jour de dimanche; mais pour ne pas, comme les chats, violer le précepte, l'exécution est différée jusqu'au lundi.

Henri VIII, qui, après avoir écrit contre Luther en faveur de l'Église catholique, l'avait quittée pour laisser un libre cours à ses penchans impudiques, s'efforça de donner à sa nouvelle Église une forme régulière. Alors les partisans de la réforme inclinaient au luthéranisme, et sous Édouard VI au calvinisme. Marie, qui lui succéda, favorisait les Catholiques. Les persécutions exercées sous ces trois règnes, eurent une direction analogue à la disparité des doctrines; les évêques anglicans, qui voulaient faire prévaloir leur liturgie, éprouvèrent une forte résistance. Pour se soustraire à leurs vexations, sept ou huit cents émigrans se réfugièrent en Hollande, en Suisse, en Allemagne, et surtout à Francfort-sur-le-Rhin, où leurs querelles religieuses choquèrent les Luthériens. Ceux-ci, à leur tour, persécutèrent les fugitifs, parce qu'ils étaient sacramentaires. C'est ainsi qu'ils appelaient ceux qui niaient la présence réelle [1].

[1] Histoire ecclésiastique par Mosheim, traduite par

Aux mesures violentes, en Angleterre, succéda une sorte de calme qui ramena les exilés; mais l'absence, loin d'amortir leur esprit d'opposition l'avait fortifié. Le nom collectif d'*indépendans* désigna les antagonistes de l'Église anglicane. Jean Hooper, un des Dissidens, ayant été nommé à l'évêché de Glocester, refusait de porter le costume épiscopal, et particulièrement le surplis. On le mit en prison; sa répugnance alors cédant aux circonstances, il se soumit et fut ordonné [1].

L'anarchie enfanta plus de quarante sectes sorties du sein de l'*indépendance*, dit Honoré Reggi, comme les Grecs du cheval de Troie [2].

Joseph Jacob, devenu *indépendant* même de l'indépendance, érigea une chapelle, s'arrogea toute l'autorité, et fit des règlemens sévères sur le costume des femmes. En permettant aux hommes les moustaches, il fit la guerre aux perruques à tel point, dit un auteur, que les perruquiers virent bien que pour eux l'âge d'or était passé.

On distingua comme sectes nouvelles les Ranters, dont l'extravagance démagogique admettait toutes sortes d'excès; leur fureur s'exerçait particulièrement contre le clergé.

Maclaine, in-8°. Yverdun, 1776, tom. IV, pag. 333 et 468.

[1] Fuller, Hist. ecclés., liv. VII, pag. 402.

[2] Honoré Reggi, Kemnathensis, *de statu ecclesiæ britannicæ hodierno*, in-4°. Dantisci, 1647, pag. 57.

Les Seeckers ou Chercheurs, dont Vane était le chef, persuadés que la vraie Église existait quelque part, en poursuivaient la découverte.

Les Expéctans niaient son existence, et attendaient une restauration nouvelle et miraculeuse.

Successivement on vit paraître les Brownistes, les Familistes, les Anabaptistes, les Puritains, avec leurs subdivisions [1].

Aucun pays d'Europe ne présente une plus grande variété de sectes que la Grande-Bretagne. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, il n'est pas facile de saisir leur véritable caractère à travers les récits passionnés des historiens, et les relations superficielles des voyageurs. Les historiens ont souvent sacrifié la vérité à la secte particulière dont ils étaient membres. Tel est Rapin Thoyras, calomniateur des Indépendans, selon Mosheim, qui s'est constitué leur apologiste. Les voyageurs, pour la plupart étrangers aux discussions religieuses, n'ont pas connu les nuances qui distinguent les diverses sociétés ; il faut l'avouer, ces différences étaient souvent difficiles à saisir, à cause de leurs variations fréquentes : les noms même, par lesquels on les distingue, sont équivoques.

Ainsi l'analogie de principes a fait confondre les Indépendans, en fait de religion, avec les In-

[1] Fuller, *ibid.*, Honoré Reggi, pag. 34, 84 *et suiv.*; Milner, pag. 348. — L'ouvrage *Nuntius à mortuis*, in-12 Londini, 1659, pag. 60.



dépendans ou Niveleurs en matière civile. Sous le nom de *Dissenters* ou *Dissidens*, de *Non Conformistes*, on comprend tous ceux qui ne sont pas de l'Église anglicane, mais surtout les Presbytériens, les Indépendans, les Baptistes; quelquefois on restreint l'acception de ce mot aux sociétés qui rejettent l'épiscopat, sans y comprendre les Catholiques, les Juifs, les Quakers.

Maclaine reproche à Rapin Thoyras d'avoir confondu les Brownistes, qui permettent à tout individu de prêcher, avec les Indépendans, qui ont des ministres approuvés [1]. Cependant on lit dans Sinclair, qu'à Hamilton, en Écosse, les Indépendans, qui à la vérité, ne sont là qu'au nombre d'environ cinquante, officient tour à tour.

Les Congrégationalistes d'Amérique ne veulent pas être appelés *Indépendans*, quoiqu'ils en aient à peu près adopté le régime. Le terme congrégationaliste est encore très-équivoque; il y a des Congrégationalistes unitaires, calvinistes, universalistes, hopkinsiens.

Les dénominations de Puritains, de Presbytériens, présentent la même ambiguité. On appela *Puritains* tous ceux qui, rejetant la liturgie et les cérémonies anglicanes, se séparèrent sous prétexte d'établir un culte plus pur. Une secte du moyen âge, celle des Cathares, avait le même

[1] Ses notes sur Mosheim, tom. v, pag. 578, édition française d'Yverdun, en six vol. in-8°., 1776.

nom; en grec Καθαρος, signifie pur, innocent. Cette qualité, qui, en flattant l'amour-propre, donnait une couleur de sainteté, augmenta leur parti, dont le premier chef, selon Selden, fut le comte de Huntingdon, petit-neveu du cardinal Polus; mais quant à la dénomination, le fameux Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, paraît être le premier qui employa le terme de *Puritains*[1], que l'usage appliqua plus spécialement à une classe de sectaires opposés à l'Église anglicane. Calvinistes rigides et ennemis jurés des Catholiques, les Puritains perdirent ensuite leur nom, en se distribuant sous divers chefs Indépendans, Presbytériens, Congrégationalistes. Mais dans chacune de ces sociétés issues du puritanisme, régnait une divergence d'opinions qui, successivement, modifièrent leur système. Thomas Edward, ministre à Londres, dans son livre intitulé *La Gangrène*, comptait cent quatre-vingts erreurs ou blasphêmes, qui, dans l'espace de trois ans, depuis 1640, avaient scandalisé l'Angleterre [2].

Les Indépendans ou nouveaux Puritains, avaient la même doctrine que les Presbytériens, sous le nom desquels ils se cachaient souvent; mais leur régime était différent, ils portaient plus loin qu'eux les opinions démocratiques, ne vou-

[1] *De republicâ ecclesiasticâ*, autore M. A. de Dominis, in-fol. Londini, 1620, tom. II, pag. 893 et 974.

[2] Honoré Reggi, pag. 34.

lant ni rois, ni pairs, mais en tout l'égalité. A la dénomination d'Indépendans, ils préfèrent actuellement celle de Congrégationalistes.

Les Presbytériens d'Angleterre formèrent leur première corporation l'an 1572, à Wandsworth, comté de Surrey, quelques années avant l'organisation de ceux d'Écosse, auxquels leur existence n'est pas connexe. Ils composaient les deux tiers de la totalité des Dissenters à la fin du règne de la reine Anne. Actuellement leur nombre, comme Presbytériens, est diminué. Dans le dix-septième siècle, jusqu'en 1645 et même plus tard, ils fréquentaient les temples anglicans; c'était un moyen de s'abriter contre des persécutions que l'Église établie n'épargnait à aucune classe de Dissidens. Deux espèces d'êtres infâmes qui abondent dans tous les siècles et tous les pays, les espions, les dénonciateurs, faisaient des battues continuelles. On vit des Catholiques et des Presbytériens traînés ensemble sur des claies à Smithfield, où tour à tour, à diverses époques, on fit périr des innocens de toute religion existante en Angleterre.

Le dissentérisme s'accrut beaucoup, lorsqu'en 1662 fut publié l'acte d'uniformité, le jour de la Saint-Barthélemy : plus de deux mille ministres, communément appelés *théologiens barthélemites*, et parmi lesquels se trouvaient des hommes savans, furent expulsés pour n'avoir pas voulu s'y soumettre; ils préférèrent la persécution et la perte de leurs bénéfices plutôt que d'aban-

donner leurs opinions. Sous Charles II, violateur de ses promesses, et qui fit cette *Saint-Barthélemy*, des milliers de *Dissenters* de toutes les croyances périrent en prison [1]. L'un d'eux, Bunyan, auteur célèbre de l'ouvrage *Pilgrim Progress*, fût douze ans captif à Bedford.

Les mesures de rigueur dirigées contre les Dissenters leur défendaient de s'assembler pour le culte au nombre de plus de cinq; la première fois sous peine d'amende, la seconde fois sous peine de prison, la troisième fois ils étaient bannis, et, s'ils rentraient, ils devaient subir la peine capitale. Les cachots regorgeaient de ces malheureux; la terreur régnait dans les familles à tel point, qu'on y craignait de prier en commun quand on était plus de cinq personnes, et même de bénir les mets avant le repas. Cette Saint-Barthélemy perpétue chez les Dissenters des souvenirs qui ne s'effaceront jamais [2].

Le régime ecclésiastique des Presbytériens écossais leur fut apporté de Genève par Jean Knox, appelé par eux l'*apôtre de l'Écosse*. Les ruines encore subsistantes de monumens catholiques en ce pays, rappellent les déclamations furibondes de Knox, qui criait : *Détruisez les nids, les oiseaux disparaîtront*. Thomas Bellamy, auteur de l'ouvrage singulier, intitulé : *Philànax angli-*

[1] *Publics characters*, de 1801 à 1802, pag. 525 *et suiv.*
[2] Nightingale *A portraiture of catholicism*, pag. 475, en note.

cus, prétend que les Presbytériens sont des rebelles. Il s'escrime contre Luther et les autres patriarches luthériens et calvinistes de la réforme, contre *sa sainteté* Calvin, qui eut, dit-il, pour légats *à latere*, Knox, Goodman, Buchanan, et Bèze, le *Tibulle* de Genève.

Les Presbytériens de toute espèce n'ont que des ministres, des anciens et des diacres; ils détestaient l'épiscopat. La haine devint plus acerbe lorsqu'on entreprit de leur faire accepter la liturgie anglicane. Cette tentative causa de grands troubles. Pour la repousser, fut rédigé le Covenant, ou pacte solennel, qui, proclamé et accepté dans toute l'Écosse avec la rapidité de l'éclair, fit trembler le gouvernement anglais; des explosions sanglantes en furent plusieurs fois le résultat. Le docteur Scharp, archevêque de Saint-André, fut tué dans sa voiture en 1669.

L'Église écossaise porte invariablement le titre de *Kirk of Scotland*. Le mot *kirk*, qui, suivant l'opinion la plus commune, est d'origine saxonne, signifie la même chose que *church*. L'existence de cette Église fut sanctionnée par l'acte d'union des deux royaumes, en 1706. Elle est la dominante; de sorte que les épiscopaux, en Écosse, sont eux-mêmes *Dissenters*. L'Eglise écossaise est aujourd'hui divisée en arrondissemens, nommés *Presbytères*, au nombre de soixante-neuf; et *Synodes*, au nombre de quinze. L'assemblée générale se tient annuellement en mai, à Édimbourg. Chacune des

assemblées particulières a droit de citer tout membre de l'Église, de l'admonéter, de l'exclure ou de le suspendre de la participation à la cène; mais il a droit d'appel à l'assemblée supérieure. Ainsi le régime presbytérien est aristocratique; ce qui le différentie des Congrégationalistes, des Indépendans, dont le gouvernement est purement démocratique. Ceux-ci soutiennent que chaque congrégation a une juridiction complète sur ses membres, sans dépendance d'évêques, de synodes, de toutes assemblées ecclésiastiques, composées de députés. Les Presbytériens, moins stricts que jadis sur le dogme, paraissent moins attachés au calvinisme que les Indépendans, et admettent plus de latitude dans leurs opinions religieuses.

En 1732, un grand schisme dans l'Église écossaise fit naître la secte des Burghers et Anti-Burghers, qui seront l'objet d'un chapitre particulier. A des époques plus récentes ont éclaté des divisions nouvelles. L'introduction d'une musique réformée causa une fermentation générale, et produisit des scènes bizarres. Chaque assemblée était partagée en deux factions, l'une chantant les psaumes à l'ancienne musique, l'autre à la nouvelle; une troisième partie se composait de curieux attirés par la singularité du spectacle. Les deux factions se portaient en force au temple le dimanche; et dès que le ministre du haut de la chaire avait annoncé le psaume, elles entonnaient chacune à

sa manière. De là un tapage horrible, on donnait, on recevait et l'on rendait des soufflets. C'est du moins ce qui arriva en plusieurs endroits. Le magistrat d'Édimbourg se déclara en faveur de la nouvelle musique, et pour apaiser le tumulte, il nomma un comité de ministres, au nombre desquels était Hugues Blair, à qui ses talens oratoires ont acquis de la célébrité.

Les Anglicans croyent que l'attachement au gouvernement politique devrait attacher à l'Église anglicane; et partant de ce point, ils ont une tendance à regarder comme hostile toute société qui n'est pas de leur croyance. Blackstone stigmatise le dissentérisme comme un crime et ceux qui le professent comme des demi-chrétiens[1]. Newton, évêque de Bristol, leur reproche d'être plus intolérans que les *Papistes*, dont ils ont détruit et brûlé les églises en Écosse. Il demande qu'avant d'être admis à exercer un office public du culte, tout Dissenter soit tenu d'abjurer, par un acte authentique, la doctrine des Antinoméens, des Levellers, des Républicains et autres ennemis du gouvernement. Les Dissenters lui paraissent pires que les *Papistes*, car ceux-ci veulent seulement, dit-il, changer la religion de l'état, tandis que les Dissenters veulent changer le gouvernement et la religion. En reconnaissant qu'ils sont estimables comme individus, il les trouve dangereux comme

[1] Conder, tom. II, pag. 497 *et suiv.*

secte [1]. Il faut leur rendre la justice, que dans l'affaire de l'émancipation des Catholiques, auxquels une tyrannie persévérante refusait des droits que leur assurent la nature et la justice, quoique les Presbytériens soient plus opposés aux Catholiques qu'aux Anglicans, ils formaient des vœux en faveur des Catholiques. Quant à l'accusation de républicanisme, David Hume, apologiste des Stuarts, avoue cependant que la fermeté des Puritains a conservé des étincelles de liberté en Angleterre; et cet esprit s'est perpétué dans les Presbytériens, qui tirent d'eux leur origine. On a remarqué, parmi les sectaires qui ne sont pas de l'Église épiscopale, un grand zèle pour les libertés civiles, politiques, religieuses, et une tendance au républicanisme, parce qu'ils voient la royauté unie à la tyrannie sur les consciences. Presque tous sont Whigs, c'est-à-dire du parti de l'opposition. Dans leur rang ont toujours figuré des hommes distingués, Milton, Daniel de Foé, Bunyan, Leland, Doddridge, Watts, Kippis, Price, Priestley, Gilbert Wakefield. Ce dernier, qui avait été Clergyman anglican, s'était fait Dissenter sans s'attacher à aucune des sociétés non conformistes, et même il écrivit contre l'utilité du culte public, comme l'a fait après lui, en Allemagne, Loefler, surintendant de Gotha.

[1] *The works of the R. The Newton*, tom. 1, *of appendix*, nos. 2 et 3.

Abraham Rees, éditeur de l'*Encyclopédie anglaise*, a été soixante ans ministre presbytérien à Londres. Les Dissenters ne pouvant obtenir les degrés aux universités de Cambridge et d'Oxford, qui exigeaient les sermens anglicans, prenaient leurs degrés en Écosse ou aux États-Unis.

La controverse entre les Dissenters et les Anglicans s'étend aussi sur des articles dogmatiques. Celle qui concerne la justification a été très-animée parmi les Presbytériens. Bull, dans son *Harmonie apostolique*, ayant établi contre Luther et Calvin la nécessité des bonnes œuvres, on l'accusa de tendre au *papisme*; ce qui chez les Anglicans n'était qu'une guerre d'auteurs, devint chez les Dissenters une guerre d'église par la réimpression vers 1690, des ouvrages de Crisp, que l'assemblée des théologiens de Westminster fit brûler comme tendant à l'antinomianisme [1]. On discuta longuement sur la régénération, qui change radicalement les affections par l'influence du Saint-Esprit.

Un autre objet de discussion, dans ces derniers temps, a été d'examiner s'il est conforme aux principes du christianisme, de bénir les drapeaux militaires qui conduisent les hommes aux combats et à la mort.

Les Presbytériens, dans leur assemblée de l'an

[1] *An historical view of the state of the protestant dissenters in England*, by Toulmin, in-8°., 1815

1648, avaient publié un écrit contre les Indépendans qui s'étaient séparés d'eux. Barwik, en rappelant ce fait, demande si l'on peut excuser les Presbytériens d'Écosse, qui, dans cette contrée, se sont séparés des évêques [1]. Son raisonnement tourne contre son Église. Remarquez que toutes les sectes en condamnant les scissions, en insistant sur le besoin et le devoir de l'unité, prononcent elles-mêmes leur sentence. Tous les Dissenters se défendent, en opposant à l'Église anglicane, comme argument sans réplique, les motifs sur lesquels elle-même a prétendu pouvoir se séparer de l'Église catholique. Est-il surprenant que les efforts de l'Église anglicane, pour les ramener dans son giron, aient été jusqu'ici infructueux? Vainement auprès d'eux elle excuse la conservation de rits réputés *papistes*, en disant qu'elle ne considère pas comme essentiel l'usage de porter un surplis, de faire le signe de la croix au baptême, de s'agenouiller pour recevoir la cène. Les sectes dissidentes, loin de se rapprocher, ont étendu leurs conquêtes à tel point, que le plus grand nombre des Anglais n'est pas Anglican.

Cette Église, qui est une création du gouvernement, tremble pour ses dîmes, ses bénéfices et ses droits politiques. De là tant d'écrits pour et contre la conformité; de là tant de clameurs sur l'accroissement progressif des Dissidens. En 1799,

[1] *A treatise on the church*, etc., pag. 15.

l'évêque de Salisbury sonna l'alarme par une lettre pastorale. Sur-le-champ s'élancèrent dans l'arène, pour le combattre, Wansey et d'autres athlètes. La discussion se ranima sur le droit de jugement privé et sur la liberté de conscience, comme étant violés par l'Église anglicane.

Dans son apologie de la *non-conformité*, Josiah Conder distingue entre l'usage des symboles, et leur imposition. L'usage peut être utile, mais l'imposition lui paraît un attentat. Il appelle le symbole Athanasien, une production monstrueuse, enfantée par un zèle perverti et une animosité anti-chrétienne [1].

Deux savans Dissenters, Pye Smith, ministre à Homerton, près de Londres, et Wilks, dans un sermon prêché à Paris, en 1817, ont livré de nouvelles attaques à l'Église anglicane, en lui contestant le droit d'imposer sa croyance [2]. L'ouvrage du second nous révèle une fourberie qui n'appartient pas exclusivement à l'Angleterre, c'est que le ministère emploie l'ascendant du clergé pour influencer les élections parlementaires [3]. Le même auteur assure que les criminels traduits

[1] *On protestant non conformisty*, etc., tom. 1, pag. 100 et 121.

[2] *The reasons of the protestant religion*, in-8°., London, 1815, by John Pye Smith, et *Non conformity a sermon delivered*, etc., by Mark Wilks, 3e. édition, in-8°., London, 1818.

[3] Wilks, pag. 74.

aux assises sont plus nombreux chez les Anglicans que chez les Dissenters, avec quelques exceptions toutefois, et ces exceptions il les trouve chez les Catholiques [1].

Les sectes nouvelles qui fourmillent dans les trois royaumes, font journellement de nouvelles brèches à l'anglicanisme. Elles prouvent la vérité de ce que disait lord Sydmouth : *L'Angleterre a une Église établie et un peuple sectaire.* Les temples anglicans sont peu fréquentés ; on afflue dans ceux des Dissenters, surtout des Méthodistes. Ils ont une activité infatigable, et dans leur extérieur tous les symptômes de la régularité. Leurs citations fréquentes des textes évangéliques contre les richesses et ceux qui les possèdent, sont des flèches lancées sur l'Église anglicane ; ils rappellent volontiers les persécutions exercées contre leurs ancêtres, quoique présentement ils soient fort tranquilles ; au lieu de liturgies prescrites, ils préfèrent des prières *extemporanées*, c'est-à-dire improvisées, dans lesquelles l'effusion du cœur n'est pas restreinte par une formule de commande. Ils ont d'ailleurs adapté les heures des offices aux besoins du peuple et à la possibilité de s'y rendre. Ces considérations expliquent assez bien les raisons de l'accroissement du dissentérisme. L'aversion de l'Église établie envers les Dissidens, collectivement considérés, fortifie leur

[1] Wilks., pag. 100

tendance à se rapprocher entre eux. Aussi n'est-il pas rare de voir des personnes qui vont aux églises non conformistes sans préférence pour aucune, et de voir des ministres qui changent de religion, mais ce n'est presque jamais au profit de l'anglicanisme

Dans ce grand nombre de sectes répandues sur les Iles britanniques, on ne voit plus figurer les Puritains; ils n'appartiennent plus qu'à l'histoire. Seulement, dans les comtés occidentaux de la basse Écosse, le voyageur Necker de Saussure retrouva encore parmi les classes inférieures de la société ce langage oriental, ces locutions mystiques et cette tendance au fanatisme religieux et politique, qui caractérisaient les Levellers et les Puritains [1]. Dès le temps de Charles II, dont la cour, à l'exemple du maître, était libertine et impie, par dérision on appelait puritain et mécontent quiconque blâmait la dépravation de la cour et l'orgueil des prélats, quiconque avait ou affectait une conduite régulière, comme de nos jours dans le même pays, on appelle les mêmes hommes des *saints*, des *méthodistes*, lors même qu'ils ne sont pas Méthodistes. Les ricaneurs croient aiguiser une épigramme; les hommes sensés peuvent l'accepter comme un hommage.

Poursuivi en Europe, le puritanisme se réfugia

[1] Voyage en Écosse, etc., par Necker de Saussure, in-8o. Genève et Paris, 1821, tom. II, pag. 152 *et suiv.*

dans la Nouvelle-Angleterre et y vit éclore dans son sein des controverses dogmatiques, liturgiques et disciplinaires. On disputa sur l'obéissance aux magistrats, sur l'emploi de la monnaie empreinte d'une croix, sur l'usage du voile pour les femmes dans les églises. Cet article fut débattu, surtout à Salem, où les adversaires du voile alléguèrent que Thamar, pour cacher sa luxure, était voilée. Alors les femmes qui jusque-là eussent été honteuses d'entrer sans voile à l'église, eussent été honteuses ensuite d'y paraître voilées.

Un des plus ardens missionnaires dans la Nouvelle-Angleterre, fut John Eliot, qui, débarqué à Boston en 1631, déployant un zèle infatigable envers les colons et envers les indigènes, fut surnommé l'*apôtre des Indiens*. En accordant à ses vertus, à ses talens, des éloges mérités, les historiens n'ont pas dissimulé son excessive antipathie contre les perruques et le tabac, dont l'usage lui paraissait très-criminel. Les têtes chauves s'échauffèrent, et, selon l'expression d'un biographe, les perruques et la pipe triomphèrent [1].

Les héritiers du système presbytérien et indépendant y portèrent, dès avant 1641, ce rigorisme qui s'est maintenu dans le Connecticut jusqu'à l'époque actuelle. Le voyageur Lambert imprimait en 1810 que, dans cette contrée, il est expressé-

[1] Voy. l'article John Eliot dans le *Biographical dictionary* de William Allen.

ment défendu de donner des chevaux aux personnes qui voyagent le dimanche ; mais les prévaricateurs, arrivés à l'auberge, prennent des chevaux, les sellent et partent. On agit à leur égard comme avec les Quakers anglais, qui disent aux collecteurs des taxes de guerre et des dîmes : Ami, tu peux prendre ; mais je ne puis te donner [1]. Il fut un temps où une femme ne pouvait pas même embrasser son enfant un jour de jeûne, ni le dimanche qui commence le samedi au coucher du soleil. Les mêmes hommes qui, pour échapper à la persécution, avaient quitté l'Angleterre, devinrent persécuteurs en Amérique. Leur clergé exerçait une grande influence, particulièrement dans le Connecticut, quoique dans cet état il ne puisse ni élire, ni être élu. Cette influence se fit sentir, dans la législation de divers états, par des mesures intolérantes dirigées surtout contre les Catholiques. Par les lois de New-Haven, un prêtre (catholique, car il ne s'agit pas de ministre) ne pouvait habiter le pays, il était banni ; et, s'il rentrait, l était puni de mort. Il était défendu d'accorder l'hospitalité à un *Quaker*, un *Adamite* ou *autre hérétique*. Si quelqu'un se faisait Quaker, il devait être banni ; et s'il rentrait, puni de mort [2]. Ailleurs,

[1] *Travels through lower Canada and United States*, London, by John Lambert, in-8°., 1810, tom. III, pag. 86.

[2] Voy. ces lois de New-Haven dans l'*Inquisitor Traveller*, by Edward Church, in-8°., London, 1802, pag. 152 *et suiv.*

la peine capitale frappait également les Baptistes. Plusieurs Quakers furent exécutés en 1692. Des procès pour sorcellerie retracèrent les délires sanglans de l'Europe sur cet objet. La même année, le grand jury de Massachusetts condamna au supplice Marie Osgood, de la ville d'Andover, qui, onze ans auparavant, ayant fait un pacte avec le démon, et renoncé à son baptême pour être baptiséepar le démon, lui avait promis de l'adorer et d'être à lui en corps et en âme [1].

La peine capitale contre les Catholiques, les Quakers, les Baptistes et autres *hérétiques*, prouve que les Presbytériens, alors maîtres du terrain, se regardaient comme les seuls orthodoxes. Le terme d'*hérétique* a un sens relatif, comme celui de *Dissenter*, qui suppose une Église établie et nationale. Ainsi aux États-Unis, où tous les cultes sont égaux, il n'y a pas de *Dissidens*.

La haine du despotisme, qui, dans les premiers temps, peupla le Maryland de Catholiques, la Pensylvanie de Quakers, la Nouvelle-Angleterre de Presbytériens, a maintenuchez tous la ferveur républicaine. Elle fut encore alimentée, chez ces derniers, par deux écrits dictés dans la colère. Les *colonnes du sacerdoce renversées*; *et le Whig indépendant*, dont le second paraît avoir été très-répandu dans ces contrées [2].

[1] La collection historique de Boston, tom. VII, pour l'an 1800, pag. 241.

[2] *The pillars of priestcraft shaken*, par Baron, et

Les Congrégationalistes, secte mitoyenne entre les anciens Brownistes et les Presbytériens, suivent le système de discipline établi en 1708, sous le nom de *Say-brook-platform*, qui est leur guide dans les affaires importantes. Chaque congrégation, disent-ils, est une partie de l'Église visible et militante, une société de *saints* unis, dans l'intention de rendre un culte public à Dieu, et de s'édifier mutuellement. Pour y être admis, il faut la foi en J.-C., le repentir du péché; reconnaître la Trinité, la prédestination, la dépravation originelle, la rédemption particulière, la persévérance finale. Ils diffèrent des Indépendans, en ce que ceux-ci avaient des synodes qui décidaient et prescrivaient; au lieu que chez les Congrégationalistes, ils sont seulement *moniteurs* (*advisorys*). Ils croyent que chaque Église est un corps organisé et muni de tout ce qui est nécessaire pour atteindre son but religieux, sans être sujette à aucune autre, attendu que le Nouveau Testament ne parle pas d'églises diocésaines, mais d'églises particulières. Ainsi chacune choisit son pasteur, elle exerce la plénitude de juridiction sur ses membres, quoique, pour l'avantage réciproque et pour terminer des différens, elles s'associent à d'autres, et qu'elles aient des assemblées deux fois l'année. En 1810,

l'*indépendant Whig*, attribué à Gordon, ou à Robert Cunyngham. *The Anti-Jacobin*, etc., tom. I, pag. 628 *et suiv.*, et *Lambert Travels*, etc., tom. II, pag. 98.

on comptait environ mille congrégations dans les États-Unis, et douze cents ministres et candidats pour le ministère.

L'Église presbytérienne des États-Unis date de l'établissement du presbytère de Philadelphie, en 1704, c'est la secte calviniste la plus rapprochée des anciens Puritains [1]. Leur synode d'York et Philadelphie, en 1769, écrivant en signe d'union aux Églises helvétique et génevoise, leur marquait qu'ils adoptent la confession de Westminster, rédigée en 1647, et approuvée par l'Église d'Écosse. Elle enseigne la prédestination, sans prévision de la foi ni des bonnes œuvres. En 1771, Huldric, *antistes* à Zurich, leur répondit au nom des Églises réformées de Suisse et de Genève; il leur recommandait de ne pas rompre avec les Épiscopaux, quoiqu'ils aient des rites différens [2].

Une nouvelle lettre a été écrite aux Protestans français, par l'assemblée générale de l'Église presbytérienne des États-Unis, tenue à Philadelphie en mai 1828. Le rapport sur son état actuel en Amérique, annonce qu'elle comprend seize synodes, divisés en quatre-vingt-dix presbytères, qui forment ensemble mille neuf cents oixante-

[1] *V.* l'ouvrage très-intéressant : *Description des États-Unis*, par M. Warden, ancien consul général, etc., in-8°, Paris, 1820, n°. 5, pag. 35 *et suiv.*

[2] *V.* Ces pièces dans la *Bibliotheca hagana, classis septimæ et ultimæ*, tom. VI, pag. 513 *et suiv.*

huit églises, desservies par mille deux cent quatre-vingt-cinq pasteurs.

Les Protestans des États-Unis, en rappelant les époques de tyrannie de la part des évêques anglicans contre leurs ancêtres, citent entre autres l'année 1729 [1]. L'esprit religieux, affaibli dans le Nouveau-Monde, se ranima, disent-ils, en 1742 et 1744, surtout par les prédicateurs ambulans. Depuis un demi-siècle, le nombre des sectes exportées s'est accru par la multiplication de sectes indigènes. Leur nombre total s'élève à soixante-trois, selon Félix Beaujour, qui voit chez elle une corruption profonde, cachée sous l'ostentation des vertus. Les Américains ayant abandonné la voie de l'autorité, ne regardent guère, dit-il, les opinions religieuses que comme des opinions philosophiques. Voilà pourquoi ils en changent si aisément. Tel, en changeant de quartier, passe à une communion dont le temple est plus à sa portée. Ils ne sont pas indifférens sur la religion dans son acception générale, mais sur le choix [2]. Les parens, fussent-ils très-relâchés, préfèrent de voir leurs enfans embrasser les sectes rigides, comme offrant plus de sécurité pour le salut.

Les antipathies de secte sont extrêmement amorties. Dans plusieurs villes de l'état de Massa-

[1] *Bibliotheca, etc.*, et *Daily chronicle* de Philadelphie, 7 mars 1829.

[2] Aperçu des États-Unis au 19e siècle, par M. Félix Beaujour, in-8°., Paris, 1814, pag. 144 *et suiv.*

chusetts, les Congrégationalistes et les Baptistes se sont tellement rapprochés, qu'ils ont nommé, en 1822, un comité chargé de discuter et d'aplanir toutes les difficultés, afin de compléter leur réunion; en attendant ils vivent très-bien ensemble, et les ministres respectifs se remplacent en cas de besoin. Le temps n'est pas éloigné, peut-être, où plusieurs de ces sectes se fondront les unes dans les autres.

Ces détails préliminaires ont paru indispensables pour fixer les idées des lecteurs, sur ce que dans les Iles britanniques et les États-Unis, on appelle *Dissenters*, *Non Conformistes*, *Puritains*, *Presbytériens*, *Indépendans*, *Congrégationalistes*, *Sécéders*.

CHAPITRE II.

OLD DISSENTERS, ANCIENS DISSIDENS OU CAMÉRONIENS, OU MAC-MILLANITES, BROWNISTES.

La plupart des auteurs récens qui ont traité des sectes, gardent le silence sur les Caméroniens. Ils ne sont pas mentionnés, même dans le grand ouvrage de Baumgarten, imprimé en 1766 [1], quoiqu'il y parle des opinions de Jean Caméron, Écossais, professeur calviniste à Saumur, en France, qui, trouvant trop dure la doctrine de Calvin, soutenait que la volonté de l'homme est déterminée, non par l'action que Dieu exerce immédiatement sur elle, mais par l'intervention des connaissances qu'il lui procure. Ce système, défendu par Amyrault, adopté dans des Églises réformées, n'est, selon Mosheim, que l'arminianisme ou le pélagianisme déguisé [2].

Dans John Evans et William Jones, écrivains

[1] D. S. Jac. Baumgarten, *Geschichte der religious partheyen herausgegeben*, von D. S. Semler, in-4°., Halle, 1706.

[2] Mosheim, tom. v, pag. 382.

anglais, on cherche en vain un article concernant les Caméroniens. Robert Adam a réparé cette omission [1].

Miss Adam dit qu'ils se perpétuèrent jusqu'à la révolution de 1688, et qu'alors ils se soumirent au roi Guillaume. L'auteur de l'*Histoire des cérémonies religieuses* place cet événement deux ans plus tard. De leurs récits on pourrait conclure que depuis plus d'un siècle cette secte a disparu. L'un et l'autre se sont trompés. Remontons d'abord à l'origine des Caméroniens qui affectionnent le titre de *The old scots presbyterians*, *anciens presbytériens écossais*; ils le sont effectivement et ils prétendent avoir conservé intégralement la doctrine du presbytéranisme, telle qu'elle était sous Charles Ier.; elle avait été ratifiée par les lois fondamentales de l'état, spécialement par l'assemblée de Wetsminster, dont ils adoptent les décisions. Mais on y a dérogé depuis la révolution de 1688, et, comme ils rejettent les modifications qu'on leur a fait subir, on saisit ce prétexte pour les rendre odieux, en les appelant *anti-government people*, comme s'ils étaient en révolte contre le gouvernement. Ils repoussent avec indignation cette qualification qui leur est inapplicable

Cette révolution de 1688 sanctionna la suprématie royale, tant sur l'Église que sur l'état,

[1] *The religious world displayed*, etc., by Rob. Adam, in-8°., Edimburg, tom. III, pag. 157 *et suiv.*

et fixa les conditions auxquelles il fallut se soumettre pour être apte à posséder des emplois publics; ce qu'ils regardent comme contraire aux droits de la conscience. Ils pensent que l'édifice social doit reposer sur une autre base; mais, tranquilles et paisibles depuis plus d'un siècle, ils n'ont pris aucune part dans les troubles civils; cependant il n'en fut pas toujours de même.

L'Angleterre a depuis long-temps le spectacle d'enthousiastes qui prêchent au milieu des champs, *field-preachers*. De ce nombre était Richard Caméron, qui a donné son nom à la secte dont il était ministre, et qui, en 1666 (1680, dit Adam), fut tué en combattant à la tête d'une *révolte*, à laquelle ses partisans donnent une autre dénomination; car suivant eux il défendait leurs libertés civiles et religieuses.

Les Caméroniens, faibles restes des Puritains, enthousiastes, en butte aux vexations, se réfugièrent dans les montagnes qui, ainsi que les marais, furent toujours l'asile des opprimés contre la tyrannie. De là ils furent appelés *hommes des montagnes*. La persécution les atteignit dans leurs retraites, et plusieurs, traînés sur la place publique d'Édimbourg, y subirent la peine du fouet et du pilori. Insensiblement l'enthousiasme refroidi diminua le nombre des adhérens à la secte, et la restreignit à quelques familles qui prétendaient se distinguer par une

probité et une dévotion plus rigides [1]. Pour l'exercice de leur culte plusieurs fois ils furent réduits à tenir leurs assemblées religieuses en plein air, n'ayant pas de temples ni de ministres, ce qui dura quelques années; mais, en 1706, M' Millan, ministre à Balmaghie, épousa leur cause, et, de père en fils, jusqu'à ces derniers temps, sa famille a fourni des ministres à la secte. De là le nom de Macmillanites, sous lequel on a désigné les Caméroniens.

Ce qu'on vient de lire montre qu'ils sont stricts Presbytériens, sans hiérarchie. En 1743, ils organisèrent leur administration sous le titre de *Presbytère réformé*. Actuellement ils en ont trois, un en Écosse, un en Irlande, l'autre dans l'Amérique du Nord. Ces assemblées correspondent entre elles, comme églises sœurs, formées sur le même plan et réunies par les mêmes principes.

En Écosse ils ont seize congrégations à Hamilton, Laurieston, Douglas, Perth, Wamphray, Stirling, etc., etc., mais aucune n'est considérable. La plus nombreuse, celle de Stirling, est d'environ douze cents personnes [2]. Six assemblées sont sous la direction du presbytère d'Irlande, et cinq sous la direction de celui d'Améri-

[1] Hist. de la conquête d'Angleterre par les Normands, par M. Thierry, in-8°., Paris, 1825, tom. III, pag 425.

[2] Sinclair, tom. II, pag. 150 et 203, tom. V, pag. 382; tom. VII, pag. 459; tom. VIII, p. 82; et l'article Stirling, tom. XVIII, pag. 533; tom. XIX, pag. 75.

que, entre autres à Pittsbourg, en Kentucky, où le voyageur Mellish en a trouvé [1].

BROWNISTES. — La secte qui fait l'objet de cet article, eut pour fondateur, vers 1580, Robert Brown, né dans le comté de Rutland, en Angleterre, qui avait desservi pendant quelque temps une congrégation de Dissenters à Norwick. Puritain quant à la doctrine, ennemi de l'épiscopat [2], des synodes, des presbytères, il voulait que les Chrétiens fussent distribués en petites sociétés indépendantes, n'exerçant d'empire, l'une à l'égard de l'autre, que celui des conseils. Quoiqu'il admît des ministres, chaque membre avait la liberté de *prophétiser* dans l'assemblée, de discuter les points dogmatiques comme ceux de discipline; tout devait être décidé à la pluralité des voix; ainsi les Brownistes donnèrent à leur organisation religieuse une forme complétement démocratique. Quelques-uns même disaient qu'il suffisait à leurs *anciens* d'être assis sur la *selle* pourvu que le peuple tînt la *bride* [3].

Robert Brown consigna ses principes dans un écrit sur la *Vie et les mœurs des vrais Chrétiens* [4]. Inquiété en Angleterre, il alla fonder à Middel-

1. *Travels in the United States*, by John Mellish, tom. II. pag. 61.

2 *Honoré Reggi*, pag. 36.

3 *Collection of the Massachusetts historical society*, in-8°. Boston, tom. V, pag. 18.

4 *Life and manners of true christian*, 1582.

bourg, en Zélande, une Église qui ne communiquait avec aucune autre société chrétienne.

Retourné dans sa patrie, l'an 1582, il abandonna sa propre secte pour accepter un bénéfice de l'Église anglicane; il se vantait d'avoir été dans trente-deux prisons, dont plusieurs étaient si obscures, qu'à midi il ne pouvait pas voir sa main. Sa dernière prison fut celle de Northampton, où il mourut en 1630, à l'âge de quatre-vingts ans. On lui reproche un caractère hargneux, brouillon, et une vie déréglée.

L'historien Fuller dit qu'il eut une femme avec laquelle il ne vécut jamais, et une église où jamais il ne prêcha, quoiqu'il en tirât le revenu, et qu'en se déclarant opposé au paiement des dîmes, il perçut des dîmes.

Sous Élisabeth, à l'instigation de l'archevêque Bancroft, les Brownites furent persécutés avec fureur, dépouillés de leurs biens, arbitrairement jetés dans des cachots où beaucoup d'entre eux périrent de froid, de faim, de maladie, plusieurs furent pendus. Cependant leur nombre s'était accru, car, en 1592, il était de plus de vingt mille; quelques-uns s'enfuirent en Amérique [1].

Les Brownistes d'Amsterdam, à la fin du seizième siècle, avaient un ministre nommé Johnson, auquel succèda Ainswort, auteur d'un savant commentaire sur le Pentateuque. Ceux de

[1] Honoré Reggi, pag. 81.

Leyde, avaient pour ministre John Robinson, le père des Indépendans, secte mitoyenne entre les Brownistes et les Presbytériens; car les Brownistes étaient les Séparatistes rigides; les autres furent appelés Robinsoniens ou Semi-Séparatistes ou Indépendans [1]. Lorsque Robinson arriva en Hollande, Browniste inflexible, il développa leurs principes dans un ouvrage publié en 1619 [2], et combattit long-temps *Episcopius et Arminius*. Tout en reconnaissant les autres sociétés réformées pour de vraies Églises, il soutenait la nécessité de s'en séparer, et consentait à communiquer avec elles, seulement dans les sermons et les prières, mais non dans l'usage des sacremens et la discipline. Son aversion s'adoucit graduellement par des entretiens avec les ministres d'autres sectes. L'Église de Leyde s'affaiblit, parce qu'une partie des membres s'incorporèrent aux Calvinistes de Hollande.

Quelques-uns retournèrent en Angleterre, et d'autres, sous la conduite de Brewster, adjoint de Robinson, traversèrent l'Atlantique pour se réunir à ceux de leurs frères établis précédemment en Amérique. Quelques disputes religieuses amenèrent des défections parmi eux. Plusieurs, dit-on, devinrent athées, et d'autres se firent Quakers. Lorsqu'un prosélyte sollicitait son

[1] William Jones, pag. 34.

[2] *Apologia pro exulibus Anglis qui Brownistæ vulgò appellantur*, in-4°., Lugd.-Bat., 1619.

aggrégation aux Brownistes, on exigeait préalablement une confession publique, dans laquelle il exposait l'état de sa conscience et des opérations de la grâce sur son cœur. Quant aux femmes, on écrivait leur déclaration, qui ensuite était lue à l'assemblée; mais comme l'aveu de certaines faiblesses était un sacrifice pénible pour les deux sexes, la société modifia, en 1688, la sévérité de cette règle. En Angleterre, la secte se maintint malgré la défection du chef; ensuite une grande partie s'unit aux Congrégationalistes, aux Indépendans; et il paraît qu'en Europe elle est morte ou expirante; mais elle subsiste encore en Massachusetts, où la Nouvelle-Plymouth a été fondée par des Brownistes, qui, persécutés en Europe, persécutèrent aussi en Amérique [1].

[1] *Collection of the Massachusett's historical society*, 1re. et 2me. série, *passim* et surtout 2me. série, tom. v, pag. 118.

CHAPITRE III.

ANTINOMES OU ANTINOMÉENS, OU ANTINOMIENS.

L'ÉTYMOLOGIE grecque d'Antinoméens indique des hommes *opposés à la loi*, *ennemis de la loi*[1]. On les a quelquefois nommés *Solifidians*, dérivation latine, pour marquer qu'ils admettent la justification par la foi seule sans les œuvres[2]. Cette erreur, a dit quelqu'un, est aussi ancienne que la chute de nos premiers pères, qui, par leur désobéissance, voulurent secouer le joug des lois divines; l'amour désordonné de l'indépendance a favorisé l'antinomianisme. Cette hérésie s'est montrée à trois périodes différentes; la première à la fin du quatrième siècle (saint Épiphane la combattit), la seconde à l'époque de la réformation, la troisième à la fin du dix-septième siècle.

On a souvent confondu les Antinoméens, nés au seizième siècle, en Allemagne, dans le sein du luthéranisme, avec ceux qui, au dix-septième, sortirent du calvinisme dans la Grande-Bretagne;

[1] Αντι contre, νομος la loi.

[2] *Sola fides*.

et Robertson même paraît avoir commis cette erreur [1], trompé sans doute par la presque identité de doctrine de ces sectaires.

Les Antinoméens allemands eurent pour chef Jean Agricola, concitoyen et disciple de Luther. Celui-ci avait enseigné la justification par la foi, sans les œuvres. Agricola, exagérant ce principe, soutint que les œuvres étaient inutiles, et qu'un acte de foi justifiait. Ses adversaires lui imputèrent d'admettre toutes les conséquences qu'on peut déduire d'un principe erroné, et de prêcher qu'on pouvait se livrer à ses passions. Mosheim ne veut pas qu'on s'en rapporte à ces accusations, quoique d'ailleurs il le présente comme un fanatique plein de vanité et de ruse [2]. Plusieurs fois Agricola rétracta et reproduisit ses erreurs qui avaient quelques partisans, dont le plus zélé fut Amsdorf. De son nom, les Antinoméens furent quelquefois appelés Amsdorfiens ; mais, comprimés par l'ascendant de Luther, ils ne formèrent pas de secte.

[1] Voy. son *Histoire d'Amérique*, liv. X, pag. 80 *et suiv.* ; Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, article *antinoméens*, renvoie à celui d'*Agricola*, dont il expose les sentimens ; mais il finit en disant qu'il fut chef des Anoméens. Les Anoméens sont des hérétiques du IVe. siècle ; à l'article *Anoméens*, il renvoie à celui d'Eunoméens, dont il dit quelques mots, et renvoie au mot *Troglodytes*, qu'on ne trouve pas dans son dictionnaire. Contin, traducteur italien de Pluquet, a répété les mêmes erreurs.

[2] Voy. Mosheim, tom. IV, pag 275.

Leur doctrine passa en Angleterre, où les erreurs de toute nature trouvaient des partisans. Leur nombre augmenta sous Cromwell.

Les Antinoméens d'Angleterre, fondés par Jean Eaton [1], et censurés par l'assemblée de Westminster en 1643, étaient une espèce de Presbytériens subdivisés en deux branches, qui outraient la doctrine de Calvin sur le décret absolu d'élection et de réprobation. Les uns pensaient qu'il est inutile d'exhorter à la vertu, parce que les élus sont conduits au salut par une grâce irrésistible; et que les réprouvés, étant privés de cette grâce, n'y arriveront jamais.

Les autres étendaient plus loin encore ces idées, et soutenaient que les péchés commis par des élus ne sont pas péchés, parce qu'il est impossible qu'ils fassent quelque chose d'opposé à l'Évangile; qu'ainsi il est inutile de s'en repentir.

Crisp, l'un des plus âpres défenseurs de l'antinomianisme, soutint que le décret d'élection dispense de tout pour le salut; nos péchés ont été transférés sur la croix à Jésus-Christ, qui s'est rendu pécheur à notre place, et nous en a déchargés; ils ont cessé d'être nôtres. Dans ce système, il serait devenu menteur, meurtrier, adultère, pour les adultères, les meurtriers, les menteurs; ainsi, nous n'avons autre chose à faire que de profiter de ses grâces. Dieu ne peut punir ses

[1] Voy. Honoré Reggi, pag. 60.

élus pour aucun crime ; eussiez-vous été idolâtre, assassin, voleur, ivrogne, si vous êtes élu, vos péchés sont devenus ceux de Jésus-Christ.

Ainsi les Antinoméens supposent que les priviléges du christianisme peuvent être séparés des bonnes œuvres ; que la pratique des devoirs, comme preuve de notre foi, n'est pas requise. Saint Paul établit la justification par la foi, mais il s'empresse de l'expliquer par ces mots : « Que dirons-nous ? » demeurerons-nous dans le péché pour donner » lieu à cette surabondance de grâces ? A Dieu ne » plaise ; car, étant morts au péché, comment vi- » vrons-nous encore dans le péché [1] ? » Et ne fait-il pas ailleurs, et plusieurs fois, l'énumération de péchés, tels que l'adultère, le vol, l'impudicité qui excluent du royaume des cieux ?

Affaiblir les obligations de la morale, c'est toujours une plaie à la société. Il résulterait, des maximes antinoméennes, qu'il est inutile d'enseigner le décalogue, de proposer aucune loi, aucune règle de conduite ; ainsi on ouvrirait la porte à tous les vices, à tous les crimes.

L'expérience atteste que les mondains, et en général les personnes livrées au désordre, ont une propension à croire que la foi suffit pour le salut. Cette considération fait sentir les dangers d'une doctrine que l'égarement des passions veut concilier avec la corruption des mœurs.

[1] Voy. *Ad Roman.*, 6.1-2.

Cependant les Antinoméens, par leurs écrits et leur conduite, désavouent ces hideuses conséquences ; nouvelle preuve que rarement les hommes sont d'accord avec eux-mêmes. Cette controverse dégénéra quelquefois en logomachies. Un théologien hollandais, Herman Witsius, s'interposa sans succès entre les contendans[1].

La secte antinoméenne, transplantée en Amérique, forma en Massachusetts quelques établissemens. Outre l'office public, les hommes se réunissaient une fois la semaine pour répéter et discuter le sermon du ministre. Une mistriss Hutchinson, qui prétendait avoir des révélations, ayant lu dans saint Paul que les femmes âgées doivent instruire les jeunes, établit à Boston des réunions hebdomadaires ; elle assemblait soixante ou quatre-vingts femmes, qui, de leurs maris, tâchaient de faire des prosélytes. Elle décriait les ministres défenseurs des bonnes œuvres, en les appelant *légalistes*, partisans de la loi, et débitait ses rêveries antinoméennes, dont elle fit un alliage avec d'autres idées qui lui étaient particulières. Un jour qu'elle était en prières avec son troupeau, arriva un tremblement de terre; ils en conclurent que le Saint-Esprit descendait sur l'assemblée comme jadis sur les apôtres[2]. Sur le bruit

[1] Herm. Witsii animadversiones irenicæ, etc., in-12, Ultrajecti, 1696.

[2] *Historical collection of Massachusett's*, tom. VII, pag. 16; tom. VIII, pag. 8 et 9; tom. IX, pag. 28 *et suiv.*

que causaient ses prédications, un synode, en 1637, la condamna. L'année suivante, exilée du pays par l'autorité civile, elle partit avec quelques adeptes pour Rhode-Island. En 1643, elle fut tuée par des Indiens sauvages.

Dans le siècle dernier, la doctrine antinoméenne a trouvé des partisans chez les sectateurs de Whitfield, et il paraît qu'elle en conserve beaucoup dans le pays de Galles. En 1777, ils avaient encore à Londres trois chapelles; dix ans après, ils n'en avaient plus qu'une petite et pauvre [1]. Wendeborn espérait que, pour l'honneur de la raison, la secte décroissante serait bientôt éteinte [2]. Cependant, en 1809, outre la chapelle de Londres, il y en avait trois à Leicester, deux à Nottingham, et quelques autres désignées comme antinoméennes, d'après la doctrine réelle ou supposée de ceux qui les fréquentaient [3]; mais ses partisans, disséminés dans diverses sectes, ont existé jusqu'à l'époque actuelle. Cette doctrine a occasioné des débats très-vifs en Angleterre, où elle a été combattue et défendue dans une foule d'ouvrages, défendue par Crisp, Richardson, Saltmaisses, Hussey, Eaton, Tawn, Huntington, etc., combattue par Rutherford, Redgwich, Gataker, Witsing, Ridgley, etc.; et par Fietcher, vicaire de Madeley en Shropshire.

[1] *Nova acta ecclesiastica*, 1787, pag. 275.

[2] *A view of England*, tom. II, pag. 406.

[3] Adam, tom. III, pag. 270 *et suiv*.

On conçoit difficilement qu'une telle erreur soit venue froisser la doctrine évangélique, lorsque, dans les Saintes-Écritures, une multitude de textes et de faits attestent que Dieu rend à chacun selon ses œuvres bonnes ou mauvaises; lorsqu'on lit dans saint Mathieu [1] la réponse du Sauveur au jeune homme qui lui disait: « Quel bien faut-il que je » fasse pour acquérir la vie éternelle?—Si vous vou- » lez entrer dans la vie, lui dit Jésus-Christ, gardez » les commandemens [2]. » Surtout lorsqu'on voit dans l'Évangile le tableau anticipé du Jugement général, où Jésus-Christ, plaçant les bons à sa droite, les méchans à sa gauche, dira aux uns: « J'avais faim, » vous m'avez nourri; j'étais nu, malade, prison- » nier, vous m'avez secouru; » tandis que l'omission de ces devoirs sera pour les autres le motif de leur condamnation.

Pierre de Joux, ministre calviniste, mort catholique à Paris en 1825, et dont on a publié, après sa mort, un ouvrage intitulé: *Lettres sur l'Italie, considérée sous le rapport de la religion* [3], y a consigné la notice d'une nouvelle secte Antinoméenne, qu'il eut occasion de connaître à son retour en Angleterre. Secte, dit-il, nombreuse, qui compte parmi ses membres des hommes distingués par leur savoir, leurs

[1] Voy. Math. 19. 16-17.
[2] *Ibid.*, chap. XXV.
[3] In-8o. Paris, 1825, tom. II, pag. 564 *et suiv.*

richesses et le rang qu'ils occupent dans la société.

Née dans le comté d'Exeter, elle s'est répandue dans le Devonshire, dans les comtés de Kent, de Sussex et même à Londres. Le fondateur est un docteur de l'université d'Oxford, dont il n'indique le nom que par l'initiale S....; il en parle comme d'un homme de mérite, d'un prédicateur éloquent, d'un théologien subtil, mais *systématique*.

Son système est l'élection arbitraire, la prédestination absolue, le don gratuit du salut éternel accordé à un petit nombre de croyans, quelle qu'ait été leur conduite en ce monde. Dieu a décrété de toute éternité, conséquemment avant la chute de l'homme, de sauver un certain nombre des enfans d'Adam, et d'envelopper les autres dans une condamnation générale. A l'égard des premiers il exerce sa miséricorde, et, par sa sévérité à l'égard des seconds, il manifeste sa justice et son aversion pour le péché. Aux premiers il suffit qu'ils croient avec fermeté qu'ils seront sauvés, il les dispense d'observer les commandemens de Dieu et de pratiquer la vertu; la rectitude morale n'est relative qu'à notre courte existence ici-bas. En vivant selon les préceptes de la tempérance, de la charité, en remplissant les devoirs qu'impose la société, on peut s'exempter de douleurs, accroître sa fortune, se concilier l'estime et l'amitié. Si au contraire un homme est intempérant, des maladies précoces vengent la nature; s'il attente à la la vie, à l'honneur, aux propriétés de son pro-

chain, il encourt les peines infligées par les lois contre ces désordres. Mais les vertus et les vices n'obtiennent que des récompenses ou des châtimens terrestres, la félicité éternelle ne peut être le résultat de notre conduite en ce monde. Les sectateurs de cette doctrine prétendent la fonder sur une interprétation arbitraire des onze premiers chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains.

Le fondateur S..... avait réuni dans des assemblées secrètes quelques membres du clergé anglican, sur lesquels, par ses prédications et ses écrits, il avait acquis de l'influence. Ils s'empressèrent d'adopter sa doctrine, abandonnèrent leurs riches prébendes, les revenus de leurs sinécures, et, contens de leur patrimoine, ils prêchèrent gratuitement la doctrine de leur maître. Les plus opulens bâtirent des temples où affluait un peuple ignorant, flatté d'avoir pour orateurs des personnages indépendans par leur fortune, jouissant d'un grand crédit, et n'exigeant de leurs adeptes ni l'obéissance au décalogue, ni la pratique d'aucune vertu, mais seulement l'inébranlable persuasion qu'ils étaient prédestinés au salut.

La nécessité des bonnes œuvres et la nécessité de la foi sont deux points de doctrine parallèles et inséparables; cette vérité jaillit de toutes parts dans l'Ancien et surtout dans le Nouveau Testament. Saint Paul châtiait son corps de peur qu'ayant prêché aux autres, il ne fût lui-même au nombre des réprouvés. Il faut être frappé d'une

cécité morale pour ne pas voir que l'antinomianisme heurte directement l'Écriture-Sainte, le bon sens et l'enseignement perpétuel, non-seulement de l'Église catholique, mais encore de presque toutes les sociétés chrétiennes.

De Joux complète son récit en disant que le fondateur de la secte dont il s'agit reconnut son erreur, revint à résipiscence, et qu'il écrivit à ses adhérens une lettre dans laquelle il les engage à rentrer dans le sein de l'Église anglicane.

CHAPITRE IV.

FAMILISTES OU FAMILLE D'AMOUR, GORTONIENS, QUINTO-MONARCHISTES, MUGGLÈTONIENS, BAXTÉRIENS, PHILADELPHIENS.

La secte des Familistes, qui appartient spécialement aux seizième et dix-septième siècles, n'eût pas trouvé place dans cet ouvrage, si elle n'avait laissé en Amérique des traces encore subsistantes.

L'origine de cette secte est fort obscure, le fondateur, David Joris ou George, né à Delft, d'abord Anabaptiste, s'en sépara pour se faire chef d'une société nouvelle, appelée *Famille d'amour*, à laquelle il persuada qu'il était un nouveau messie, fils bien-aimé du Père. Pagitt lui attribue beaucoup de blasphèmes et des mœurs désordonnées[1].

Un autre Anabaptiste, né à Amsterdam, Henri Nichols ou Nicolaï (car les auteurs varient sur l'exactitude graphique de son nom), homme illettré, et qui haïssait dans les autres l'instruction, commença, vers l'an 1550, à dogmatiser d'après les textes bibliques, qui parlent d'union en Jésus-

[1] *Pagitt, Church heresiography.*

Christ. La tête mal organisée de Nichols se fit un système indigeste par la confusion des sens charnels et spirituels; il se prétendit plus grand que Jésus-Christ, qui n'avait été que son image, au lieu que Nichols était un homme déifié. « Saint » Paul déclare que ce que nous avons maintenant » de science et de prophétie est très-imparfait; » mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout » ce qui est imparfait sera aboli [1]. » Ainsi, la doctrine de Jésus-Christ avait des imperfections, et la doctrine parfaite ne se trouvait que dans la *Famille d'amour*, dont Nichols était le chef, et dont les membres étaient, comme lui, des hommes déifiés ou transformés en essence dans la Divinité. Du reste, il ne fallait attacher aucune importance à la diversité d'opinions sur la nature divine, pourvu que les cœurs fussent enflammés par l'amour et la piété. Est-il vrai que Nichols autorisait le mensonge et le parjure devant le magistrat ou tout autre personne étrangère à la société? Plusieurs auteurs le lui reprochent; mais l'expérience prouve que, sur les matières religieuses plus qu'en toute autre, on doit se défier d'accusations qui ne sont pas étayées de preuves.

Nichols étant allé en Angleterre du temps d'Édouard VI, fit des prosélytes parmi les gens simples et crédules : leur conduite était pire que leurs opinions. La loi mosaïque exemptait du supplice

[1] V. 1ª. *ad Corint.*, p. 13, v. 9 et 10.

la fille violée au milieu des champs, parce qu'elle était censée avoir crié et n'avoir pas été entendue ni secourue. Les Familistes abusaient de ce texte pour se disculper de leurs vices, et les imputer à Dieu, sous prétexte qu'ils l'avaient invoqué, et qu'il leur avait refusé sa grâce. Ils étaient devenus si pervers, dit l'historien Fuller, que la charité même rougirait de les excuser [1].

En 1581, les Familistes d'Angleterre étaient, dit-il, nombreux, factieux et dangereux. En 1603 ils présentèrent à Jacques Ier. une pétition, dans laquelle ils se disent ignorans, pauvres et réduits à un petit nombre.

Nichols ayant publié une trentaine de pamphlets théologiques en hollandais et en anglais, c'est sans doute dans sa patrie, l'Angleterre, que Samuel Gorton avait puisé les opinions des Familistes, qu'il professait en arrivant à Boston, l'an 1636. Il fut vivement harcelé par le clergé protestant et par les magistrats, pour ses opinions qu'un auteur appelle *quichotisme spirituel* [2], quoiqu'elles ne soient pas bien clairement exposées dans les auteurs contemporains; peut-être même n'étaient-elles pas fixées dans la tête de l'auteur, si l'on en juge par l'exiguité de ses talens.

Ce qui paraît plus certain, c'est que, très-

[1] Fuller, *the church history of britain*, in-fol. London, 1655, lib. IX, pag. 112, et lib. X, pag. 33 *et suiv.*

[2] *A biographical dictionary*, etc., by John Elliot, in-8°. Salem, 1809, article Gorton.

ennemi des Quakers et du clergé, il était rapproché des Antinoméens; aussi l'accusait-on d'être ennemi des vertus sociales, et de combattre l'existence d'une autre vie. Cotton Mather, auteur justement estimé, le vilipende; mais il a pu être induit en erreur par des récits exagérés. Gorton nie qu'il ait nié l'existence d'une vie future; son imagination était ce que les Anglais appellent *excentrique*. Dans une lettre qu'il adresse au *grand et honoré gentleman, idole de Massachusetts*, il épanche sa bile sur le clergé et les magistrats; puis, voulant excuser ce reproche dont il redoutait les conséquences, il le généralise, et déclare qu'il ne l'applique qu'à l'état corrompu de la société. Quoi qu'il en soit, accusé, emprisonné, condamné, banni, Gorton, retiré à Warwick, y prêchait et formait des prosélytes qu'on appela *Gortoniens*, et dont les idées, sans doute, étaient analogues à celles des Familistes, qui, vers la même époque, se firent remarquer dans plusieurs contrées de l'Angleterre et aux Barbades [1]. Un autre insensé, John Hetherington, négociant, etc., s'était fait prédicateur, et avait répandu des opinions très-rapprochées de celles des Familistes [2]. Ces ramifications de sectes furent successivement modifiées par leur fusion dans d'autres. Cependant l'influence déplorable de ses membres paraît s'être prolongée

[1] *Collection*, tom. VI, pag. 346; tom. XI, pag. 35-49.
[2] Pagitt, pag. 137 *et suiv.*

jusqu'à ces derniers temps ; et William Allen, auteur américain, qui écrivait en 1809, lui attribue l'abnégation de sentimens religieux, qui, jusqu'à cette époque, s'est perpétuée à Warwick parmi les descendans des Gortoniens [1].

QUINTO-MONARCHISTES. — Les Quinto-Monarchistes, nés du temps de Cromwel, furent ainsi appelés, parce qu'ils prétendaient que les quatre grandes monarchies des *Assyriens*, des *Perses*, des *Grecs* et des *Romains* étant détruites, bientôt leur succéderait une cinquième monarchie spirituelle, celle de Jésus-Christ sur la terre, dont l'apparition serait subite. Pour préparer les voies à ce grand événement, ne voulant reconnaître pour roi que Jésus-Christ, ils aspiraient à renverser Babylone, c'est-à-dire la monarchie en tout pays. Ils étaient persuadés qu'étant tous invulnérables, un seul d'entre eux pouvait mettre en fuite mille ennemis. Dirigés par un nommé Venner, en 1660, ils s'assemblent à Londres, au nombre d'environ soixante [2], pour se concerter sur le jour de l'arrivée du Sauveur, et sur le cérémonial de son intronisation. Leurs bannières sont ornées de devises, ils se munissent d'armes ; mais au jour désigné pour cet avènement, aucun phénomène précur-

[1] *An American biographical and historical dictionary of the eminent persons in north America*, etc, in-8. Boston, 1809, article Samuel Gorton.

[2] *Historical and critical remarks on bishop's Burnet history*, etc., by Higgon, in-8°. London, 1727, p. 156.

seur ne vient appuyer leurs espérances; alors la plupart se retirent; les autres parcourent les rues en criant : *pas de roi que Christ !* et ils massacrent un homme qui se déclarait pour Dieu et le roi Charles ; mais bientôt, vaincus par une force supérieure, les uns sont tués, les autres exécutés. Venner, condamné à mort, protesta qu'il avait été dirigé par Jésus-Christ.

Jean Roth, fanatique d'Amsterdam, qui, dans plusieurs écrits publiés depuis 1673 à 1691, annonçait la cinquième monarchie, se croyait destiné à rassembler les Juifs dispersés, et à détruire les rois impies. De sa femme, Marie Angélique, il attendait un fils qui, par ses miracles, établirait cet empire ; il avait préparé un étendard au roi nouveau, et il imprima une lettre latine, qui invitait les monarques européens à quitter leurs sceptres pour ne reconnaître que Jésus-Christ roi [1].

L'opinion d'une cinquième monarchie n'est point particulière à l'Angleterre ; quelques Millenaires l'ont adoptée, et nous la retrouverons chez les Sébastianistes de Portugal.

Il paraît que la secte des Quinto-Monarchistes, sans jamais former une société visible, s'est perpétuée jusqu'à l'époque actuelle, et que dernièrement elle avait encore une très-petite et très-obscure réunion.

[1] *Dissertatio histor. de fanaticis Silesiorum et speciatim Quirino Kuhlmano*, præside Gottlieb Wersnedorfi, etc. 4 édition, in-4°. Wittembergæ, 1733, p. 43 *et suiv.*

Muggletoniens.—Vers le milieu du dix-septième siècle, un tailleur anglais, Louis Muggleton, se donna pour un prophète qui avait le pouvoir discrétionnaire de damner et de sauver, selon son bon plaisir : lui et son associé Reeves étaient les deux témoins annoncés dans l'Apocalypse, qui paraîtront à la fin du monde [1]. Reeves assurait que Jésus-Christ, du haut de sa gloire, lui avait dit : « Je t'accorde le don d'intelligence des Écri- » tures, plus que ne l'eut jamais aucun mortel ; je » t'ai choisi pour mon dernier envoyé dans ce » monde terrestre, qui est livré à l'incrédulité ; » et je t'ai donné Louis Muggleton pour être ton » organe. »

A ces délires, les sectateurs de Muggleton, en ajoutaient d'autres ; ils niaient la Trinité. Dieu, qui de toute éternité est un être spirituel, avait apparu et souffert sous une forme humaine ; mais le prophète Élie avait été enlevé dans un tourbillon, et porté dans le ciel pour y représenter Dieu pendant qu'il était sur la terre. En 1695, fut imprimé en anglais un ouvrage intitulé : *Les Principes muggletoniens victorieux*, qui est une réplique à un adversaire. On y voit qu'ils avaient très à cœur la liberté de conscience ; et à l'occasion de ceux qui la violent, l'auteur assure, qu'au jugement de Dieu, beaucoup de personnages ici bas, réputés hérétiques, seront reconnus saints, et beaucoup

[1] Apocalypse, chap. XI.

de canonisés comme saints seront classés au nombre des démons.

Muggleton étant mort en 1697, âgé de quatre-vingt-huit ans, sa secte était agonisante dans les commencemens du dix-huitième siècle. Il paraît néanmoins, par l'ouvrage de Sinclair, que des membres de ce petit troupeau sont disséminés en Écosse; et Nightingale, dans un livre publié l'an 1821, dit qu'ils existent encore, mais en petit nombre[1].

Baxtériens. — Richard Baxter, né en 1615, dans le Shropshire, mort en 1691, ayant reçu l'ordination dans l'église anglicane, conçut des scrupules sur quelques points de la liturgie; par exemple il doutait si l'usage du surplis pouvait être toléré, quoiqu'il inclinât vers l'affirmative; mais il condamnait le signe de croix[2]. Il s'éleva contre l'immersion baptismale pratiquée par les Baptistes, comme étant un usage contraire au cinquième commandement, parce que le saisissement occasioné par l'eau froide peut causer des maladies, et contraire au sixième commandement, puisque les Néophytes sont nus. Assurément rien de plus facile que d'obvier à ce double inconvénient. Aussi les Baptistes ne tinrent aucun compte de ses objections.

La division entre les Calvinistes et les Armi-

[1] *The religions and religious*, etc., pag. 622.

[2] *V.* dans Chalmers l'article *Baxter*.

niens lui suggéra l'idée de chercher une route moyenne entre leurs systèmes et de les concilier.

Avec Calvin il admet que Dieu a prédestiné certains hommes au bonheur, sans prévision de leurs mérites. Ils ont des grâces que seuls ils possèdent, et ils seront sauvés infailliblement; mais avec Arminius, Baxter croit que les autres hommes ont éventuellement, pour parvenir au bonheur éternel, des grâces dont le bon usage peut leur procurer le salut; ainsi la doctrine de réprobation de Calvin, qui applique aux seuls croyans les mérites de Jésus-Christ, est rejetée par Baxter, attendu que Jésus-Christ a souffert pour les péchés de tous, et qu'il a ordonné de prêcher son Évangile, non aux seuls élus, mais à toute la race humaine.

Dans un ouvrage sur le *Repos éternel des saints*, imprimé plusieurs fois et traduit en diverses langues, Baxter a consigné sur l'Écriture Sainte un système qui peut le faire envisager comme Latitudinaire, 1°. quoiqu'elle soit d'autorité divine, celui qui n'en croit qu'un seul livre, si ce livre contient les substances de la doctrine du salut, peut être sauvé plutôt que ceux qui n'ont douté que de quelques livres particuliers; 2°. ceux qui ne considèrent l'Écriture que comme ouvrage de personnes pieuses, mais propre à faire connaître Jésus-Christ, ceux qui croyent en Jésus-Christ plutôt sur les fondemens solides, tirés des doctrines et de ses miracles, que sur ces écrits, peuvent avoir une

foi salutaire, beaucoup plus que ceux qui regardent toute l'Écriture comme divinement inspirée [1].

Les ouvrages multipliés de Baxter, car le nombre est de cent six, en firent naître d'autres pour appuyer ou combattre ses opinions théologiques. Il eut même des luttes à soutenir pour sa théorie politique, car il fut traîné en prison et traduit en jugement devant l'infâme Jefferies, pour sa paraphrase sur le Nouveau Testament qui, d'après l'esprit du temps, fut réputée séditieuse [2]. Cependant, quoiqu'il fût ami de la liberté, il n'avait pas sur ce sujet des idées bien nettes, puisque dans un autre écrit, *La sainte république*, il soutient contre Harrington, auteur de l'*Oceana*, que la nation n'est pas souveraine, et quand elle se choisit un chef elle ne lui confère pas le pouvoir suprême, elle est seulement la cause sans laquelle il n'en serait pas revêtu [3].

Baxter, plein d'onction dans ses livres ascétiques et controversite habile, devint chef d'une secte qui, sans faire scission avec les autres, avait

[1] *The Saint's everlasting rest*, etc., by R. Baxter, in-4°. London, 1662, pag. 2, chap. III, section II. — Et Défense des sentimens de quelques théologiens de Hollande sur l'hist. écrite du vieux Testament, par Daniel Le Clerc, in-16. Amsterdam, 1686, pag. 277 *et suiv.* Lettre XI.

[2] Vie de Wesley, par Whitehead, om. 2, pag. 278 *et suiv.*

[3] *Holy commonwealth*, in-12. London, 1659, p. 63.

des adhérens dans la plupart de celles d'Angleterre. Tels furent les célèbres Watts et Doddridge ; ce dernier surtout, dans les écrits duquel on trouve comme très-remarquable le passage suivant :

« Qu'un être, dont il est dit qu'*il ne tente personne*, qui déclare ne pas désirer la mort du pécheur, détermine *irrésistiblement* des millions » d'hommes à commettre toute sorte de péchés » pendant leur vie, et vienne ensuite, avec toute la » pompe ou plutôt la mascarade d'un jugement » universel, les condamner au malheur éternel, » en conséquence de ces actions, afin que par là » il augmente le bonheur de quelques autres qui » ont été irrésistiblement prédestinés pour la vertu ; » j'avoue que, de toutes les choses incroyables, » celle-là est pour moi incroyable [1]. »

Parmi les Dissenters anglais, les uns tiennent plus ou moins au système calviniste ; d'autres sont Baxtériens. Mais on remarque que le nombre des Arminiens s'accroît journellement [2].

PHILADELPHIENS. — Jeanne Leade, née en 1633, dans le comté de Norfolk, veuve d'un riche négociant anglais, ayant passé une partie de sa vie à méditer les ouvrages de Jacques Boehm, y ajouta

[1] Doddridge *Lectures*, p. 229.

[2] Chalmers, Robinson, Whitehead et le *Christian observer*, tom. 9, pag. 65 *et suiv.*, où l'on trouve une revue des écrits de Baxter.

ses rêveries, que son gendre, François Lee, médecin, fit imprimer en huit volumes, avec la vie de l'auteur. Les principaux sont la *Nuée céleste*, l'*Apocalypse de l'apocalypse*, la *vie Enochienne*, les *Lois du paradis*, l'*Arbre de la foi*, l'*Arche de la foi*, l'*Apologie de la société philadelphienne*, établie en 1697, dont elle était la prophétesse.

A l'époque où elle vivait, la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre furent très-fécondes en personnages qui se disaient messagers du ciel et jouissant du privilége de révélations immédiates. Telle était Jeanne Leade.

Elle assura que son mari défunt lui apparut, lui demanda une Bible, et voulut renouveler avec elle l'union conjugale, en offrant pour la tenter une pièce d'or ; elle rejeta son offre et sa demande.

Il y a au ciel une sagesse éternelle, vierge et cependant mère, qui devait engendrer spirituellement Jeanne Leade, à laquelle elle se manifesta environnée de gloire, et comme elle admet aussi une sagesse incréée du sexe masculin, la conséquence est une quaternité substituée à la *Trinité*.

La sagesse du sexe féminin a tracé les lois de la société philadelphienne, qui travaille à susciter une nouvelle Église sainte et pure.

Toutes les discussions entre les Chrétiens doivent cesser pour faire place au règne du Rédempteur, si ceux qui professent de croire en Jésus-Christ, sans s'inquiéter des formes de discipline

entre les diverses sociétés, s'abandonnent au guide spirituel et suivent ses impulsions; car elle veut que ses sectateurs évitent le schisme et restent attachés extérieurement à leurs communions respectives. On voit que son but était de recruter partout.

Elle s'annonce comme chargée d'une mission divine pour proclamer cette communion des saints, qui, avant la fin du monde, seront réunis en une seule Église, la société *Philadelphienne*, le vrai royaume de Jésus-Christ, la seule où réside l'Esprit-Saint. Anne Bourignon, qui a fait un livre du *Nouveau ciel et de la Nouvelle terre*, admet aussi une rénovation générale dans le dernier âge du monde.

Jeanne Leade rejette le système de la prédestination des Calvinistes et l'éternité des peines, car elle annonce la restauration totale des êtres intelligens pour être élevés à la perfection et admis au bonheur. Il y a quatre mondes intellectuels dont elle fait la description.

Dans le premier sont les impies qui souffriront jusqu'à ce que les siècles fixés pour leur châtiment soient terminés.

Le second monde intellectuel comprend ceux qui ont vécu selon la chair. Ils ne sont pas tourmentés et cependant ils n'ont pas de repos. Aussi plusieurs rentrent dans leurs cadavres pour y trouver un adoucissement à cette situation pénible.

Dans le troisième sont ceux qui, croyant en

Dieu et en Jésus-Christ, ont vécu moralement, mais qui n'ont pas été régénérés, ils habitent une atmosphère supérieure plus pure, et qui avoisine le paradis, en attendant qu'ils soient entièrement purifiés; ils éprouvent peu de douleurs, mais ils goûtent peu de plaisirs, car ils sont privés de la vision intuitive. Toutes les âmes traversent des régions purgatives pour arriver à la quatrième région céleste, qui est celle de la félicité. Ainsi la prophétesse admet au ciel des gens de toutes les religions, pourvu qu'ils craignent Dieu et fassent sa volonté. Elle croit au rétablissement des damnés. Elle a même vu Adam et Eve transportés de joie en apprenant que toute leur race, à la fin, serait sauvée.

Jager, chancelier de l'université de Tubingue, qui, en 1712, publia une dissertation concernant Jeanne Leade, montre la conformité de la doctrine de cette femme concernant le salut des enfans morts sans baptême, avec celle du cardinal Sfondrate, dénoncé au Saint-Siége par Bossuet et d'autres évêques français [1].

Le cardinal et la prophétesse établissent entre le ciel et la terre un lieu intermédiaire où ces enfans, privés de la béatitude surnaturelle, jouissent d'une béatitude naturelle. Cette création d'un lieu

[1] *Dissertatio historico-theologica de Johannæ Leadæ anglo-brit. vitâ, visionibus ac doctrinâ*, etc., in-4°. Tubingæ, 1712, p. 58 et 59.

entre le ciel et l'enfer est, dit Jager, d'une *architecture pélagienne*, et classée par saint Augustin au nombre des erreurs de Péage. On ne peut être qu'avec le diable, dit le grand évêque d'Hippone, si l'on n'est pas avec Jésus-Christ. Il y a plusieurs places dans la maison du Père céleste, c'est-à-dire plusieurs degrés de gloire et de bonheur, mais au jugement dernier les hommes, sans exception, seront à sa droite ou à sa gauche; aucune subtilité ne peut obscurcir l'évidence du texte évangélique [1].

Si l'on en croit l'auteur de la vie de Jeanne Leade, décédée en 1704, elle apparut à plusieurs de ses sectateurs entourée de gloire. Dans une solennité de la société philadelphienne, dix jours près sa mort, le révérend Roach prononça son oraison funèbre.

Consultée durant sa vie comme un oracle, elle eut des admirateurs, dont les plus remarquables, comparativement à l'obscurité des autres, furent 1°. Jean Pordage, médecin, et *clergyman* dont la doctrine ayant été attaquée comme criminelle, il publia son apologie sous ce titre : *L'innocence transparente à travers le nuage des fausses accusations*; 2°. Thomas Bromley, disciple du précédent, et auteur de quelques ouvrages

[1] S. August., lib. I, *de peccat. merit. et remiss.* cap. XXIII et XXVIII; lib. 2, *de peccato originali*, cap. XXI; *epistol.* 105 *ad Paul.*, lib. 5, *contra* Jul., c. VIII; *Enchirid.*, c. XCIII.

anglais qui, ainsi que ceux de son maître et ceux de Jeanne Leade, traduits en hollandais, en allemand, furent très-répandus et firent à la secte beaucoup de prosélytes.

Il ne paraît pas que la société *Philadelphienne* ait jamais eu un culte séparé; mais comme la folie et les systèmes les plus bizarres parcourent le monde et s'y reproduisent à diverses époques, en divers pays, sous des formes nouvelles, les écrits théologiques de Jeanne Leade tiennent une place distinguée, même en France, dans les bibiothèques de quelques illuminés, qui, sans les comprendre, s'extasient à leur lecture.

CHAPITRE V.

HUTCHINSONIENS, JOHNSONIENS, FREE-THINKERS, NOUVEAUX SÉPARATISTES, WALKÉRISTES.

La presque identité de noms a fait confondre quelquefois François Hutchinson, auteur d'un ouvrage sur le beau moral, avec John Hutchinson, né en 1674, dans l'Yorkshire, et fondateur de la secte qui porte son nom. Ayant fait une étude spéciale de l'hébreu, il se persuada que les Saintes-Écritures, dont l'original est dans cette langue, contiennent un système complet de philosophie et de théologie. Pour le soutenir et combattre celui de Woodward, sur l'*Histoire naturelle de la Terre*, Hutchinson publia la première partie de son ouvrage intitulé: *Moses principia*, en 1724, et la seconde en 1727.

Voici le précis de ses idées :

Les choses invisibles échappent à nos sens, et nous ne pouvons les connaître que par la révélation. La nature, qui est l'ouvrage de Dieu, nous découvre les perfections et la puissance infinie du créateur. Le Psalmiste[1] et saint Paul[2] nous l'assu-

[1] Psalm. 18.
[2] Rom. 1,20.

rent. La nature est en quelque sorte le commentaire des pensées divines; elles y sont écrites dans un langage qui ne peut être confondu, dans un texte qui ne peut être interpolé : l'aspect des choses visibles élève nos âmes vers le souverain Être, les dispose à lui offrir l'hommage de l'adoration et de la reconnaissance.

Le monde créé renferme les types des choses invisibles : ainsi le firmament par ses trois agens, le feu, la lumière, l'air, est une image de la Trinité; comme elle, il a unité de substance dans ses trois parties constituantes, qui représentent les trois pouvoirs suprêmes de la Divinité dans le gouvernement du monde. C'est au Père que doivent s'appliquer ces paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament; *Dieu est un feu dévorant*[1]. Le Fils est désigné par saint Jean, comme la *lumière* qui est venue éclairer le monde[2] : le Consolateur, la troisième personne de la Trinité, est désigné sous le nom d'Esprit[3].

Hutchinson laissa son nom à un parti qui s'accrut considérablement après sa mort, arrivée en 1727; surtout dans l'université d'Oxford. Les Hutchinsoniens ne repoussent pas l'étude des auteurs profanes; mais ils se défient d'une philosophie qui n'a pas le sceau du christianisme, et des théories

[1] Deuteron. 4-24, Hebr. 12-19.

[2] Joan. 1-9.

[3] Matth. 4-2.

enfantées par l'imagination, au lieu d'être appuyées sur des raisonnemens certains ou sur des faits positifs.

La nature leur offre des marques évidentes du déluge universel, et, comme tous les bons physiciens, dans l'étude des fossiles ils trouvent les preuves de cette subversion du globe.

La langue hébraïque ayant été formée sous l'inspiration divine, est la plus appropriée pour transmettre aux hommes les volontés du Tout-Puissant; les termes radicaux de cette langue renferment des vérités importantes. L'Écriture Sainte a presque partout un sens figuratif ; on y trouve les emblêmes de la naissance, de la vie, des souffrances, de la mort du Rédempteur. Les types de l'Ancien Testament sont l'histoire anticipée du Nouveau [1].

On voit par là quel parti eût adopté Hutchinson dans la dispute si longue et si animée entre les théologiens hollandais, surtout au commencement du dix-huitième siècle. On a dit des Coccéiens que, dans l'Ancien Testament, ils trouvaient partout le Messie; que les Voétiens ayant Grotius et Voët à leur tête, ne le trouvaient nulle part. La manière dont Coccéius et Hutchinson envisagent l'Ancien Testament est celle des meilleurs théologiens catholiques, et surtout de Sacy, Joubert et

[1] *An abstract of the works of John Hutchinson*, in-8°. Edinburg, 1753.

Duguet, disciples fidèles des saints Pères et de la tradition ; mais la conformité sur cet article est la seule qu'on puisse établir entre les Catholiques et les Hutchinsoniens, leurs ennemis déclarés [1].

Cette nouvelle secte, attaquée en 1758, par John Douglas, évêque de Salisbury, le fut encore dans d'autres ouvrages anglais. On l'accusa même, contre l'évidence des faits, d'être anti-chrétienne. Elle n'a pas formé d'Église séparée ; parmi ses adhérens et ses apologistes, les uns Anglicans, les autres Dissenters, on compte des hommes distingués, entre autres Horne, évêque de Norwich, mort en 1792, qui s'est fait une réputation par son commentaire sur les Psaumes ; le docteur Romaine, Parkburst, Holloway, et d'autres théologiens anglais et écossais [2] ; mais elle a conservé beaucoup de partisans, dont néanmoins le nombre diminue.

JOHNSONIENS. — Les Johnsoniens reconnaissent pour leur fondateur feu J. Johnson, qui, pendant quelques années ministre dissenter à Liverpool, publia quelques écrits, dans lesquels il a consigné ses opinions, dont on va lire le sommaire.

Ils nient la préexistence de Jésus-Christ, cependant il est Dieu parce qu'en lui réside la plénitude

[1] *Monthly review*, tom. 14, pag. 495.

[2] *Secular essay containing a retrospective view of events*, etc., by John Brewster ; in-8°. London, 1802, p. 191 *et suiv*.

de la divinité; mais ils rejettent la pluralité des personnes. Sur cet article ils sont Unitaires.

Quoiqu'ils nient le péché originel et le décret de réprobation du genre humain, ils déclarent que personne ne peut devenir disciple de l'Évangile, s'il n'est éclairé par l'influence spéciale de la grâce.

Ils nient l'immortalité de l'âme, et prétendent que l'homme, tel qu'il est constitué présentement, est entièrement mortel; cependant ils admettent pour l'âme une existence particulière dans l'intervalle de la mort et de la résurrection.

De toute éternité Dieu avait élu le Christ et son peuple, c'est pour Jésus-Christ et son Église que tout a été créé; le Christ se serait manifesté, son peuple eût été élevé en gloire, quand même le péché n'eût pas existé; et, dans cette supposition, le reste de l'espèce humaine eût été admis au bonheur dans un degré inférieur, en s'attachant à Jésus-Christ et à l'Église son épouse.

La foi est une communication céleste, par laquelle l'âme vit en Dieu. Un vrai chrétien ne doit concevoir aucun doute, aucune crainte sur son salut.

Sur l'expiation du péché et la persévérance des justes, ils sont calvinistes; sur le baptême, ils ont la doctrine des Baptistes.

Les passages bibliques, concernant la restauration future de la nation juive, ont un sens figura-

tif, et n'autorisent pas à espérer leur réintégration en Palestine.

Les enfans qui meurent ne vont pas directement au royaume céleste, ils sont réservés pour vivre en état de pureté dans la nouvelle terre qui sera formée après la conflagration générale, et sur laquelle Jésus-Christ règnera avec son Église pendant mille ans; après ce laps de temps, ces enfans seront envoyés dans quelque région plus glorieuse. Tous les hommes ressusciteront, les méchans seront à jamais malheureux; mais il ne faut pas croire que des tourmens leur soient infligés. Ce qu'on lit dans l'Écriture à ce sujet est métaphorique, leurs souffrances résulteront de leur état et de la situation de leur esprit, etc.

Ces divagations dogmatiques, qu'on emprunte d'un ouvrage d'Évans, en les abrégeant, sont fastidieuses et sans intérêt. Hâtons-nous de terminer, en disant que les Johnsoniens ont des chapelles à Liverpool, Norwich, dans le voisinage d'Halifax et quelques autres lieux. On ne cite parmi eux aucun homme d'un savoir éminent; mais il en est d'un caractère respectable, et très-occupés de matières religieuses. On leur reproche cependant un bigotisme qui blesse la charité chrétienne.

FREE-THINKERS-CHRISTIANS, ou CHRÉTIENS-LIBRES-PENSEURS.—On a long-temps appelé libres-penseurs les incrédules qui rejetaient toute révélation; mais, dans une contrée féconde en sectes nouvelles, l'an 1799 en vit éclore une sous le titre qu'on vient de lire.

Les fondateurs, membres auparavant d'une Église universaliste et trinitaire, et ensuite unitaire, firent une scission, dont ils publièrent les motifs en 1800, dans un écrit qui expose leur doctrine et l'organisation de leur société; ils prétendent [1] l'assimiler en tout à celle qui existait sous les apôtres.

Le Nouveau Testament est la seule règle de conduite; ils rejettent la divinité de Jésus-Christ, le péché originel, la doctrine d'élection et de réprobation, l'existence de bons et de mauvais anges, l'éternité des peines, telles sont du moins les idées de la plupart des membres; mais ils reconnaissent en Jésus-Christ une mission céleste pour instruire les nations. Son but fut d'unir dans une même famille tous les hommes, quels que soient leurs pays, leur origine.

Le lien qui les unit ne consiste pas dans l'identité d'opinions et de croyance, mais dans la vertu pratique. L'adoration d'un Dieu éternel, juste et bon, l'obéissance aux commandemens de Jésus-Christ, son messager, voilà les actes par lesquels on peut espérer d'arriver à un bonheur dont la résurrection de Jésus-Christ offre le gage.

Les *Libres-Penseurs* n'ont ni baptême, ni cène, ni chants, ni prière publique; adorer de cœur, prier de cœur, leur suffit.

[1] *The true design of the church of god and the government thereof*, etc.

Pour présider à leurs assemblées et les régulariser, ils ont un *ancien* et deux diacres élus pour trois mois; ils ne sont rééligibles qu'après trois mois d'intervalle.

Chacun, dans leur assemblée, a le droit d'enseigner, fondé sur ce texte de saint Paul : « Vous » pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que » tous apprennent et que tous soient consolés [1]. » Les discours roulent sur les objets de morale, de doctrine, d'interprétation des Écritures; il n'est pas rare que les orateurs se combattent, mais avec modération. Leur croyance a successivement éprouvé des modifications; et, loin de penser qu'on puisse leur en faire aucun reproche, ils y trouvent l'avantage d'avoir fait des progrès dans l'investigation de la vérité.

Par les papiers publics ils provoquèrent, il y a quelques années, une discussion sur l'existence du diable. Leur nombre, qui s'accroissait, commença dès lors à inquiéter l'Église anglicane; et Porteus, évêque de Londres, fut accusé d'avoir provoqué contre eux l'intervention de l'autorité civile pour faire cesser leurs réunions. Ils manifestèrent publiquement le projet de résister, en revendiquant la liberté de conscience dont jouissent les Dissenters.

Diverses circonstances les ayant mis dans le cas de quitter le local où se tenaient leurs séances, ils

[1] 1a. Corint. 14, 31.

bâtirent, en 1810, une maison d'assemblée, dans laquelle ils se réunissaient tous les dimanches le matin sans être inquiétés. Leur nombre était, en 1811, de quatre à cinq cents.

Ils adressèrent à l'autorité publique des remontrances pour n'être pas obligés de se marier devant les ministres anglicans, attendu que le mariage à leurs yeux n'a que le caractère de contrat civil; leur demande ayant été rejetée, ils se soumettent à la forme prescrite. L'auteur d'un ouvrage publié en 1821, croit que les *Free-Thinkers* ont encore ailleurs des réunions [1].

NOUVEAUX SÉPARATISTES DE L'ÉGLISE ANGLICANE. — En 1815, quelques ecclésiastiques anglicans, ayant conçu des doutes sur plusieurs articles de leur croyance, se réunirent pour les éclaircir. Ces doutes concernaient spécialement les rites du baptême et des funérailles, les clauses damnatoires contenues dans le symbole athanasien, la constitution de l'Église connexe à l'état politique, qui ôte aux pasteurs leur influence ou qui du moins la diminue.

Après diverses conférences en automne de la même année, convaincus que les trente-neuf articles, le livre des homélies et celui des prières communes, contenaient des erreurs, ils résignèrent

[1] *The religions and religious ceremonies of all nations*, etc., by the rev. G. Nightingale, in-8°. London, 1821, pag. 236.

leurs bénéfices entre les mains des évêques, se réunirent près de Taunton, et commencèrent à exercer leur ministère, d'après leurs principes, dans cette ville et dans le voisinage.

Le sacrifice qu'ils avaient fait de leurs places n'empêcha pas la malveillance de les dénigrer. On les accusa d'antinomianisme. Ils répondirent qu'ils admettaient, comme les Calvinistes, la justification par la foi en Jésus-Christ, mais qu'ils abhorraient les erreurs antinoméennes.

Évans, à qui nous empruntons ces détails et qui paraît un de leurs membres [1], atteste qu'ils ont des chapelles nombreuses à Londres, Bristol, Brighton, Exeter, Chiltenham, Taunton et autres lieux dans le Wiltshire, le Hampshire, le Devonshire.

Quelques divergences dans leurs opinions sont affaiblies, mais pas encore éteintes. Les uns se rapprochent des Stricts-Baptistes sur l'article de la Cène et penchent à une séparation de l'Église anglicane; d'autres sont plus tolérans et moins exigeans sous ce double aspect.

Baring, considéré comme chef du parti, n'a rien imprimé; mais leur doctrine a été développée dans les dialogues sur la Trinité, par Évans, et l'ouvrage intitulé *God in Christ*, Dieu en Christ, par Bevan [2].

[1] Voy. Évans, pag. 338 à 344.

[2] *God in Christ set forth in two letters to a friend*, etc., in-8°. London, 1818.

Ils admettent la doctrine d'élection, d'expiation par Jésus-Christ. Les croyans sont justifiés par son sang, il est le prophète et le roi de l'Église; mais l'ouvrage, *Dieu en Christ*, annonce par ce titre même qu'ils rejettent la Trinité. Dieu est une personne unique qui s'est unie à la nature humaine, dont il est le père. Ainsi, notre médiateur n'est pas *Dieu en Christ* mais *Christ en Dieu*. Le Saint-Esprit n'est pas une personne distincte, mais une manifestation, une œuvre de la Divinité. Cette opinion sur la Trinité, ou plutôt contre la Trinité, est, comme on voit, très-rapprochée du Swedenborgianisme.

Walkeristes. — Les sectaires dont il s'agit, presque tous originairement de l'Église anglicane, s'en détachèrent à la fin du siècle dernier, sous la direction d'un nommé Brown, qui eut pour auxiliaire Walker, dont la prépondérance a fait donner son nom à leur société. Ce n'est pas toutefois celui qu'ils prennent, car ils s'attribuent le titre de restaurateurs du christianisme primitif (*revivers of primitive christianity*). En 1806 ils étaient environ cent-trente personnes à Dublin, et avaient dix à douze petites réunions affiliées, dont une à Londres. La courte notice qu'on va lire est puisée dans un manuscrit remis par Walker lui-même à l'auteur de cette histoire, et dans quelques écrits publiés par des membres de la secte.

L'un de ces écrits a été traduit dans notre lan-

gue, *Essai sur le plus important des sujets* [1]. On conçoit que ce sujet ne peut être que la religion; mais l'auteur, la considérant avec un prisme qui lui est particulier, à des observations judicieuses il entremêle ses paradoxes. Après avoir remarqué que le mot grec Πρεσβύτερος signifie un *ancien*, et qu'on le traduit en français par le mot *prêtre*; il ajoute : C'est ainsi qu'on essaie de maintenir par la parole de Dieu un système au moyen duquel un corps d'hommes, qui se donnent le titre de *ministres de Dieu*, répand dans le monde ses *impostures* sous le voile du christianisme et s'empare des consciences de ses semblables [2]. Les Walkeristes repoussent l'idée d'un corps sacerdotal; mais ils ont des anciens ou inspecteurs, dont les fonctions sont seulement administratives et de surveillance.

Dans un autre écrit, *Lettres sur le christianisme primitif* [3], on voit qu'ils sont opposés à toutes les sociétés chrétiennes, surtout aux Arminiens, aux Stricts-Calvinistes, aux Antinoméens, aux Baptistes et plus encore à l'Église gallicane, qu'ils regardent comme un système antichrétien établi par l'intervention des lois humaines. Pour trouver la religion véritable, il faut remonter aux temps

[1] In-8o. Paris, 1820, sans nom d'imprimeur, de 29 pages.

[2] *Ibid.*, pag. 28.

[3] *Letters on primitive christianity*, in-12. London, 1819, pag 155 *et suiv.*

apostoliques ; car, s'éloigner de la tradition apostolique et des préceptes de Jésus-Christ, c'est se placer criminellement au-dessus d'eux. En partant de ce principe, dont ils déduisent des conséquences et tirent des applications, ils rejettent le baptême. Si dans les premiers siècles on l'administrait, c'était à des gens qui avaient professé le judaïsme, le paganisme ; mais nous, qui sommes nés de parens chrétiens, n'en avons pas besoin. Il suffit, d'après la recommandation de saint Paul aux Éphésiens, de bien élever les enfans [1]. On n'est pas plus obligé de se faire baptiser que d'aller dans tout le monde, comme les apôtres, baptiser et prêcher. D'ailleurs saint Paul se félicite d'avoir baptisé peu de personnes [2]. Ces sectaires ne considèrent pas que le but de saint Paul n'est pas de rejeter le baptême, mais de combattre l'esprit de parti d'après lequel certaines gens se disaient, les uns du parti d'Apollon, les autres de celui de Céphas [3].

Ils s'assemblent le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection du Sauveur, et prennent ensemble du pain et du vin, symboles de son corps et de son sang.

Comme les Quakers, ils rejettent le serment, même lorsqu'il est exigé par le magistrat, et pré-

[1] Ephes. 6, v. 4.
[2] 1a. Corint., 1, v. 14-17.
[3] *Ibid.*, v. 12.

tendent qu'à la douane il y a dans une semaine plus de parjures qu'il n'y en avait dans l'ancienne Rome dans le cours d'un siècle. En général les sociétés chrétiennes, d'après la tradition, expliquent en quel sens il est défendu ou permis de jurer ; mais ils allèguent que la défense est scripturale, et quand on leur objecte que, d'après leur manière d'interpréter le texte sacré, l'obligation de laver les pieds aux hôtes est également *scripturale*, ils prétendent qu'on ne doit pas ici se fixer sur le sens littéral, mais sur l'esprit du texte, et l'entendre des devoirs de charité, quel qu'en soit l'objet.

Les sexes sont séparées dans leurs assemblées ; elles finissent par un baiser de paix, recommandé, disent-ils, dans l'Écriture-Sainte, car ils prennent dans un sens matériel et non métaphorique les expressions de tendresse employées par saint Paul et par saint Pierre, à la fin de diverses épîtres [1]. Ils veulent même que le baiser de paix soit obligatoire dans certaines circonstances, entre des parens, des amis, par exemple, en partant pour quelque voyage et au retour; à plus forte raison, disent-ils, à la fin du service liturgique. A l'appui de cette opinion ils citent les textes qui terminent les lettres adressées par les apôtres aux fidèles. En conséquence, à la fin de l'assemblée, après les

[1] Rom., 16-16. — 1ª. Cor., 16-20. — 1ª. Thessal., 5-6. — 1ª., Petr. 5-14.

prières, les frères embrassent les frères, les sœurs embrassent les sœurs. Cependant des disputes s'étaient élevées de la part de quelques membres qui s'y refusaient.

A Enniscorthy, dans le comté de Wexford, en Irlande, ils ont une petite société dirigée par une femme qui a déserté l'Église anglicane; son mari, ministre dans cette Église, tient trop à ses dîmes pour suivre son exemple.

En Irlande, tout ce qui n'est pas Catholique est subdivisé en une telle multitude de sectes, que chaque famille pour ainsi dire en forme une à part. Dans le comté de Ross on trouve des Seeckers ou *Chercheurs*, qui cherchent Dieu dans les champs, sous les pierres, sur les toits.

CHAPITRE VI.

JACQUES BROTHERS, NOUVEAUX JÉRUSALÉMITES, ÉZÉCHIÉLISTES PARTISANS DE JEANNE SOUCHOTT, CHRÉTIENS-DEMI-JUIFS.

En 1644 était né, à Copenhague, Oliger Paulli, qui se croyait destiné à rebâtir le temple de Jérusalem en qualité de descendant de David. Il annonça que son règne finirait en 1720, époque à laquelle il devait être remplacé par le messie qui commencerait le règne de mille ans [1].

D'autres insensés, en divers temps et divers pays, ont eu les mêmes prétentions. De ce nombre est Jacques Brothers, né à Placentia en Amérique, jadis officier dans la marine anglaise; il s'annonça comme prophète à Londres, en 1774, par un ouvrage intitulé, « Prophéties de Jacques » Brothers, ou la Connaissance révélée des pro- » phéties et des temps, pour servir d'avertissement » aux nations, » et traduit en français [2].

Isaïe (ch. 11, v. 10) prédit qu'il y *aura un re-*

[1] *Voy.* son article dans Baumgarten, pag. 1105, et *Novus in Belgio Judæorum rex Oliger Paulli*, etc., in-4°., Helmstadii, 1701.

[2] Un vol. in-8°., en l'an IV.

jeton de Jessé, qui sera exposé comme un étendard devant tous les peuples; ce rejeton c'est lui, Brothers, descendant de David, ainsi que la comtesse de Buckingham. L'empereur turc est descendant de Jonathas, fils de Saül [1]. Tout cela lui a été révélé.

Il y a deux Babylones spirituelles, Rome et Londres. La bête à sept têtes et à dix cornes, c'est le pape [2]. Il prophétise la perte des colonies anglaises et françaises, la destruction de Londres par un tremblement de terre, la chute subite et éternelle des empires de Turquie, d'Allemagne et de Russie.

Brothers, quoique pauvre, sera bientôt à la tête de la plus grande nation du monde; il a mission pour convoquer les Juifs, dont il avait fixé le retour à Jérusalem à l'an 1798, sous sa conduite. Brothers, gouverneur visible des Juifs, est le prophète qui doit ordonner leur départ et les mener dans la terre d'Israël, ainsi que le fit Moïse, mais avec un pouvoir plus étendu; cependant sans coup férir, car il condamne les sermens et la guerre.

Croirait-on que beaucoup d'écrits ont paru en Angleterre, les uns pour prouver que Brothers n'est pas un prophète comme Moïse, mais une tête détraquée, les autres pour soutenir sa mis-

[1] *Ibid.*, pag. 37.

[2] *Ibid.*, pag. 62.

sion? Parmi ces derniers on a compté Halhed, savant orientaliste ; et William Sharp, imprimeur en taille-douce, d'abord lié avec Thomas Payne, Horne-Tooke, le major Carthwright; puis successivement épris du magnétisme, du swedenborgisme, de la secte d'Avignon; puis enthousiaste de Brothers, dont il grava deux fois le portrait. William Sharp devait être de l'expédition en Palestine, qui s'opérerait par un transport miraculeux. Plusieurs personnes vendirent leurs propriétés pour accompagner le prophète dans la Terre-Sainte. Le ridicule était le meilleur moyen d'exorciser les sectateurs de Brothers, qui fut enfermé dans une maison de fou, où il a fini sa vie et ses prophéties.

En Yorkshire, ils formèrent une société de nouveaux Jérusalémites; c'est la même qui, dans les gazettes, est désignée sous le nom d'Ézéchiélistes, d'après une fausse interprétation d'un passage d'Ézéchiel [1]. Ils attendent le *millénium*, qui renversera tout ce qui existe pour y substituer un nouvel ordre de choses.

Les partisans de Brothers devinrent, pour la plupart, les prôneurs de cette Jeanne Souchott, qui de nos jours a excité une si étrange sensation en Angleterre.

Jeanne Souchott, née en 1750, dans le Devonshire, fut pendant quelques années servante à Exeter et dans le voisinage. Sa conduite était exem-

[1] Ch. 21, v. 25-27.

plaire; elle lisait assidûment les Saintes-Écritures. Courtisée par plusieurs personnes, elle consulta le ciel, d'où elle prétendait recevoir des inspirations directes, évita leurs piéges, et débuta dans sa carrière prophétique en 1792, par un écrit sur la destruction de Satan et le commencement du règne de Jésus-Christ.

En 1813, plus que sexagénaire, elle prétendit qu'elle était enceinte par influence divine, et qu'elle enfanterait un nouveau messie, le second Silo. L'état apparent de son corps favorisait cette illusion; mais la prophétesse mourut, et le second Silo ne vint pas.

Une femme subjuguée par une affection hystérique, une imagination délirante, n'est pas une merveille [1]; mais ce qui est étrange, c'est que de telles rêveries aient trouvé une foule d'adhérens qui, par souscription volontaire, avaient fait préparer et offrir à Jeanne Souchott un berceau magnifique, avec une inscription poétique en hébreu pour l'enfant qui devait naître.

On sait qu'en Angleterre les paris sont d'un usage très-fréquent. A Gravesend, une action fut intentée par suite d'une gageure, dans laquelle un partisan de Jeanne Souchott avait parié, qu'a-

[1] F.-B. Osiander, *Uber die entwickelung krankheiten in den bluthen iahren des weiblichen geschlecht.* In-8°., Gottingen, 1811, pag. 44 et *passim*.

vant le 1er. novembre 1814 elle acoucherait d'un enfant mâle [1].

Ici nous retrouvons encore William Sharp, un des admirateurs de cette femme, qui est mort dans la persuasion qu'elle reviendrait accomplir sa mission divine. Un Quaker publia un pamphlet pour en démontrer la réalité.

Parmi ses disciples on comptait des ministres anglicans et des médecins, qui, pendant quatre jours, conservèrent chaudement le cadavre de la défunte, décédée en 1814, espérant qu'elle ressusciterait, et qu'elle enfanterait le fils promis. Ils ne renoncèrent à cette illusion que quand la putréfaction les détrompa. Elle fut enterrée à Mary-le-Bon; une belle épitaphe décore sa tombe; son médecin Reeu a publié une relation curieuse de la maladie et du décès de la prophétesse. Ses rêveries occupèrent long-temps le public de Londres et des Trois-Royaumes.

A Liverpool et en d'autres villes, mais surtout à Ashton-sous-Lyne, il existe encore des Joannites ou partisans de Jeanne Souchott, qui laissent croître leur barbe et pratiquent la circoncision [2]; mais d'autres refusent de s'y soumettre. De là une

[1] Dans l'*Annual Register* de 1815, *Appendix to chronicle*, pag. 211.

[2] *Edinburg review*, n°. 48, février 1815, pag. 452 *et suiv.*; et *The book of Genesis and Daniel*, etc., by John Overton, in-8°., London, 1820, p. 167 *et suiv.*

division entre les circoncis et les incirconcis. En septembre 1824, à Ashton, un enfant de quatorze ans mourut à la suite de cette opération, mal exécutée par un fanatique : la mère elle-même l'avait porté à la chapelle de la secte, où étaient réunies trente à quarante personnes. On ordonna aux musiciens de jouer de leurs instrumens, afin que les cris de l'enfant ne fussent pas entendus. Le jury, assemblé pour connaître des causes de sa mort, consulta un légiste, dont l'opinion fut que celui qui avait fait cette opération sans qu'elle fût chirurgicalement nécessaire et sans être homme de l'art, était responsable des suites. En conséquence, fut lancé contre lui un verdict, portant accusation de meurtre, et il fut emprisonné pour être traduit aux assises.

Vers la même époque, il y eut un combat entre les circoncis et les incirconcis à Trent-Foldridge, près de Calne. Un père voulait circonscrire son fils, la mère s'y opposait ; il fallut appeler les constables, qui prirent le parti de l'enfant, et s'opposèrent à la circoncision [1].

Ce fanatisme n'est pas éteint. Il y a peu de temps qu'un cordonnier de Londres demanda, et obtint à la police, une patente de prédicateur dans la secte des *Chrétiens-demi-Juifs*. Il annonça, comme chose très-certaine, que Jeanne Souchott

[1] *Voy.* Londres, 1824, etc., par A.-G.-B de Fauconpert, in-8°., Paris, 1825, pag. 225 *et suiv.*

mettrait au monde ce nouveau messie. Le miracle devait s'opérer dernièrement; et, pour célébrer sa naissance, des dévotes, surtout des villes de Gravesend et Northfleet, étaient arrivées en foule à Ashton, qui est toujours le théâtre de ces farces déplorables [1].

Tous les siècles, tous les pays sans exception, montrent des traits de délire, dont l'énumération serait longue et fastidieuse. Les suivans, auxquels on se borne, sont de nos jours.

Jean Adam Muller, en qualité d'inspiré, a occupé l'Allemagne de ses rêveries, surtout en 1807; elles avaient pour objet le rétablissement de la monarchie prussienne. Il a publié en 1810 ses visions, dans un écrit intitulé : *Le Prophète Muller peint par lui-même*.

Un William Huntingdon, de Londres, soutenait que ses prières lui obtenaient tout ce qu'il désirait; il avait besoin d'un haut-de-chausses, il pria, et le lendemain on le lui envoya [2].

Aux États-Unis, en novembre 1808, fut imprimée et disséminée une longue *proclamation du royaume de Dieu, par le lord Joseph*, né dans l'île de Nevis, citoyen et héritier du ciel et de la terre, roi d'Israël, etc., etc. La proclamation était adressée aux Églises et aux gouvernemens du nord de l'Amérique; tous les indociles qui refuseraient

[1] Gazette des tribunaux, 12 juin 1829.

[2] *Belfast magazine*, juillet 1809, pag. 22, etc.

de reconnaître sa mission divine devaient être vendus comme esclaves, attendu qu'ils étaient la propriété de ce roi d'Israël [1].

Thomas Peschel, ex-Jésuite, après avoir été pendant dix ans professeur à Ingolstadt, devint ensuite curé du village d'Apfelwang, non loin de Ried, diocèse de Lintz en Autriche. Destiné à convertir les Juifs, il devait les conduire à Jérusalem, où il serait grand-prêtre et roi de ce peuple devenu chrétien. S'il faut en croire les feuilles publiques, le nombre de ses sectateurs s'élevait à dix ou douze mille, et, le Vendredi-Saint 1817, ils crucifièrent, à Apfelwang, une fille de treize ans qui expira sur la croix. Déjà on comptait dix-sept victimes de ce fanatisme. Peschel fut enfermé comme fou dans un couvent, où il attendait patiemment son brevet de mission céleste, qui devait se manifester par des signes extraordinaires.

Dans ces dernières années, les feuilles publiques ont parlé souvent de scènes extravagantes et déplorables du mysticisme, dans plusieurs cantons de la Suisse; on frémit en lisant ce qui s'est passé au village de Wildenbasch, canton de Zuric. Une fille, Marguerite Peter, cachant son libertinage sous des formes ascétiques, avait eu, d'un homme marié, un enfant qui était mort; elle prétendit

[1] *Proclamation of the kingdom of God, by the lord Joseph of Nevis my representative in personne.*

qu'au prix de son sang elle devait opérer le salut du genre humain, et ressusciter trois jours après son décès. Une sœur cadette se dévoue au même sacrifice. Crucifiées l'une et l'autre, elles expirent sous les coups de parens et d'amis endoctrinés par leurs rêveries. La justice, avertie, fait arrêter au nombre de onze les meurtriers, parmi lesquels figurent un père, un frère, des sœurs, et l'amant de la sœur aînée; les coupables, emprisonnés à Zurich, sont condamnés, les uns aux travaux forcés à perpétuité, d'autres à une détention pour un temps proportionné à leur degré de culpabilité [1].

Ne soyons pas enorgueillis de nos lumières, quand de nos jours, chez des nations éclairées, nous voyons, à la honte de la raison humaine, ces excès de démence, de crédulité et de cruauté.

[1] *Voy.* Relation des atrocités commises dans le canton de Zurich, en 1823, par une association de fanatiques, in-12, Genève, 1824.

CHAPITRE VII.

SWEDENBORGISTES, JÉRUSALEMITES, OU ÉGLISE DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM.

Emmanuel Swedenborg, fils de Jesper Swedberg, évêque luthérien de Skara en Westrogothie, naquit à Stockholm le 29 janvier 1689. En 1710 commencèrent ses voyages en Angleterre, Hollande, France et Allemagne. Rentré dans son pays en 1714, il mérita la confiance de Charles XII et celle de Marie-Ulrique-Éléonore, qui, en 1719, lui donna des lettres de noblesse, et changea son nom de Swedberg en celui de Swedenborg, qu'il a toujours conservé. Sandel prononça la même année son éloge à l'académie des sciences de Suède, dont Swedenborg était un membre distingué. Il était en outre assesseur du collége des mines, et avait publié des ouvrages de physique, dont trois volumes *in-folio* sur la métallurgie, étaient autrefois cités comme classiques.

De l'étude du monde matériel il passa à celle du monde intellectuel, devint théosophe, s'attribua une communication fréquente et immédiate avec les êtres spirituels, et des révélations

sans nombre concernant le culte de la Divinité, le sens de l'Écriture, l'état des hommes après leur mort, le ciel, l'enfer, les autres mondes et leurs habitans ; c'est le sujet d'une vingtaine d'ouvrages sortis de sa plume féconde, et traduits presque tous en anglais et en français : les *Arcanes célestes* ; les *Traités du Jugement dernier, et de la destruction de Babylone* ; *Traité du Cheval blanc*, dont il est parlé dans *l'Apocalypse* ; *Traité de la Nouvelle Jérusalem* ; *l'Apocalypse révélée* ; *Traité de l'Amour conjugal*, *de la Sagesse évangélique*, etc, etc. Ces écrits, dénoncés au clergé suédois, furent examinés par une assemblée d'évêques et de professeurs qui en portèrent un jugement favorable, si l'on en croit l'ex-bénédictin Pernety, un de ses sectateurs. Catteau, qui a longtemps habité la Suède, dit au contraire qu'ils furent déclarés dangereux et hétérodoxes [1].

L'un des plus fameux est intitulé : *Merveilles du ciel, de l'enfer, des terres planétaires et astrales, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles*. Pernety, qui l'a traduit du latin en français [2], nous apprend que l'évêque Swedberg, père de Swedenborg, était déjà entêté d'opinions analogues à celles qu'a débitées son fils. Celui-ci a prodigieusement grossi cet héritage. « Voilà, dit

[1] *Tableau général de la Suède*, par Catteau, Paris, 1790, article *Religion*.

[2] 2 vol., in-8°., Berlin, 1782.

» Pernety, l'homme envoyé du ciel pour nous ap-
» prendre ce qui s'y passe; et si l'on ne peut le
» placer au nombre des saints Pères, au moins on
» doit le considérer comme un moraliste pur et
» ingénieux [1]. »

Lindsey racontait en 1790, comme le tenant d'une personne vivante, qu'un ami de Swedenborg se promenant à côté de Cheapside avec le baron, celui-ci tout-à-coup se prosterne de son long. L'ami lui en demande la raison. « Ne voyez-vous pas, dit » Swedenborg, Moïse qui passe? » « Un homme, » dit Lindsey, qui voit passer Moïse à côté de » Cheapside, peut y voir toute autre chose [2] ».

Swedenborg eut une vision à Londres en 1743 [3]. Pendant qu'il dînait, le Seigneur lui apparaît entouré de lumière, et lui dit: *Ne mange pas tant*; une seconde vision lui dévoile cet être lumineux. C'est Dieu qui l'a choisi pour expliquer les livres sacrés. Il ne se donne pas pour prophète, il déclare même ne pas connaître l'avenir, mais communiquer avec les anges, les esprits, et par conséquent avec les hommes nouvellement décédés. Il a su par eux des choses qu'eux seuls connaissent.

Il y a trois articles essentiels à croire : la divi-

[1] *Voy.* le Discours préliminaire.

[2] *A second address to the students of Oxford and Cambridge relating to Jesu Christ*, etc., by Théophile Lindsey, in-8°., London, 1790, p. 178.

[3] *Responsum ad epistolam ab amico* (le docteur Harley) *ad me scriptam*, Londini, 1769.

nité de Jésus-Christ, la sainteté des Écritures, la vie qui est charité. Quelles que soient les erreurs auxquelles un homme s'est livré, s'il évite le mal et fait le bien, non par des motifs d'intérêt, d'ambition, de vanité, mais par haine pour le mal et par amour pour le bien, il pourra être régénéré, sauvé, et arriver à la lumière.

Les trois personnes de la Sainte-Trinité ont été mal comprises, elles sont concentrées en Jésus-Christ. La Trinité humaine comprend, dans chaque individu, l'âme, le corps et l'opération qui en procède. Cette Trinité forme un seul homme; de même la Trinité divine n'est qu'un *Jéhovah*, qui est à la fois créateur, rédempteur, régénérateur. Le Père est l'essence, le Fils sa forme manifestée, le Saint-Esprit son énergie ou opération divine. Jésus-Christ glorifié, est ce *Jéhovah;* car il ne diffère du *Jéhovah* des Juifs, que comme Dieu non manifesté diffère de Dieu manifesté. Ainsi la Trinité est dans le Seigneur Dieu, rédempteur et sauveur Jésus-Christ, qui comprend le Père, le Fils et le Saint-Esprit; car Dieu est un en *essence* et en *personne*. Ce système, comme on voit, renouvelle les erreurs de Noet, Praxeas et Sabellius, qui, rejetant la distinction des personnes divines, prétendaient que les titres de Père, Fils et Saint-Esprit, n'étaient que des dénominations empruntées des actions diverses de la Divinité pour sauver le genre humain. De là ils inféraient que Dieu, unique en personne, s'était incarné et

avait souffert; de là le nom de *Patri-passiens* ou *Passionistes* donné aux sectateurs de Praxéas. Ces erreurs furent reproduites, au commencement du siècle dernier, par Harman Deusingius, dans son *Histoire allégorique* de l'Ancien et du Nouveau Testament [1].

Tout dans la Bible renferme un sens caché sous le voile du sens littéral. Il y a trois sens, le céleste, le spirituel, le naturel, unis par des *correspondances*; car tous les objets matériels, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, représentent des choses spirituelles [2]. La sagesse égyptienne, à laquelle Moïse fut initié, n'était que la science des correspondances. De là viennent les hiéroglyphes, qui n'étaient que des correspondances bien connues des sages de l'Égypte [3].

Le monde naturel correspond au monde spirituel. Les miracles de Jésus-Christ ont été faits dans le sens naturel; mais au second avénement ils seront dans le sens spirituel, et montreront les opérations de la grâce sur l'esprit. Quand Swedenborg a donné à un mot le sens spirituel, il lui applique

[1] *Hist. allegorica*, etc, in-4°., Franqueriæ, 1701.

[2] Du commerce de l'âme et du corps, traduit du latin de Swedenborg, par M. P. (Parraud), in-12., Londres et Paris, 1785, pag. 15.

[3] La Sagesse angélique sur la divine Providence, etc., traduit du latin de Swedenborg, par J.-P. Hevel, in-8°., Paris, 1823, p. 224. — *The intellectual repository for the new church*, in-8°., London, 1816, pag. 217 et 218.

la même acception dans toute la suite du discours. Par exemple, quand il présente l'intelligence et la doctrine noyées dans la mer Rouge, les chevaux de Pharaon figurent l'intelligence, les chariots figurent la doctrine, et le tout finira par l'enfer, qui est la mer Rouge.

« Qu'il y ait dans le monde spirituel un soleil » autre que celui du monde naturel, c'est ce que je » puis justifier, dit Swedenborg, parce que je l'ai vu. » Il paraît semblable à un globe de feu, comme » notre soleil, à peu près de même grandeur. Il » est éloigné des anges comme le nôtre l'est des » hommes. Il ne se lève point, il ne se couche pas » comme le nôtre; mais il demeure immobile dans » son élévation moyenne, entre le zénith et l'ho- » rizon; et par-là les anges jouissent d'une perpé- » tuelle lumière et d'un printemps éternel » [1].

Au moyen des sens correspondans s'établit entre Dieu et son Église une communication qui lie le monde intellectuel au monde visible. Les hommes, jusqu'au temps de Job, avaient connu cette science des *correspondances*, perdue depuis le temps du patriarche; elle a été heureusement retrouvée par Swedenborg, à qui le Seigneur l'a manifestée pour en faire part à la race humaine; et afin que l'Église, fondée sur la Bible, mais qui décline, reprenne sa vigueur et soit conduite par l'Esprit divin. Swedenborg tâche d'adapter à toutes ses rêveries des citations bibliques.

[1] Du commerce de l'âme et du corps, etc., p. 10.

Dès le moment où il eut obtenu les faveurs célestes, ses yeux s'ouvrirent ; il conversa face à face avec les anges. Il eut accès dans leurs maisons ; elles sont disposées comme les nôtres, mais beaucoup plus belles et avec des appartemens très-variés ; elles sont entourées de portiques, de jardins, de vergers magnifiques. Ces demeures sont rapprochées, distribuées en villes ; ces villes en rues, en places, *cum plateis*, *viis et foris* [1]. C'est une erreur de croire que les anges aient été créés sans être destinés à fixer leur demeure dans des corps matériels ou tabernacles terrestres, dit un de ses disciples : chaque planète est gouvernée par un esprit, un ange [2]. Qui pourrait révoquer en doute cette assertion, puisque nécessairement elle sera démontrée, si l'on en croit le comte de Maistre, l'un des oracles de nos ultramontains [3] ?

Ces anges, selon Swedenborg, ont la forme humaine, et sont vêtus ou paraissent l'être, excepté ceux du ciel supérieur qui sont nus ; car il y a trois cieux, composés chacun d'une multitude innombrable de sociétés ; mais tous les anges ont des habillemens correspondant à leur sagesse : voilà pourquoi les uns ont un costume plus somptueux que les autres.

[1] Le Traité *de Cœlo et Inferno*, pag. 72, n°. 184.

[2] *The intellectual repository of the new church*, n°. 19, pag. 170 *et suiv.*, et n°. 20.

[3] Soirées de Saint-Pétersbourg, etc.

Chaque société céleste est un ciel abrégé, et chaque ange en est un sous la plus petite forme. Ils vivent en rapport habituel, ont une manière d'écrire qui leur est propre, et devisent entre eux sur les choses domestiques, l'état civil, la vie morale et spirituelle; tous peuvent s'entendre, car on ne parle qu'une seule langue dans le ciel. Un jour il disait aux anges, que sur la terre « on » nomme *paix* le temps où la fureur des princes » pour l'effusion du sang humain, afin de satis- » faire leur orgueil et leur ambition, ne les tour- » mente pas [1] ». Cela est malheureusement très-vrai; mais ces paroles sont une addition faite au texte par Pernety, traducteur infidèle, qui souvent retranche à volonté, dénature et altère le sens de son auteur. Il n'a guère mieux traité l'ouvrage intitulé: *La Sagesse angélique sur l'Amour divin et la Sagesse divine*.

Il y a des anges mâles et des anges femelles. Les mariages au ciel ont lieu comme sur la terre. « L'intelligence et la volonté sont les deux chambres ou appartemens de l'âme. Le mari fait la fonction de l'intelligence, la femme celle de la volonté: c'est l'union du bon et du vrai....... Le bon et le vrai sont les seules générations résultantes des mariages contractés dans le ciel [2]. »

Des anges il descend aux hommes, et déclare

[1] *Ibid.*, pag. 276.

[2] Merveilles du ciel, t. 1, p. 200.

que les époux après leur mort seront réunis; l'amour naturel sera fini, mais comme le véritable amour conjugal consiste dans l'union des esprits et des volontés, cette union mentale sera parfaite, et les époux seront élevés par la sagesse et le bonheur au rang des êtres angéliques.

Les hommes dans l'autre vie ont des corps, une forme humaine, des habits, des logemens; ils conservent leurs affections. Tout présente une conformité de notre monde avec le monde spirituel, conformité de plaisirs, de peines, d'occupations. Il y a même des temples, on y prêche; Swedenborg a quelquefois assisté à des sermons prêchés par des anges. Il n'y a pas moyen d'en douter, car il l'assure [1]. Une fois il a vu trois cents membres de l'Église réformée, tous des savans, qui parurent de loin comme des veaux, ensuite comme des chevaux morts; il explique tout cela. Dans le monde spirituel, il s'est trouvé avec quelques évêques d'Angleterre; avec le pape Sixte-Quint, qui, six ans avant sa mort, avait reconnu que le vicariat était une invention pour dominer; avec des esprits qui mangeaient des figues; ils lui en donnèrent, et ces figues devinrent des raisins [2].

[1] *Merveilles du ciel*, tom. 1, pag. 140.

[2] L'Apocalypse révélée, dans laquelle sont découverts les mystères qui y sont prédits, et qui ont été cachés jusqu'à présent, etc., par Emm. Swedenborg, traduit par Moet, de Versailles, in-8°., Paris, 1823, tom. II, pag. 81 *et suiv.*, 192, 233, 387, etc.

Les corps actuels ne ressusciteront pas; après la mort chacun est revêtu d'un corps spirituel qui était enfermé dans le matériel. Le monde des esprits est comme le purgatoire des Catholiques; car c'est le lieu où arrivent tous les hommes décédés, et où ils sont préparés pour le ciel ou pour l'enfer, excepté un petit nombre, qui sont immédiatement admis dans la gloire ou jetés dans les tourmens. Les méchans ne peuvent pas vivre dans le ciel; l'atmosphère céleste les suffoquerait. Dans l'autre vie comme dans celle-ci, il y a divers degrés de perfection; le riche qui a fait bon usage de ses trésors, aura dans le ciel un beau palais [1].

Swedenborg rejette la doctrine d'expiation, de prédestination, de justification par la foi seule; car il n'y a pas de salut sans repentance. Luther et Calvin n'ont séparé les œuvres de la foi que pour avoir un prétexte de rompre avec les Catholiques. Dans les rapports de la mission Swedenborgiste, on traite d'*horrible* la doctrine des Calvinistes [2]. Par les boucs mentionnés dans le prophète Daniel et saint Mathieu [3], et qui seront placés à la gauche de Jésus-Christ au jugement dernier, il faut entendre ceux qui croient que la foi seule justifie. Tels sont les Protestans. Il leur préfère les Catholiques, qui joignent la charité et les œuvres à la

[1] *Ibid.*, p. 259.

[2] Le sixième rapport, n°. 9.

[3] Daniel, 8, 2-14., et Math., 25-33.

foi [1]. Malgré cette préférence, nous verrons ci-après Swedenborg déroger un peu à sa décision, dans la répartition qu'il fera des places en paradis.

L'Écriture ne parle pas de la fin du monde, mais de la fin du siècle. Or, la fin du siècle signifie la fin de l'Église. Il y a quatre Églises sur la terre : la Très-Ancienne ou Adamique, l'Ancienne ou Noétique, l'Israélitique, et la Chrétienne. Toutes ont leur commencement, leurs progrès et leur fin, qui a lieu lorsqu'il n'y a plus de foi ni de charité. A la fin de chaque Église il se fait un jugement sur les hommes morts et rassemblés dans le monde des esprits. L'Église chrétienne, soit catholique, soit protestante, est actuellement à sa fin : Jésus-Christ s'est incarné pour préparer la voie à la cinquième Église. Le jugement final a commencé en 1757, époque à laquelle ont commencé également le second avénement de Jésus-Christ, non en personne, mais dans un sens spirituel, et la Nouvelle Église Chrétienne, désignée dans l'Apocalypse par les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre, c'est la *Nouvelle Jérusalem*. Pour la préparer, Swedenborg, rempli de l'esprit divin, a reçu l'ordre positif d'expliquer la parole sacrée et d'ouvrir les cœurs à une union plus intime avec Dieu.

[1] Exposition sommaire de la doctrine de la nouvelle Église, par Emm. Swedenborg, traduite en français, in-8°., Paris, 1797, pag. 47 *et suiv.* et pag. 115 *et suiv.*, et *passim*.

Il admet au ciel les Païens s'ils ont bien vécu, ainsi que tous les enfans morts sans baptême : il n'y a en enfer que ceux que leurs péchés y précipitent; et le feu infernal n'est que l'amour céleste métamorphosé par l'amour de soi et du monde. L'essentiel ici-bas est de n'être pas dominé par ces deux amours; du reste il ne pense pas qu'il soit si difficile d'aller au ciel qu'on le croit communément.

On conçoit qu'après avoir sauvé les Païens, il n'a garde de refuser cette faveur aux Chrétiens d'aucune société. Dans le ciel les Hollandais sont au midi, les Suédois vers le nord; ceux des Anglais dont la conduite a été guidée par la foi et la charité, sont placés au centre, parce qu'ils connaissent mieux la Bible. Ils ont eu d'autant plus de facilité d'acquérir des lumières, qu'ils ont ici-bas une entière liberté de penser, de parler et d'écrire [1].

Il y a dans l'autre monde des villes ressemblantes à Londres : les Anglais s'y rendent la plupart après leur mort. Les villes hollandaises ont une structure singulière, les habitans sont très-édifians : si un espion y entre on le surveille.

Les Juifs ont pour gouverneurs des Juifs convertis au christianisme et attentifs à punir ceux qui parlent mal de Jésus-Christ [2]. Ils négocient en pierres précieuses.

[1] Tom. II, pag. 3.

[2] *Merveilles du ciel*, par Pernety.

Swedenborg place les Quakers dans un désert; il maltraite les Moraves, qui, selon lui, ont la charité en horreur, regardent l'Ancien Testament comme inutile, méprisent le Nouveau, n'ont égard qu'à quelques textes de saint Paul, et sont Ariens. Assurément, quiconque les connaît repoussera le jugement qu'en porte le théosophe suédois.

Il a parlé à Mélanchthon. Je lui demandai quel était son sort, il ne voulut pas me répondre; d'autres m'apprirent que couvert d'une peau d'ours il se tenait tantôt sous une voûte de pierre crevassée de toutes parts, tantôt il était en enfer. Calvin est au ciel, mais Luther n'y est pas admis, et quelquefois il est cruellement tourmenté [1].

Autour des Réformés, cependant à quelque distance, sont placés les Catholiques. Ceux qui avaient vécu chez les Jésuites se glissent furtivement chez les Réformés pour les séduire; mais on les renvoie, et on les précipite en enfer [2], où sont quelques-uns des saints révérés par l'Église catholique : les autres sont au ciel.

Louis XIV, de son vivant, lisait la Bible, adorait Dieu sincèrement et reconnaissait le pape pour chef de l'Église. Ce roi est élevé en dignité et gouverne au ciel une bonne société de Français. On ne nous dit pas si dans cette société se trou-

[1] Exposition, etc., tom. II, pag. 122 *et suiv.*

[2] *Ibid.*, p. 123.

vaient ses maîtresses, ses nombreux bâtards, et celles et ceux de son successeur, le sardanapale moderne. Swedenborg a conversé avec Louis XIV et avec Louis XV; il a dissuadé celui-ci de faire accepter la bulle *Unigenitus*, qui a causé des troubles [1].

Swedenborg donne une *Statistique* détaillée du ciel, de l'enfer et des planètes, dont il décrit les habitans et les mœurs. Dieu les a créés, non du néant, mais de lui-même [2].

Sa description du monde spirituel est le fruit de l'imagination la plus riche. Milton lui-même n'aurait pu s'élever au-delà. Les tableaux politiques de Swedenborg sont historiques pour ses adhérens qui l'ont cru sur parole, et parmi lesquels on cite des hommes connus dans la littérature.

Ils lui ont attribué des connaissances miraculeuses; par exemple, d'avoir dit à la reine Ulrique, de Suède, ce qu'elle avait écrit dans une lettre à son frère, le prince de Prusse [3]. Les visions de Swedenborg sont un phénomène assez étrange; il les a, dit-on, débitées de bonne foi,

[1] Exposition, etc., pag 126.

[2] Traité du Ciel, de l'Enfer, et le traité *de Telluribus*.

[3] *Voy.* dans l'Abrégé des ouvrages de Swedenborg, pag. 48, du discours préliminaire, la lettre de M. de Stahhamne, qui n'était pas un de ses sectateurs, et la lettre du général Tuxen, dans le *New-Jerusalem magazine*, in-8°., London, 1790, p. 258.

parce qu'il ne se défiait pas de l'illusion de ses sens. Un savant de Berlin (Nicolaï) prétend avoir éprouvé les mêmes phénomènes dans le cours d'une maladie; mais toujours maître de sa raison, il les a étudiés, dit-il, en observateur. Il en a rendu compte à l'académie des sciences de Prusse, par un mémoire que Biester a inséré dans ses *Feuilles berlinoises*. Les partisans de Swedenborg contestent la justesse de cette comparaison. Ils demandent si l'état passager de Nicolaï, malade, peut être assimilé à celui d'un homme qui éprouve ces phénomènes pendant vingt-huit ans, en pleine santé et *jouissance de toutes ses facultés intellectuelles*. Non, sans doute; mais c'est reculer la difficulté au lieu de la résoudre, car elle conduit à examiner quel était l'état moral de Swedenborg. La force de corps et la faiblesse d'esprit ne sont pas incompatibles. Une multitude de faits attestent qu'une santé parfaite peut subsister très-longtemps avec l'aliénation mentale.

Lavater, ayant ouï-dire que Swedenborg avait commerce avec les morts, lui écrivit le 24 août 1768, et lui adressa les questions suivantes : « Félix » Hess, un de mes amis mort, m'apparaîtra-il? » Quand et comment? Me révélera-t-il quelque » chose concernant le bonheur des cieux, et ma » destination ecclésiastique sur la terre? Serai-je » assez heureux pour converser avec les anges et » les décédés, les interroger sans violer le com- » mandement de Dieu; et comment pourrai-je

» obtenir cette faveur? Le songe que j'ai eu le 9 » juin venait-il de Félix Hess? » Lavater, n'ayant pas reçu de réponse d'un homme qu'il croyait inspiré, lui écrivit de nouveau [1].

Barruel, dans un de ses romans en forme d'histoire, avait insinué que les Swedenborgistes pouvaient appartenir à ces loges occultes, dont le plan était de renverser tous les autels et tous les trônes. Cet homme, toujours riche en épithètes outrageantes, avait accusé d'athéisme le théosophe suédois [2]. Cette calomnie est l'absurdité même aux yeux de quiconque connaît les écrits de Swedenborg, et qui sait apprécier ceux de l'accusateur. Clowes perd son temps à la réfuter et à prouver que, selon Swedenborg, tous les rois, en vertu de leur royauté, et tous les prêtres, en vertu de leur sacerdoce, représentent la Divinité [3]. Clowes associant ensuite ses rêveries à celles de son héros, assure que celui-ci n'a pas fait une révélation nouvelle, mais dégagé l'ancienne des fausses explications qui en avaient détruit l'efficacité. Ses visions ne sont pas au rang de celles des livres saints, celles-ci sont regardées comme inspira-

[1] *The New-Jerusalem magazine*, pag. 179 *et suiv.*, et pag. 245 *et suiv.*

[2] Voy. *ses Mémoires sur le Jacobinisme*, tom. IV.

[3] *Arcana cœlestia*, n°. 3670; et *Letters to a member of parliament on the character and writings of baron Swedenborg*, etc., by Clowes rector of Saint-John-church, in-8°., Manchester, 1799.

tions, celles de Swedenborg comme illustration; c'est l'illustration qui lui a fait comprendre les écrits inspirés. Ses ouvrages contiennent les expositions les plus solides de l'Écriture, ceux d'Aristote, Locke, Mallebranche, Wolf, Leibnitz, Reid, Stuart, n'étaient que des rayons de ce jour lumineux qu'on doit à Swedenborg. « Mal à propos » a-t-on voulu le comparer à Brothers; celui-ci » n'est qu'un enthousiaste, comme le docteur Dée » et ses adhérens du temps de la reine Élisabeth, » dont parle Casaubon; ou tel que les prophètes » extravagans des Cévennes, peints par Lacy, ou » ceux de la société d'Avignon, dont Bryant et » Wright, témoins oculaires, ont donné récem» ment des détails. »

On voit, par ce dernier article, que les sectateurs de Swedenborg sont bien revenus de l'idée que la société d'Avignon fût de leur parti. Dans le journal intitulé : *The New-Jerusalem magazine*, ils s'étaient flattés d'avoir beaucoup d'adhérens à Paris, à Rouen, où l'on en trouve à peine quelques-uns. Ils avaient assuré la même chose du Danemark, où l'on ne connaissait guère qu'une douzaine de Swedenborgistes, dont pas un Danois, mais tous Suédois [1]. Adam, écrivain écossais, a été complétement induit en erreur, quand il assure qu'à Copenhague, on a bâti une église magnifi-

[1] Lettre de M. Munster, de l'académie des sciences de Copenhague, 27 juillet 1799.

que pour répandre la doctrine de Swedenborg [1].

Quelques articles de ce journal ont été rédigés par un chirurgien français, nommé *Chastanier*, qui prétendait avoir formé à Paris une petite *société exégétique*, dans laquelle étaient des *gens de lettres de la première volée*. Je doute qu'on puisse citer un seul homme de lettres, excepté Moet, ancien bibliothécaire de Louis XV, mort à Versailles plus qu'octogénaire, qui a fait en notre langue des traductions de presque tous les ouvrages de Swedenborg; quelques-uns ont été imprimés dans ces dernières années; et Parraud, qui a traduit le *Traité du commerce de l'âme et du corps*.

C'est un ami de ce bon Charles Berns Wadstrom, Suédois, mort à Paris le 5 avril 1799, qui a publié divers ouvrages, entre autres un in-4°. curieux sur les colonisations. Persuadé comme on l'est dans la secte que la Nouvelle Jérusalem est dans l'Afrique, Wadstrom était allé visiter cette contrée en 1787, avec Sparmann. Ce dernier ne se défendait que faiblement d'être affilié aux Swedenborgistes, quoiqu'il les traitât de visionnaires.

Par suite du préjugé qui place au sein de l'Afrique la Nouvelle Jérusalem, on les a vus mettre un vif intérêt à la formation, dans cette contrée, de colonies libres, près du cap Mesurada. A des rêveries associant des sentimens louables, ils con-

[1] *Voy*. Adam, tom. III, pag. 410.

damnent l'esclavage des nègres : telle est la raison pour laquelle ils ont coopéré à l'établissement de Sierra-Léone, où résidèrent pendant quelque temps Afzelius et Ulric Nordenskiold ; celui-ci a fait un traité sur l'utilité des colonies dans les deux Indes et en Afrique.

On assure que Gustave III avait une propension marquée vers la nouvelle secte, comme vers tout ce qui se rapproche du système des théosophes ; il avait même consulté une magicienne. Auguste Nordenskiold lui dédia une brochure intitulé : *Formules de la réunion de l'assemblée de la Nouvelle Jérusalem*[1], dans laquelle, assimilant les écrits de Swedenborg à l'Écriture-Sainte, il demandait le libre exercice du culte pour sa secte, qui n'a pas de temples en Suède. Il paraît même que dans cette contrée les Swedenborgistes n'eurent jamais beaucoup de prosélytes ; et je présume que Staudlin a été induit en erreur lorsqu'il assure qu'on y en compte plus de deux mille [2]. Des renseignemens nouveaux réduisent ce nombre de moitié.

En 1787, s'était formée à Stockholm une petite *société exégétique et philanthropique*, qui, aux rêves de Swedenborg, voulait rattacher le système du magnétisme. Elle croyait que la Providence nous ouvre des communications avec les

[1] Voy. *Forsamlings formen uti de Nya Jerusalem uf August Nordenskiold*, in-4°., Kiopenhaven, 1790.

[2] Annales du magnétisme animal, n°. 25, janvier 1816.

morts par la voie des somniloques. Les magnétiseurs, toujours enclin vers les idées théosophiques, se sont empressés de la citer. Le duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charles XIII, en était membre. Le prince Charles de Hesse avait écrit à la société. Dans sa lettre il professe son admiration pour Jésus-Christ. Elle vit avorter ses efforts pour en ériger en divers pays, entre autres à Strasbourg; elle-même n'eut qu'une existence éphémère. Le docteur Rosenmuller ne fut pas le seul à écrire contre elle [1]. On a ridiculisé les Swedenborgistes dans des pamphlets, et l'ascendant de la raillerie, joint à celui de la raison, les a réduits en Suède à un très-petit nombre disséminés dans le Gothland. On trouve quelques Swedenborgistes en Hollande, en Suisse, dans l'Appenzel, surtout à Saint-Gal; Tafel a traduit en allemand quelques écrits du patriarche de la secte, dont il a publié une apologie réfutée par le professeur Steudel; mais l'Angleterre est la contrée qui en offre un plus grand nombre. Dès 1783, ils avaient à Londres une association. Ils ont présentement trois chapelles dans cette capitale. Ils en ont à Bristol, Birmingham, Derby, Hull, Boston, Manchester. Cette ville est pour ainsi dire la métropole de la secte. En 1816 parut une relation faite par un vieillard, de sa visite

[1] *Acten, urkunden*, etc., 1789, pag. 213 *et suiv.*; 216, 247, etc.

dans trente-deux congrégations swedenborgistes[1].

Ils ont établi des missions, dont on publie les rapports; le quatorzième, en 1816, nous apprend que, dans un canton voisin de Manchester, les membres d'une chapelle de la Nouvelle Jérusalem s'étaient persuadés, d'après un passage de Swedenborg, qu'ils devaient s'abstenir de manger de la viande: on leur fit voir qu'ils avaient mal interprété le sens de l'auteur.

Un journal intitulé : *le Dépôt intellectuel de la nouvelle Église*[2], seconde puissamment la propagation de leur secte, et revendique pour Swedenborg le système du docteur Gall, concernant les crânes[3].

Dans un cahier de ce journal, où l'on examine si les pères de la race humaine étaient blancs, noirs ou cuivrés, l'auteur assure que Moïse, comme Job, connaissait parfaitement les *correspondances* entre le monde temporel et visible et le monde spirituel et invisible. Mais avant Moïse existait une bible scythienne, de laquelle il copia mot pour mot les six premiers chapitres de la Genèse[4]; dans un traité sur le même sujet, Astruc s'était borné à des conjectures.

L'auteur swedenborgiste présente, comme certaine, une opinion dont il n'allègue pas les preu-

[1] *Voy.* ce rapport, p. 2.
[2] *The intellectual repository of the new church.*
[3] N°. 22, pag. 232.
[4] N°. 20, London, 1816, p. 217 et 218.

ves, opinion néanmoins admise dans sa secte et qui se trouve dans un livre très-bizarre attribué à défunt Henri de Bulow; le journal prétend que ce code scythien existe encore. Bulow, au contraire, d'après Swedenborg, répète qu'une Bible écrite avait été perdue chez quelques tribus de la Grande-Tartarie [1]. Les extraits suivans donneront une idée de son ouvrage.

« Ce n'est que par la vue de l'homme intérieur, dont le corps n'est que la *redingote*, qu'on peut voir dans le monde spirituel. Chez la femme, la sagesse est l'intérieur, l'amour est l'extérieur de son esprit. Chez l'homme, l'amour est l'interne et la sagesse l'externe de son esprit. Voilà la différence essentielle des deux sexes. L'homme est la sagesse de l'amour, la femme est l'amour de la sagesse. L'homme est le vrai, la femme le bon. La *forme* humaine spirituelle est *formée* dans le corps de l'homme pendant sa vie, sur ce globe, par les pensées et les affections; belles, si le vrai et le bon sont reçus par la régénération, mais difformes dans l'homme non régénéré, c'est l'état de la masse en Europe. Ainsi les personnes qui désirent être jolies dans l'autre monde, doivent fuir le mal, même en pensée et surtout en volonté, encore plus en action.

[1] *Nunc permissum est.* — Coup d'œil sur la Doctrine de la nouvelle Église chrétienne, ou le Swedenborgianisme, ouvrage posthume de Henri de Bulow, in-8°., Philadelphie, 1809, p. 40.

» Les Français serviront de levain régénérateur. Ils seront les saints Jean-Baptiste du second avénement du Seigneur, c'est-à-dire du christianisme. Ils prépareront le chemin sans le savoir. Les autres nations de l'Europe s'imaginent que les Français sont les plus corrompus; et c'est le contraire. Il n'y a que deux nations en Europe, les Anglais et les Français. Or, les Anglais sont insulaires et point Européens, ils s'isolent en ennemis du genre humain.

» Depuis 1832 à 1847, on commencera à reconnaître publiquement la nouvelle Église. Une telle religion doit produire des formes agréables. Peut être serait-il *de mise* de ne conclure les mariages qu'à la Pentecôte. Les enfans, dans notre hémisphère, naîtraient presque toujours au commencement de la belle saison.

» Les enfans morts sont préparés par *éducation* dans le ciel, pour le ciel; ils ne sont pas encore des anges, mais ils le deviennent [1].

Fatigué de ces détails puérils, le lecteur reposera ses réflexions sur la suivante, tirée du même ouvrage: « L'ineptie fait perdre les trônes de nos » jours et c'est un caractère distinctif de notre âge » que chacun paraît ce qu'il vaut [2]. »

Les Swedenborgistes, attaqués par divers auteurs, et surtout par Priestley, leur ont opposé

[1] Coup d'œil, etc., pag. 55, 27 et 28, 33, 35, 67, 76, 78.
[2] *Ibid.*, pag. 70.

nombre d'écrits. Robert Hindismarsh publia contre lui, en 1817, le *Sceau sur les lèvres des unitaires et des trinitaires* [1]. L'année précédente avait paru le *Triomphe de la Nouvelle Jérusalem*, triomphe assuré, si l'on en croit l'auteur, par le traité de la sainte-alliance entre trois grands potentats du Nord : beaucoup d'autres ouvrages en faveur du swedenborgianisme ont pour auteurs le même Hindismarsh, Latrobe, Clowes, Proud, etc., [2]. Proud a composé les hymnes anglaises qui font suite à la liturgie des Swedenborgistes, dont la cinquième édition parut à Londres, en 1797 [3]. L'auteur de cet écrit les a vus célébrer leur office, et administrer un baptême invalide; car la formule est : *Je te baptise au nom du seigneur Jésus-Christ, qui est Père, Fils et Saint-Esprit.* Au quatrième siècle les Agnoetes baptisaient au nom de Jésus-Christ et non de la Trinité, mais non pas sous la formule de la Nouvelle Jérusalem. Avant eux les Paulianistes avaient pareillement changé la formule sacramentelle, et le concile de Nicée (canon 19) ordonna de rebaptiser ceux qui

[1] *A seal upon the lips of unitarian, trinitarian*, etc., in-8°., Manchester, 1814.

[2] Clowes, un de leurs ministres, a imprimé des ouvrages sur les Paraboles de J.-C., sur l'Evangile de saint Mathieu, sur le *Medium*, etc.

[3] *The liturgy of the New-Church, etc., signified by the New-Jerusalem the revelation, etc.*, 4me. édition, in-12, London, 1757.

reviendraient à l'orthodoxie. Le ministre swedenborgiste exhorte ensuite les parrain et marraine à élever l'enfant selon les préceptes de l'Écriture-Sainte, et la doctrine céleste révélée par le Seigneur à Emmanuel Swedenborg.

Dans un plan imprimé, lorsque les Swedenborgistes concertaient l'organisation de leur culte, ils avaient inséré sur la confirmation et sur la consécration sacerdotale, deux articles qui furent rejetés, sans doute, puisqu'on ne les trouve pas dans leur liturgie; elle est conforme à ce qu'on vient de lire sur la doctrine du théosophe suédois. Il avait observé que les anges, pour adorer Dieu, se tournent vers l'Orient, car l'Orient, dans le ciel, est le lieu où paraît le Seigneur; en conséquence, on prescrit de les imiter. L'office commence par quelques passages de la Bible adaptés au culte public. Après une confession générale et une déclaration que Jésus-Christ est le seul Dieu du ciel, on fait une prière à genoux; dans l'administration de la cène, le ministre remet le morceau de pain dans la main de chaque assistant, etc.

A la suite de la liturgie on trouve le catéchisme, une cinquantaine d'hymmes composés par Joseph Proud, et même un catalogue d'ouvrages concernant la Nouvelle Jérusalem; catalogue incomplet, car depuis cette époque d'autres écrits ont paru sur le même sujet.

Les prosélytes de Swedenborg, aux États-Unis,

ont érigé des temples à Philadelphie, à Baltimore, New-York, etc. Comme leurs frères d'Angleterre, ils répandent les écrits et la doctrine de leur patriarche jusqu'aux Grandes-Indes. Sept journaux ont été établis pour le même objet. Cinq à Londres, en 1790, 91, 92, 99 et 1812. Un à New-York, un à Philadelphie, en 1817. Ils en avaient expédié des envois à défunt Christophe, soi-disant roi d'Haïti [1].

Combien durera cette société? elle n'a plus l'attrait de la nouveauté; elle n'a pour étais que des révélations chimériques adoptées par quelques hommes abondamment pourvus de crédulité; et quoique dans ces sociétés, séparées de l'Église catholique, l'absence d'une règle de foi qui éclaire et dirige l'esprit, laisse un libre accès à tous les égaremens, quelques notions de raison universelle qui surnagent au milieu des rêveries les plus répandues, ne promettent à la secte ni beaucoup de prosélytes, ni une longue durée.

[1] *Voy.* le 16me. rapport de la société, pag. 5, etc.

CHAPITRE VIII.

GLASSITES, SANDEMANIANS, ALLENITES, DALAÏSTES, BALCHRISTES.

John Glass, né l'an 1695, à Auchtermuchty, comté de Fife, en Écosse, fut d'abord ministre de l'Église écossaise. Il eut un fils, George Glass, auteur d'une histoire des Canaries, qui retournant dans sa patrie avec une somme d'argent considérable, l'équipage du navire conspira contre lui, le tua ainsi que sa femme, et s'empara du trésor. Mais les assassins, étant arrivés en Angleterre, furent dénoncés, saisis et pendus. John Glass, qui aspirait au moment d'embrasser son fils, fut consterné en apprenant sa mort. Alors il va dans son temple, monte en chaire, et dit, entre autres choses : Que ce serait une grande preuve de la bonté divine, si son cher George Glass et ses assassins se trouvaient réunis au ciel [1].

John Glass enseignait que tout établissement *civil* en faveur d'une religion est contraire à l'Écriture. C'était attaquer directement l'Église

[1] *Quarterly review*, octobre 1813, pag. 125 *et suiv.*

écossaisse; accusé de vouloir la détruire, il fut cité, en 1728, devant le presbytère, qui le suspendit, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses fonctions. Alors il fut traduit devant le synode, qui le déposa. Pour étayer sa doctrine, il publia beaucoup d'écrits, dans un desquels, intitulé : *Le Témoignage du roi des Martyrs*, il s'attache à développer la parole du Sauveur, *mon royaume n'est pas de ce monde*, et se justifie contre la sentence du synode [1]. Ministre à Tealing, près Dundée, il eut pour sectateurs une partie de ses paroissiens, qui, sous sa direction, formèrent une congrégation séparée. Ils n'étaient qu'environ deux cents. Ce nombre s'accrut lorsqu'il eut une église à Dundée, puis il s'en établit à Edimbourg, Perth, Glascow et d'autres villes. Ce schisme dans l'Église écossaisse étant le premier depuis la révolution de 1688, il causa une grande rumeur.

James Hervey, connu en France par ses *Méditations sur les tombeaux*, avait déployé toute l'étendue de son talent dans ses dialogues entre *Theron* et *Aspasie*, publiés en 1757. Il y soutient la dépravation totale de l'homme par le péché originel, et sa régénération par l'imputation de la justice de Jésus-Christ. Cet ouvrage, attaqué par John Wesley, le fut également par le gendre

[1] En 1782, la collection de ses œuvres a été publiée à Perth, en cinq volumes.

de Glass, Robert Sandeman, né à Perth vers l'an 1718.

Sandeman, sous le pseudonyme de *Palemon*, dans ses *Lettres sur les dialogues de Theron et d'Aspasie*, qui choquèrent également les Calvinistes et les Arminiens, repousse, comme *antiscripturaire*, la notion de la foi donnée par Hervey. Il prétend qu'elle est un simple assentiment à la doctrine de Jésus-Christ, et que les dogmes énoncés par Calvin, sur la nature de la justification, sont erronés. Cette contestation en amena une autre, sans toutefois rompre à cette époque l'unité entre les Glassites d'Écosse et les Sandemanians de Londres; car, en 1762, une congrégation de ces derniers s'était formée dans la capitale anglaise; d'autres s'établirent en divers comtés. A Londres ils ont une Église d'une centaine de personnes, à Saint-Martin-le-Grand. Vers 1766, Sandeman, étant allé dans le Nouveau-Monde, forma des Églises dans le New-Jersey, à Portsmouth d'Amérique, à Danbury en Connecticut, et à Boston; mais, comme il prêchait l'*obéissance passive*, cette doctrine, détestable en tout temps, fut très-mal accueillie dans un pays où la liberté se préparait à faire explosion. Il mourut à Danbury le 2 avril 1771 [1], avec la réputation d'un écrivain habile, mais caustique.

Les Glassites ou Sandemanians veulent qu'on

[1] *Collection of Massachusett's*, etc., tom. x, pag. 61.

interprète toutes les paroles de Jésus-Christ dans leur sens naturel; ils prétendent, par leur croyance et leur conduite, se conformer à la primitive Église, pratiquer la discipline qu'elle suivait, éviter soigneusement tout ce que notre Seigneur et les apôtres ont condamné.

Chez les Sandemanians, la hiérarchie se compose d'évêques, d'anciens, de docteurs. Ils ont aussi des diaconesses.

Ils excommunient les scandaleux, les incorrigibles. Une discipline sévère maintient le bon ordre dans leur secte. L'unanimité seule fait la loi; pour les affaires importantes on consulte le sort, d'après ce qui est dit au chapitre XVI des proverbes : les billets du sort se jettent dans un pan de robe, mais c'est le Seigneur qui en dispose [1].

Ils admettent le baptême et la cène. Celle-ci se distribue tous les dimanches, pour imiter les apôtres qui persévéraient dans la prière et la fraction du pain [2]. Outre le dimanche, ils s'assemblent les mardi et vendredi.

Ils s'abstiennent des viandes suffoquées et du sang; condamnent les loteries, les jeux de cartes et de dés; pratiquent le lavement des pieds, dont ils croient le précepte imposé par Jésus-Christ; font une collecte hebdomadaire pour subvenir à

[1] Prov. 16,33.

[2] Act. 2,42.

l'entretien du culte et aux besoins des pauvres, dont ils ont soin à tel point que la communauté de biens semble presque établie parmi eux.

Dans l'intervalle du service du matin à celui du soir, ils ont des *Agapes* ou fêtes d'amour. Ces jours-là les pauvres dînent chez les riches; chacun embrasse son voisin : ils croient cet acte ordonné dans plusieurs textes de saint Paul [1]. La même chose se pratique à la réception d'un prosélyte [2].

Ce tableau de croyance, de gouvernement, de discipline, présente les Glassites et les Sandemanians comme identiques; mais en 1798 se manifesta entre eux une divergence d'opinions subtiles et presque métaphysiques. Si des Anglais instruits avouent qu'elle échappe à leur sagacité, un étranger peut-il se flatter de la saisir? Essayons cependant.

La foi est un don gratuit de Dieu, et personne ne peut être sauvé par le mérite de ses œuvres; jusque-là on est d'accord; mais, disent les uns, les œuvres de la foi et l'ardeur de l'amour nous garantissent que nous sommes dans la voie de la vérité, que nous sommes enfans de Dieu. Par-là nous obtenons un avant-goût du bonheur céleste. Cette consolation, la plus grande qu'on puisse obtenir ici-bas, est pour nous la preuve la plus éclatante que Jésus est le fils de Dieu.

[1] Rom. 16,16. — Corinth. 16,20.

[2] Sinclair, 21 vol., in-8°., 1792, et années suivantes, tom. VIII, pag. 232.

Les autres soutiennent que ces consolations ne sont pas promises aux œuvres de la foi, à la ferveur de l'amour, mais elles abondent à mesure que l'on fait des progrès dans la connaissance de Jésus-Christ, par l'enseignement du Saint-Esprit, au moyen de la parole divine. Plus nous connaissons les dons ineffables que nous avons reçus par Jésus-Christ, plus nous sommes reconnaissans envers Dieu, et empressés de lui obéir par les œuvres de la foi et l'ardeur de l'amour.

Pour appuyer leurs opinions, les deux partis allèguent des textes bibliques et les expliquent à leur manière. On fit des efforts en 1801 pour éteindre cette division; mais une lettre, dans laquelle on insinuait que des contendans du parti opposé étaient mus par des considérations de sagesse humaine plus que par la crainte de Dieu, choqua vivement ceux auxquels elle était adressée. La rupture prit alors un caractère plus décidé; et, depuis cette époque, la scission paraît complète.

James Allen, qui, en 1762, s'était joint aux Glassites et Sandemanians alors réunis, fut environ sept ans ministre chez eux, et par ses exhortations fit ériger des Églises dans le nord de l'Angleterre; mais la piété d'Allen ne lui permettant pas de tolérer la conduite mondaine de certains membres, il s'en plaignit; ses instances réitérées n'ayant eu aucun succès, il quitta la secte, et forma une petite congrégation séparée, qu'il

dirigea jusqu'à sa mort, en 1805. Il a écrit quelques ouvrages.

David Dale, qui, ainsi qu'Allen, avait été lié avec les Glassites, mais comme lui, mécontent de la conduite de quelques membres, les ayant quittés par les mêmes motifs, il établit à Glascow et dans plusieurs villes d'Écosse des congrégations séparées. Les Dalléistes différaient des Glassites sur quelques points de doctrine, de discipline et de pratique.

BALCHRISTES. — Vers le milieu du dix-huitième siècle, deux ministres de l'Église nationale d'Écosse, Smith et Ferrier, abandonnèrent cette communion, et formèrent quelques Églises sur le plan des Indépendans. La première, où Smith officia en cette qualité, était dans un petit village appelé *Balchristy*. De là ces nouveaux sectaires furent appelés *Balchristy-People*. Mais, après la mort de Smith, son associé Ferrier se réunit aux Glassites. La plupart de ses adhérens imitèrent son exemple, et l'on croirait que la secte est éteinte, si le savant auteur de la statistique d'Écosse ne nous apprenait, dans son article sur la ville de Perth, qu'on y trouve une petite société de Balchristes [1].

[1] Sir John Sinclair, tom. XVIII, pag. 534.

CHAPITRE IX.

SÉCÉDERS, BURGHERS ET ANTI-BURGHERS, PRESBYTERY OF RELIEF, RELIEVERS, RELIEF-SÉCÉDERS (PRESBYTÈRE DU SECOURS), SECOUREURS, SÉPARATISTES DU SECOURS. LIFTERS ET ANTI-LIFTERS OU NEW AND OLD LIGHT, LEVEURS ET ANTI-LEVEURS. NOUVELLE ET ANCIENNE LUMIÈRE.

BURGHERS, ANTI-BURGHERS. — EN partant de l'étymologie que fournissent les mots latins, *dissentio*, *secedo*, il semble qu'on pourrait nommer *Dissenters* et *Sécéders*, *dissidens* et *Séparatistes*, tous ceux qui, en Écosse, ne sont pas Presbytériens, c'est-à-dire membres de l'Église établie : mais la seconde dénomination est restreinte, par l'usage, à une secte particulière subdivisée en deux autres, et qui a pris naissance à Stirling.

Au synode de Perth et Stirling, en 1732, Ébénézer Erskine, ministre presbytérien de cette dernière ville, prêchant le sermon d'ouverture, prétendit que des corruptions s'étaient glissées dans l'Église d'Écosse. Censuré par l'assemblée, ainsi que trois autres ministres, ils en appelèrent au synode de l'année suivante, qui confirma le

premier jugement. Ayant refusé de s'y soumettre, ils furent suspendus de l'exercice du ministère, quoiqu'une quarantaine de ministres et plusieurs centaines de laïques, eussent aussi présenté des requêtes contre les abus de l'Église écossaise. Un des principaux griefs consistait en ce que l'assemblée générale voulait maintenir le droit de patronage, restreindre la faculté de concourir à l'élection des pasteurs, et faire prévaloir des règlemens qui eussent ôté ce droit aux pauvres, aux prolétaires. Les réclamans regardaient cette restriction comme contraire aux droits de la primitive Église. Alors, sous la conduite d'Erskine, ils formèrent, en 1738, une société séparée, qui prit le nom de *Presbytériens associés* ou *Frères associés*, vulgairement nommés *Sécéders*, et publièrent une déclaration contre les altérations de doctrine et de discipline remarquées par eux dans l'Église écossaise. On lit dans Sinclair, que les hommes les plus distingués de celle-ci pensent à cet égard comme les *Sécéders*; mais ils ne croient pas que ce soit un motif suffisant pour s'en séparer [1], quoique des prétextes très-légers aient quelquefois motivé une scission dans le sein du presbytéranisme. Par exemple, vers 1763, à Benholme, les ministres voulurent améliorer la musique de l'Église, en introduisant l'usage de chanter d'une voix continue, ce qu'ils nommaient

[1] Sinclair, 75, pag. 272.

reading-line ; mais leurs paroissiens étaient habitués à ce que le premier vers de chaque strophe fût chanté séparément, avant que l'assemblée fît sa partie. Choqués de l'innovation, ils abandonnèrent l'Église établie, bâtirent un temple, et appelèrent un ministre *sécéder* [1].

La secte des Séparatistes écossais étant née vers la même époque que celles des Méthodistes, un des patriarches de ceux-ci, Whitefield, conçut l'espérance de les réunir. Il fit un voyage en Écosse, et chercha à se lier aux Sécéders ; mais ils voulaient qu'il bornât exclusivement à eux son ministère, comme étant seuls le peuple de Dieu. Ainsi le projet de réunion échoua, et toute espérance de rapprochement s'éteignit lorsqu'ils déclarèrent publiquement qu'il fallait attribuer au démon les faits arrivés à Cambuslang, dans l'assemblée des Méthodistes [2], on en a parlé à l'article de ces derniers, qui regardèrent cette déclaration comme un péché contre le Saint-Esprit.

Le schisme des *Sécéders* fit une plaie profonde à l'Église établie. Leur nombre s'accrut. En 1745, sous le nom de *Presbytères*, ils formèrent trois arrondissemens qui tenaient annuellement un synode : mais, dans celui de 1747, un des membres, nommé Moncrief, éleva des doutes sur la légitimité du *burgher's oath*, ou serment civique

[1] Sinclair, tom. XV, pag. 224.

[2] *Ibid.*, tom. V, pag. 272.

qu'on exigeait, et dont une clause était conçue en ces termes : « Je jure devant Dieu que j'ad-» hère de cœur à la vraie religion professée dans » ce royaume et autorisée par les lois. . . . . . » Les opposans au serment prétendirent qu'on ne pouvait le prêter, puisque leur séparation était motivée sur la corruption de l'Église établie. La question discutée aboutit à un schisme qui eut lieu en 1748 : ils se partagèrent en deux branches; les partisans du serment, nommés *Burghers*, dirigés par Erskine, mort en 1755, et qui a laissé quatre volumes de sermons; et les opposans, ou *Anti-Burghers*, ayant à leur tête Adam Gibb, qui excommunia Erskine et ses adhérens. Adam Gibb, né en 1713, mort en 1788, a publié une apologie des *Sécéders*, et un *Essai sur la liberté et la nécessité*, contre lord Kaims [1].

Deux écrivains estimés, Jamieson et M'Rie, sont Anti-Burghers. A Perth et à Stirling, berceau de la scission, on compte environ quatorze cents Burghers, et moins de deux cents anti-Burghers. Les uns et les autres ont des presbytères en Irlande et en Angleterre, et même dans la Nouvelle-Écosse. On a enfin obtenu des Anti-Burghers un serment de fidélité aux lois et d'obéissance aux magistrats dans les matières purement civiles.

[1] *Biographia scotica*, par Stark, in-12, Édinburg, 1805, art. *Gibb*.

Ces deux partis diffèrent peu ; ils excluent de la cène les ignorans, les scandaleux ; ils croient que Jésus-Christ seul a pu faire des lois pour son Église, qu'elle n'a pas le pouvoir législatif, mais seulement le pouvoir exécutif.

Les Burghers accusent les autres d'être trop rigides. Les Anti-Burghers, qu'on pourrait appeler les *Sécéders de la stricte observance*, et qui reprochent aux autres d'être relâchés, ne voulaient pas autrefois qu'un ministre de l'Église établie vînt participer avec eux, même au culte domestique, à moins qu'il ne s'y présentât comme Chrétien particulier, et non comme ministre. Ils se sont relâchés sur ce point, entre autres à Glasford [1]. Des nuances se sont d'ailleurs formées parmi eux : ainsi, à Falkirk, ils ont deux congrégations divisées sur la manière de faire la cène [2].

Parmi les anciens Puritains, déjà il y avait disparité d'opinions ; les uns étaient rigides Calvinistes, les autres penchaient vers l'arminianisme. En Hollande, ces démêlés causèrent une rupture éclatante qui amena le synode de Dordrecht, où les Gomaristes, Calvinistes rigides, écrasèrent les Arminiens ; et jusqu'à l'époque actuelle ils ont des temples séparés. Dans l'Église écossaise, cette divergence de sentimens, que les Presbytériens avaient héritée des Puritains leurs

[1] Sinclair, tom. VII, pag. 147.

[2] *Ibid.*, tom. XIX, pag. 75.

ancêtres, est devenue plus marquée : elle a plus ou moins contribué au schisme des *Beréens*, *Relievers*, *Sandemanians*, *Buchanistes* et *Sécéders*; mais déjà l'on a dit que beaucoup de gens qui sont Sécéders pour les opinions, n'ont pas cru devoir se séparer de l'Église établie ; elle est divisée en deux partis, les *Orthodoxes* et les *Modérés*, quoique ces dénominations respectives ne leur conviennent guère.

Les *Orthodoxes* adoptent les idées de Calvin, et affectent le zèle des premiers réformateurs; les *Modérés*, enclins vers Arminius, s'occupent plus de morale que de dogme, et par cette raison appellent leurs ministres, prédicateurs *moralistes*. Les *Orthodoxes* maintiennent la stricte égalité dans le clergé, veulent que les ministres soient choisis par le peuple; et, pour cette raison, on les appelle aussi le *parti populaire*. Les *Modérés* soutiennent le droit de patronage, la collation aux places par des seigneurs, les rangs dans les églises; et en cela ils se rapprochent du haut clergé anglican. Le célèbre Robertson est regardé comme le nouveau fondateur du parti modéré, qui forme la majorité de l'assemblée générale. Le docteur Hill de Saint-André en fut long-temps le chef [1].

Dans le parti opposé se distinguait Withers-

[1] Voy. les *public characters* de 1801 à 1803, à l'article du docteur *Hill*.

poon, descendant en ligne directe du fameux Jean Knox, et l'un des chefs du parti appelé *Orthodoxe*, il réclama contre les corruptions théoriques et pratiques de l'Église d'Écosse. On cite particulièrement son ouvrage intitulé : *Ecclesiastical characteristicks* [1]. C'est une satire incisive contre les *Modérés*. Il paraît que le mécontentement fut la principale cause qui le porta à s'expatrier. Witherspoon, né en Écosse, l'an 1722, mourut en 1794, président du collége de Prince-Town, dans l'état de New-Jersey. On lit dans le *Christian observer*, de 1821, que ces deux branches scissionnaires se sont rapprochées, et qu'après une séparation de soixante-treize ans, elles ne forment plus qu'une seule tige [2].

PRESBYTERY OF RELIEF (Presbytère du Secours) SECOUREURS. — Thomas Gillespie, ministre à Carnock, en Écosse, depuis 1741 à 1752, fut déposé solennellement par l'assemblée générale de l'Église écossaise, pour avoir refusé d'assister à l'intrusion d'un ministre dont la paroisse ne voulait pas, et pour avoir désapprouvé des mesures qui lui paraissaient trop rigoureuses. La déposition de Gillespie a été citée dans le pays, comme un trait d'intolérance presbytérienne.

En 1755, les habitans de Jedburg ayant de-

[1] *The works of the rev. John Witherspoon*, etc., in-8°., Philadelphia, 1802, tom. III, pag. 209 *et suiv.*

[2] *Christ. observer*, 1821, pag. 942.

mandé pour ministre un nommé *Boston*, qui l'était à Oxman, et n'ayant pu l'obtenir, construisirent à leurs frais une grande église, et invitèrent alors Boston à venir les diriger; ce qu'il accepta, en faisant promettre à Gillespie, ministre déposé, qu'il serait son coopérateur. Leur congrégation prit le titre de *Presbytère de Secours*. Elle ne diffère de l'Église établie d'Écosse que sur le droit d'élection des ministres, droit revendiqué par la congrégation des *Relievers*, contre les usurpations du patronage. Leur opinion, conforme à la justice et à l'esprit du temps, soutenue d'ailleurs par le crédit de ministres savans et zélés, a procuré des partisans à cette secte, qui s'est répandue rapidement en Écosse.

A Jedburg, où elle est née, on compte douze cents *Relievers*, c'est la moitié de la population. Elle a des églises à Wamphray, Hamilton, Dundée, Irwin; deux à Glascow. On croit que le Relief est actuellement une des sectes les plus nombreuses de celles qui, dans cette contrée, sont connues sous le nom de *Dissenters* [1]. Robinson, qui en 1815 a publié son *Dictionnaire*, leur reconnaît quarante mille adhérens distribués en soixante-dix congrégations.

Lifters et Anti-Lifters, Leveurs et Anti-Leveurs. — En 1713, Thomson, ministre à Kil-

[1] Sinclair, tom. I, pag. 12 et 13; tom. X, pag. 187 *et suiv.*; tom. VIII, pag. 231, etc., et *passim*.

maurs en Écosse, se démit de sa place pour une plus lucrative qu'il espérait obtenir et qu'il n'obtint pas. L'insuccès de cette démarche le ramena dans sa paroisse, où la majorité des habitans, irrités du peu d'attachement qu'il leur avait montré, refusa de le reprendre pour ministre; mais comme il avait une habitation et des propriétés à Kilmaurs, il y fixa de nouveau son séjour; et n'ayant plus la faculté de prêcher à l'Église, le petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, il les prêcha d'abord au coin de son feu, puis sous une tente, puis dans une grange. Quelques années s'écoulèrent sans qu'on lui donnât un successeur; ce qui lui facilita le moyen de grossir son troupeau. Mais, enfin, un nouveau ministre, nommé à sa place, vint l'occuper; alors la division devint plus éclatante; elle s'accrut même après la mort du ministre nouveau et de Thomson, parce qu'un nommé *Smyton*, ayant épousé la fille et les principes de ce dernier, continua d'administrer la congrégation rivale.

Une autre contestation aigrit les deux partis. Smyton n'était pas d'accord avec le ministre sur la manière de tenir les *élémens* de la cène, et soutenait qu'il fallait élever (*to lift*) le pain; l'autre parti n'y attachait aucune importance. Cependant les têtes s'échauffaient, tant sur ces objets que pour obtenir la jouissance exclusive de l'Église. Le magistrat (*the court of session*) l'adjugea aux adhérens de Smyton; les autres en bâtirent une

à leur frais. De là, dans Kilmaurs, deux congrégations nommées les *Lifters* et les *Anti-Lifters*, dont les uns regardent comme obligatoire, les autres comme indifférente l'élévation du pain à la cène. La *nouvelle lumière* et l'*ancienne lumière* sont deux autres dénominations qu'on a données à ces deux partis. L'*Encyclopédie britannique* et tous les ouvrages que j'ai consultés gardent le silence sur cette petite secte. L'article qu'on vient de lire est extrait de l'ouvrage curieux de Sinclair, *sur la Statistique de l'Écosse*[1].

[1] Tom. IX, pag. 375 et 376.

CHAPITRE X.

BUCHANISTES, BERÉENS, HALDANITES.

L'ARTICLE qu'on va lire est extrait en partie du *Dictionnaire biographique* de Watkins, et de l'ouvrage de Sinclair. C'est à Irwin que la secte des *Buchanistes* a pris naissance, et s'est éteinte.

Irwin a une Église de la secte du *Relief*, dont, en 1779, un nommé Hugues White était ministre. Ayant été invité à prêcher dans le voisinage de Glascow, Élisabeth Buchan, née en 1738, femme d'un faïencier de cette ville, fut captivée par son éloquence, et lui écrivit qu'il était le premier orateur qui eût parlé à son cœur; elle lui demanda la permission d'aller le voir à Irwin pour achever l'ouvrage de sa conversion. La lettre et celle qui l'avait écrite furent très-accueillies; les sectaires du Relief crurent avoir fait une excellente acquisition; sans cesse occupée d'exercices religieux, elle allait de maison en maison, présider au culte domestique, répondre aux questions, éclaircir les doutes, expliquer la Bible; elle annonçait comme prochaine la fin du monde, et voulait que tous

les Chrétiens abandonnassent les affaires temporelles pour se disposer à recevoir Jésus-Christ.

La singularité de cette opinion fit naître des doutes dans la congrégation du Relief, sur la doctrine de la prophétesse, et du ministre son ami. Ils s'en plaignirent à celui-ci, et lui demandèrent, même avec menace, de renvoyer Élisabeth Buchan; il s'y refusa, et fut appuyé par les plus riches de ses paroissiens. Alors les opposans lui présentèrent un écrit contenant ce qu'ils croyaient être la doctrine de cette femme et la sienne, en l'invitant à déclarer si tels étaient ses principes; il répondit affirmativement, et s'empressa de signer. Munis de cette preuve matérielle, ils s'adressèrent au Presbytère, qui déposa le ministre. Obligé de livrer les clés de son église, il rassembla d'abord sous une tente, puis dans sa maison, un petit troupeau qui s'accrut, parce que la curiosité lui amena de nouveaux auditeurs.

Leurs assemblées religieuses se tenaient communément la nuit, et la prophétesse y débitait ses rêveries. Elle était la femme mentionnée au chapitre XII de l'Apocalypse, et le ministre White était sa progéniture.

Ce discours indigna la majorité des habitans d'Irwin, jusqu'au point de causer une émeute; la populace brisa les fenêtres, les meubles du ministre, et se serait portée à d'autres excès, si le magistrat n'avait interposé son autorité. La congrégation du Relief insistait pour faire arrêter et

juger cette femme comme blasphématrice. Alors le magistrat crut qu'il était prudent de l'expulser; (ceci se passait en 1784). Une escorte l'accompagna jusqu'à un mille de distance, pour la mettre à l'abri des insultes de la populace, qui, de son côté, l'escortait aussi en la chargeant d'imprécations; elle fut même jetée dans un fossé.

Arrivée avec quelques-uns de ses sectateurs dans le voisinage de Kilmaurs, bientôt elle en vit arriver d'autres avec le ministre Wihte, ce qui forma une troupe vagabonde d'environ quarante individus. Pendant quelque temps ils parcoururent divers cantons d'Écosse. En entrant dans les villes et les villages, ils chantaient et s'annonçaient pour des voyageurs qui allaient à la Nouvelle-Jérusalem, en attendant la fin du monde. Ils avaient une bourse commune, et se dispensaient de toute occupation industrielle, persuadés que Dieu, qui nourrit les petits des corbeaux et fait croître les lis, ne les abandonnerait pas. Quelquefois cependant ils s'associaient aux travaux du peuple, pour avoir occasion d'inculquer leur doctrine, mais ils refusaient de recevoir aucun salaire [1].

La femme Buchan mourut en 1791; alors fut dispersée sa petite secte, dont l'existence momentanée n'appartient plus qu'à l'histoire des aberrations humaines.

[1] *An universal biographical*, etc., by Watkins, in-8°., London, 1800. — *Statistical account*, etc., tom. VII, pag, 181 *et suiv.* — Chalmers, *Dictionnaire.*

Beréens. — Les Beréens sont des dissidens de l'Église écossaise, qui, selon miss Adams, prétendent faire revivre une secte ancienne du même nom, en fondant leur système dogmatique et moral sur l'Écriture, sans égard à aucune autorité humaine.

Barclay, ministre écossais, instituteur particulier à Crieff, a été le fondateur de cette société, dont la première assemblée, comme secte, eut lieu en 1773, à Édimbourg, et qui ensuite s'établit à Fettercairn.

Les Beréens regardent, comme fondamentaux, les dogmes de la Trinité et de la Prédestination. En cela, ils sont d'accord avec les Catholiques et une partie des Protestans épiscopaux et presbytériens; ils en diffèrent par quelques-uns des articles suivans :

1°. Il n'y a pas de religion naturelle, de conscience naturelle; s'il y en avait, la révélation eût été inutile pour nous faire connaître Dieu et nos devoirs, puisque dans cette hypothèse les forces de la nature suffiraient pour nous les manifester. Ainsi Dieu ne nous est connu que par la révélation, sans laquelle nous n'aurions pas une idée de son existence.

2°. L'Écriture déclare que celui qui croit sera sauvé. Dès lors il serait impie de dire : *Je crois à l'Évangile, mais je doute de mon salut;* il n'y aura de sauvé que ceux qui ont cette assurance. La foi est un don de Dieu; ainsi, croire à l'Évan-

gile, et avoir la certitude de son salut, sont deux choses inséparables. C'est le privilége infaillible de tout homme fidèle. Il doit être aussi certain de son salut que celui à qui Dieu a donné la vie l'est d'exister; et néanmoins il ne doit pas asseoir cette certitude sur la conformité de ses actions aux règles du christianisme.

L'incrédulité est le péché contre le Saint-Esprit: quiconque y persévère, commet ce péché, qui ne sera remis, ni dans le siècle présent, ni dans les siècles futurs.

Les Beréens reconnaissent partout, dans les prophètes, plus encore dans les psaumes, le type des souffrances, du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, comme médiateur, et de l'établissement de son royaume. Ils ont en outre une très-haute idée du pouvoir de Dieu et de sa toute-puissance.

Les enfans, disent-ils, sont capables d'être admis au ciel, donc ils sont capables également d'être admis au baptême, qui a remplacé la circoncision.

Une fois chaque mois, et quelquefois plus souvent, les Beréens célèbrent la Cène.

Disseminés en très-petit nombre en Écosse, où ils ont des chapelles, à Édimbourg, Glascow, Paisley, Stirling, Dundée; ils en ont encore quelques-unes en Angleterre, dans la Pensylvanie, la Caroline, et d'autres états de l'Union [1].

[1] *Wiew of religions*, etc., by miss Hannah Adams.

HALDANITES. — La secte des Haldanites, née et morte en Écosse, est une production récente. Vers 1799, deux frères, Robert et James Haldane, habitans d'Aithrie, pénétrés d'un zèle religieux, résolurent d'aller aux Indes Orientales pour y former une colonie chrétienne. En conséquence, l'aîné, Robert Haldane, vendit ses belles propriétés patrimoniales d'Aithrie, et décida trois ministres à l'accompagner, Ewing, Innes et David Bogue, de Gosport, auteur de quelques ouvrages sur la religion; déjà les deux autres s'étaient démis de leurs places dans l'Église écossaise, mais la compagnie des Indes Orientales refusa la permission.

Robert Haldane, contrarié dans ce projet, tourne son attention vers son pays, et fait bâtir à Édimbourg un temple appelé le *Tabernacle*, assez spacieux pour contenir environ trois mille personnes, un à Glascow, un à Dundée, à peu près de la même dimension. Les deux frères s'étaient faits prédicateurs; mais l'aîné, s'étant rompu une veine, ne put continuer ce ministère. Son frère cadet fut préposé à l'Église d'Édimbourg, Ewing à celle de Glascow, Innes à celle de Dundée. Jusque-là ils étaient restés en communion avec l'Église établie d'Écosse; mais cette connexité fut promptement rompue; leur administration ec-

in-8°., Boston, 1801, art. *Beréens;* et Sinclair, etc., tom. v, pag. 47; et tom. IX, pag. 599 et 600.

clésiastique s'organisa sur le plan des Indépendans d'Angleterre. Quelques aspirans au ministère de la nouvelle secte furent placés sous la direction d'Éwing et d'Innes. Quand leur éducation ecclésiastique était finie, on leur confiait le gouvernement des Églises dans les villes et les villages où Haldane en avait fait construire, le tout à ses frais, ainsi que le traitement de plusieurs missionnaires anglais qu'il avait fait venir.

Les Haldanites nient que l'Écriture soit une lettre morte, qu'elle contienne des sens mystiques. La foi est un assentiment à l'évidence. Les inspirations du Saint-Esprit sont toujours conformes à la parole écrite, dont ils s'occupent beaucoup sans attacher aucune importance aux écrits théologiques.

Le Nouveau-Testament contient le modèle parfait du gouvernement ecclésiastique, dans lequel ne doit jamais s'immiscer l'autorité civile. Jésus-Christ seul a le droit de faire des lois religieuses; le droit de les appliquer appartient à chaque congrégation, qui choisit des anciens, et leur confie ce pouvoir; la Cène doit être célébrée chaque premier jour de la semaine; le même jour tous les frères réunis assistent à la *fête d'Amour* (*Love-feast*), et se saluent par le saint baiser, conformément à l'ordre apostolique. On fait une collecte pour les pauvres; on distribue les aumônes. L'admission d'un prosélyte à la société exige le consentement de toute l'assemblée. Une action qui

blesse la foi, les mœurs, la charité, est punie par une réprimande particulière, ou même publique, si cela est nécessaire pour amener le coupable à résipiscence. L'obstination dans son tort le ferait exclure.

Cette forme de discipline n'étant pas populaire en Écosse, les Haldanites virent promptement leur crédit s'affaiblir; il s'éleva d'ailleurs des difficultés sur divers articles. On contesta le titre de *révérend* donné aux ministres, et même la qualification de *ministre*, l'adoption d'un costume noir préférablement à tout autre couleur, l'utilité des sermons préparés, au lieu d'exhortations improvisées, et d'exposition du sens de l'Écriture.

La secte des Haldanites avait fait, en Écosse, des progrès rapides, comme celle des Méthodistes en Angleterre, mais beaucoup moins durables. Ces nouvelles congrégations ne tardèrent pas à s'approcher des Glassites, des Indépendans écossais nommés vulgairement (*David Dale's people*) société de David Dale, et des Baptistes nommés (*Maclean's people*), société de Maclean; ces trois sectes sont à peu près homogènes pour la discipline et la croyance, qui est un calvinisme raffiné, ce qui long-temps les a fait taxer d'hérésie par leurs frères des deux côtés de la Tweed. Les Haldanites, ayant éprouvé diverses métamorphoses, se confondent présentement avec les Baptistes écossais, dont la croyance et les coutumes liturgiques sont exposées dans un ouvrage intitulé, *la Com-*

mission de Jésus-Christ, etc., par Archibald M'Lean; et la plupart des édifices, construits aux frais de Haldane, sont appropriés à divers usages ou cédés à d'autres sociétés religieuses. Les ministres ci-devant Haldanites d'Édimbourg, Glascow, etc., continuent leur ministère sur le plan des Indépendans anglais, et sont chefs de nombreuses congrégations. Voilà ce qu'écrivait Évans en 1814 [1]. Depuis cette époque on a traduit dans notre langue un livre de Robert Haldane, intitulé : *De l'évidence et de l'autorité de la divine Révélation*, etc. [2]. Cet ouvrage contient d'excellens morceaux. On lui attribue aussi 2 volumes sur l'épître aux Romains.

[1] *A Sketch of the denominations of the christian world*, etc., by John Evans, in-12, London, 1814, pag. 307 *et suiv.*

[2] In-12., 2 vol., Montauban, 1[illegible]

CHAPITRE XI.

QUAKERS, TREMBLEURS, AMIS, DISCIPLES DE TOM-CASE, KEITHIANS, FRÉE OU FIGHTING-QUAKERS, NICHOLITES, SCHWENCKFELDISTES.

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne existait la secte des Messaliens, qui, d'après l'enseignement de Sabas, leur chef, se croyant assiégés sans relâche par des esprits malfaisans, se mouchaient, crachaient, faisaient des contorsions pour les repousser, quelquefois tiraient des flèches sur ces êtres invisibles, faisaient des bonds, des sauts, pour échapper à ces légions de diables.

Cet exposé, transmis par l'histoire, prouve que mal à propos on a voulu établir une parité entre les Messaliens et les Quakers ou Amis, tels qu'ils sont actuellement.

Avant d'arriver à l'état actuel et aux subdivisions du quakerisme, retraçons en peu de mots les principes d'une secte si connue en Angleterre, et si peu connue en France.

George Fox, leur fondateur, né en 1624, dans le comté de Leicester, mort en 1690, a laissé un journal estimé par ses disciples, quoiqu'on y

trouve des traits *excentriques*. Un écrivain récent lui reproche que, dans son livre *Great mystery*, au lieu de raisons, il vomit des injures contre les prêtres, en les appelant loups, chiens, voleurs, goinfres et autres gentillesses. George Fox, dit-il, se croyait inspiré et investi d'une mission divine [1].

Les premiers temps du quakerisme portent l'empreinte d'une bizarrerie étrange dans les discours, les écrits et les actions; deux fanatiques osèrent se montrer nus dans un marché public. John Lilburne et James Nayler, du temps de Cromwell, firent leur entrée à Bristol avec une foule d'adeptes, en criant : *Saint ! saint ! saint ! hosanna dans les cieux !*

On attaqua les singularités de la nouvelle secte par des épigrammes, et sa doctrine par des raisons, dans des pamphlets actuellement oubliés, tels que, *le Quakerisme conducteur au paganisme*, par Brown; *le Serpent caché sous l'herbe*, par Leslie, réfuté par Joseph Wyck [2].

Guillaume Penn, né à Bristol en 1644, mort en 1718, avait lui-même, dans sa jeunesse, montré une exaltation dont il se corrigea telle-

[1] *Anti-jacobin review*, tom. 1, pag. 356 *et suiv.* — *The quaker's loyality and pretended principles against fighting, illustrated. Quaterly review*. In-8o., 1813, pag. 90 *et suiv.*

[2] *Quakerism the path-way to paganism*, en 1678; *Snake in the grass*; et, *A Switch for the Snake*, 1699.

ment, que devenu un modèle des vertus paisibles, il contribua beaucoup à rectifier les aberrations de ses coreligionnaires.

Dans un de ses ouvrages, il compare les principes et les pratiques de sa secte, au *christianisme primitif;* mais les Quakers ne s'arrogent pas le titre de Chrétiens primitifs, ils prennent celui d'*Amis*, employé par saint Jean dans le dernier verset de sa troisième épître.

Les Quakers reconnaissent un Dieu en trois personnes, et conséquemment la divinité du Verbe. Ce dogme a été abandonné par quelques déserteurs, dont il sera question ci-après. La chute du premier Homme, la promesse du Rédempteur, le salut par Jésus-Christ, font partie de leur croyance.

Ils rejettent la doctrine d'élection, de réprobation, sans prévision des mérites. Un de leurs derniers apologistes, Henri Tucke, mort en 1812, insiste sur cet objet; il combat Zwingle, Calvin, Piscator, et tous les partisans de la prédestination absolue [1].

L'inspiration immédiate dont ils parlent n'est pas une révélation nouvelle des vérités consignées dans les Saintes Écritures, ni une révélation de nouveautés en fait de religion, mais une influence

[1] *The principles of religion as professed by the society of christian usually calle dquakers*, etc., by Henri Tucke, édit. in-8°., York, 1814, pag. 83 *et suiv.*

perceptible de l'esprit divin, une manifestation du pouvoir de Dieu par Jésus-Christ dans les cœurs des hommes, pour les prémunir contre le mal, les exciter au bien, les amener au repentir, et opérer leur sanctification. Cette inspiration particulière ne peut jamais être contraire au sens évident de la Sainte Écriture, ni de la raison [1].

Les Quakers n'admettent ni types, ni rites, ni sacremens, pas même le baptême, ni la Cène. Ils ne condamnent pas le baptême d'eau, quoiqu'ils le croient superflu, et ils prétendent que mal à propos on associe l'idée de l'eau baptismale à celle de sanctification. Mais comment échapper à l'argument tiré des Actes des Apôtres, où l'eunuque de la reine de Candace dit à Philippe : Voilà de l'eau; qui empêche que je ne sois baptisé? Ils descendirent l'un et l'autre, et Philippe le baptisa. Plus loin on voit saint Pierre qui, parlant du centurion Corneille, s'écrie : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit? et il le fit baptiser [2]. Henri Tucke, qui a tenté de répondre à cette objection, laisse intacte la difficulté. Il s'appuie sur le texte de saint Mathieu où saint Jean dit : « Je baptise dans » l'eau, mais il en vient un après moi qui vous » baptisera dans le Saint-Esprit et le feu [3]. » Ce baptême dans le *Saint-Esprit*, disent les Quakers,

[1] Barclay, *Apology*, propos. 1, 5, 6, etc.
[2] *Actuum*, 8.36-38, et 10.47-48.
[3] Math. 3, 11.

est le baptême essentiel que doit recevoir tout véritable disciple, et s'il vit en Jésus-Christ, il reçoit de même le pain de la vie, la nourriture divine, la Cène, mais d'une manière purement spirituelle; il y participe selon la mesure de sa foi. Depuis George Fox, ils n'ont pas varié sur ces articles, on les retrouve dans les catéchismes qu'ils ont publiés de nos jours [1]. Tous d'accord à cet égard, ils le sont moins sur la résurrection et sur l'éternité des peines.

Quatre maximes fondamentales font la base du quakerisme :

1°. L'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse : aussi les *Amis*, souvent persécutés, et jamais persécuteurs, regardent comme sacrés les droits de la conscience, dont on ne doit compte qu'à Dieu; par cette raison, ils n'observent pas les jours de jeûnes ordonnés par le gouvernement. En 1757, ils proclamèrent de nouveau son incompétence à cet égard.

2°. Les sermens exigés par l'autorité civile sont illicites; on doit se borner à une déclaration affirmative ou négative. Cet article occasiona beaucoup de tracasseries en Angleterre, où le refus de prêter serment exclut de tout emploi. Après une longue résistance, on consentit à n'exiger d'eux

[1] *Useful instruction for children*, etc., by Abya Darby, in-12, London, 1789.

qu'une simple déclaration. Le parlement d'Irlande, en 1722, accorda la même faveur à ceux de cette contrée : la formule fut convenue et fixée en 1746 [1]. Cette déclaration a lieu seulement pour les affaires civiles, car dans les procès criminels la loi anglaise n'admet de certitude contre un accusé, que d'après des dépositions confirmées par serment.

3°. La guerre est illicite : les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont très-bien développées dans l'ouvrage de l'estimable Clarkson, *Tableau du quakerisme* [2]. En conséquence, ils refusent de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, d'armer en course. Par une conséquence naturelle, il est illicite de vendre ce qui sert à la guerre, comme des armes, de la poudre à canon, et si, comme le prétend un critique, on peut en citer qui aient dérogé à cette règle, tout ce qu'on peut en conclure, c'est que chez eux, comme dans toutes les sociétés, il y a des prévaricateurs. Mais les Quakers paient exactement les contributions, parce que, leur application n'étant pas déterminée, ils ne sont pas responsables de l'emploi qu'on en fera. Citoyens paisibles, à peu près indifférens à toute espèce de gou-

[1] *The history of the people called quakers*, in-8°., London, 1779, tom. II, pag. 300.

[2] *A Portraiture of quakerism*, by Th. Clarkson, 3 vol., in-8°., New-York, 1806, tom. III, pag. 19 *et suiv.*

vernement, pourvu qu'on les tolère, ils s'intéressent à la paix publique, sans prendre part aux révoltes ni aux insurrections[1], et sans partager les préventions, les haines nationales. Quand sur les pontons d'Angleterre des prisonniers français étaient en proie aux horreurs de la misère, quelquefois la charité des *Amis* pénétra dans ces repaires pour distribuer à nos malheureux compatriotes des alimens et des vêtemens. Qui blâmerait un tel procédé, aurait l'âme d'un tigre. Eh bien! ce blâme leur est adressé dans l'*Anti-Jacobin*[2], qui souvent s'est escrimé contre les Quakers. L'infamie du reproche relève encore le mérite de l'action.

Quoique Duguet, dans ses *Conférences*, justifie le port d'armes, il fait observer que le *pénitentiel romain* met en pénitence les soldats qui ont donné la mort, même dans une guerre légitime, parce qu'il est difficile que le seul amour du devoir les ait portés à faire périr leurs semblables[3].

Déjà Érasme avait élevé des doutes sur le droit de faire la guerre. Le fondateur du quakerisme, George Fox, adoptant la négative, se déclara con-

[1] *Extracts from the minutes and advices of the yearly meeting of friends*, in-4°., London, 1802, pag. 15 *et suiv.*

[2] *The Anti-Jacobin*, in-8°., London, 1810, tom. VII, pag. 84 et 85.

[3] Conférences, dissertation 28, pag. 480.

tre toute espèce de guerre, soit offensive, soit défensive. La même doctrine fut adoptée par les Mennonites, les Moraves, les Shakers et les Tunkers; plus loin on verra cependant quelques variétés d'opinions sur ce sujet parmi les Mennonites et les Quakers. Ces derniers forment, en majorité, les *sociétés de paix*, dont la première, établie à Londres en 1816, par le zèle de William Allen, compte actuellement une multitude de sociétés affiliées en Angleterre et aux États-Unis. Leur but est d'inculquer aux gouvernemens la nécessité d'extirper à jamais la guerre, projet auquel avaient préludé l'abbé de Saint-Pierre et Gavoty, auteur de *l'État naturel des peuples*. Thomas Clarkson, qu'on retrouve partout où il peut placer une bonne action, et d'autres hommes distingués, ont composé des écrits qui envisagent cette question sous toutes les faces; ils publient en anglais un journal intéressant, *le Hérault de la paix*, et soutiennent que la guerre, cause inévitable de vices et de crimes en tout genre, heurte directement l'esprit du christianisme. On se doute bien qu'ils réfutent les argumens du lord Kaims en faveur de la guerre.

L'objection la plus plausible du droit de faire la guerre se tire de ce que raconte l'Ancien Testament. Nos auteurs la discutent amplement, et prétendent qu'on n'en peut tirer aucune induction applicable à l'état actuel. C'est par ordre divin que Moïse, Josué et les Israélites détruisirent des

nations idolâtres et dépravées. Si Dieu donnait encore des injonctions semblables, il faudrait lui obéir ; il est le maître de la vie et de la mort ; mais l'arrivée du Messie, apportant la loi de paix, a éteint le droit d'ôter la vie; ils le contestent même aux cours de justice, qui, en prononçant la peine de mort, font une guerre défensive. Le duel, disent-ils, est un assassinat; la guerre, étant un duel entre deux peuples, n'est pas moins coupable : c'est un sacrifice humain sous un autre nom. Le précepte du décalogue, *tu ne tueras pas*, ne peut être suspendu; et toute guerre, quel qu'en soit le motif, est incompatible avec l'Évangile.

Beaucoup de questions accessoires à la principale sont discutées dans ces écrits, qui attestent la sagacité et la bonté de cœur des écrivains. Dût-on ne pas adopter leur opinion, on doit des éloges à leurs motifs. Avec eux, toutes les âmes douces et honnêtes voteront pour bannir à jamais le fléau de la guerre. Malheureusement sur cet objet les espérances ne peuvent s'élever au niveau des désirs. Mais n'attendons pas un succès plus que douteux pour décerner des éloges à une si louable tentative.

On conçoit qu'ayant horreur du sang, les Quakers réprouvent la peine de mort, dont l'abolition, demandée à la Convention par celui qui rédige cette histoire [1], y fut proposée de nouveau

[1] Le Moniteur, n°. 322, séance du jeudi, 14 nov. 1792,

par son ami Baudin (des Ardennes). Depuis cette époque, des écrits lumineux sur ce sujet rappellent honorablement les noms de Heiberg, Norvins, Lucas, Ducpétiaux, etc.

Les Quakers n'opposent à la violence que la résignation. Leur défense ne va jamais jusqu'à verser le sang, ni compromettre la vie d'un ennemi : ils préfèrent se laisser égorger. S'ils n'ont pas le courage militaire, presque tous possèdent le courage civil, qui est pour le moins aussi méritoire et bien plus rare.

Le suicide est presque inouï chez eux, car deux ou trois faits que l'on citerait ne furent pas causés, comme il arrive souvent, par le désespoir, la fureur et l'abnégation des principes religieux; ils furent le résultat d'aliénations mentales.

4°. Un établissement pour salarier un clergé leur paraît illicite; ils refusent de payer les dîmes, parce qu'elles sont destinées à l'entretien d'un corps sacerdotal. Les percepteurs vont chez eux,

p. 1367, *première colonne*. Ce fait, très-connu, très-authentique, a été omis dans le n°. 28 du *Journal de la Morale chrétienne*, qui contient une longue énumération des demandes et des tentatives faites pour l'abolition de la peine de mort; et, arrivant à la Convention, on écarte la citation dont il s'agit, pour attribuer cette demande, placée à une époque plus tardive, à un homme qui s'est suicidé. L'omission dont il s'agit peut s'expliquer par l'ignorance, l'oubli, ou plutôt par un motif inalliable avec la *morale chrétienne*.

et prennent l'équivalent sans éprouver de résistance.

Les Quakers maintiennent que les ministres de l'Évangile doivent être nourris, entretenus comme les apôtres, par des oblations volontaires, et non par des conventions qui leur assurent des émolumens pécuniaires. Et qu'appelle-t-on ministres chez eux ?

Pour être admis à ce titre, il n'est pas nécessaire d'avoir fait des cours d'études ; quelques personnes en ont conclu qu'ils repoussaient la littérature. Gurney, auteur d'un ouvrage sur les usages particuliers des Amis, réfute ce préjugé, et lui-même est une preuve de ses dires, car son livre annonce un homme versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, et doué de connaissances étendues [1]. Ils ont actuellement des savans et même des poëtes; Bernard Burton est de ce nombre.

Quand un membre a prêché plusieurs fois de manière à se faire écouter avec intérêt, les *anciens* en réfèrent à l'assemblée du mois; et, après un laps de temps déterminé, si les suffrages sont toujours en sa faveur, il est reconnu *ministre*, sans formule de consécration, sans acquérir aucun privilége, ni traitement. Ayant l'habitude de parler en public, il lui arrivera sans doute de prêcher

[1] *Observations on the peculiarities of the societies of the friends*, by J.-J. Gurney, 3e. édit., in-8o., London, 1824.

souvent, mais tous, sans distinction d'âge ni de sexe, ont le même droit : il visite les familles de ses coreligionnaires, chez lesquels il va de temps à autre faire une exhortation. Plusieurs de ces ministres, mâles ou femelles, font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe, d'Europe en Amérique. On les munit d'un certificat qui atteste leur capacité.

Les Collyridiens, secte obscure du quatrième siècle, admettaient les femmes à l'œuvre du ministère [1]. Chez les Quakers elles ont joui constamment du même privilége. Dès l'an 1674, G. Keith publia un écrit intitulé : *La femme prédicateur de Samarie*, dans lequel il prétend que diverses personnes du même sexe ont plus d'aptitude à cette fonction que beaucoup d'hommes [2]. Henri Tucke s'appuie du même exemple de la Samaritaine, en y joignant Debora, Holda la prophétesse et les femmes qui, premiers témoins de la résurrection du Sauveur, l'annoncèrent aux apôtres [3].

Un texte formel de saint Paul enjoint aux

[1] *Gasp. Sagittarii introduct. in histor. eccl.*, in-4°., 1694, ch. XXXIV, pag. 927 *et suiv.*, et *de Collyrid. sectâ*, par Jacob Verner, in-4°., Wittenbergæ, 1745.

[2] *The Woman preacher of Samaria*, by G. Keith, in-4°. 1674.

[3] Tucke, *ibid*, pag. 99 *et suiv.* — Act. 21, 9, 15, 32, et 1^a. Cor., 14, 3.

femmes de se taire dans l'église [1]. Gurney répond que la défense d'enseigner n'est pas défense de prêcher ; mais qu'est-ce donc que la prédication si elle n'instruit pas? D'autres Quakers veulent que cet ordre ne concerne pas la prédication, mais les conversations prolongées trop long-temps entre les prédicateurs de l'Évangile et les femmes qui, pour obtenir la résolution de leurs doutes, multipliaient les questions qu'il était plus convenable de faire à leurs maris, et que saint Paul les engage à réserver pour d'autres momens. Joel ne dit-il pas, Dieu répandra son esprit sur toute chair; *vos fils et vos filles prophétiseront* [2], c'est-à-dire, prêcheront? Philippe n'avait-il pas quatre filles qui prophétisaient [3]? A Birmingham il fut un temps où les femmes *prophétisaient* plus souvent que les hommes. A Londres, j'ai ouï une Quakéresse qui prêcha au mariage de son fils de manière à faire couler les larmes de tout l'auditoire.

Les scènes désordonnées qui signalèrent la première époque du quakerisme, et prêtèrent au ridicule, devinrent plus rares à mesure qu'il s'éloignait de son origine; si quelquefois encore il arrive que des *Amis*, attendris par une vive piété, ou subjugués par les écarts d'une imagination ardente, fassent entendre des sanglots, des soupirs qui, s'élevant progressivement, parcourent plu-

[1] 1a. Corinth. 14,34. — 1a. Timoth. 2, 8,13.
[2] Joel., c. III.
[3] Act. 21,9.

sieurs octaves, on ne doit pas, de faits particuliers et rares, tirer des inductions générales, ni croire que ce soient là des traits caractéristiques de leur culte; l'assemblée les considère plutôt comme des aberrations momentanées, dont on prévient le retour par des avertissemens charitables. D'ailleurs, faut-il assimiler à la démence tous les actes d'une piété qui, embrasant le cœur, s'empare des sens, et se manifeste par des gestes et des gémissemens capables d'attirer les regards des assistans? Lorsqu'en 1793 la tyrannie la plus stupide et la plus atroce eut fermé toutes les églises de France, n'a-t-on pas vu, en cent endroits, des Catholiques désolés, qui, sous les yeux des bourreaux, dont ils bravaient les menaces, se prosternaient, en gémissant, sur le parvis des temples? L'hôtel des Invalides même offrit ce spectacle; d'anciens militaires allaient s'agenouiller et verser des larmes sur le contour d'une église dont l'entrée leur était interdite.

Les sermons, les uns très-courts, les autres très-diffus, débutent communément par des phrases entrecoupées; la prononciation, d'abord lente et sourde, s'accélère quelquefois à tel point, que l'orateur, parlant avec trop de rapidité, et forçant son diapason, devient inintelligible; mais d'autres fois, un inspiré, débutant *ex abrupto*, fera taire un *Ami*, qui cependant a les mêmes droits. Si le Saint-Esprit n'a fait parler personne après une assez longue attente, l'un des assistans levant la

séance est suivi de toute l'assemblée. Hâtons-nous de dire que dans ces réunions silencieuses, ils acquièrent l'habitude de réfléchir; il y règne une décence, un recueillement, qui met, si j'ose m'exprimer ainsi, l'âme en contact avec la divinité.

En 1803 parut, à Philadelphie, un ouvrage de Marie Brook, traduit en français par Bridel, intitulé : *Preuve de la nécessité de s'attendre en silence pour rendre un hommage solennel à Dieu.* L'auteur établit la différence entre prier d'après des formules consignées dans les livres, ou d'après l'inspiration individuelle. On ne prie pas sans rentrer en son cœur; « il faut enfin que Dieu » arrache les pieds de notre âme du *bourbier* et de » l'*argile* de nos pensées corrompues. » Mais, malgré les expressions forcées, le lecteur est ramené sans cesse à l'obligation de converser avec lui-même.

J'ai vu un Quaker instruit, Frédéric Smith, envier à la France l'usage où l'on est dans ce pays de laisser, pendant le jour, les églises ouvertes, ce qui offre à chacun la facilité d'y aller méditer à son aise.

Bergier, très-prévenu contre les Quakers, aurait pu se détromper en lisant une multitude d'écrits qui les présentent sous un jour favorable.

Où ce savant théologien a-t-il trouvé qu'ils regardent le culte public comme superflu [1]? Pour en établir la nécessité, ils se fondent au contraire

[1] *Voy.* son article *Quakers* dans *l'Encyclopédie méthodique*.

sur ce texte de saint Paul aux Hébreux : « Ne nous » retirant pas des assemblées des fidèles comme » quelques-uns ont coutume de faire; mais nous » consolant les uns les autres, d'autant plus que » vous voyez que le jour s'approche [1]. » On sait que partout où ils sont en certain nombre, ils s'empressent de former une *meeting-house*, ou maison d'assemblée; et dans leur *Constitution ecclésiastique*, réimprimée en 1802, on indique des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assidûment le culte public [2].

Il est défendu d'épouser dans une autre secte, à moins qu'on n'ait l'espérance d'amener au quakerisme celui des conjoints qui n'y est pas aggrégé. Mais, en Amérique, on s'est un peu relâché sur cet article. Liancourt dit qu'à Reading, dans les États-Unis, les Quakers se marient avec des Luthériennes et même des Catholiques [3].

Les inhumations se font sans aucune cérémonie : point de deuil, point d'épitaphes ni de pierre tumulaire; si quelqu'un s'est distingué par des vertus éclatantes, on en publie la relation pour édifier les vivans.

Leurs constitutions les autorisent à réclamer

[1] Heb. 10,25. — Voy. aussi *Useful instruction for children*, pag. 40, etc.,

[2] *Extracts*, etc., pag. 76 *et suiv.*

[3] Voyage dans les États-Unis d'Amérique, dans les années 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, 8 vol. in-8°., Paris, an VII, tom. I, pag. 45.

les décisions des tribunaux, quand la partie adverse refuse l'arbitrage; mais communément l'arbitrage termine tout, et rarement ils plaident, quoique la plupart soient occupés au commerce.

Leur costume, leurs maisons, leurs meubles, présentent tout ce qu'exigent la décence, la nécessité, l'utilité. Le médecin Buchan les cite comme modèles à suivre en ce qui regarde la manière de s'habiller. Ils sont, dit-il, toujours propres et souvent élégans, sans avoir jamais de superflu : ce que d'autres dépensent en galons, en dentelles, en rubans, les Quakers l'emploient en excès de propreté. La parure n'est qu'une affectation qui cache souvent la plus dégoûtante malpropreté [1]. Une Quakeresse ne pourrait être dame d'atours et marchande de modes, qu'en dérogeant aux maximes de la société, qui proscrit les objets destinés à fomenter la vanité, tels que les bracelets, les boucles d'oreilles, et je ne crois pas que jamais un Quaker ait été maître de danse ou acteur. Ils condamnent les jeux scéniques, les jeux de hasard, les cartes, les loteries, les discours vains, les lectures futiles. Rarement on trouve chez eux des peintures ou des gravures, non qu'ils les jugent condamnables en elles-mêmes, mais l'abus en a souvent interverti l'usage.

Il en est de même du chant, qui, de sa nature,

[1] La Médecine domestique, par Buchan, in-8°., Paris, 1783, tom. 1, 1re. partie, ch. VII, p. 257.

n'est pas répréhensible; mais la plupart des chansons ont un caractère galant, bachique ou martial; ils condamnent même les chansons de chasse; ils regardent la chasse comme illicite, parce qu'elle accoutume l'homme à la cruauté, parce que les brutes, n'étant pas de pures machines, ont droit à la bienveillance; et s'il est permis d'user de leur chair pour nourriture, on ne doit pas les maltraiter sans nécessité.

Les mots *hasard*, *chance*, *destin*, *fortune*, doivent être bannis du langage; ils sont une insulte à la Providence. Les dénominations vulgaires des mois et des jours de la semaine sont empruntées du paganisme: les Quakers ne les désignent que d'une manière numérique; le premier, le deuxième jour de la semaine; le deux, le trois, le quatre du premier, du quatrième, du dixième mois.

Ils approuvent que dans la semaine un jour soit spécialement destiné au culte; mais le choix du jour leur paraît indifférent. De là cette répugnance que jadis ils manifestaient à fermer leurs boutiques, les dimanches et les fêtes chômées. En 1757, un jour de jeûne général, le lord-maire de Londres fit clore de force les boutiques de soixante-dix Quakers [1].

[1] *Anecdotes of the manners and customs of London, etc.*, by Jam. Peller-Malcolm, in-8°., 2°. édit., London, 1810, pag. 318.

Ils ne disent pas *bonjour*, *bonsoir*, car tous les jours sont également bons; mais *adieu*, ou *je te salue*. Rien dans leurs discours ne porte l'empreinte du mensonge, de la flatterie, de la servitude; ils ne boivent pas à la santé, ne portent pas de *toasts*; s'ils ont un tort, ils font une excuse, et non pas *mille excuses*; ils sont *contens*, et non *enchantés*; *affligés*, et non pas au *désespoir*; jamais la formule d'*humble serviteur* ne figure dans leurs lettres, excepté peut-être dans celle du Quaker, domestique, qui écrit à son maître, car les titres de *maître* et *maîtresse* sont tolérés quand ils expriment la vérité.

On doit aux hommes, justice, vérité et charité [1], mais non des hommages, car tous primordialement sont égaux; les Quakers accordent sans difficulté les titres qui indiquent les fonctions réelles, telles que roi, ambassadeur, consul, prêtre, évêque, etc.; mais ils rejettent avec dédain les désignations fictives, qui, inventées par l'orgueil, furent mises en vogue par l'adulation, et qui, aujourd'hui généralement usitées, ont contribué à dégrader les caractères, à établir les habitudes de bassesse, de duplicité. La politique et la diplomatie en fourniraient au besoin des preuves innombrables. Ainsi, jamais de leurs bouches ne sortiront les qualifications, *monsieur*, *monseigneur*, *madame*, *sacrée majesté*, *le noble pair*,

[1] Ephes. 5.

l'honorable membre, *altesse*, *éminence*, *grandeur*, *grâce*, *excellence*, et autres qualifications si souvent obtenues par le vice, le crime, et dont plusieurs, par la prodigalité et l'affectation avec lesquelles on les emploie, sont frappées de ridicule. D'ailleurs, ce qui est vertueux, utile et bon, n'est pas ce qu'on prise le plus dans les pays où abondent les *excellences*.

Dans une monarchie, comme dans une république, les Quakers sont fidèles observateurs des lois. On conçoit la possibilité d'un état monarchique composé de Quakers, en partant de l'acception étymologique, qui signifie un état gouverné par un chef, car, dans toute société, il en faut un; mais, d'après les idées accessoires et fastueuses que nos temps modernes attachent à l'idée de monarchie, un gouvernement de cette nature, organisé par des Quakers, est une hypothèse fantastique. Leur régime républicain et paternel, non-seulement admet, mais il exige partout égalité et liberté. Si donc ils avaient les dogmes et le culte essentiel du catholicisme, ils seraient dans toute la rigueur du terme des *Chrétiens primitifs*.

Encenser la puissance, faire des complimens, sont des actions contraires à la morale évangélique: ainsi, quoique, dans le midi de la France, on trouve une colonie villageoise de Quakers [1],

[1] *Voy*. le chap. des Quakers français, tom. II de cette histoire.

on conçoit que jamais leur société ne fera de grandes conquêtes chez la nation la plus complimenteuse, la plus fadement adulatrice de l'Europe. Les *Amis* ont pour maxime de conduite qu'on ne doit pas d'égards au rang, aux titres, à la richesse, aux talens, mais à la vertu, car ils jugent les hommes d'après leur valeur intrinsèque et leurs qualités morales. Voilà pourquoi, ennemis déclarés de toute étiquette, ils refusent de s'incliner, d'ôter leur chapeau. C'est ainsi qu'ils se présentent chez le roi d'Angleterre. C'est ainsi qu'ils parurent, en 1791, à la barre de l'assemblée constituante, où Mirabeau, alors président, fit un discours aussi éloquent qu'inutile pour leur persuader qu'on peut prendre les armes dans la cause de la liberté.

Ils parlent aux princes comme aux valets, en les tutoyant. Le nombre pluriel, employé en apostrophant une personne seule, est un mensonge. L'adulation l'introduisit vers la fin de l'empire romain; les épîtres de Symmaque en fournissent la preuve. Il fut usité, et pouvait-il ne pas l'être en Grèce, dans le Bas-Empire? Ce jargon obséquieux s'amalgama aux diverses langues de ce qu'on appelle l'Europe civilisée, et dans la proportion suivant laquelle les nations étaient plus ou moins assouplies sous le joug du despotisme et de la féodalité. Une chose remarquable, c'est que le tutoiement n'a guère été conservé que pour manifester l'autorité, l'amitié, le mépris et l'ado-

ration; on tutoie un domestique, un ami, un mari, une épouse, et l'Être éternel, surtout en vers : les poëtes, en parlant à Dieu et aux hommes, ont conservé ce privilége que le pape Pie II (Æneas Silvius) a désigné en créant le verbe latin *tibizare* [1],

Érasme, Luther, Godeau, ont censuré l'usage d'employer le pluriel quand on adresse la parole à une seule personne. Les réformateurs conventionnels n'ont été en cela qu'imitateurs. Les Quakers, long-temps inquiétés, tourmentés même pour avoir ramené l'usage du tutoiement, publièrent divers ouvrages pour le justifier, et présentèrent à ce sujet une apologie à Charles II ; ils n'ont plus à redouter un genre de vexations qui avait le caractère de l'ineptie. Actuellement il est reconnu partout que vouloir leur interdire le tutoiement serait une infraction à la liberté de conscience; mais eux-mêmes, pour ne pas heurter l'usage contraire en parlant à des personnes qui ne sont pas de leur secte, usent quelquefois de circonlocutions, de périphrases qui dispensent d'apostrophes directes. Je lis dans un journal allemand, que certains Quakers, en usant du privilége de tutoyer, sont choqués si l'on emploie le même style en leur parlant.

Les hommes et les femmes ont séparément, chez les Quakers, des assemblées périodiques de

[1] La lettre CV d'Æneas Silvius.

mois, de trimestres et d'années. Les assemblées annuelles, à la fin desquelles ils adressent une circulaire à leurs frères, sur les abus à réformer et sur les bonnes œuvres à faire, sont au nombre de huit : 1°. Celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentans ; 2°. de la Nouvelle-Angleterre ; 3°. de New-York ; 4°. de Pensylvanie et Nouvelle-Jersey ; 5°. de Maryland ; 6°. de Virginie ; 7°. des deux Carolines et de la Géorgie ; 8°. de l'Ohio. Ces assemblées n'ont jamais de président, parce qu'il n'appartient qu'à la sagesse divine de remplir cette fonction [1].

Elles s'occupent du maintien des dogmes, de la morale, de la discipline. On censure les coupables, on peut même les expulser. Les pauvres sont un des objets de la sollicitude générale, et suivant qu'ils sont impotens ou valides, on leur fournit des secours ou du travail ; car la fainéantise n'est jamais tolérée, et nul ne peut se soustraire aux devoirs, que l'individu contracte en naissant, de rendre des services à la société, en échange de ceux qu'il reçoit. Il est inouï qu'un Quaker mendie ; on n'en trouve pas un seul sur la liste des pauvres des paroisses en Angleterre. Chacun doit tous les ans reviser l'état de ses affaires, et les mettre dans le plus grand ordre. Si quelqu'un éprouve des revers immérités, des frères

[1] Précis de l'histoire, de la doctrine et de la discipline des Quakers, in-18, Londres, 1790.

lui fournissent les moyens de se relever en secondant son industrie et son activité.

Depuis quelques années ils ont établi en York-Shire un hôpital pour les personnes de leur société tombées en démence. Un voyageur français prétend que le nombre en est plus grand que dans les autres sectes [1]. Ils contestent cette assertion, et répondent que l'établissement spécial qu'ils ont formé prouve seulement que chez eux une bonté attentive soulage tous les genres d'infirmités. Qui pourrait ne pas admirer cette héroïne de la charité, cette vertueuse Frey, de Londres, qui, luttant contre tous les genres de dégoûts dans le séjour le plus hideux du vice et de la misère, y a introduit l'ordre, le travail, la propreté, la décence, l'instruction, et fait retentir dans la prison de Newgate les accens du repentir, de la vertu, de la piété [2].

Des Quakeresses formèrent en 1795, à Philadelphie, une société pour aider les indigens, les veuves, les orphelins, les malades : elles achètent du bois, des vêtemens, des remèdes, des alimens appropriés aux infirmes et aux convalescens, quels que soient leur état et leur religion. Il entre aussi dans leur plan de rechercher le malheur timide,

[1] Voyage de M. Simon en Angleterre, t. II, p. 93.

[2] *Voy.* la notice très-intéressante sur madame Frey, par Mme Adèle du Thon, à la suite de son *Histoire des Amis*, in-12, Londres, 1821.



le mérite modeste aux prises avec la fortune, d'adoucir ses peines, de lui donner les moyens de développer toutes ses facultés industrielles.

Les Amis ont à Philadelphie plusieurs maisons agréablement situées, bien aérées, et environnées de jardins où l'on cultive des plantes médicinales. Un officier de santé visite régulièrement ces asiles, où des secours de toute espèce sont fournis à ceux qu'on y admet selon la mesure de leurs besoins. Ils ont aussi en cette ville un hôpital pour les *lunatiques*. Dans le jardin est la statue de Guillaume Penn, tenant en sa main la charte des libertés [1]. Cet homme illustre, ayant obtenu de Charles II cette contrée, à laquelle il a donné son nom, acheta des indigènes une extension de territoire, et fit avec eux un traité, le seul, dit Voltaire, qui n'ait pas été juré, et qui ne fut jamais rompu. Les deux arbres à l'ombre desquels Penn fit cet acte de justice, et qu'on aurait dû conserver comme monument, ont été frappés de la hache à la fin du siècle dernier.

Aucune société religieuse n'a mieux connu ni plus respecté la dignité de l'espèce humaine, sous quelque forme, quelque couleur qu'elle se présente, que les Quakers; aucune, dans le dix-septième siècle, n'a déployé plus d'activité pour faire abolir la traite et l'esclavage. Dès l'an 1727 ils pro-

[1] *A visit to the north America*, etc., by Adlar Welby, in-8°., London, 1821, p. 33.

clamèrent leurs principes sur cet objet. Leur zèle acquit plus d'activité par les exhortations et les écrits de Woolman et de Benezet. Ce dernier, qui était Français, né à Saint-Quentin en 1728, consacra aux Africains ses biens, sa fortune et sa vie. Fothergil et d'autres hommes distingués de leur secte fortifièrent cette émulation. Non contens d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'*Amis* leur tinrent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. En 1754 ils établirent, comme règle indispensable, que toute personne de leur société qui n'affranchirait pas les siens serait exclue.

Des comités s'étant formés dans les divers états de l'*Union* pour provoquer l'abolition de la traite et s'occuper du soulagement des noirs, tant esclaves que libres, annuellement ils envoyaient à Philadelphie des députés à une *convention* centrale qui régularisait leurs efforts. Ces sociétés et cette convention, composées de Quakers, ne manquaient jamais d'adresser des pétitions au congrès et aux législatures respectives de chaque état en faveur des Africains [1]. Sans cesse elles surveillent les bâtimens arrivés dans les ports de l'*Union*, dans la crainte que, depuis l'acte qui supprime la traite, des armateurs cupides, reve-

[1] *Minutes of the proceedings of a convention of delegates from the abolition-societies*, etc., in-8°., Philadelphie, depuis 1794-1808.

nant des côtes de Guinée, n'amènent et ne vendent des cargaisons de nègres. La justice du gouvernement américain ayant mis un terme à cette iniquité, punie actuellement comme piraterie, le zèle des *Amis* agira désormais plus efficacement pour procurer aux uns l'émancipation, et diriger les autres à faire un bon usage de leur liberté. On ne prétend pas atténuer le mérite de diverses sociétés chrétiennes en faveur des esclaves; mais on peut dire que les Quakers d'Angleterre et d'Amérique ont la palme à cet égard.

Dans notre continent européen, couvert de piéges, d'espions, d'agens provocateurs, de passeports, de lois prohibitives, faire le bien est quelquefois une des choses les plus difficiles. Il est une foule d'actions vertueuses, dont l'effet presque inévitable est de compromettre la sûreté, la liberté et le repos de ceux qui ont le courage de s'y livrer. Il n'en est pas de même de l'Angleterre, et surtout des États-Unis, où l'expansion de la philanthropie ne rencontre pas les mêmes obstacles. Celle des Quakers y inspire une pleine confiance; la liberté, réglée par les lois, par la surveillance à peine sentie du gouvernement, y laisse aux vertus, à l'industrie, aux talens, toute la facilité de déployer leur énergie.

En 1795, les Quakers américains établirent un comité pour la civilisation des Indiens; c'est une nouvelle carrière ouverte à leur zèle pour répandre les arts, mais surtout les sentimens religieux et

les bonnes mœurs. On distingua Warner Miflin et sa femme, anges de bonté, qui parcourant sans relâche les États de l'Union, consacrèrent à cet objet leur temps et leur fortune [1]. C'est dans les mêmes vues que deux autres Quakers, l'un né français, à Limoges, Étienne Grellet, établi à New-York, et cet excellent William Allen, membre de la société royale de Londres, sont allés dans le Nord, jusqu'aux extrémités de la Russie, puis en Grèce, pour visiter les écoles, les hôpitaux, les prisons, et partout répandre des conseils utiles et des bienfaits.

Sans adopter exclusivement tout ce qu'a dit mon ami Thomas Clarkson en faveur des Quakers, on doit avouer que dans nulle autre secte la religion n'a une influence plus marquée sur la conduite de ceux qui en sont membres. Aucune n'est plus soigneuse de l'éducation des enfans, que sans aigreur, sans châtiment, on forme à ce qui est utile et vertueux [2], et dont la physionomie calme offre un ensemble qui permet de les discerner [3]. On les pénètre de cette idée, que le corps

[1] Voyage dans la haute Pensylvanie, traduit par l'auteur des Lettres d'un cultivateur américain (Saint-John Crevecœur), in-8°., Paris, 1801, tom. III, pag. 47 *et suiv.*

[2] *Essays litterary political and economical*, etc., by John Gardiner, in-8°., Edimburg, 1803, tom. I, p. 284 *et suiv.*

[3] Voyage de New-York à la Nouvelle-Orléans, in-8°., Paris, 1818, tom. I, pag. 136.

étant le temple du Saint-Esprit, ils doivent en tout le respecter. Une modestie sans affectation embellit leurs filles, leurs épouses. La candeur de l'innocence resplendit dans leur maintien, leurs discours, leurs actions. On s'est trompé en prenant quelquefois pour de l'orgueil cette simplicité de mœurs, commune aux deux sexes et qui leur est commune avec les Moraves [1]. Elle n'est pas non plus l'effet d'une habitude stupide, d'une intelligence bornée. Aucun d'eux n'appartient à cette classe frivole et très-inutile, pour ne pas dire plus, qu'on appelle de *beaux esprits*. Mais un esprit de droiture, de justice, préside à leur conduite. Dans le temps de la révolution des États-Unis, les Quakers furent remboursés par leurs débiteurs, mais ne remboursèrent pas leurs créanciers en papier monnaie, qui était tombé dans le plus grand discrédit. J'adresse cette citation en France à la conscience de certaines gens, si toutefois ils ont une conscience.

La politique est en théorie une branche de la morale, quoiqu'en pratique elle en soit presque toujours l'inverse. Clarkson remarque qu'en politique les Quakers raisonnent toujours sur le principe et partent du principe pour diriger leur conduite sans s'inquiéter des conséquences, dussent-elles leur être funestes. C'est un contraste de plus avec le spectacle que nous présentent les

[1] Voyage de Weld au Canada, tom. III, pag. 221 *et suiv.*

Églises anglicanes et protestantes, et même en divers pays le clergé catholique, qui, au devoir de la soumission envers la puissance temporelle, ajoutant une souplesse extrême et des formes adulatrices, perdent en partie leur ascendant sur la conscience des peuples, parce que les peuples n'y voient plus qu'un instrument politique. C'est là une des plaies les plus profondes de la religion dans nos temps modernes.

La singularité du costume, du langage et des manières, n'est pas ce qui constitue essentiellement le quakerisme : pureté de mœurs, probité, économie, esprit d'ordre, amour du silence, de la solitude et du travail, sont des qualités que les *Amis* possèdent éminemment, et c'est le fruit de l'excellente discipline établie chez eux. Ils regardent ce qu'on appelle *philosophes*, comme des hommes occupés à bâtir des systèmes, plutôt pour s'illustrer que pour servir l'humanité. Ils ne mettent du prix aux talens qu'autant qu'ils sont utiles, c'est à ce but que tendent leurs efforts ; et si quelques-uns de leurs frères, Benezet, Fothergil, Lettsom, Hodgkin, se sont fait un nom parmi les écrivains, c'est par des travaux dirigés vers le bonheur de leurs semblables.

Coolbrookdale, en Angleterre, suffirait seul pour donner une idée de ce que peuvent l'industrie et le travail. Un fleuve navigable y serpente entre des montagnes qui présentent des aspects variés et rians. Sur leurs cîmes la nature a répandu la

magnificence et ses richesses végétales : leur sein renferme des sources de goudron, des mines de houille et de fer ; ces trésors sont exploités par des hommes industrieux et surtout par des Quakers. Ils ont établi des chemins de fer ; sur la Saverne ils ont jeté un pont de fer d'une seule arche ; ils ont créé un *inclin-plan*, canal à sec, qui du fleuve au sommet des montagnes, et du sommet au fleuve, lance avec rapidité des bateaux chargés d'énormes cargaisons ; de toutes parts ils ont appelé les arts mécaniques, dont on perfectionne sans cesse les procédés ; car ils ont pour maxime de ne pas rester stationnaires. Ainsi s'est avivée une contrée où les bonnes mœurs, le travail et l'aisance ont fixé leur séjour.

Pour réfuter ce qu'on vient de lire en faveur des Quakers, on dira que je les canonise sans exception, quoique j'énonce à l'avance un démenti formel. Mais une calomnie de plus coûte si peu à certaines gens ! Si la prévention reproche encore aujourd'hui les fureurs des premiers Anabaptistes à leurs paisibles descendans, faut-il s'étonner que les traits de démence des premiers Quakers soient encore un acte d'accusation contre ceux qui, sans leur ressembler, sont venus un siècle et demi après George Fox ? D'ailleurs la haine s'étaiera de quelques exceptions qui ne comportent pas une induction générale, et ne peuvent être reprochées à la société ; de quelques censures dirigées contre les *Amis* par des écrivains récens, tel que l'auteur

des *Recherches sur les États-Unis*. Il assure que dans la révolution d'Amérique les Quakers couvrirent d'un voile religieux une politique insidieuse, et nuisirent à la cause des insurgés. A la vérité il ne dit pas comment; il avoue même qu'un certain nombre d'*Amis* ont fait de bonnes actions; et, sans autre garant que sa parole, on prononcera que ces Quakers sont des tartuffes, et qu'on les appelle les *Jésuites protestans*.

Dans toutes les sociétés religieuses on trouve quelques cerveaux dérangés. Vers la fin du siècle dernier un Quaker de Philadelphie annonça publiquement l'année, le jour et l'heure où il devait mourir; le moment prédit arrive, des *Amis* et beaucoup de curieux d'un autre genre, accourent chez le prophète, qui, après s'être recueilli, déclara qu'il ne mourrait pas. Quelle société serait à l'abri de la censure, s'il fallait la juger sur les écarts de quelques individus?

Autrefois, en Angleterre, la majeure partie des Quakers étaient dans les campagnes. Aujourd'hui c'est l'inverse : la plupart sont citadins; on en donne les raisons suivantes. Dans les villes ils sont plus à portée de se réunir en assemblées religieuses, et le rapprochement des individus facilite aux jeunes gens les mariages dans leur secte; l'agriculture expose les Quakers aux désagrémens qu'entraîne leur refus de payer les dîmes; ils ne courent pas ce risque dans les villes où les appelle le commerce, qui d'ailleurs en Angleterre offre

des profits plus certains et conduit à la fortune, quand on y porte cet esprit d'ordre, d'activité qui les anime. Ils ont acquis de grandes richesses : mais alors ils ont été plus susceptibles d'être atteints par la contagion du luxe, qui s'insinue chez eux sous un faux air de modestie, et par la contagion des mauvais exemples, qui dans les cités pénètre, pour ainsi dire, par tous les pores. On s'est un peu relâché sur les principes d'une éducation austère; des enfans ont pris goût à la musique, à la danse, au théâtre: les Quakeresses avaient depuis long-temps quitté la coiffure noire et le tablier vert, auxquels leurs bonnes aïeules attachaient de l'importance; mais en conservant pour le reste la forme antique du costume, quelques *Amies* lui donnent la recherche et l'élégance qui peuvent s'allier à la simplicité, et relever les avantages de la nature; des coiffures ornées de fleurs, de plumes, se présentent même dans les *meeting-house*, ou assemblées pour le culte, mais quelquefois le zèle les expulse. Une voyageuse anglaise (miss Wright), qui le dit, prétend que d'ailleurs les Quakers conservent toutes les vertus qui distinguaient leurs aïeux et surtout une aversion inflexible pour la tyrannie, l'humanité envers les criminels, la patience, la bonté, la justice, quoiqu'ils aient adouci les formes rigides du langage et du costume[1].

[1] *View of society and manners in America, by an English woman*, in-8°., London, 1821, pag. 51 et *passim*.

Les hommes âgés tiennent strictement au grand chapeau, et n'ont ni boucle, ni bouton, ni gance; mais quelques jeunes gens, plus traitables sur la forme des vêtemens, se rapprochent des modes reçues. De là les *Dry-Quakers*, *Quakers-Secs*, ce sont les rigides; et les *Wet-Quakers*, *Quakers humides*, ce sont les mitigés qui se plient aux usages du monde. Dans les États-Unis la malignité donne aussi à ces derniers le sobriquet de *Hicory-Quakers*, par allusion à un arbre dont les rameaux sont très-flexibles. Il y a donc quelques déserteurs de la secte. Clarkson, Liancourt et Bonnet [1] l'ont remarqué; le premier en Angleterre, où l'on compte trente mille Quakers; les deux autres, en Amérique, où ils sont cinq fois plus nombreux: et tout conduit à croire que si la société acquiert de temps en temps quelques prosélytes, néanmoins elle diminue, tant à raison des défections que parce que la censure, qu'ils appellent *désaveu*, repousse de leurs assemblées pour des faits sur lesquels d'autres sectes sont plus tolérantes. La *circulaire annuelle* des Quakers anglais à leurs frères, en 1820, et une adresse aux Amis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, déplorent le goût répandu dans leur société pour l'élégance des tapisseries, la lecture des papiers nouvelles, des livres dangereux.

Ce relâchement a causé une division devenue plus éclatante par les efforts d'Anne Barnard, pour

[1] Liancourt, tom. VI, pag. 351. — Bonnet, tom. II, pag. 390 *et suiv.*; Clarkson, *passim*.

réformer le quakerisme. Cette femme, née vers 1754, à Hudson, état de New-York, n'était pas originairement de leur société à laquelle elle s'aggrégea. Elle devint prédicante et obtint même des *Amis d'Amérique* une patente de ministre, avec laquelle elle se présenta chez ses frères d'Angleterre, qui furent révoltés de ses erreurs. Elle prétendait que la Bible n'est pas une règle *adequate* de foi et de mœurs, mais une règle subordonnée à l'esprit particulier. Elle enseignait que la croyance des faits narrés dans la Sainte-Écriture n'est pas nécessaire au salut, et se donnant libre carrière, elle en contestait un grand nombre, et niait même la conception miraculeuse de Jésus-Christ. En conséquence elle fut *désavouée* par les Quakers d'Europe et d'Amérique. Le *désaveu* n'est point une excommunication dans le sens rigoureux de ce terme, car la société n'inflige pas de peine, mais il lui tient à cœur de maintenir sa doctrine et ses pratiques, et celui qu'elle *désavoue*, quoique libre d'assister aux assemblées du culte, est exclus des assemblées délibérantes [1]. En Amérique, Robert Hugan fut *désavoué* pour avoir ôté son chapeau en voyant un Ami s'agenouiller pour prier [2]. D'autres quittèrent spontanément la société.

[1] *A narrative of the proceeding in America on the society called quakers in the case of Hannah Barnard,* in-8°., London, 1804, pag. 6-13.

[2] *A narrative of events that have lately taken place*

En 1804, un Quaker irlandais déclara, dans leurs assemblées, qu'il rejetait le Pentateuque et une partie, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Lui et ses partisans prétendirent que les apôtres ont la qualité de Sauveur, comme Jésus-Christ; que tous les esprits immortels ont la divinité comme Jésus-Christ... Il fut *désavoué* avec quarante autres, comme le furent ensuite William Rathbone, auteur d'écrits dans lesquels il révèle la constitution secrète de la secte qui l'a exclu [1]; et James Foster, auteur de l'*Appel à la société des Amis* [2], qui soutient que dans l'origine la secte était unitaire; que George Fox, Isaac Pennington, Guillaume Penn et Robert Barclay, étaient de cette opinion, quoique Barclay ait admis sans tergiverser la divinité du Sauveur et quoique Penn, en louant Socin, déclare qu'il n'est pas Socinien. L'auteur de l'*Appel*, qui s'était caché sous le nom de *Verax*, fut très-bien réfuté sous le nom de *Vindex* [3], par John Gurney Bevan, décédé il y a quel-

in Ireland among the society called quakers, in-8°., London, 1804, pag. 122 *et suiv.*

[1] *Monthly review*, tom. XLVIII, pag. 22, etc.

[2] *An appeal to the society of friends*, 3e. partie, in-8°., London, 1801.

[3] *A refutation of the some modern misrepresentation of the society of the friends*, by John Gurney Bevan, in-8°., London, 1801. — *An examination of the firt part of the pamphlet called, an appeal*, etc., by Vindex, in-8°., London, 1802. — *A defense of the christian faith of the society of friends against the charge of socinianism.*

ques années; c'est le même qui a fait l'écrit anonyme : *Précis de l'histoire, de la doctrine et de la discipline des Quakers* [1], dans lequel il parle de la divinité de Jésus-Christ comme d'un point essentiel de la doctrine. Cependant il paraît attacher plus d'importance aux devoirs pratiques qu'à la croyance dogmatique.

En félicitant les Quakers de tenir au dogme fondamental de la divinité du Verbe, il faut avouer que l'imputation de socinianisme, dirigée contre eux, renouvelée à diverses reprises, remonte aux premiers temps de leur secte; car, dès l'an 1691, un de leurs frères, George Keith, les accusait de ne pas croire en Jésus-Christ. Trois ans après il publia un livre dans lequel il énumère plus de trente erreurs qu'il leur reproche. Un auteur contemporain, Cotton Mather, assure que Keith fut persécuté par les Quakers de Pensylvanie, qui se plaignaient d'avoir été persécutés dans la Nouvelle-Angleterre [2]. Il était l'apôtre et l'oracle d'une congrégation nombreuse qui eut des prosélytes en Pensylvanie et dans les deux Jersey. Revenu ensuite en Angleterre, sa patrie, il devint membre et même ministre de l'Église anglicane ;mais la société qu'il avait formée aux États-Unis ne fut pas dissoute par la défection du chef, on les appela *Keithians*

[1] In-8°., London, 1790, et très-souvent réimprimé.

[2] *Magnalia*, par Cotton Mather, tom. II, pag. 455 *et suiv.*

ou Quakers-Baptistes, parce qu'en conservant le costume, le langage et les manières des Quakers, ils admettaient le baptême et faisaient la cène. Il paraît qu'ensuite beaucoup d'entre eux se rapprochèrent de l'Église anglicane de Philadelphie, car un ministre, envoyé par l'évêque de Londres, se félicitait d'avoir baptisé plus de cinq cents enfans de ces Quakers-Keithians ou Baptistes, dont on trouve encore quelques restes aux États-Unis [1]. On voit, par la géographie de Morse, qu'ils ont une congrégation à Rhode-Island et trois dans New-Jersey.

Un nommé Tom Case, qui s'attribuait le don des miracles, se fit chef de fanatiques, qui à son aspect tremblaient et tombaient en défaillance. Par dérision on les appella *Case's-Crew*, la *tourbe de Case*. Un jour il essaya de ressusciter un mort, mais il échoua. Les Quakers le *désavouèrent*, et la secte s'éteignit

La révolution des États-Unis occasiona un schisme nouveau chez les *Amis*, dont une partie (la moindre à la vérité), crut qu'on pouvait accepter des charges du gouvernement et porter les armes.

De ce nombre étaient les généraux Matlock, Miflin et Green : ce dernier, mort en 1786, est un des militaires les plus distingués qui ont pris part

[1] *Christian observer*, tom. xv, pag. 203, et Évans, pag. 251.

à la révolution; il s'est illustré dans la guerre de la liberté par son intrépidité et ses savantes manœuvres [1]. Le congrès lui a décerné un monument.

Les anciens Quakers ayant repoussé de leurs assemblées ces *Free*, ou *Fighting-Quakers* (Quakers libres ou combattans), c'est le nom qu'on leur donna, ceux-ci furent réduits à former une congrégation séparée, entre autres à Philadelphie, où de six *Meeting-house* des Quakers, l'une était des Quakers *libres*; ils ne différaient des autres que par un peu moins de rigidité [2]. Quelques biens, possédés en commun, étaient peut-être le lien conservateur de leur société, actuellement éteinte.

Une autre secte, issue de la même tige, s'était formée auparavant dans *Queen-Ann'-County*, sur la côte orientale du Maryland. On les appelait les *Nouveaux Quakers* ou *Nicholites*, du nom de leur fondateur. Jean Woolman a inséré dans son journal, sous la date de l'an 1766, l'article suivant:

« A nos dernières assemblées (des Amis ou » Quakers), ont assisté beaucoup d'individus, secta- » teurs d'un prédicateur nommé Joseph Nichol, » qui professe à peu près les mêmes principes que » nous. Il voyage fréquemment en diverses con- » trées. Autour de lui se forment des réunions nom- » breuses. »

[1] Liancourt, tom. III, pag. 175.
[2] *Ibid.*, pag. 531 et 333.

Ils avaient une petite Église à Baltimore. Miss Adams les passe sous silence, et le géographe américain Morse dit qu'il ne connaît pas leur doctrine [1]; tout ce que j'ai pu obtenir de renseignemens sur les Nicholites, c'est qu'ils élevaient la doctrine des Amis à un plus haut degré de sévérité. Par exemple ils ne portaient aucune partie de leur habillement qui fût teinte, mais seulement dans l'état naturel du produit. Après la mort de Joseph Nichol, ses adhérens, à très-peu d'exceptions près, sont rentrés dans le sein du quakerisme [2].

Presque toujours les formes du costume furent considérées par les *Amis*, comme partie intégrante de leur culte. Les couleurs servent à déterminer l'orthodoxie. On tolère le gris et le brun, le rouge est prohibé, le noir est hétérodoxe, disait il y a quelques années Brownlee; en parlant des Quakers américains, il ajoutait : Les prédicateurs femelles sont trois fois plus nombreux que les hommes. Leurs sermons ont spécialement pour objet l'apologie de leurs usages ou la censure des abus qui les enfreignent. Ordinairement, le début silencieux de leur culte est rompu par une espèce de coup électrique ou galvanique, qui communique ses secousses à toute l'assemblée [3].

[1] Tom. 1, pag. 289.

[2] Lettre de Giraud, consul à Boston, en date du 16 septembre 1809.

[3] Voy. dans le *Christian spectator*, in-8°., New-Hearen,

Des objets plus sérieux que la forme et la couleur des vêtemens, ont dernièrement agité la société et causé une rupture éclatante, à laquelle avait préludé Anne Barnard. Comme elle les Séparatistes nient la conception miraculeuse de Jésus-Christ, sa divinité et son sacrifice expiatoire; à ces erreurs répandues, soit par déclaration expresse, soit par les conséquences qui découlent de leurs écrits, les Quakers persévérans ont opposé les extraits des ouvrages publiés par Robert Barclay, William Penn, George Whitehead, Richard Claridge; puis examinant les causes qui ont fait éclater cet esprit de *libertinisme* et d'incrédulité, ils les trouvent dans la trop grande facilité pour admettre des prosélytes, la négligence des parens pour l'éducation de leurs enfans, la mondanité et le relâchement des mœurs chez les riches.

Thomas Wetherald, dans un ouvrage intitulé: *Quaker*, parle de l'Écriture-Sainte d'une manière despectueuse. Les discours d'Élie Hicks, imprimés en 1822, à Philadelphie, annoncent une incrédulité complète sur les faits bibliques et le caractère du Messie. En 1827, John Comly a répandu les mêmes erreurs, qui se reproduisent périodiquement dans le journal intitulé: *Berean*. Ainsi, les chefs des Séparatistes sont, à ce qu'il paraît, Hicks, Wetherald et Comly [1].

tom. VI, octobre 1824, la notice de l'ouvrage de William-Craig Brownlee, sur les Quakers.

[1] *A declaration of the yearly meeting of friends*

Un auteur allemand écrivait, en 1790, que le quakerisme était l'*oncle du naturalisme* (l'incrédulité) et du fanatisme [1]. Cette observation est applicable aux Séparatistes qu'on vient de signaler, beaucoup plus qu'à la société dont ils ont abandonné les drapeaux.

Gurney, cité précédemment pour son apologie de sa société, trouve aux Grandes-Indes une secte analogue au quakerisme. Les Sands ou Sads, fondés par un enthousiaste, il y a près de deux siècles, à Delhi, Agra, Jypoor, Ferrukhabad, et disséminés dans d'autres cantons, rejettent l'idolâtrie, sont théistes, et ne croient pas que le Gange soit un fleuve sacré.

Leur costume est blanc, sans ornemens; ils condamnent les superfluités, les danses, le vin, le tabac, l'opium; ils s'occupent de trafic et d'industrie; ils peuvent se défendre, mais non attaquer. Ils ne prêtent pas de serment, les cours de justice se contentent de leur simple affirmation; dans leurs assemblées de culte on prie en secret. Attentifs à soigner leurs malades, leurs pauvres, ils leur défendent d'accepter des secours de personnes qui ne sont pas de leur société. Ils ont une

held in Philadelphia respecting the proceeding of those who have lately separated, etc., in-8°., New-York, 1828; *An epistle and testimony from the yearly meeting*, etc., 1828.

[1] *De fatis interpretation. sacrarum litterarum*, etc., par Rosenmuller, in-4°., Lipsiæ, 1790.

assemblée annuelle pour les intérêts communs [1].

Les frères Moraves et les Anabaptistes sont, en Europe, les sectes avec lesquelles les Quakers ont le plus d'affinité; ils participent, sans doute, au malheur des sociétés, même les mieux réglées, où l'on trouve l'ombre au tableau; quelques hommes dépravés et hypocrites sont à côté des hommes de bien. Mais, quoique le nom de *Chrétiens primitifs* ne puisse leur convenir, quant à la croyance, ils y ont quelque droit, si on les envisage sous le rapport des mœurs : de toutes les sociétés chrétiennes, la leur paraît être une de celles qui, conservant le plus d'intégrité dans la conduite, sont le modèle et la censure des autres.

[1] Gurney, pag. 9 *et suiv.*

CHAPITRE XII.

SCHWENCKFELDISTES. TUNKERS, OU DUNKERS, OU DUMPLERS SHAKERS, OU SECOUEURS, OU SHAKING-QUAKERS.

SCHWENCKFELDISTES. — Gaspard Schwenckfeld, contemporain de Luther, dont il adoptait la doctrine, n'en différait que sur quelques points. Par exemple, Schwenckfeld prétendait que pour trouver le sens de ces mots : *ceci est mon corps*, il fallait les intervertir de cette manière, *mon corps est ceci*; c'est-à-dire, *comme ce pain est une nourriture réelle pour le corps, de même ce sacrement est une nourriture pour l'âme.* Il niait l'efficacité de la parole extérieure, mais il admettait celle de la parole intérieure, qui n'est autre que Jésus-Christ même. Quoique le Rédempteur en tant qu'homme soit créé, il prétendait qu'il ne fallait plus l'appeler *créature*, depuis l'union de la nature humaine à la nature divine, pour ne pas ravaler sa gloire. Jo. Wigand a publié une histoire détaillée de cette hérésie, contre laquelle écrivirent divers théologiens, luthériens et calvinistes [1].

[1] *Voy.* Wigand dans Walchius, *Biblioth. theolog.*; t. II, 12.



Les partisans de Schwenckfeld formèrent en Silésie, surtout à Lignitz, dans le comté de Glatz, et dans quelques autres provinces, des Églises séparées qui subsistaient encore du temps de Baumgarten [1].

Persécutés à diverses reprises, et surtout en 1725, ils prirent le parti de se réfugier en Amérique, où la plupart se rendirent en 1734. Le roi de Prusse, voyant que l'industrie et les manufactures perdaient à leur départ, publia, en 1742, un édit qui les rappelait, en leur assurant la protection du gouvernement, la liberté de conscience et divers avantages; quelques familles de ces sectaires existent encore dans la Haute-Lusace, aux environs de Gorlitz [2]; mais leur établissement se maintient aux États-Unis, surtout dans le comté de Berks, en Pensylvanie, où, quoique peu nombreux, ils ont des Églises. Morse déclare qu'il ne connaît pas leur doctrine, et que divers fanatiques se sont amalgamés avec eux. Benjamin Rush et Proud disent qu'ils refusent le serment et la profession militaire comme les Quakers; et qu'ils ont les principes des Quakers, excepté qu'ils

pag. 70 *et suiv.* — *Einleitung in die religious streitigkeiten*, etc., pag. 675 *et suiv.* — Eug. Klupfelii, *institutiones*, pag. 11, l. III, notes, pag. 222.

[1] Baumgarten, pag. 1057 *et suiv.*

[2] *Kirchen historisches archiv*, von Staüdlin, Tzschirner und Vater, zur 1823, erstes theil, in-12, Hale, 1823, pag. 69.



chantent des hymnes. On loue leur industrie et leur bonne conduite[1].

TUNKERS, OU DUNKERS, OU DUMPLERS.—Les sectes modernes ont presque toutes réprouvé le célibat et le monachisme; les seules exceptions à citer sont des sociétés très-peu nombreuses qui, exclusivement fondées sur l'état célibataire, y ajoutent des formes cénobitiques : telles sont les Shaking-Quakers et les *D*unkers trop vantés par Raynal, qui peut-être les eût censurés s'ils eussent été moines catholiques.

Les Tunkers, ainsi appelés par dérision du verbe allemand *tunken*, tremper, plonger, sont nommés aussi *Dumplers*, du verbe anglais *tumble*, jeter, renverser; ces mots font allusion à la manière dont ils administrent le baptême par trois immersions, en plongeant sous l'eau la tête de la personne agenouillée; ils ne baptisent que les adultes. Les Allemands donnent à peu près au T la prononciation du D; au B, celle du P : de là, par corruption, les noms de *Tunkers* et *Dumplers*.

Les Tunkers, établis en 1719, selon Jédediah Morse, et sept ans plus tard, suivant miss Adams et les autres écrivains, eurent pour fondateur Conrad Peyssel, Allemand. Un certain nombre de

[1] *Essays litterary moral and philosophical*, by Benjamin Rush, in-8°., Philadelphia, 1798, et *History of Pensylvania*, by Proud, tom. II, pag. 348 *et suiv.*



ses compatriotes, la plupart Calvinistes, de la Suisse, de la Silésie, du Palatinat, de Strasbourg, qui avaient éprouvé des persécutions, se réunirent à Swarzenau, duché de Clèves, y concertèrent la forme de culte qu'ils voulaient suivre [1], et franchirent l'Atlantique sous la conduite de Peyssel, qui en forma une congrégation à soixante milles de Philadelphie, dans un canton riant du comté de Lancastre, qu'il appela *Ephrata*, nom emprunté de l'Ancien Testament. Un autre établissement fut appelé *Béthanie*. *Leprieur*, successeur de Peyssel, ayant voulu les astreindre à une règle trop sévère, ils se brouillèrent, se dispersèrent et ensuite se rapprochèrent.

Au milieu de leurs habitations est un grand verger qui appartient à la communauté. Chaque sexe a des habitations, un réfectoire, et une église à part. Il y a trois églises : *Béthanie* pour les hommes, *Sharon* pour les femmes, et *Sion*, où se réunissaient les deux sexes une fois la semaine.

Les Tunkers portent la barbe et affectent une grande simplicité dans le langage et les vêtemens. Ils ont une longue robe de drap gris en hiver, de toile blanche en été, liée par une sangle de cuir au milieu du corps. On a comparé la forme de leur costume à celui des Dominicains. Celui des sœurs en diffère peu. Ils couchaient autrefois sur un

[1] Proud, tom. II, pag. 346.

banc, un morceau de bois leur servait d'oreiller : ils adoucirent cette sévérité ; et présentement, dit Morse, ils ont des lits. Cependant la mortification est toujours regardée comme un devoir pour imiter Jésus-Christ dans ses souffrances ; chacun doit même faire des œuvres de surérogation applicables au salut des autres.

Ils ne mangent pas de viande, non qu'ils la croient prohibée, mais le régime végétal leur paraît plus conforme au christianisme. On ne déroge à cette règle que dans les *fêtes d'amour*, où ils mangent en commun du mouton, et rien autre chose. Se laver les pieds, s'embrasser, se serrer tendrement la main, font partie du cérémonial qui précède ou accompagne ces fêtes. Ils font la cène, et observent le sabbat et le dimanche, hormis une seule de leurs congrégations qui se borne à chômer le sabbat.

Ils nient l'imputation du péché d'Adam à sa postérité, et l'éternité des peines. Les justes, dans l'autre monde, prêchent l'Évangile à ceux qui ne l'ont pas connu ici-bas. Les années sabbatiques et jubilaires sont le type de certaines périodes pour admettre au ciel les personnes purifiées après leur mort. Aux périodes sabbatiques sont délivrés ceux qui reconnaissent Jésus-Christ comme Rédempteur ; mais les obstinés ne le sont qu'aux années jubilaires.

Les Tunkers font des onctions aux infirmes pour obtenir leur guérison. Le régime ecclésiasti-

que de la secte est à peu près celui des Baptistes. Pour la distribution des aumônes, ils ont des diacres et des diaconesses. Celles-ci sont choisies parmi les veuves ; chaque frère peut prêcher, et celui qui s'en acquitte le mieux est communément choisi pour ministre.

Ils ont pour maxime de ne pas se défendre, de ne pas faire la guerre, ni jurer, ni plaider, ni prêter à intérêt. Le goût de la retraite, des mœurs pures, une probité sévère, les ont fait surnommer les *innocèns Tunkers*. La communauté de biens est établie chez eux. L'amour du travail, l'ordre, l'économie, l'industrie les ont rendus riches. La culture des arts mécaniques, les ouvrages domestiques sont les objets auxquels s'occupent les deux sexes. Les femmes cousent, brodent, font des fleurs artificielles qu'elles vendent aux étrangers [1].

Quoique voués au célibat, rien ne les empêche de se marier. Ceux qui prennent ce parti vont s'établir dans le voisinage de la congrégation. Quand Liancourt les visita, leur supérieur était le père Miller, âgé de quatre-vingts ans, dont la conversation lui parut du radotage. En voici un échantillon : Ils pleurent la faute d'Adam qui a préféré pour compagne Eve, créature charnelle, à la céleste Sophie, créature divine, qui aurait immergé Adam dans son essence spirituelle, et procréé une génération pure, sans mélange corporel. Ils pleu-

[1] *Acten*, *Urkunden*, etc., 1790, pag. 339.

rent aussi l'indulgence de Dieu, qui condescendit au désir du premier homme de se réduire au rang des bêtes; mais l'état de perfection n'est retardé que jusqu'à la résurrection; alors tous les hommes seront immergés dans la divine Sophie [1].

Morse dit qu'outre la colonie d'Ephrata, ils en ont quatorze autres, la plupart dans la Pensylvanie, qu'il évalue à deux mille individus, et quelques-unes en moindre nombre dispersées dans le Maryland. Quelquefois il est arrivé que des hommes, conduits chez eux uniquement par curiosité, sont devenus prosélytes. En 1777, un autre écrivain évaluait leur nombre à cinq cents [2]. Éphrata seul en a eu trois ou quatre cents. Ce nombre était bien diminué quand Liancourt le visita. Il n'y trouva plus que huit reclus et dix ou douze sœurs; les établissemens étaient en décadence à tel point, que le P. Miller prévoyait l'extinction prochaine de la secte. Lors du passage du voyageur Michaux à Éphrata, les Tunkers l'avaient abandonné et s'étaient dispersés. Cependant, en 1819, le voyageur Howist en a trouvé dans le comté de Huntingdon, et il en fait l'éloge [3].

[1] Liancourt, tom. 1, pag. 61 *et suiv.*

[2] Histoire naturelle et politique de Pensylvanie, etc., traduite de l'allemand par Rousselot de Surgy, etc., in-12, Paris, 1768, pag. 222.

[3] *Selection of letters written during a tour through the United States in* 1819, by V. Howist, in-12, Nottingham, pag. 197 *et suiv.*

SHAKERS, OU SECOUEURS, OU SHAKING-QUAKERS. — Les Shakers (Secoueurs) ou Shaking-Quakers (Quakers-Secoueurs), sont une secte consanguine, si l'on peut s'exprimer ainsi, à celle des Quakers, des Jumpers, des Jerkers, des Barkers, et des fanatiques Cevenols, auxquels se rattache leur origine. Les détails sur les Shakers sont disséminés dans les voyages aux États-Unis, et dans les écrits de quelques hommes qui, autrefois prosélytes de cette société, l'ont ensuite abandonnée. Quoique très-réservés dans leurs communications, ils ont consigné leur profession de foi, et leur histoire dans un volume très-enflé, *Preuves du second avénement de Jésus-Christ* [1].

Depuis le premier avénement, la société chrétienne, disent les Shakers, eut le caractère d'une véritable Église jusqu'à Constantin. Alors commence l'ère de 1260 ans. Dans cet intervalle, l'Ante-Christ, déployant tous ses efforts, introduisit dans l'Église catholique, *mère des prostituées*, des évêques, des moines, et l'inquisition. Après des déclamations interminables et virulentes contre le pape et son clergé, ils reprochent aux Protestans un esprit persécuteur [2]. Néanmoins, sous le règne de l'Ante-Christ, la vérité eut quelques témoins, de ce nombre étaient George Fox et ses adhérens, les plus grands qui eussent paru depuis

[1] *The testimony of Christ's. second appearing*, in-12, Albany, 1810.

[2] *Ibid.*, pag. 241 *et suiv.*, pag. 332 *et suiv.*

les apôtres ; mais les Quakers firent ensuite naufrage dans la foi, ils devinrent une société sans vie, parce qu'ils eurent recours à un bras de chair pour les protéger, ils réclamèrent l'appui de l'autorité civile, et autorisèrent le mariage. Dès lors ils cessèrent d'être les *imitateurs de l'agneau*. Ne devaient-ils pas se souvenir qu'Adam et Eve, en couvrant leur nudité, indiquent par-là même quel est le siége du péché [1] ? Il paraît que l'opinion des Shakers, sur la tache originelle, se rapproche de celle de Beverland, qui causa tant de scandales.

Les Quakers, déchus du *témoignage*, furent remplacés, vers 1688, par les prophètes des Cévennes, dont trois, venus à Londres en 1705, firent des prosélytes en cette ville, et jusque dans le comté de Lancastre, où un tailleur, Jacques Wardley et sa femme, furent *visités* par l'esprit des prophètes français, de sorte qu'en 1747 se formèrent de petites sociétés là et à Manchester.

Dans leurs assemblées, d'abord silencieuses et méditatives, quelquefois ils étaient saisis d'un tremblement qui exprimait l'indignation de Dieu contre les pécheurs ; d'autres fois, agités violemment, ils sautaient, criaient et chantaient.

En 1757, ils firent une acquisition précieuse, celle de Anne Lée, née à Manchester l'an 1735; mariée à un forgeron ivrogne, elle devint mère

[1] *Ibid.*; Discours préliminaire, p. XXIII et XXXVIII. — Pag. 45 *et suiv.*, pag. 395 *et suiv.*, et pag. 403 *et suiv.*

malheureuse de huit enfans qu'elle perdit; alors une révélation contre le mariage lui apprit que l'union des sexes est ce qui constitue le péché originel.

Livrée à la contemplation, et désirant s'élever au-dessus de la perversité hnmaine, Anne Lée ayant reçu une manifestation de lumière divine en 1771, elle fut reconnue, par la société, comme chef spirituel, sous le titre de *Mère en Jésus-Christ*, et non de *Dame élue*, que lui donnèrent ses ennemis par dérision.

Voilà donc la mère Anne directrice spirituelle d'une société d'environ trente personnes, dont plusieurs l'abandonnèrent; puis, avec celles qui lui restaient attachées, en 1774, elle s'embarqua pour l'Amérique, suivie de son mari, qui cependant n'avait aucune croyance aux dogmes de sa femme. Elle fixa son établissement dans l'état de New-York, près d'Albany, à Nisqueunia, appelé depuis Water-Vliet. On a dit, mais c'est peut-être une calomnie, qu'elle était la maîtresse d'un officier anglais [1], quoi qu'il en soit, il est curieux de rapprocher ce que débitent sur son compte ses adversaires et ses adhérens.

Selon ceux-ci, elle est la femme désignée au chapitre 12 de l'Apocalypse, l'épouse de l'agneau;

[1] *Remarks made during a tour trough the United States of America in the yeard*, 1817-19, by Harris, in-12, New-Haven, 1820.

elle sait tout, comme Dieu, et on lui doit la même obéissance. Elle parle soixante-douze langues : ces langues inintelligibles aux vivans, sont comprises par les morts, avec lesquels elle converse. Mère de tous les élus, elle travaille pour le monde entier : aucune bénédiction ne descend sur les humains que par son intermédiaire; personne n'est entré au ciel avant l'an 1776 de Jésus-Christ. Alors furent accomplis les temps prédits, et cette année commence une nouvelle dispensation sous la direction de la *Mère en Jésus-Christ.* Elle a pour adjoints sept *elders* ou anciens [1].

Anne Lée était même égale à Jésus-Christ. Elle se disait le Verbe comme lui, prédite comme le Messie, comme lui elle a souffert en esprit pour accomplir la rédemption. Ces prétentions blasphématoires lui sont attribuées par Thomas Brown, qui, successivement Quaker, Méthodiste et Shaker, déserta cette dernière secte, ou plutôt en fut expulsé. Voici à quelle occasion :

Les Shakers croient que le monde est dans le cours du *millenium*, ou second avénement de Jésus-Christ, et ceux qui sont doués d'une foi solide, peuvent atteindre la perfection en cette vie; mais Thomas Brown, en 1805, éleva des doutes sur cet article, et sur la mission de la mère Anne; il s'abstint dès lors de fréquenter leur culte, et, de leur côté, ils le rejetèrent. Il publia quel-

[1] *American museum*, tom. 1, pag. 163 *et suiv.*

que temps après, sur l'état de la secte, un écrit sans aigreur, et qui porte l'empreinte de la véracité [1]. Cependant elle est contestée par le professeur Silliman, qui autrefois, dit-il, induit en erreur par le récit de Brown, s'est détrompé d'après les détails que deux Shakers lui ont donnés [2].

Avant Brown, Valentin Rathbone, ministre Baptiste, dont la mère Anne avait d'abord capté la confiance, fut détrompé au bout de trois mois, et la quitta pour écrire contre elle. J'ignore quels reproches il lui adressa, Thomas Brown assure que la *mère des élus* s'enivrait quelquefois avec des liqueurs spiritueuses. Elle ne devait pas mourir, et, malgré ses prédictions, elle décéda en 1784. Mais quoique absente corporellement, elle est toujours en esprit au milieu de ses prosélytes. Un voyageur, qui, en 1819, visita les établissemens des Shakers, a tiré du recueil de leurs hymnes, et consigné dans son journal, une pièce sur les qualités qu'ils attribuent à leur fondatrice. Elle a reçu du roi des cieux l'onction sainte, comme Jésus-Christ, dont le second avénement se manifeste en elle. Les expressions dont se compose ce cantique, semblent indiquer le culte de Latrie, qui, dans son

[1] *An account of the people called shakers, their faith, doctrine*, etc., by Thomas Brown; et le journal *The portfolio*, tom. VIII, octobre 1812, pag. 329 *et suiv.*

[2] *Voy.* les détails donnés par Sillmian, dans le *Christian observer*, tom. VI, juillet 1824, pag. 351 *et suiv.*

application à la mère Anne, n'est plus qu'une criminelle idolâtrie.

Liancourt paraît avoir été induit en erreur, lorsqu'il assure que la mère Anne fut remplacée par une autre femme que la secte choisit, avec la persuasion qu'elle était, comme sa devancière, infaillible, et participant à la divinité [1]. Car trois écrivains du pays, Morse, miss Adams et Thomas Brown, disent qu'à la mère élue succéda John Whitaker, avec lequel plusieurs fois elle avait eu des contestations sur l'exercice de l'autorité. Whitaker, décédé en 1787, fut remplacé par Joseph Meacham, né à Enfield en Connecticut, jadis prédicateur Baptiste. Sous son administration, la société acquit une organisation plus régulière, et qui était complète en 1792. A son instigation fut établie la communauté de biens; quelques adeptes, mécontens de ce nouvel ordre de choses, se séparèrent. On leur accorda une indemnité, mais en leur remontrant qu'ils avaient le cœur charnel; car la propriété n'est qu'à Dieu. On prévient le retour des mêmes inconvéniens, en inventoriant ce qu'apportent les prosélytes, pour le leur rendre en cas qu'ils veulent quitter la société. Cependant ils paraissent s'être un peu relâchés sur le compte de la propriété commune, car on permet à certains membres de retenir des choses qui leur sont chères, par exemple, un cheval, et ils ont refusé la fusion

[1] *Voy.* Liancourt, tom. II, pag. 327 *et suiv.*

dans la masse commune de propriétés appartenant à des prosélytes, jusqu'à ce que leur zèle eût été mis à l'épreuve.

Meacham, mort en 1796, selon Brown, mais qui, selon d'autres, vivait encore en 1801, avec la réputation de prophète, fut remplacé par Lucie Wright. La *mère Lucie* fut aidée par Clough, et après la mort de celui-ci, par Abiathar-Babbar, qui ensuite gouverna la société.

La soumission aux principes de la secte est fondée particulièrement sur l'idée qu'on a de la perfection de ses conducteurs. La *mère en Jésus-Christ* obéit à Dieu par Jésus-Christ. Les anciens d'Europe (car sans doute ils y ont ou croient y avoir quelques adhérens) obéissent à cette *mère*. Les ouvriers américains et les autres membres de la société obéissent à ces anciens. La confession secrète, obligatoire pour tous, se fait en procédant graduellement des plus vieux aux plus jeunes. Chacun doit se persuader qu'il est vu intimement par ses ministres; qui conversent avec les morts et avec les troupes innombrables des esprits bons et mauvais.

Dans l'*American museum*, on leur attribue de n'admettre qu'une personne en Dieu; les mots *Christ* et *Saint-Esprit* ne signifient que des attributs de la Divinité [1]. Dans un autre ouvrage, une explication différente porte qu'ils n'admettent

[1] Voy. *American museum*, tom. 1, pag. 163 *et suiv.*

pas la Trinité, mais deux principes correspondans aux notions de mâle et femelle. L'un est le pouvoir qui crée, l'autre la sagesse qui gouverne; Dieu formant l'homme à son image, l'avait créé mâle et femelle, et dans l'état d'innocence qu'il perdit en goûtant du fruit défendu. Il ne peut être régénéré que par Jésus-Christ, qui n'est pas le Dieu éternel, mais qui procède de Dieu, et qui est son fils engendré de toute l'éternité, ayant les attributs et la plénitude de la Divinité. C'est par lui seul qu'on peut arriver au salut [1].

L'Église primitive ayant dégénéré, étant devenue le règne de l'Ante-Christ, devait être ravivée par le second avénement de Jésus-Christ, non en personne, mais par une seconde manifestation de l'esprit divin à Jeanne Lée. Ainsi la première résurrection est arrivée. Le jour du jugement est commencé dans leur Église.

Ils ont le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les démons, de parler diverses langues dans leurs assemblées; ce qui doit s'entendre dans le sens spirituel, qu'en prêchant la parole divine, l'esprit saint lui donne l'efficacité pour guérir les cœurs contrits, et ramener à une vie sainte ceux qui, esclaves du démon par leurs péchés, étaient morts spirituellement.

C'est probablement dans le même sens qu'il

[1] *Christian observer*, ibid.

faut entendre la prétention des Shakers d'être en communication avec les anges, les saints et leurs amis décédés.

Les anges sont employés, les uns à convertir les Indiens morts, d'autres sont chargés d'instruire, de convertir les défunts des autres nations. Plusieurs sont déjà parvenus à la rédemption, entre autres les docteurs Watts et Whitefield.

Ils admettent la Bible, mais le mot *éternel*, appliqué aux tourmens des réprouvés, ne signifie qu'une espace de temps limité, excepté pour ceux qui abandonnent leur Église, car ils ne peuvent espérer aucune rémission en ce monde ni dans l'autre. Le péché d'Adam n'est pas imputable à sa postérité; ainsi on doit rejeter le dogme de la prédestination. Le baptême et la cène sont abolis, il est défendu de jouer, de jurer, de faire des complimens.

La musique, jointe à la danse pour adorer Dieu est une pratique très-louable. Danser est une action religieuse de ceux qui ont le cœur pur. Elle est indiquée par divers passages de la Bible [1]. Ezéchiel et Isaïe n'ont-ils pas annoncé qu'à l'arrivée du Messie, l'allégresse générale se manifesterait par la jubilation, les danses, le *shaking* de tous les peuples. Les danses usitées dans leur culte n'ont pas un caractère volage. Elles sont

[2] Exod. 15-20., etc.; Jérémie, 31,-13.

conformes à la raison, car le corps et l'esprit doivent glorifier Dieu. La langue doit célébrer ses louanges, mais les pieds et les mains doivent remplir le même devoir. Chez les mondains, la danse n'est qu'une récréation charnelle. Est-ce un motif pour empêcher de danser dans une autre intention? Parce qu'ils chantent des couplets licencieux, faut-il ne pas chanter des hymnes?

L'Église des Shakers est hors de l'ordre commun de la génération; ainsi, ils ne doivent pas se marier, car à la résurrection il n'y a ni maris ni épouses, leur conversion est une résurrection spirituelle. Ceux qui sont mariés et qui s'agrégent à leur société, doivent renoncer à vivre conjugalement; par ce moyen, le ciel commence sur la terre. En perdant ce que le premier Adam leur a transmis de sensuel, ils s'élèvent à la vision intuitive de Dieu. Plusieurs d'entre eux sont du nombre des cent quarante-quatre mille, dont parle l'Apocalypse, qui n'ont pas été souillés avec les femmes.

Quoiqu'on ne fasse pas de vœu de continence, si elle est violée, on inflige aux coupables une punition corporelle et sévère. S'ils prennent la fuite pour se marier, on les poursuit; et si on les atteint, ils subissent la peine.

Le mariage étant interdit dans cette société, elle ne se renouvelle que par l'admission de nouveaux prosélytes. Les uns conduits par le fanatisme, d'autres par la certitude de trouver des

moyens d'existence, tels que de pauvres veuves et des orphelins qui deviennent la propriété commune. On s'efforce d'éteindre les affections de parenté et d'amitié. Chacun doit aimer à l'égal tous les membres de la société. Elle est partagée en petites communautés nommées familles, les unes d'hommes, les autres de femmes. Il y a toujours deux frères dans le même lit, et deux sœurs ensemble. Ce sont des fractions de la communauté logeant sous le même toit, ayant chacune un chef de leur sexe, mangeant dans la même salle, mais à des tables séparées.

Il est contre le bon ordre d'être seul avec une personne d'un autre sexe. Un homme ne peut converser avec une femme qu'en présence d'un frère et d'une sœur. Ils doivent même éviter de se toucher, quand l'un est dans le cas de présenter à l'autre un objet quelconque. Cependant, quelquefois ils se réunissent pour converser sur des matières d'édification ou d'administration, et les hommes y fument leurs pipes.

Le soir et le matin, avant et après le repas, on fait la prière à genoux.

Quant au culte public, le temple a deux portes, à droite pour les femmes, à gauche pour les hommes. On y entre deux à deux en marchant avec régularité. Les frères et les sœurs y sont séparés. Les hommes vêtus d'un habit bleu, veste noire, pantalon à carreaux bleus et blancs; les femmes en casaquin blanc, jupon bleu, tablier de même

étoffe que les pantalons des hommes ; les femmes tiennent un mouchoir bleu et blanc qu'elles ne quittent pas ; toutes ont les bras croisés, ainsi que les hommes, les yeux fixés en terre, l'air hébété, dans un silence absolu qui dure près d'une demi-heure.

Sur un signe du *chief-elder*, tous se lèvent et se rangent en espèce d'éventail, sur plusieurs rangs, les alignemens très-bien étudiés, et le *chief-elder* à la tête des deux éventails.

Plusieurs ont des convulsions qui se manifestent dans le visage, les jambes et les bras.

Sur un nouveau signe, tous s'étant agenouillés, puis levés, le chef entonne un chant sans paroles ; chant nasal et guttural, répété par tous.

Après un troisième silence, sur un autre signe, nouvelle évolution : les hommes quittent leurs habits qu'ils accrochent, et leurs chapeaux, et restent en gilet, les manches de leurs chemises relevées par un ruban noir ; rien ne change dans la toilette des femmes. Il entonne un air, soutenu par trois hommes placés près de lui, et trois femmes, qui sont les anciens et anciennes de la congrégation. Alors tout se met en mouvement, un saut et une révérence en face : autant à droite, à gauche, en arrière, puis douze sauts et douze révérences en face ; puis on recommence jusqu'à ce que le *chief-elder*, cessant de chanter, tous se taisent, et la danse finit. Les révérences des hommes et des femmes sont un ploiement de genoux, la tête

demi-penchée et les bras ouverts, puis les deux pieds tirés successivement avec un petit saut; les femmes glissent au lieu de sauter : tout cela s'exécute en cadence avec une précision et un ensemble digne d'un bataillon allemand.

Ensuite arrivent deux femmes qui balaient la chapelle : on se range pour leur faire place, et les mêmes scènes recommencent; ce qui dure trois heures.

Le service fini, chacun reprend habit et chapeau, et tous sortent deux à deux, les bras croisés sur la poitrine, et à pas mesurés [1].

Cette secte se distingue par beaucoup d'ordre, de propreté, d'activité, de droiture.

Le traducteur américain, de Liancourt, ajoutait, qu'en 1794 la secte avait reçu des émigrans du pays de Galles, entre autres le Rev. Rees, distingué par ses talens. Il leur rédigea une constitution ecclésiastique, qui, avec les règlemens et les usages adoptés précédemment, forme un ensemble dont on va lire les principaux articles.

La congrégation se nomme *Église chrétienne*. Elle n'aura jamais d'autre dénomination. Jésus-Christ en est le chef. Ceux qui croient en lui en sont membres. Le Nouveau Testament est la seule règle de fraternité.

Dans le corps humain, qui est l'image du corps mystique de Jésus-Christ, chaque membre est à

[1] *Voy*. Liancourt, tom. II, pag. 327 *et suiv*.

sa place. Il en doit être de même dans l'Église. Il y a un chef dans le corps, il en faut un dans l'Église. Ceux qui ont le plus de talens sont par-là même les plus grands serviteurs de tous. Par ce moyen, on exclut l'esprit de domination, car les talens étant un don de Dieu, sont un bienfait à tous, et chacun, selon la mesure qu'il a reçue, doit contribuer au bien général, comme les rayons dérivent naturellement du soleil, et les fruits de la chaleur de la saison.

Les ministres, les anciens et les diacres établis, non par leur propre choix, ni par la majorité des votes, quoiqu'avec le libre consentement de tous, mais par l'esprit spontané d'union en vertu duquel Dieu leur a départi ses dons, doivent comme les autres travailler des mains. Ils n'ont pas de salaire, de pension, ni de propriété particulière. Ils sont chargés d'envoyer des ministres prêcher l'Évangile; l'usage est de les expédier deux à deux; les sœurs ne voyagent jamais que deux au moins ensemble.

Les diacres sont chargés du temporel de la communauté. Il y a, en outre, des diacres particuliers dans chaque *famille* pour le même objet.

Tout membre a la faculté de régler sa croyance, de discuter toutes sortes de matières; mais pour la discipline, il doit se conformer à celle qui est adoptée.

Chaque établissement particulier de la société

a un pouvoir égal d'admettre des membres, d'élire ses officiers, de les destituer.

Des délégués de chaque établissement se réunissent en assemblées périodiques pour l'intérêt commun.

A chaque séance du culte on fait une collecte pour les pauvres et pour la propagation de l'Évangile parmi les païens.

Les membres s'étant constitués en Église, non par des motifs humains, mais pour le bien mutuel, ayant mis en commun leurs talens, leurs efforts pour le temps et pour l'éternité, ont un droit égal à ce que possède la communauté, qu'ils aient apporté beaucoup ou peu, puisqu'ils ont les mêmes droits spirituels et temporels, ce qui facilite l'exercice du bien à faire à chacun des associés, et à tout le reste de l'espèce humaine; le véritable esprit de la société est que tout soit en commun. Cependant leur système primitif s'est modifié à cet égard. Il est permis à chacun de se fondre dans la communauté, ou de s'occuper à part de ses intérêts temporels, et d'avoir des propriétés. Mais quoique réputés membres de l'Église, ils ne sont pas dans l'ordre parfait de l'Évangile. Chacun participe aux avantages spirituels selon les degrés de lumières et de perfection qu'il possède.

Les prosélytes ne sont que membres imparfaits, s'ils ont encore des créances à payer, des héritages à recueillir. Les parens ayant des enfans en bas

âge ne peuvent joindre leurs propriétés à celles de la communauté, ils doivent pourvoir à l'entretien de ces enfans; ceux-ci ne sont agrégés que du consentement de leurs parens ou de ceux qui les représentent, et ne sont membres complétement de l'Église que lorsque l'âge ou la précocité d'une foi vive et de l'esprit de lumière les ont rendus dignes d'être admis à la jouissance de tous les droits.

Le ministre Rees est cité comme réunissant deux choses inséparables chez tous les hommes doués de quelque justesse dans l'esprit, les sentimens religieux et l'amour de la liberté. On peut en juger par l'extrait suivant d'un sermon qu'il prononça en 1795.

« La petite pierre que Nabuchodonosor avait vue en songe, renversa la statue qu'elle réduisit en poudre, et devint une montagne qui remplit le globe. Puisse cette figure se réaliser promptement, puisse la liberté étendre son sceptre d'amour de l'Orient à l'Occident, et du centre du globe à ses deux pôles.

» Citoyens et soldats de l'Amérique, enfans de la liberté, extirpez de votre pays les derniers débris de la servitude. Le triomphe complet de la déclaration des droits, faite en congrès, enfantera la prospérité. Pensez que jamais il n'y eut et qu'il n'existera jamais une époque où la justice soit bannie de la terre. Faites ce qui est juste et confiez à Dieu la réussite. La justice est la colonne qui sou-

tiendra l'édifice de la société humaine. La miséricorde est le rayon consolateur qui porte la joie dans le séjour des mortels. Le perfectionnement du caractère social tempérera la justice par la bonté, en sorte que l'on soit juste sans rigidité, et généreux sans être injuste. Puissent tous les citoyens de l'Amérique concilier ces deux principes fondamentaux de la paix et du bonheur. »

Le ministre Rees, mort l'an 1804, à Somerset, en Pensylvanie, fut très-regretté de ses sectateurs, au milieu desquels il avait déployé ses talens et son activité.

Les Shakers ont des doctrines et des usages qui leur sont communs avec d'autres sectes.

Comme les Unitaires, ils rejettent la Trinité.

Avec les Universalistes, ils rejettent l'éternité des peines.

Avec les Calvinistes et les Méthodistes, ils insistent fortement sur la régénération intérieure.

Avec les Arméniens, ils rejettent les décrets d'élection, de réprobation absolue, et l'imputation du péché d'Adam à sa postérité.

Avec les Quakers, ils rejettent le baptême, la cène, dédaignent la politique, ne votent pas aux élections, n'acceptent pas de place. Ils condamnent la guerre, les sermens, les loteries, les jeux de hasard. Ils évitent les bouffonneries, les mensonges, et s'abstiennent de donner des titres honorifiques.

Avec les Swedenborgistes, ils croient que le second avénement et le jugement sont arrivés.

Avec les Sandemanians, ils admettent une sorte de communauté de biens.

Avec les Jumpers, ils regardent la danse comme partie intégrante de l'office religieux.

Avec les Catholiques, ils croient à la continuation des miracles, mais seulement dans leur société, privativement aux autres.

Cependant ils admettent que diverses sociétés, même sous le règne de l'Ante-Christ, recèlent de bonnes âmes, « Dieu les admettra dans sa gloire, » au jour de sa visitation, tandis que les rois et les » autres grands de la terre crieront aux rochers et » aux montagnes. Tombez sur nous [1]. »

Quelques détails sur les Shakers ont été fournis par miss Adams, Morse, Winterbotham, Giraud, ancien consul français à Boston, Thomas Brown et d'autres auteurs. Ce dernier n'a-t-il pas exagéré, en disant que dans leurs actes religieux ils miaulent comme les chats, aboient comme les chiens, et chantent comme des coqs [2]? *La mère Anne* leur avait ôté les boucles d'oreilles, les boucles de souliers et d'autres objets regardés comme superflus. Brown assure que plusieurs, par le même motif, ont cassé les miroirs et brûlé leurs livres, la Bible seule exceptée. A la vérité

[1] *The testimony of Christ*, n°. 410.

[2] *An account*, etc.

ils paraissent étrangers à toute espèce de littérature, et l'on ne cite aucune production sortie de leur secte, que l'ouvrage dont il a été parlé précédemment : *Preuves du second avénement de Jésus-Christ*.

Un autre écrivain, qui les a visités en 1819, dit « qu'ils ont répudié l'usage de danser nus, ce qui » autrefois avait lieu, même entre les différens » sexes[1] » Ce voyageur est le seul où je trouve cette anecdote; elle est démentie par la réserve rigoureusement observée dans les relations entre les personnes de sexe différent.

Les cérémonies religieuses des Shakers étant composées d'évolutions compliquées et difficiles, on les forme soigneusement à les exécuter. Quelquefois ils tombent sur leurs genoux et font entendre un bruit qui imite le mugissement des flots. Leurs prières consistent surtout en aspirations, en gémissemens inarticulés, ce sont des soupirs élevés à Dieu en faveur du monde dépravé qui les persécute : leurs danses *laborieuses* (ainsi qu'eux-mêmes les nomment), consistent, de la part des deux sexes, en un sautillement précipité sur le plancher, à la hauteur d'environ quatre pouces, et accompagné de chant, tantôt d'une personne seule, tantôt de plusieurs; mais toujours en mesure et de manière à former un accord parfait.

[1] *Remarks made on a short tour*, pag. 41 *et suiv.*

Cette exaltation affecte tellement le système nerveux, qu'ils éprouvent des frissons comme dans un violent accès de fièvre, et tombent en défaillance. Quelquefois ils battent des mains en sautant, comme s'ils voulaient atteindre les solives au-dessus de leur tête. Souvent l'orateur principal interrompt cet exercice pour leur adresser un discours qu'ils écoutent avec calme; puis ils recommencent des danses qui marquent leur joie de la victoire remportée sur le péché, et qui sont l'emblème du bonheur dans la Nouvelle-Jérusalem. Un des exercices les plus usités consiste à pirouetter rapidement pendant une heure ou deux. Un habitant de New-York étant allé voir une société de Shakers, composée d'environ quatre-vingt-dix personnes, fut étonné de la facilité avec laquelle ils exécutent des mouvemens presque incroyables. Il vit entre autres une femme qui, pendant une demi-heure, tourna sur ses talons avec une telle vélocité, qu'à peine pouvait-on discerner l'objet qui était en mouvement.

Cette secte serait mieux connue si elle ne s'entourait du mystère. Les Shakers répugnent à s'expliquer sur leur culte; ils se bornent à déclarer qu'ayant été grands pécheurs, ils doivent se mortifier par de pénibles exercices.

Toutes les relations s'accordent à louer l'intégrité de leur conduite, la régularité de leurs mœurs, leur charité envers les nécessiteux, quelle que soit la société religieuse dont ils sont mem-

bres; ils étendent même les actes de bonté aux animaux, compagnons des travaux de l'homme, envers lesquels, par une erreur coupable, on croit n'avoir pas de devoirs à remplir.

Les Shakers prodiguent les soins les plus tendres aux malades. Quand un homme est alité, si parmi les sœurs il en est une qui précédemment était sa femme, elle est admise à le soigner, à lui servir de garde.

Leur décence, leur modération, s'étend à tous les actes de la vie. Il est contre l'ordre de parler trop haut, de frapper trop fort à une porte, de laisser une chose hors de sa place.

La propreté, placée dans le nombre des devoirs religieux, reluit dans leurs maisons, leurs meubles, leurs vêtemens. Cet esprit d'ordre se montre dans leurs routes bien entretenues, leurs jardins, leurs champs parfaitement cultivés. Les végétaux utiles ne peuvent prospérer s'ils sont étouffés par les herbes parasites. Cette vérité physique leur offre un emblème de la vigilance avec laquelle on doit extirper les mauvais penchans.

L'oisiveté, l'indolence sont proscrites. Celui qui en serait atteint prouverait par-là même qu'il n'est pas dans la voie de Dieu. L'économie, le travail, conservateur des bonnes mœurs et producteur de l'aisance, ont porté chez eux, au plus haut degré de prospérité, l'agriculture et l'industrie. Dans leurs ateliers on fait des draps, des toiles, des souliers, des clous. Plusieurs ont appliqué au perfec-

tionnement des arts diverses inventions, pour lesquelles ils auraient pu obtenir des patentes; ils s'en abstiennent, parce que si quelqu'un a plus de talent que les autres, le public doit en profiter. Les femmes, livrées aux occupations de leur sexe, travaillent en linge, en tricot. Tous, en général, sont bons ouvriers et d'une grande activité; éloignés du monde, ils ne le fréquentent que pour vendre dans les villes voisines, à un prix raisonnable, leurs produits manufacturés.

Leur chef-lieu est le New-Lebanon. Cet établissement, où ils ont bâti une belle église, forme une rue d'un mille de long. On y compte environ cinq cents âmes, dont il faut porter le nombre à quinze cents, en y comprenant les prosélytes disséminés dans le voisinage. Près de là est une maison de correction pour les délinquans, désignés par ces mots: *Ils sont hors de la grâce*.

D'autres établissemens se sont formés à Hankock, Tyringham, Harvard, Shirley, état de Massachusetts, à Enfield, état de Connecticut, à Canterbury et New-Enfield, état de New-Hampshire, à Affred et Sabbat-Day-Poud, près Portland, district du Maine [1]. Toutes ces communautés, dont l'ensemble forme une population de quatre à cinq mille personnes, correspondent

[1] *Sequel to the sketch of the denominations of the christian World*, etc., by John Evans, in-12, 1811. *Voy*. la notice à la fin de cet ouvrage.

à celle de Lebanon, qui est le centre de l'association, et qui, en 1805, envoya des missionnaires dans les états de l'Ohio et du Kentucky. Il paraît, d'après un journal américain, que parmi les aggrégés se trouvent des individus de couleur [1].

D'autres journaux ont parlé d'un procès assez étrange et d'une loi à laquelle avait donné lieu un nommé Chapman, qui, abandonnant sa femme et trois enfans, s'était retiré chez les Shakers, et prétendait que son mariage était dissous par son agrégation à une secte qui ne reconnaît pas le lien conjugal. Le sénat de New-York a reconnu le divorce, mais il a intimé au mari la défense de convoler à d'autres noces pendant la vie de sa femme, et décrété que désormais toute personne mariée qui entrera dans la société des Shakers, sera réputée morte civilement et ne pourra pas disposer de ses propriétés.

[1] Voy. *The Columbian*, in-8°. New-York, 16 juillet 1810.

CHAPITRE XIII.

UNIVERSALISTES OU LATITUDINAIRES; CONSISTANS-UNIVERSALISTES; UNIVERSALISTES-PHARISIENS; BOURNÉANS; DESTRUCTIONISTES; RELLIANISTES OU RELLIANS-UNIVERSALISTES.

Sous le nom d'*Universalistes* ou Latitudinaires on comprend ceux qui prétendent que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes seront sauvés.

Cette opinion, qui se montra dès les premiers temps du protestantisme, acquit plus d'éclat, lorsqu'en 1588 Samuel Huber, prédicateur réformé à Burgdorf, canton de Berne, en chaire et par écrit, proclama la rédemption universelle. Il fut chassé de la Suisse, et successivement du Wurtemberg, de la Saxe et d'autres contrées, où il tenta de propager ses opinions. On peut voir dans Baumgarten une notice détaillée sur le Hubérianisme [1], et dans les historiens Osiander et Sagittarius, la liste des écrits publiés sur ce sujet [2].

[1] Baumgarten. *Geschichte der religious partein*, etc., in-4°., Halle, 1766, pag. 1210 *et suiv.*

[2] Osiander, *Hist. eccles. centuria*, 16, lib. IV, c. XLV, et Sagittarius, pag. 981.

En 1696, parut l'ouvrage de Jurieu, la *Religion du Latitudinaire*[1]. Dans sa préface il dit : « Qu'il » n'y a plus de Sociniens, ils sont tous métamor- » phosés en Latitudinaires, secte pernicieuse qui » est dans les entrailles de l'Église. Elle les dévo- » rera si Dieu n'y apporte de forts remèdes. Les » écrivains latitudinaires nous ont perdus, Épisco- » pius et Courcelle nous ont fait plus de Sociniens » que Crellius et Socin. » Plus loin il parle de gens qui sauvent les hommes de toutes les sectes, quoiqu'ils fassent semblant de ne vouloir le salut que par Jésus-Christ.

Contre lui s'éleva Bury, qui, en 1697, imprima in-12, à Londres, *Latitudinarius orthodoxus*. La dispute, amortie pendant quelque temps, renaquit lorsque Petersen, surintendant luthérien (*voyez* son article), annonça que la peine des damnés aurait un terme[2]. Nous verrons cette opinion reparaître dans le même pays, au milieu du dix-huitième siècle.

Parmi les défenseurs de cette opinion, quelques-uns ont cru qu'il leur importait de concilier Arminius avec Calvin ; et voici comment ils procèdent.

Les Calvinistes démontrent, par la Bible, que

[1] In-12, Amsterdam.

[2] *Voy.* une liste des ouvrages sur cet objet, dans Jablonski, tom. III, pag. 294 *et suiv.*, et dans Walchius, pag. 384 *et suiv.*

Dieu est immuable. Son amour pour les hommes ne peut donc être altéré, et la mort de Jésus-Christ doit être efficace envers tous ceux pour lesquels il a souffert.

Les Arminiens prouvent également par la Bible que Dieu est essentiellement amour; sa bonté se manifeste en tout et sans réserve; il nous a donné son fils unique, qui est mort pour le monde entier.

Selon les Calvinistes, une partie du genre humain doit être l'objet éternel de sa colère.

Les Arminiens, au contraire, admettant une restauration générale, soutiennent que les enfans d'Adam seront sauvés sans exception.

Ils reconnaissent à la vérité une prédestination, mais non dans le même sens que Calvin. Dieu s'est choisi pour le bien de tous quelques êtres privilégiés, ce sont les *premiers nés*, les *prémices* de la mission de Jésus-Christ; ils auront part à la première résurrection; ils seront, comme dit l'Écriture, rois et prêtres, dans cette période de bonheur appelée le *millenium;* une seconde mort ne les atteindra pas. Quant aux autres, après avoir subi une peine proportionnée à leurs péchés, mais limitée, ils seront réconciliés avec Dieu.

Dans ces derniers temps on a vivement agité en Amérique la question du salut universel, surtout depuis l'époque où parut l'ouvrage du docteur Charles Chauncy, né en 1705, ministre à Boston, mort en 1787, et qui, trois ans auparavant,

avait publié son livre, le *Salut de tous les hommes* [1].

Il pose en principe que Jésus-Christ est mort pour tous, ce qui n'est pas difficile à prouver; puis, s'appuyant de quelques passages de saint Paul, qui rappellent la bonté de Dieu pour nous, et le désir d'amener tous les enfans d'Adam au bonheur céleste [2], du désir il conclut au fait, et conduit en paradis tout le genre humain. Cette conséquence lui paraît plus glorieuse pour Dieu, puisqu'elle attribue une plus grande efficacité aux souffrances du Sauveur.

Il partage le règne de Jésus-Christ en deux périodes; la première, depuis la naissance du Messie, celle où nous vivons; l'autre, celle qui s'écoulera entre la résurrection et le jugement dernier. Par sa longue durée, qui cependant aura un terme, elle correspondra à ce que l'Écriture appelle *éternité*. Les justes sont admis au ciel immédiatement après leur mort; mais les pécheurs, dans le cours de la seconde période, subiront des peines dans les divers états par lesquels il plaira à Dieu de les faire passer, jusqu'à ce que, ramenés à l'obéissance envers leur Sauveur, ils soient purifiés. Alors commencera la grande et dernière pé-

[1] *The mistery hid from ages or the salvation of all men*, in-8°., 1784.

[2] *Rom.* 5.12, etc. — Et *Coloss.* 1. 19-20. — *Eph.* 1. 9-10. — 1ª. *Timoth.* 2.4.

riode dont parle l'Apocalypse [1], où Dieu sera tout en tous, et les enfans d'Adam seront admis au bonheur sans exception. Chauncy prétend que ce salut universel est le but auquel il faut ramener toute la révélation. Il est une classe de Latitudinaires qui, en admettant comme Chauncy, le salut universel, motivent un peu différemment leur opinion.

Le péché du premier père a souillé toute sa postérité; il a corrompu toute la masse: son crime est le nôtre. Mais Jésus-Christ est le prince de la paix: toutes les menaces consignées dans l'Écriture ont été épuisées sur sa personne. En prenant notre nature, il nous a unis à lui, comme les branches le sont à l'arbre [2]. Quand, dans la loi mosaïque, Dieu prononce la sentence de malédiction et de mort contre quiconque n'observera pas les préceptes, il parle comme législateur. Mais ce même Dieu, revêtu de chair, s'est montré sur la terre; il a accompli toute la loi; il s'est fait anathème pour nous, et dans l'Évangile il parle comme Sauveur: ayant expié pour tous, ses actions, ses souffrances, ses mérites, sont les nôtres; nous ne sommes plus sous la loi, pas plus qu'une femme n'est sous la puissance de son époux lorsqu'il est décédé. La loi est éteinte, la mort même n'existe

[1] Apocal. 5.10.

[2] *Joan.* 17. 22-23. — *Rom.* 12.5. — *Eph.* 1. 22.23, *ibid.*, 2.16. — *Coloss.* 1.18, *ibid.* 2.10, etc.

plus. Jésus-Christ l'a détruite, et n'en a laissé que l'ombre ; ainsi, ayant été perdus par le péché du premier Adam, nous sommes rachetés par les mérites du second.

Il y a deux jugemens, l'un qui embrasse le passé et le présent, car Jésus-Christ a dit que présentement se fait le jugement de ce monde, et que le prince de ce monde sera jeté dehors [1]. Il est déjà jugé [2].

Chacun doit se juger soi-même pour n'être pas jugé; sinon il comparaîtra au second jugement avec les incrédules.

Puisque ces *Universalistes* se fondent sur la Bible, on pourrait leur objecter que saint Paul lui-même n'osait pas se juger, et reconnaissait que Dieu est son juge [3]. D'un autre côté, *celui qui ne croit pas est déjà jugé* [4]: mais continuons à entendre nos docteurs.

Ceux qui n'auront pas exercé le jugement sur eux-mêmes, par exemple les incrédules, seront néanmoins placés à la droite de Jésus-Christ. Il est mort pour eux et il leur dira : « Venez, les bien-» aimés de mon père, possédez le royaume qui » vous a été préparé dès le commencement du » monde. » A sa gauche seront les anges rebelles,

[1] *Joan.*, 12.31.

[2] *Ibid.*, 17.17.

[3] 1a. Corinth., 4. 3-4.

[4] Joan., 3.18.

auxquels il dira : « Allez, maudits au feu éternel. ». Ainsi le second jugement, ou jugement dernier, n'aura lieu que sur deux classes d'êtres ; les anges rebelles et les hommes qui ne se sont pas jugés de leur vivant.

Les partisans de cette opinion prennent le nom de *Consistans-Universalistes*, de *Chrétiens-Universalistes*, et appellent ceux qui suivent les sentimens de Chauncy, *Universalistes-Pharisiens*, qui veulent se justifier eux-mêmes.

Les *Consistans* regardent les sacremens comme des ombres, des emblèmes : telle est l'idée qu'ils attachent à la célébration de la cène. Quelques-uns prétendent même que toutes les fois qu'ils se nourrissent de pain et de vin, ils remplissent ce précepte : *Faites ceci en mémoire de moi*; et qu'alors le Saint-Esprit les nourrit de Jésus-Christ, qui est le pain de vie. Quant au baptême, c'est l'immersion de l'âme dans la vérité, par l'enseignement de l'Esprit-Saint; c'est Jésus-Christ, qui lui-même l'administre dans le feu et l'esprit. Ils ne condamnent pas, à la vérité, l'usage de verser de l'eau sur la tête d'un enfant, mais cela leur paraît superflu ; ils se contentent de vouer les leurs à celui qui leur a donné la vie.

La même doctrine avait été prêchée en Angleterre, par James Relly, qui, dans cette île, avait exercé le ministère sous la direction de Whitefield, dont il partageait alors les sentimens; mais ensuite, révolté par le dogmatisme de son maître,

qui admettait, comme Calvin, la réprobation positive, Relly, parcourant les extrêmes, professa le salut universel. Wesley disait que Relly et ses adhérens le haïssaient autant que s'il était le pape, et dix fois plus que s'il était le diable, car le diable à leurs yeux n'est pas un objet d'horreur, ils pensent qu'il sera réconcilié avec le ciel.

Relly, étant allé aux États-Unis, y forma une congrégation, laquelle, après sa mort, fut dirigée par Murray, qui, d'Angleterre, était allé à Boston, propager les mêmes idées et qui devint ensuite chapelain du général Washington.

Les Consistans-Universalistes ont quelques Églises gouvernées par une constitution que rédigèrent, en 1789, leurs ministres assemblés à Philadelphie. Une autre assemblée se tint en Massachusetts, l'an 1794, et depuis cette époque ils ont une réunion annuelle où trente à quarante congrégations sont représentées [1]. Les principales, en 1807, étaient celles de Boston et Philadelphie. A la même époque, des *Rellyans* étaient disséminés dans quelques coins de l'Angleterre, surtout en Devonshire, et ils avaient encore une chapelle à Londres [2]. Ingersol dit qu'ils ont cent vingt prédicateurs dans les États-Unis [3].

[1] *Collection of*, etc., tom. x, pag. 72.

[2] *A sketch of denominations*, etc., par Évans, in-12, Boston, 1807, pag. 227; et Southey, tom. ii, pag. 311 *et suiv.*

[3] Ingersol, pag. 52.

Elhanan Winchester, né à Brooklin, l'an 1757, fut d'abord ministre Baptiste, puis, en 1778, zélé Calviniste et ministre dans le Sud; puis utilement employé pour instruire les nègres; puis, en 1787, à Philadelphie, prédicateur du salut universel et de la restauration générale. Son système est semblable à celui du docteur Chauncy. Winchester, décédé en 1797, à quarante six ans, a laissé entre autres ouvrages quatre dialogues sur la restauration générale, publiés l'an 1800, 2 vol. in-8°.

Samuel Haven, ministre à Portsmouth, en New-Hampshire, mort en 1806, Calviniste modéré, embrassa les sentimens de Chauncy, sur la restauration générale, et cependant jamais il ne les prêcha, disant qu'il ne voulait pas risquer son salut sur ce fondement.

James Huntington, ministre de Coventry, en Connecticut, mort en 1795, avait composé, sur le salut universel, un nouveau système, publié l'année suivante, sous le titre de *Calvinisme perfectionné* [1]. Ses idées rentrent dans celles de Murray.

Selon lui, la loi et l'Évangile sont diamétralement opposés. Les menaces de la loi sont le cri de la justice, mais l'Évangile n'a pas de menaces; il n'est que la *bonne nouvelle*. Par la loi nous sommes dignes de tous les châtimens; par Jésus-Christ nous sommes dignes de la vie éternelle.

[1] *Calvinism improved or the Gospel illustrated as a system of real grace*, etc., in-8°.

La loi proclame ce que nous méritons; l'Évangile, ce que Jésus-Christ a mérité pour nous. Car il s'est substitué à tous les coupables; tous nos péchés lui sont transférés : il les a expiés pour nous; il nous sauvera tous.

Les Universalistes ont pour adversaires, 1°. ceux qui admettent l'éternité des peines; 2°. ceux qui pensent que la punition infligée aux méchans sera d'être détruits : de ce nombre sont John Taylor, de Norwich, et Samuel Bourne, de Birmingham, mort en 1796, le même qui a écrit contre l'éternité des peines, en réponse à Chandler, et dont les sectateurs sont désignés sous le nom de Bourneans, ou *Destructionistes*. Avant eux le docteur Watt avait soutenu que les enfans des pervers, mourant en bas âge, étaient anéantis. Leur système est mitoyen entre les peines éternelles et le salut universel. La punition des méchans est appelée, dans la Bible, la *mort éternelle*. Ces expressions, disent-ils, annoncent un anéantissement final, car aucune loi ne peut infliger la mort pour un temps limité; d'ailleurs cette punition ne peut avoir pour but de les corriger. Cependant ils repoussent l'emploi du mot *annihilation*, sous prétexte qu'il n'est pas scriptural. Cette doctrine d'anéantissement est contraire au plan de la Divinité et aux vérités révélées. Le mot destruction est employé quelquefois dans l'Écriture pour signifier seulement la cessation de la vie actuelle, mais sans contredire les promesses de la résurrection générale.

D'après les principes du protestantisme, les idées les plus étranges, les plus bizarres, naissent, meurent, renaissent et se perdent dans le vague immense des interprétations arbitraires.

Les défenseurs de l'éternité des peines allèguent en preuve une foule de textes sacrés que les Universalistes torturent pour y trouver un sens conforme à leur système. Αἰων, signifie âge, *siècle*; en conséquence, Scarlet, dans les notes jointes à sa version anglaise du Nouveau Testament, propose de traduire le dérivé αἰώνιος par *age-lasting*, qui durera des siècles, au lieu de *ever-lasting*, qui durera toujours ou éternel. Cette manière d'expliquer le texte rentre dans celle de Doederlein, qui dans αἰώνιος trouvait un temps *indéfini* plutôt qu'*infini*. En partant de l'hypothèse, que le sens du mot αἰώνιος est ambigu, Broughton dit que l'Esprit-Saint s'est servi de ce terme amphibologique par des vues conformes à sa sagesse; c'est afin que, d'une part, les hommes évitent le péché par la crainte d'un châtiment éternel, puisque le mot original peut admettre cette acception; et que de l'autre, Dieu se réserve la liberté de limiter la durée de cette punition sans blesser sa véracité [1]. La circonspection avec laquelle l'auteur propose un pareil système, suffit-elle pour en excuser le ridicule?

Malheureusement pour Scarlet, Broughton et

[1] *Dissertations on futurity.*

leurs partisans, l'usage, père des langues, qui, dans toutes, sans égard pour la dérivation, érige en loi tant d'anomalies, et qui fixe l'acception des mots, l'usage a déterminé chez tous les peuples celui d'*éternel*. Le simple bon sens indique d'ailleurs que les passages suivans ne comportent pas une autre signification. « Il vaut mieux entrer » dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main, » que d'en avoir deux et être jeté au feu *éternel*[1].

» Jésus-Christ dira aux réprouvés : Retirez-vous » de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui a été » préparé pour le diable et pour ses anges... Alors » ils iront dans le supplice éternel, et les justes » dans la vie éternelle[2].

» La fumée de leurs tourmens s'élèvera, dit » saint Jean, dans les siècles des siècles, sans qu'il » leur reste aucun repos, ni jour ni nuit, etc.[3]: saint » Jean-Baptiste déclare que celui qui ne croit pas » au fils ne verra pas la vie, mais que la colère de » Dieu demeure sur lui[4].

» Le péché contre le Saint-Esprit ne sera par- » donné ni en ce monde ni en l'autre[5]. »

Abraham, parlant au mauvais riche, lui an-

[1] Math., 18.8. — Marc. 9.42.

[2] Math., 25. 41 et 46.

[3] Apocalyp., 14.11. Voyez aussi *ibid*, 19.3 et 20.10. — 2 Thess., 1.9. — Jud., 13, etc., etc.

[4] Joan., 3.36.

[5] Math., 12. 31.32. — Marc, 3.29. — Luc, 12.10.

nonce : « Qu'il y a pour jamais un abîme entre lui » et le pauvre Lazare [1]. »

Par quelle singularité voudrait-on que l'acception du mot *éternel*, quand il s'agit de punition, fût autre que quand il est question de récompense?

Cette simple réflexion écarte tous les paralogismes et les fausses interprétations que les *Universalistes* ont appuyés sur le sens du mot *αἰώνιος*.

Ici s'applique, avec beaucoup de justesse, un raisonnement identique à celui par lequel on réfute ceux qui nient la présence réelle. Supposons pour un moment, leur dit le Catholique, que je suis Calviniste; avec vous je déclare que ces paroles du Sauveur : *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, signifient seulement, *ceci est la figure*. Mais si, au lieu de la figure, Jésus-Christ avait voulu énoncer la réalité de sa présence, aurait-il pu s'expliquer autrement et plus clairement? De même, disons-nous aux Universalistes, si par ce mot *αἰώνιος*, *éternel*, Dieu avait voulu indiquer une durée infinie, aurait-il pu employer un langage plus positif?

Eberhard a très-bien senti cette difficulté dans son *Examen de la doctrine touchant le salut des Païens*, ou *Nouvelle apologie pour Socrate* [2]. La

[1] Luc, 16.26.

[2] In-8°, Amsterdam, 1773.

Sorbonne avait censuré le roman de Bélisaire : Turgot, sous le nom d'un *bachelier Ubiquiste*, voulut persiffler la Sorbonne par une réfutation ironique des propositions qu'elle avait condamnées dans Marmontel. Eberhard, persuadé que cette pièce dérisoire est l'ouvrage de la faculté, assure gravement qu'elle a commis une grande imprudence et prêté le flanc par cet écrit [1].

Le ministre Eberhard, résolu à sauver les méchans comme les bons, range au nombre des persécuteurs de Socrate, quiconque élève des doutes sur le salut de ce philosophe, qui, au moment de mourir, ordonna d'immoler un coq à Esculape. Refuser de le canoniser c'est, selon Eberhard, se mettre à côté d'Anitus et de Melitus, ses accusateurs [2]. Il traite avec un mépris, dont il est difficile de se faire une idée, saint Augustin, qu'il nomme le *Père des prédestinatiens*. On croit voir un maître qui, d'un air doctoral, donne des férules à un écolier : l'illustre évêque d'Hippone est bien au-dessus de telles critiques. Celle qu'on a dirigée contre lui dans la *Nouvelle apologie pour Socrate*, doit être comptée parmi les erreurs d'Eberhard. J'estimais les talens de l'auteur, et j'aimais sa personne ; mais l'auguste vérité est encore plus sacrée que l'amitié.

[1] Dictionnaire des anonymes, par Barbier, tom. 1, pag. 267 et 268.

[2] Page 369.

Eberhard cherche dans tous les siècles chrétiens des savans qui, selon son expression, soient accourus au secours des Païens. Il nie le péché originel, le dogme d'une propitiation sanglante : il cherche dans la gentilité et dans la chevalerie des vertus appuyées sur d'autres bases que la religion ; et, quoique ayant l'air d'admettre la révélation, il réduit tout l'essentiel du christianisme à son influence morale. C'est lui donner autant de priviléges qu'aux écrits d'Epictète et de Sénèque. Vient ensuite sa dissertation contre l'éternité des peines ; mais comment sortir de l'embarras que lui cause le célèbre passage de l'Évangile : ceux-ci iront dans le supplice éternel, et ceux-là dans la vie éternelle [1] ? « On peut soupçonner, dit-il, que des » copistes étourdis, en voulant faire les entendus, » ont cru faire merveille en complétant l'antithèse » par la répétition du mot, qui manquait selon » eux à la symétrie, et qu'ainsi ils ont mis la peine » éternelle et la joie éternelle l'un à côté de l'au- » tre [2]. » *On peut soupçonner !* Lecteur, que dites-vous de cette preuve? Si elle vous paraît faible, l'auteur vous en fournit une autre : « C'est que la » vérité de la révélation même reçoit sa première » certitude de ce que la raison la reconnaît pour » vraie [3]. » Et comme la raison d'Eberhard con-

[1] Math., 25.41.
[2] Page 500.
[3] *Ibid.*

teste ici à la révélation sa certitude, bon gré mal gré, soyez de son avis. Craignez d'ailleurs d'être comparés avec Anitus et Melitus.

Cependant Huet, ministre de l'Église wallone d'Utrecht, n'a pas redouté ce danger. Dans ses *Réflexions sur la nouvelle apologie pour Socrate* [1], il ne ferme pas les cieux aux Païens, mais sur l'éternité des peines il combat Eberhard. Celui-ci avait enregistré au nombre des Universalistes, Tillotson, que Huet compte seulement parmi ceux qui, sur ce sujet, ont élevé des doutes.

Il attaque ensuite le système. Eberhard croit donc que la *notion vulgaire, d'éternels tourmens, ne peut produire que méchanceté et que misère dans le monde*. Il ne veut pas dire sans doute que cette doctrine soit propre à faire retomber les gens de bien dans le vice, mais à y retenir les vicieux. Supposez que nous ayons un méchant à convertir, par lequel de ces deux moyens y réussirons-nous le mieux, ou de lui dire : En persévérant dans le crime, non-seulement vous vous excluez d'un *bonheur éternel*, auquel vous pouvez encore parvenir par une repentance sincère; mais, outre cela vous vous exposez à des *peines qui ne finiront jamais*; ou de lui tenir le langage que voici : En persévérant dans le crime, vous retardez considérablement votre bien-être. Comme *être raisonnable, vous parviendrez tôt ou tard au*

[1] In-8°., Utrecht, 1774.

bonheur; mais ce ne sera qu'après de longues peines; et les *pas que vous faites actuellement en arrière, dans le chemin de la perfection, manqueront pendant toute votre éternelle existence à la somme totale, et à la longueur du chemin parcouru?* La question me paraît aisée à résoudre; et pour peu qu'on y réfléchisse, on doit convenir, ce me semble, avec Tillotson, que, *si une fois les hommes venaient à se délivrer de la crainte des peines éternelles, il leur manquerait le frein le plus propre à les détourner du mal.*

« Le système du rétablissement est incompatible avec la déclaration du Sauveur, touchant *Judas*[1]; car quelles que soient ses souffrances, si elles doivent servir à le corriger et à le conduire à une béatitude éternelle, *il lui sera bon d'être né;* et c'est ce que le Sauveur nie : je ne vois pas du moins qu'il soit possible d'expliquer autrement ce passage.

» Je n'ai garde d'imputer, à ceux qui adoptent le système du *rétablissement général*, la conséquence terrible que vous allez lire; mais elle n'en découle pas moins de leurs principes, et je ne vois absolument point comment ils pourraient s'y prendre pour l'éluder. C'est que la religion et la vertu ne sont nécessaires ici-bas, relativement à la vie future, que pour arriver plus tôt au bonheur, puisque ceux qui auront eu le courage de

[1] Math., 26.24. — Marc, 16.21.

braver les peines à venir, n'en seront pas moins sauvés quelque jour. Mais ils seront punis, dira-t-on, à proportion de leurs crimes; et ce ne sera qu'à force de peines qu'ils deviendront bons et heureux. Fort bien! mais ne doit-on pas prévoir que les mêmes raisons qu'on allègue pour montrer que ces peines ne seront pas éternelles, leur serviront à se flatter qu'elles seront encore moins longues et moins sévères qu'on ne le pense? Dieu, dit-on, est *trop sage*, *trop bon*, *trop juste*, pour *punir éternellement* ses créatures: *il est moralement nécessaire que les peines finissent dans son royaume*: *ce qui manquera éternellement à la perfection de ceux* qui ne seront pas convertis de bonne heure, n'empêchera pas qu'ils ne soient dans *un état fort heureux*. Sans doute que des hommes sages et pieux n'en travailleront pas moins à hâter leur salut *par leur persévérance à bien faire* [1]. Mais les vicieux n'y chercheront-ils pas des prétextes pour vivre comme bon leur semble, dans la persuasion que, quoi qu'il arrive, ils seront un jour heureux? Et l'athée même, quand on voudra le convertir par la crainte d'être un jour puni par le Dieu qu'il brave, ne pourra-t-il pas répondre que si les choses sont comme on le dit, il en sera quitte pour quelques siècles de misère, qui le conduiront à une éternité de bonheur, puisque, selon ce système, il n'y a ni scélé-

[1] Rom., II. 7.

rat, ni impie, ni démon qui ne doive un jour, en vertu des perfections divines, devenir éternellement heureux?

Ici s'intercale très-bien une anecdote rapportée par Lambert, dans son voyage du Bas-Canada et des États-Unis, sur un procès criminel contre un homme qui se disait Universaliste. Le juge ne manque pas de faire observer que le coupable trouvait sa justification dans les principes de la secte, d'après lesquels tous les hommes seront sauvés, quels que soient les crimes qu'ils aient commis [1].

A cette anecdote on peut joindre la suivante: Deux ministres à Philadelphie, M'Caulay et Abner Kneeland, dans une église d'Universalistes, en présence d'un nombreux auditoire, proposèrent de débattre la question : Si une portion de l'espèce humaine sera éternellement damnée ou enfin sauvée? On choisit trois modérateurs ou juges pour écouter attentivement, et des sténographes pour recueillir les débats [2]. J'ignore si la conférence eut lieu, et quel fut le résultat.

On a parlé d'une secte qui s'intitule *Anti-Sectarienne*, composée de membres qui, sans former aucune agrégation, serait disséminée dans toutes sociétés religieuses, ce qui a fait dire

[1] *Travels through lower Canada*, etc., by John Lambert, in-8°., London, 1810, tom. III, p. 44 *et suiv.*, et 91 *et suiv.*

[2] *The christian observer,* tom. I, pag. 708 ou 78 *et suiv.*

aux auteurs du *Christian observer*, qu'au lieu de considérer comme secte ces hommes opposés à l'esprit sectaire, il faut les annumérer aux Universalistes.

L'erreur des Universalistes, qu'on a nommés quelquefois *Docteurs de miséricorde*, n'est pas nouvelle. Censurée autrefois dans Origène, dans Réthorius, elle fut reproduite en 1592, par un des hommes les plus versatiles en fait de religion; Puccius, dans un ouvrage fameux, qu'il dédia au pape Clément VIII [1]; et long-temps après par Pierre Cuppé, curé du Bois, diocèse de Saintes, si toutefois ce nom n'est pas supposé ou emprunté pour donner quelque crédit à une plate brochure réimprimée en 1783, sous ce titre: *Le ciel ouvert à tous les hommes* [2]. Zuingle, qui avait professé la même doctrine, fut réfuté par Osiander, Lyserus et d'autres théologiens protestans. Cependant cette erreur, actuellement si répandue parmi les sectes modernes, y trouva des partisans dès le seizième siècle. Elle en eut surtout chez les Mennonites hollandais et les Anabaptistes allemands. C'est la doctrine des Sociniens, qui trouvent dans toutes les sociétés chrétiennes, ou désignées comme telles, les dogmes suffisans pour le

[1] *De Christi servatoris efficacitate in omnibus et singulis hominibus*, etc., in-8°., 1592; de là furent appelés *Puccianistes* ceux qui adoptèrent son opinion.

[2] Par feu Pierre Cuppé, etc., nouvelle édit., in-8°., Londres, 1783.

salut. Une lettre de Samuel Crellius, écrite d'Amsterdam, en 1740, déclare que les Unitaires croient au salut général même de pieux Trinitaires, non en tant que Trinitaires, parce que l'erreur, dit-il, ne peut sauver personne, mais comme pieux Chrétiens[1]. Ils ont été combattus par Abraham Calovius, Hoornbeck, Scherzen[2], etc.

La doctrine de la restauration universelle paraît avoir été celle de Chillingworth, car son dire, *j'ai toujours été charitable, je vous prie de l'être envers moi*, était la réponse anticipée à la question : si un Turc, un Socinien, un Papiste peuvent être sauvés ; et à la fin de l'ouvrage de Cheynell, sur la maladie et la mort de Chillingworth, est un catéchisme recueilli de ses œuvres, d'après lequel un homme peut être sauvé, quoiqu'il révoque en doute l'authenticité d'une partie des livres saints[3].

Outre les écrivains qu'on vient de nommer, la doctrine universaliste a eu pour apologistes Baxter, dont l'ouvrage anglais fut traduit en allemand, en 1721, sous ce titre : *La vraie Église dans*

[1] Cette lettre est insérée dans les *Acta historica*, t. VII, pag. 976 *et suiv.*

[2] *Engelberti Klupfelii institutiones*, pars 2a ; lib. II, p. 197 et 198.

[3] *Chillingworth's novissima, or the sicknes, heresy, death and burial of Will-Chillingworth*, by Francis Cheynell, petit in-4°., London, 1644, il n'est pas paginé.

toutes les sectes[1]; Rust, évêque anglican, de Drumore en Irlande, Jér. White, le docteur Cheyne, Ramsay, dans ses *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*; Burnet, dans son ouvrage, *de Statu mortuorum* Hartley, dans ses *Observations sur l'homme*; Stonehouse, etc., etc. On se rappelle le bruit occasioné par un sermon du ministre Petit-Pierre de Neufchâtel, et la réponse de l'incrédule Frédéric II, sur ce sujet, à milord Marechal [2]. Bitaubé, qui avait déjà insinué cette doctrine dans son *Examen de la confession de foi du vicaire savoyard*, imprimée à Berlin en 1763[3], n'a pas jugé à propos de l'insérer dans la collection nouvelle de ses œuvres. Cette liste (si on en excepte Ramsay), ne se compose que de Protestans: néanmoins ils ont été combattus même par des écrivains de leur secte, tels que Dan. Taylor, Fischer, André Fuller, Jonathan Edwards. Ce dernier, né à Windsor en Connecticut, l'an 1703, ministre presbytérien, président du collége de New-Jersey, mort en 1758, est auteur de deux ouvrages célèbres, l'un sur *le Libre arbitre*, l'autre l'*Histoire de la rédemption*[4]. Profond dialecti-

[1] *Die wahre Kirche in allen secten.*

[2] Lettres de Muller, traduites par madame de Steck, in-8°., Paris, 1812, p. 195, lettre 60.

[3] In-8°., 1763, Berlin.

[4] *A Careful and strict inquiry into the modern prevailing notions of the freedam of Will*, in-8°., Albany, 1804, et *History of the redemption*, 1774.

cien, il a, parmi les congrégationalistes d'Amérique, un grand nombre d'admirateurs qu'on nomme les *Edwardeans* [1]. Son fils, le docteur Edwards, né en 1745, mort en 1801, a écrit dans le même sens, ainsi que Nathan Strong, ministre à Hartford en Connecticut; dans un ouvrage imprimé en 1796 [2], il concilie la punition éternelle avec l'infinie bonté de Dieu, et signale comme *anti-scripturales* les idées de Huntington, sur le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ.

Strong soutient qu'il n'y a pas d'opposition entre la loi et l'Évangile; que ni l'une ni l'autre ne peuvent sauver ou damner indépendamment des actions de l'homme; que pour être sauvé il faut expier ses péchés et avoir la foi en Jésus-Christ.

Mais quiconque a étudié l'esprit actuel des diverses sectes, pensera que Strong, au milieu d'elles, crie à peu près dans le désert. La plupart de leurs docteurs torturent les textes les plus clairs de l'Écriture, pour les plier au caprice des passions; sous prétexte d'amour pour le prochain, ils élargissent le chemin du ciel, que Jésus-Christ déclare si positivement très-étroit; et, ne laissant à Dieu que sa miséricorde, ils veulent lui ravir sa justice. Jésus-Christ, disent-ils, est venu pour sauver les pécheurs et non les justes. Dans ce

[1] *Publics characters*, 1806, pag. 352.

[2] *The doctrine of eternal misery reconciliable whith the infinite benevolence of god*, etc., in-8°., 1796.

système, la conversion est peu nécessaire, puisque définitivement tout le monde aura part au bonheur. Par une conséquence évidente, il est inutile de chercher où est la véritable Église. Le docteur Ammon, dans un sermon sur la défection qu'éprouve le Luthéranisme, dit : Il faut plaindre les déserteurs et non pas nous; dans un autre il s'objecte qu'on reproche aux Protestans d'admettre au salut des hommes de toutes les Églises; il répond : Cela ne compromet pas la pureté de notre foi; il nourrit la charité fraternelle, et fait la gloire de l'Église évangélique....

Ainsi, le Protestantisme donnant la main au Deïsme, à l'indifférentisme, ouvre le ciel aux hommes de toutes les sectes : après avoir tant crié contre le purgatoire, un grand nombre de ses docteurs, niant l'éternité des peines, éteignent l'enfer et ne veulent plus qu'un purgatoire. Mais, dans leur système, à quoi bon même ce purgatoire, ces peines qui auront un terme? Et puisque les *Universalistes* se parent d'une affection si tendre pour tout le genre humain, comment peuvent-ils supporter l'idée même de châtimens infligés temporairement? Il est bien plus simple de détruire encore le purgatoire, et de donner aux plus grands scélérats un bonheur moindre peut-être que celui des hommes vertueux. mais qui n'en serait pas moins un bonheur éternel. Bossuet, dans son avertissement sixième aux Protestans, prouve très-bien que ce système dérive immédiate-

ment des principes de la réforme. La maxime une fois établie que l'interprétation de l'Écriture est laissée à l'esprit particulier sans l'interposition d'aucune barrière, il faut en subir toutes les conséquences. Le salut universel en est une pour ceux qui prétendent le trouver dans les livres saints. Dès lors je suis moins surpris de lire, dans des ouvrages anglais, que les Catholiques et les Calvinistes sont actuellement les seuls qui prétendent que le salut est exclusivement attaché à un système de croyance. Quoi! les Calvinistes aussi? Certes, l'auteur de cet article leur fait une concession à peu près gratuite; restent donc les Catholiques seuls, et dès lors pourquoi cette ferveur de prosélytisme, qui, dans ces dernières années, a fait explosion chez les Protestans. Pourquoi tant d'efforts pour convertir des gens qui peuvent trouver la route du salut dans la religion à laquelle ils sont attachés?

La croyance catholique sur cet objet est irrévocablement fixée, et tous les efforts de l'erreur viendront à jamais se briser contre ce principe qui irrite si fort les incrédules : *Hors de l'Église, point de salut*, comme il n'y en pas eut hors de l'arche de Noé, qui en était la figure.

L'Église désavoue, et quelque jour peut-être elle proclamera de nouveau, que depuis longtemps sont frappées d'anathèmes les erreurs de trois prélats, la Luzerne, ancien évêque de Langres; Duvoisin, évêque de Nantes; Della Torre,

archevêque de Turin, approbateur du discours scandaleux de Sineo. La vérité heureusement a trouvé des défenseurs en deçà et par delà les monts, le P. Lambert, Palmieri, Gautier, Carréga. Renvoyons pour ces détails à ce qu'on a lu dans le chapitre concernant les nouveaux Pélagiens.

Le Sauveur nous dit que personne ne va au père que par son intermédiaire, et que celui qui ne croira pas sera condamné [1]. Saint Augustin, et dans ces derniers temps Arnaud, ont parfaitement développé cette nécessité de la foi en Jésus-Christ. On ne la trouve pure que dans le sein de l'Église catholique, qui, traversant les siècles, voit successivement autour d'elle les schismes, les hérésies s'élever, l'assaillir, s'éteindre, tandis qu'elle reste la colonne de la vérité.

[1] Joan., 14.6, etc.

CHAPITRE XIV.

NÉCESSARIENS OU HOPKINSIANS.

La prescience infaillible est un des attributs de la Divinité. La manière de concilier cette prescience avec le libre arbitre de l'homme, est une difficulté qui a beaucoup exercé les philosophes et les théologiens. Si Adam a péché librement, sa chute, dit Bayle, n'était pas prévue; s'il n'a pas péché librement il n'était pas punissable. L'archevêque Anglican King lui répond : Ignorans que nous sommes, ne pouvant concevoir que très-imparfaitement les attributs de Dieu, et voulant atteindre à cette connaissance par les analogies que nous fournit notre faible raison; nous flottons dans l'ignorance et l'erreur. Dieu s'est révélé à nous, non tel qu'il est dans l'immensité de ses attributs, mais tel que nous pouvons le concevoir. C'est le cas d'appliquer le texte biblique : *Celui qui veut sonder sa majesté sera accablé de sa gloire*[1].

Dieu, disait le docteur Goad, connaît les choses futures, parce qu'elles arriveront; mais on ne peut

[1] Prov. 25.27.

dire qu'elles arriveront parce qu'il les connaît.

On appelle *Nécessariens*, tous ceux qui prétendent que les êtres moraux agissent par une nécessité, physique selon les uns, morale selon les autres. La nécessité morale suppose un pouvoir actif différent de la matière.

Leibnitz, voulant donner au calvinisme un aspect moins rebutant, suppose que cette multitude de mondes, dont se compose l'univers, sont un système, un tout, dont la plus grande perfection est le but du Créateur; dès lors ils ont celles dont ils sont susceptibles. De cet optimisme résultent la nécessité physique des êtres matériels et la nécessité morale des êtres intelligens. Les partisans de ce système prétendent la concilier avec la spontanéité et le choix libre, car la contrainte seule, disent-ils, ôte le mérite ou le démérite. Les actes moraux, quoique l'ouvrage d'une détermination volontaire, sont l'inévitable résultat de motifs déterminans.

L'univers, comme l'Océan, est tout d'une pièce; les moindres effets y tiennent une place nécessaire : ils entrent comme tels dans l'ordre prévu et arrangé par le Créateur; le péché, la misère, en sont aussi parties intégrantes : ils contribuent à l'harmonie du tout. C'est ainsi que l'éclat des couleurs ressortit par les ombres, et que les dissonances en musique font mieux sentir l'harmonie : un monde sans peines et sans misères ne serait pas le meilleur des mondes possibles.

Jonathan Edwards, dans son traité sur le *Libre arbitre*, soutient que les effets moraux résultent aussi infailliblement de leurs causes morales, que les effets physiques de leurs causes matérielles; il rejette toute notion de liberté qui supposerait contingence ou indifférence de la part de l'agent, et définit la liberté, la faculté d'agir à son gré, qu'il trouve concordante avec la nécessité morale. Dieu, par sa prescience, a vu cette connexité entre la cause et l'effet qui en résulte infailliblement, quoique la volonté des agens exclue nécessité. Il en est de même en Dieu et dans l'âme de Jésus-Christ, qui était prédéterminée inévitablement au bien : l'inhabilité des pécheurs au bien ne les exempte pas du crime. Edwards prétend que ce système est le seul *scriptural*, ou conciliable avec l'Écriture-Sainte [1].

Les premiers écrivains Calvinistes admettaient la prédestination telle que l'avait enseignée leur chef; dans la suite la plupart adoptèrent un système moyen entre cette doctrine et la contingence arminienne; mais Edwards, dit un auteur, les a délogés, même de ce *medium*.

Le lord Kaims trouve, dans le monde moral comme dans le monde physique, une liaison immuable entre les causes et les effets : rien, à proprement parler, n'est contingent; Dieu a doué l'homme d'une sorte de liberté illusoire, qui lui

[1] *A careful and strict inquiry*, etc.

persuade qu'il agit spontanément. Il peut être à cet égard dans la même erreur que sur la représentation des objets extérieurs : vus par nos yeux ou au microscope, ils présentent beaucoup de différence.

Dans ces questions abstraites il n'est pas toujours facile de saisir l'idée des auteurs. La différence, entre Edwards et Kaims, consiste en ce que Kaims regarde cette nécessité morale comme inconciliable avec la liberté ; il applique également les termes d'inévitable à la nécessité morale ou naturelle. Si l'homme avait une notion claire de la nécessité réelle de ses actions, toute idée de mérite ou de blâme disparaîtrait à ses yeux.

Edwards prétend, au contraire, accorder la nécessité morale avec la liberté : cette nécessité morale doit être appelée *certaine* et non *inévitable*, comme la connexion entre la cause et l'effet physique. Cette nécessité se concilie avec les récompenses et les châtimens.

Dawson tâche de prouver que la volonté étant toujours déterminée par des motifs, tout acte qui n'est pas produit par une cause physique ou mécanique, est libre, et cependant nécessaire, quoique volontaire [1]. Cette nécessité établit le mérite ou le démérite, parce qu'elle donne un motif à l'action, au lieu qu'une liberté sans nécessité se-

[1] Voyez son ouvrage *The Necessarian or the question concerning liberty and necessity, stated and discussed.*

rait sans motifs, et conséquemment ne produirait aucun acte méritoire. Lecteur, si vous comprenez cette théorie, faites-moi part de vos lumières.

Samuel Hopkins, né l'an 1724, à Waterbury, en Connecticut, mort en 1803, pasteur de la première Église congrégationaliste de Newport, en faisant dans ses traités et ses sermons quelques additions à la doctrine de Jonathan Edwards, est devenu le père d'une secte, à laquelle il a donné son nom, qui a un collége à Andover.

Toute vertu, toute sainteté, consiste dans l'amour désintéressé. Cet amour a pour objet Dieu et les créatures intelligentes; car on doit rechercher et promouvoir le bien de celles-ci autant qu'il est conforme au bien général, qui fait partie de la gloire de Dieu, de la perfection et du bonheur de son royaume.

La loi divine est la règle de toute vertu, de toute sainteté; elle consiste à aimer Dieu, le prochain et nous-même. Tout ce qui est bon se réduit à cela, tout ce qui est mauvais se réduit à l'amour-propre qui a *soi-même* pour dernière fin; c'est une inimitié dirigée contre Dieu. De cet amour désordonné et de ce qui le flatte, naissent, comme de leur source, l'aveuglement spirituel, l'idolâtrie, les hérésies.

Selon Hopkins, l'introduction du péché dans le monde aboutit au bien général, attendu qu'il sert à faire éclater la sagesse de Dieu, sa sainteté, sa miséricorde.

Dieu avait ordonné le monde moral sur ce plan : Que si le premier homme était fidèle, sa postérité serait sainte; que s'il péchait, elle deviendrait coupable. Il pécha, et fut par-là, non la cause, mais l'occasion pour nous d'imiter sa chute : son péché ne nous est pas transféré. De même, la justice de Jésus-Christ ne nous est pas transférée, sinon nous l'égalerions en sainteté; mais nous obtenons le pardon par l'application de ses mérites. Le repentir, qui précède la foi en Jésus-Christ, peut exister sans la foi, mais celle-ci suppose le repentir, selon les paroles de l'Écriture : *Faites pénitence, et croyez à l'Evangile.*

La nécessité des philosophes est à peu près identique à la prédestination des Calvinistes. Entre ceux-ci et les Hopkinsians, la différence, dit un auteur, est comme entre la tige d'un arbre et ses branches, ou entre le principe et ses conséquences. Les Hopkinsians rejettent l'imputation, et sur cet article ils diffèrent des Calvinistes; mais comme eux ils maintiennent la doctrine de la prédestination absolue, l'influence de l'esprit de Dieu pour nous régénérer, la justification par la foi, l'accord de la liberté et de l'inévitable nécessité.

Les Nécessariens physiques ou matérialistes sont les sectateurs de Priestley. Voici ses idées : L'homme est un être purement matériel, mais dont l'organisation lui donne le pouvoir de penser, de juger. Ce pouvoir croît, se fortifie et décroît

avec le corps. L'arrangement organique étant dissous par la mort, la faculté de percevoir, de juger, s'éteint; elle renaîtra à la résurrection que la révélation nous a promise. Elle est le fondement de notre espérance au jour du jugement dont parle l'Ecriture [1]; espérance que n'ont pas les Païens [2].

Il suit delà que les motifs d'agir sont soumis aux lois de la matière, et que, dans les moindres choses comme dans les plus importantes, toute violation, toute détermination est un effet nécessaire, ce qui établit une connexité avec tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera. Le mot *volontaire* n'est pas l'opposé de *nécessaire*, mais d'*involontaire*, comme *contingent* l'est de *nécessuire*; le motif déterminant opère aussi infailliblement que la gravité opère la chute d'une pierre jetée en l'air. Les effets sont l'inévitable résultat de cette cause. Si deux déterminations différentes étaient possibles, il y aurait effet sans cause, comme si les deux plateaux de la balance étant de niveau, l'un cependant s'abaissait ou s'élevait; et il ne peut en arriver autrement, à moins qu'il ne plût à Dieu de changer le plan qu'il a établi, et cet enchaînement de causes et d'effets desquels résulte le bien général. Le mal est aussi une partie constitutive de ce plan, et le fait acheminer vers son but. Le vice produit un mal partiel, mais il contribue au

[1] 1ª. Corinth., 15. 16.32.

[2] Psalm., 6; 5, Job., 14.7, etc.

bien général; et dans ce plan entrent aussi les peines de la vie future. Priestley n'assure pas qu'elles doivent être éternelles.

Il n'admet pas la transmission du péché d'Adam à sa postérité, il n'admet pas de faute originelle qui nécessite l'expiation par les souffrances de Jésus-Christ. Chacun peut faire le bien ; mais le repentir tardif est sans efficace à la suite d'une longue habitude du vice; car il ne reste plus de temps suffisant pour transformer le caractère.

Le matérialisme, la nécessité, l'unitarianisme composent le fond de la doctrine de Priestley. La préexistence des âmes est à ses yeux une chimère, puisqu'il nie l'existence des âmes, et que tous les effets sont purement mécaniques : il nie également la divinité de Jésus-Christ, dont il fait un être purement matériel, comme le sont à ses yeux tous les hommes.

Le système de Priestley est identique à celui des Terministes ou Déterministes. Dieu a placé l'homme dans des circonstances qui nécessitent et amènent tous les effets. On peut voir le développement de cette doctrine dans l'*Histoire de la philosophie*, par Buhle[1]. C'est la doctrine des Matérialistes et des Nécessariens que Priestley veut concilier avec le christianisme, avec la moralité et la rémunération. C'est encore à plusieurs égards le même système que celui de Hobbes. Ce dernier,

[1] *V.* Buhle, tom. v, pag. 368 *et suiv.*

dans son *Leviathan*, soutient que l'univers est Dieu, que les âmes sont matérielles; la pensée n'est autre chose qu'un mouvement subtil et imperceptible; les hommes agissent par nécessité. L'intérêt et la crainte sont les principaux ressorts de la société; la morale se réduit à l'utile et l'agréable; la religion n'est fondée que sur les lois du souverain. Erreurs reproduites de nos jours sous tant de formes différentes.

On voit encore, par cet exposé, que Priestley, rapproché de Calvin sur divers articles, s'en éloigne sur plusieurs autres, tels que la matérialité de l'âme, de laquelle il induit la nécessité physique. Alexandre Crombie, admirateur et ami de Priestley, soutient, dans un *Essai sur la nécessité physique*, que tout a été prédéterminé par la sagesse et la bonté divine; en sorte qu'il y a une chaîne continue de causes et d'effets, de motifs et d'actions. Il diffère de Jonathan Edwards, qui, reconnaissant la spiritualité de l'âme, admet la nécessité morale.

Dans cette controverse déjà ancienne, mais renouvelée et fortement agitée vers la fin du siècle dernier, ont figuré successivement Hobbes, Leibnitz, Collins, Edwards, Hopkins, Kaims, Dawson, Hume, Hartley, Priestley, Crombie, Palmer, Price, Toplady, Belsham. Les Nécessariens croient que leur doctrine explique le gouvernement divin, et qu'il concilie la liberté avec la nécessité. Le docteur Watts pense que la diffi-

culté étant inexplicable pour nous dans la vie présente, la solution appartient à un ordre de choses supérieur, et que cette connaissance sera un de nos moyens de bonheur dans l'éternité.

Les Anti-Nécessariens établissent que la nécessité détruirait toute idée de vertu ; que la liberté seule se concilie avec l'idée de bonnes œuvres, d'actions méritoires, et que les lois pénales supposent la liberté. Clarke, Buttler, King, Law, Reid, Beattie, Gregory, Butler, Jacques Bryant, De Luc, et beaucoup d'autres, ont développé avec force ces idées consolantes. On a remarqué que ceux qui sont Nécessariens dans la théorie, ne le sont pas dans la pratique, et d'Alembert a dit avec raison : Quelques argumens qu'on veuille opposer au sentiment, à la conviction intérieure de la liberté, l'homme agira toujours comme s'il était libre.

Les Nécessariens sont, comme on voit, divisés en plusieurs branches, sans former d'Églises séparées, excepté les sectateurs de Priestley, non comme *Nécessariens*, mais comme *Unitaires*. On renvoie le lecteur à ce dernier article.

CHAPITRE XV.

JEMIMAH OU GEMAIMA WILKINSON. HALCYONS. CHRISTIANS OU CHRAYSTIANS. LES IMITATEURS DE JÉSUS-CHRIST (THE FOLLOWERS OF CHRIST).

JEMIMAH WILKINSON, quakeresse née en Rhode-Island, manifesta un zèle précoce et ardent, qui, dès l'âge de vingt ans, la fit admettre aux assemblées que tiennent les femmes de cette société, toutes les semaines, tous les mois, tous les trois mois.

En 1782, elle vint à Philadelphie avec deux compagnes et quatre hommes, devenus ses prosélytes; elle y prêcha d'abord dans une maison particulière : mais ayant obtenu l'usage libre d'une église méthodiste, et sur ce nouveau théâtre donnant plus d'essor à son zèle, elle pria et prêcha avec tant de componction, qu'elle fit pleurer ses auditeurs [1]. Elle quitta ensuite Philadelphie, où revinrent, en 1787, quelques-uns de ses disciples, pour y propager sa doctrine. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*American museum*.

[1] *American museum*, tom. 1., pag. 281.

Jemimah Wilkinson est Jésus-Christ incarné une seconde fois, dont le trône reste vacant au ciel jusqu'à ce qu'il aille l'occuper. Elle est l'*ami* universel, l'*ami* de tout le genre humain. Comme l'idée d'un messie femelle est une incongruité, ses sectateurs ne veulent plus qu'on la nomme Jemimah Wilkinson; car la femme qui portait ce nom est morte. Son âme est allée au ciel; alors l'esprit divin, Jésus-Christ, est venu animer le corps de la défunte, qui est ressuscité; et comme la dénomination des personnes appartient proprement à la substance spirituelle, son premier nom est abrogé. Telle est, sans doute, la raison pour laquelle l'*ami* universel affecte un habillement, dont les formes sont mélangées du costume des deux sexes. Cette femme illettrée, mais douée d'une mémoire très-heureuse, est adroite; et ses impostures ont fait un certain nombre de dupes.

Une lettre de Boston, vers la fin du siècle dernier, contenait des détails analogues à ceux qu'on vient de lire.

« Elle assura à ses intimes, qu'en octobre 1776 » elle fut attaquée d'une maladie dont elle mourut. » Son âme monta au ciel, où elle continue de rester; » mais son corps fut aussitôt ranimé avec le pouvoir » et l'esprit du Christ, c'est avec ce corps qu'elle s'est » montrée comme prédicateur public. Elle a une ré- » vélation immédiate pour tous les discours qu'elle » prononce, et elle est arrivée à un état d'absolue » perfection. On rapporte aussi qu'elle prétend

» connaître l'avenir, démêler les secrets du cœur, » et guérir les maladies. Si quelque malade, qui » s'adresse à elle, ne guérit pas, elle l'attribue au » manque de foi. »

James Parker, et Sarah Richards, *ses lieutenans*, sont les deux *témoins* dont il est parlé au chapitre XI[1] de l'Apocalypse. Celle-ci a Raphaël pour ange gardien[2].

Une apologie de Jemimah, insérée dans le même volume, ne détruit pas les allégations qu'on vient de lire[3]. Liancourt, qui l'a vue à Friend-Mille, donne à ce sujet des détails dont on va lire quelques extraits.

« Un jour, dans une longue et dangereuse maladie, elle eut ou feignit d'avoir une léthargie, telle que ses parens la crurent morte; elle était depuis plusieurs heures dans cet état : on se préparaît à l'enterrer, lorsqu'elle se leva brusquement sur son séant, demanda des habits, se dit ressuscitée, et avoir abandonné, dans ce dernier accès, tout ce qu'elle avait de substance matérielle, n'en être sortie qu'avec la spirituelle, que comme une essence divine : elle se rendit à la prochaine assemblée, y parla en inspirée, ce qui lui procura des partisans.

» Bientôt désapprouvant quelques formes de la

[1] Apocal., XI, 3.

[2] *American museum*, tom. 1, pag. 165 *et suiv.*

[3] *Ibid.*, pag. 251 *et suiv.*, pag. 333, 389, etc.

religion des Quakers, d'autres disent se montrant *Tory* au commencement de la guerre de la révolution; et favorisant ainsi le parti anglais, sous le prétexte de parler contre la guerre, d'après la doctrine des *Amis*, elle fut admonestée dans une assemblée : c'est tout ce qu'elle voulait. Elle continua ses sermons; fut chassée des assemblées, ce qu'elle désirait plus particulièrement encore : et alors elle prêcha hautement l'abolition des assemblées de censure, la réforme du gouvernement de l'Église, la liberté pour chacun de prêcher à sa volonté, sans s'astreindre à en demander la permission, etc. Elle eut des prosélytes, mais aussi des ennemis dans tout ce qui était réellement Quaker attaché aux formes anciennes de leur religion : elle fut donc mal reçue à New-York et à Philadelphie.

» Partout où elle alla, les Quakers la virent avec une sorte d'inquiétude, la traitèrent comme une ennemie de la religion; tout ce qui n'était pas Quaker la regardait comme une folle. Elle appela cette disposition des esprits *persécution*, elle en avait besoin : ses partisans s'en prévalurent. Quand elle fut sûre d'en avoir un assez grand nombre disposés à la suivre, elle leur proposa de fuir ces lieux d'intolérance, et d'aller s'établir dans une place où ils pussent suivre tranquillement leur culte, dégagé de la stupide inquisition que la malice des hommes y avait introduite contre la volonté de Dieu.

» Les environs du lac *Seneca* et du lac *Crooked*,

furent choisis pour cet établissement; la compagnie de New-York, qui avait acheté ces terres des Indiens, traita avec ces Quakers réformés. Elle leur assura trois divisions, chacune de six milles carrés; elles devaient composer trois *Townships*, que Gemaima appela dans l'instant *Jérusalem*. Trente familles y vinrent avec elle : elle en attendait trois ou quatre cents autres, dont une vingtaine seulement arrivèrent; et cette société, éparpillée dans les trois *Townships*, qu'elle croyait remplir, ne composa pas une population suffisante pour le quart d'un seul. Le prestige était déjà affaibli par l'absence de Gemaima, et avec lui s'était évanoui le zèle d'aller peupler cette nouvelle *Terre-Sainte*.

» Nous avons vu cette Gemaima, nous avons été à son *meeting*; il se tient dans sa maison; nous l'avons trouvée remplie d'une trentaine d'hommes, de femmes, d'enfans. Gemaima était debout à la porte de la chambre où elle couche, un tapis sous ses pieds, un fauteuil derrière elle, vêtue d'une espèce de robe de chambre d'homme blanche, d'une veste d'homme et un jupon de la même couleur; ses cheveux noirs, coupés courts, peignés avec soin, plats, seulement trois espèces de boucles, un col d'homme et une cravate de soie blanche, nouée avec une négligence affectée : elle prêchait avec plus de facilité, au moins dans l'élocution, que d'autres Quakers que j'ai entendus; mais les mêmes répétitions, les mêmes phrases de mort, de péché, de repentance. C'est une femme, dit-on, de qua-

rante ans : elle semble n'en avoir que trente, d'une stature moyenne, d'une belle figure, d'une grande fraîcheur, de belles dents, de beaux yeux : elle étudie ses mouvemens en prêchant, veut paraître simple, mais semble étudiée. Auprès d'elle, dans sa chambre, était son amie *Rachel Millers*, fille de vingt-huit à trente ans, son admiratrice, sa dévouée; c'est en son nom que s'achètent toutes les terres dont jouit Gemaima, et qui sont dues à la séduction, à l'influence qu'elle exerce sur les esprits de ses sectaires, à son adresse à les capter.

» Gemaima, ou plutôt l'*Ami* (c'est ainsi qu'on l'appelle), parle pauvreté, renoncement aux biens de ce monde; elle dit : *C'est la maison où je loge.* Cependant cette maison, toute construite qu'elle est de troncs d'arbres, est aussi bonne, aussi bien arrangée qu'elle puisse l'être; sa chambre est propre avec recherche, et ressemblerait plutôt au boudoir d'une jolie femme qu'à la cellule d'une religieuse; miroir, montre, fauteuil, bon lit, bassinoire, écuelle d'argent; son jardin bien tenu, sa *springhouse* [1] pleine de lait, de fromage, de beurre, de viande fraîche et de venaison.

» L'hypocrisie se manifeste dans ses discours, ses actions, son maintien, sa manière apprêtée de se servir de ses yeux. Elle parle peu sans citer la Bi-

[1] Petit bâtiment, très-commun en Amérique, où le beurre, la viande fraîche sont conservés. Il y passe toujours un courant d'eau, ce qui le fait appeler *Springhouse*, maison de source.

ble, sans appeler à l'idée de la mort, à la nécessité de se réconcilier avec Dieu ; elle est haineuse pour tout ce qui n'est pas de sa secte, brouille les familles, enlève les successions aux héritiers naturels pour se les faire donner, toujours sous le nom de sa compagne, qui reçoit les présens que lui apportent les fidèles, pour soigner, pour entretenir cette respectable amie, qui, toujours en communication avec *Jésus-Christ*, dont elle est prophétesse, s'oublierait absolument si l'on ne prenait soin d'elle. Le nombre de ses sectaires est infiniment diminué depuis quelque temps.

» Elle ne peut séduire que ceux qui veulent absolument être séduits : ses actions sont tellement en contradiction avec ses paroles, son maintien, son luxe, (car elle en a un réel, en comparaison de ce qui l'entoure à cinquante milles à la ronde) ; sa manière de vivre et de s'habiller, si contrastans avec ses sermons sur le mépris des choses humaines ; son soin d'aliéner les enfans sur qui elle influe, des parens qui veulent les préserver des dangers si opposés à la doctrine de paix et d'amour universel qu'elle prêche sans relâche, font qu'après le premier moment de curiosité elle devient promptement dégoûtante. Tant d'yeux, tant de bouches sont déjà ouvertes sur ses impostures, qu'il est difficile de croire qu'elle puisse long-temps conserver des prosélytes.

» Des bruits fâcheux se sont répandus sur les mœurs de Gemaima ; on dit qu'une fille qui logeait

chez elle, a déposé devant un juge de paix qu'un jour, avertie par les cris d'un enfant, elle était accourue et avait vu la négresse de Gemaima étouffer un enfant nouveau-né entre deux matelas; cette déposition existe. Le fait est si horrible, qu'il ne pourrait pas être cru d'une autre que d'une prophétesse; on ne sait si cet enfant est ou le fruit d'un écart d'une de ses filles d'honneur, ou celui d'une de ses propres visions. Si l'on n'était arrêté, pour ajouter foi à ce récit, que par le peu de suite qu'a eue cette déposition, il faudrait savoir que, dans ces pays nouveaux, la justice est rarement et difficilement rendue; que personne n'est ou ne se croit intéressé à prendre les peines nécessaires pour faire poursuivre une telle déposition, à laquelle encore, dans tous les pays du monde, on échapperait très-aisément.

»Comme les familles de Quakers n'ont pas rempli les trois *townships* arrhés par les premiers *Settlers* qui avaient follement suivi la prophétesse, les terres non habitées par les Quakers ont été rendues à la compagnie, qui les a revendues et les revend continuellement à qui veut en acheter. Beaucoup de Méthodistes, d'Anglicans, d'Anabaptistes y sont établis. Cependant l'établissement conserve toujours le nom de *Friends-Settlement* (Settlement des Amis). »

Le voyageur Ashe, qui visita les États-Unis en 1806, assure que beaucoup de Quakers, longtemps zélateurs de la doctrine de Gemaima, l'a-

vaient abandonnée à cause de ses impostures, de son immoralité, et s'étaient retirés à Lebanon. Francis Hall, dix ans plus tard, voyageant dans la même contrée, y recueillit, d'après la voix publique, l'anecdote suivante :

Gemaima ayant offert de prouver sa mission en marchant sur les eaux, ses sectateurs s'assemblèrent en grand nombre pour être témoins du miracle. Elle leur demande s'ils croyaient en elle. Ils répondent oui. Alors, dit-elle, le miracle n'est pas nécessaire [1].

HALCYONS. — Cette secte, née dans le siècle actuel aux États-Unis, a pour but de réunir toutes les sociétés qui professent la foi en Jésus-Christ, et de déraciner le *Sectarianisme;* en conséquence, les Halcyons rejettent les confessions de foi, les catéchismes, les symboles. Ils admettent l'Ancien et le Nouveau Testament comme livres sacrés; c'est un don du ciel pour aider la raison à se former une idée juste du caractère divin et des choses divines.

Adam était la figure de Jésus-Christ; l'alliance avec Jésus-Christ est un pacte qui ne peut être détruit par une transgression, et aucune transgression ne peut ravir à l'homme son droit inné à la vie heureuse dans l'éternité; il ne peut perdre que la vie naturelle et les bénédictions naturelles. Le premier office de Jésus-Christ sur la terre, fut

[1] *Travels in Canada and the United States in* 1816 *and* 1817, by Fr. Hall, in-8°., London, 1819, p. 200.

d'expliquer à l'homme les lois éternelles de la religion.

Les Halcyons baptisent, par immersion ou par aspersion, suivant qu'on le désire, et au nom de Jésus-Christ, qui, dans sa personne glorieuse, retrace le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Cette forme, qui paraît être la même que celle des Swedenborgistes, entraîne la nullité du baptême.

Ils ne se marient pas, l'union conjugale étant à leurs yeux une loi purement humaine, mais ils se choisissent un compagnon spirituel, *spiritual mate.* Le plan de leur conduite paraît être d'accomplir le mystère d'iniquité.

Leur chef était un individu détestable. Il trahit, dit-on, la confiance d'un homme à moitié fou, qui l'avait envoyé à Philadelphie pour toucher, en son nom, une somme considérable, et avec cet argent il acheta, près de Scioto-Rivers, une vaste étendue de terrain, où il invita ses adhérens à s'établir.

Cette secte n'est pas susceptible de s'augmenter, et présentement elle est peu nombreuse.

Le *Halcyon-Luminary*, publié en 1812 et 1813, sous la rubrique de New-York, quoiqu'il n'y ait pas été imprimé, mais importé, forme deux volumes in-8°.[1]. Il y a quelques Halcyons

[1] *A correct view of that part of the United States which lies west of the Alleghany mountains*, in-8°., Hartford, 1814, pag. 5, 12, 42 et 43, by John Scher-

dans le comté de Miamy, dans la chaîne des Alleghany et à Marietta.

Christians, ou Chraystians. — La secte des Christians, née en 1808, dans l'état de Vermont, ne s'est fait remarquer que sept ou huit ans plus tard, lorsque ses adhérens furent répandus dans le New-Hampshire, le Massachusetts, et même en Connecticut. Ils croient, dit-on, à l'anéantissement des réprouvés.

Le père Grassi, jésuite missionnaire aux États-Unis, dans un ouvrage publié en 1818, dit qu'ils se prétendent plus imitateurs que les autres hommes des exemples de Jésus-Christ. Ils rejettent la Trinité. Cette assertion est-elle conciliable avec ce qu'il ajoute, qu'ils se croient illuminés par le *Saint-Esprit*? Leurs assemblées ont lieu en plein air. Le ministère de la parole appartient à tous, sans exception, et plusieurs femmes sont devenues des *prédicantes voyageuses*. Mais elles conservent une décence qu'on ne trouve pas dans ces associations burlesques, si communes aux États-Unis, où des hommes et des femmes, en prêchant, grincent les dents, agitent leurs poings, contournent leurs bouches, et se livrent à d'autres extravagances. Les Christians ont introduit l'usage d'une con-

merhorn and Samuel Mills, in-8°. *V.* aussi *The intellectual repository for the new-church*, in-8°., London, 1817, n°. 23, pag. 445.

fession publique, ce qui amène quelquefois le récit de turpitudes révoltantes [1].

Les Christians sont aussi appelés Smithites, ou Smitains, du nom de leur fondateur, Elias Smith, auteur d'un écrit qu'on n'a pu se procurer, qui les a abandonnés, et s'est, dit-on, établi pharmacien à Boston.

LES IMITATEURS DE JÉSUS-CHRIST (*The followers of Christ*). — En 1817, du Canada, vint, dans l'état de Vermont, un fanatique, qui, affectant des mœurs austères et jouant l'inspiré, parvint à séduire quelques familles. Plusieurs bandes de ses prosélytes, hommes, femmes, enfans, costumés d'une manière particulière, emportant leur mobilier, partirent sous sa direction pour aller s'établir sur les rives de l'Ohio. Dans le nombre était une femme jusque-là distinguée par une conduite honorable, mais qui, subjuguée par les déceptions du prophète, avait quitté, pour le suivre, ses enfans et son mari : c'était la Schurman de ce nouveau Labadie.

Ces sectaires rejetaient la qualification de *monsieur* (*sir-names*), mangeaient debout; les femmes se prosternaient pour prier, avec la figure retournée. La malpropreté était réputée une vertu, d'après l'exemple du prophète, qui, depuis sept ans, n'avait pas changé de linge; ils faisaient,

[1] *Notizie varie sullo stato presente*, etc., par le père Grassi, jésuite, 2e. édit., in-8o., Milan, 1819.

dit-on, des pénitences fréquentes pour l'expiation de leurs péchés, et proscrivaient le mariage, mais la promiscuité des sexes était autorisée. Tel est en raccourci le tableau que présentent les journaux américains, de la corruption d'une société dont les membres s'arrogeaient la qualité de *vrais imitateurs* de Jésus-Christ. L'usurpation de ce titre ne peut-être qu'une dérision sacrilége.

[1] Voy. *Albany's daily advertiser*, 13 octobre 1817, et *The american monthly magazine*, tom. II, pag. 71.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

BAPTISTES, ANABAPTISTES, MENNONITES, GENERAL-BAPTISTES, BAPTISTES-INDÉPENDANS OU UNIVERSELS; PARTICULAR-BAPTISTES, BAPTISTES-CALVINISTES; SABBATARIENS, SABBATAIRES.

DANS l'histoire des premiers siècles chrétiens, saint Épiphane nous montre une secte issue du judaïsme, celle des *Hémérobaptistes*, (voyez cet article), ainsi appelés, parce que tous les jours ils réitéraient le baptême comme indispensable pour arriver au salut [1]. Marcion enseignait que, pour effacer les péchés commis depuis le baptême, on pouvait en administrer un second et même un troisième [2]. Les Éthiopiens sont rebaptisés annuellement le jour de l'Épiphanie. Cet acte n'est point réputé sacrement, mais seulement une céré-

[1] Saint Épiphane, *Hæres.*, 19.

[2] *Ibid.*, *Hæres.*, 47.

monie commémorative du baptême de Jésus-Christ, dont on célèbre l'anniversaire [1].

Le seizième siècle, si fécond en hérésies, vit naître celle des Anabaptistes. On peut consulter les ouvrages de Heresbach, Ottius, Crœsius, Meshovius et Catrou [2], pour connaître à quels excès se livrèrent les premiers sectateurs de cette dénomination.

La tyrannie des princes et des seigneurs allemands avait irrité les paysans, qui, au lieu de se borner à secouer le joug, commirent beaucoup de désordres. L'insurrection prit alors le caractère d'une révolte à laquelle on opposa la force des armes; le sang coula à grands flots; les opprimés furent punis par les oppresseurs, non moins coupables, qui restèrent impunis et triomphans. Les Anabaptistes prirent une part active, et la plus odieuse, à ces événemens; ils proclamèrent que toute autorité civile était contraire à l'Évangile: c'était ériger l'anarchie en principe; leurs brigan-

[1] Osorius, *de rebus Emmanuelis*, lib. IX. — Klupfel, *Institution. theolog.*, pars 2a., lib. II, etc., notes, pag. 312.

[2] *Conradi Heresbachii Historia anabaptisarum monasteriensium*, 1650, Amsterdam.

Jo. *Henr. Ottii annales anabaptistici*, in-4°., Basil., 1692. — *Arnold Meshovii historia anabaptistica*, in-4°., Colon., 1617.

Histoire du fanatisme dans la religion protestante, par le père Catrou, 3 vol. in-12, Paris, 1733.

dages, leurs cruautés, le saccage de Munster en furent la conséquence.

Une troupe de ces frénétiques, arrivés en Suisse, y porta le trouble et le scandale. Prêchant dans les forêts et au milieu des champs, ils annonçaient l'arrivée très-prochaine du Messie, qui abolirait toute autorité temporelle et spirituelle. A Saint-Gal, un Anabaptise, se disant inspiré, coupa la tête à son frère, comme victime expiatoire pour les péchés du monde[1]. Berne, Zurich, Bâle, Saint-Gal et Schaffhouse, décrétèrent contre les coupables des punitions sévères. Melanchton, Bèze et Calvin avaient décidé qu'on pouvait mettre à mort les hérétiques, en se réservant sans doute le droit d'appliquer cette qualification. Le sénat de Zurich, l'appliquant aux Anabaptistes, ordonna de les noyer, ce qu'on fit, ainsi qu'à Bâle et ailleurs.

Becold et Jean de Leyde, établirent la polygamie. Celui-ci eut dix-sept femmes, avec la qualité de reines, à l'une desquelles il coupa la tête, tandis que les autres dansaient. Écartons le récit des obscénités dont les premiers Anabaptistes retracèrent toute la turpitude. Quelques-uns voulurent introduire la communauté des femmes, « c'était la doctrine de David George, qui admet- » tait la promiscuité des conjonctions pour vaincre

[1] Histoire de la nation suisse, par M. H. Zschokke, traduite par M. Monnard, in-8°., à Arau, 1823, p. 189.

» la chair, devenir spirituel et avoir une postérité » sainte [1]. »

Presque tous les adhérens à la secte se dirent inspirés. Une des prophétesses s'entoura de douze apôtres et se déclara le Messie. Ce titre lui était disputé par le même David George, auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *de la Perfection*, l'autre *des Sept merveilles*; pendant vingt ans il travailla sans relâche à propager ses blasphèmes. D'après une révélation qu'il avait eue en 1536, c'était lui qui devait *perfectionner* l'Église [2].

Quelques dissentimens sur le règne du Christ, et sur la polygamie, s'élevèrent entre deux hommes fameux dans l'histoire de l'Anabaptisme, Abbo et Hoffman. Ce dernier projeta, dit-on, de réédifier Jérusalem. Mais lequel des Hoffman? Car plusieurs personnages de ce nom figurent dans l'histoire de l'Anabaptisme; le plus connu, ou plutôt le moins ignoré, fut Daniel Hoffman, professeur à Helmstadt; selon lui, le baptême des enfans était une invention diabolique. Il attribuait sans doute la même origine à la philosophie, puisqu'il la rejetait en supposant qu'elle était opposée à la révélation : la secte des Hoffmanistes, qui était une branche de l'Anabaptisme, répandue en Frise, en Lusace, dans la

[1] *Historia Davidis Georgii*, etc., in-12, Deventer, 1642, écrite par son gendre, Nicolas Blesdikius.

[2] *Ibid.*, et Meshovius, lib. II, pag. 45.

Haute-Allemagne, fut peu nombreuse et s'éteignit promptement [1].

Jean Mathis, auteur présumé de l'ouvrage intitulé : *Le Rétablissement*, veut que Jésus-Christ exerce l'empire civil, et qu'on abolisse toute magistrature. Proscrivant les études comme pernicieuses, il fit brûler tous les livres trouvés à Munster, excepté la Bible, traduite en langue vulgaire; par-là fut détruite la bibliothèque de Rodolphe Langius, qui contenait des manuscrits précieux.

Les délires de l'Anabaptisme devinrent partiellement l'héritage d'une foule d'autres sectes actuellement éteintes. A une époque voisine de l'origine de la *secte-mère*, on en comptait déjà quarante-quatre [2].

Les *Baculaires*, qui regardaient comme un crime de porter les armes et même un bâton, ou qui, selon certains auteurs, substituaient à l'usage des armes celui du bâton.

Les *Adamites*, au nombre de plus de trois cents, ils se rendirent sur une montagne, espérant de là être enlevés au ciel.

[1] *Voy.* sur les Hoffmanistes, Ottius, Ross, dans ses *Religions du monde*; Baumgarten, édition de Semler, pag. 1215 *et suiv.*; Hoornbeek, *Summa controvers.*, pag. 37 ou 371; Seckendorf, *Hist.*, lib. III, § 75, n°. 15, et surtout *Disputatio historica de sectâ Hoffmanistarum*, præside J. Gottlieb Hoffman, in-4°., Lipsiæ, 1700,

[2] Meshovius, pag. 78.

Les *Impeccables*; dans la récitation de l'*Oraison Dominicale*, ils omettaient ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses*, parce qu'étant régénérés, ils étaient à l'abri de toute souillure.

Les *Podoniptes*, ainsi appelés parce que le lavement des pieds ou podonipsie, était à leurs yeux une espèce de sacrement, un acte obligatoire, leur chef était Mathieu Servatius [1].

Les *Réjouis*, les *Pleureurs*, les *Taciturnes*, les *Clanculaires*, les *Manifestaires*, les *Sanguinaires*, les *Adiaphoristes*, les *Pneumatiques*, les *Nus-Pieds*, les *Effrontés*, etc.

En 1536, Mennon Simonis, ou, comme d'autres l'appellent Simon Menno, né dans le pays de Lewarden, prêtre catholique, avait reconnu et imprimé que le baptême des enfans était en usage dès le temps des apôtres [2]. Ce Menno, qui, de son aveu, était extrêmement débauché, apostasia, forma un système de doctrine et de discipline qu'il opposa aux fureurs anarchiques des Anabaptistes. Leurs excès avaient révolté une foule de gens qui se rallièrent à lui. Sa vie, autrefois très-déréglée, étant devenue plus régulière, il accepta, sur leur demande, et remplit, jusqu'à sa mort, en 1561, le ministère de sa secte; mais bientôt ils se divisèrent sur l'article de l'*excom-*

[1] *Summa controversiarum*, par Hoornbeek, p. 388.

[2] *Guill. Walli historia baptismi infantium*, in-4°., Bremæ, 1748, pag. xij de la préface.

munication. Les uns la prodiguaient, et en étendaient très-loin les suites. D'autres, plus modérés, en restreignaient l'application et les effets ; ce qui fit distinguer les Mennonites en deux branches, les *Grossiers* ou *Modérés*, ou *Waterlanders*, parce qu'ils étaient plus nombreux dans le canton nommé *Waterland*. On les appela aussi *Groningiens*, parce qu'ils avaient des assemblées périodiques à Groningue ; les *Fins*, ou *Raffinés*, ou *Subtils*, ou *Rigides*, ou *Flamands*, subdivisés en Flamands, proprement dits *Frisons* et *Allemands*. La qualification de *Modérés* indique chez ceux-là moins d'austérité. Jadis ils étaient divisés en deux branches, nommées *Lammistes* et *Zonnistes*. Ceux-ci, observateurs ponctuels de leur confession de foi ; ceux-là, rejetant toute confession de foi.

Les Zonnistes, devenus plus souples, sont actuellement presque tous réunis aux Lammistes. Les *Fins*, en général, affectaient un air grave et composé ; ils jouissaient d'une réputation de probité, de bonne foi dans les affaires, d'ardeur pour le travail, de charité envers les pauvres. Très-peu de communautés peuvent être comptées présentement comme appartenant à la classe des Mennonites rigides. En Frise, on en cite deux ou trois qui entretiennent des liaisons de fraternité avec des congrégations pareilles à Dantzig et autres lieux situés près la mer Baltique. On pourrait citer encore, comme Mennonites rigides, ceux de

Giethoom dans l'Over-Yssel, et la communauté, dite Suisse, à Groningue. Les premiers sont, la plupart, des campagnards très-simples, sans culte réglé, mais ils se rassemblent quand quelqu'un vient les prêcher. La communauté, dite Suisse, se rassemble encore à Groningue, mais les membres qui la composent sont moins rigoristes que jadis. Ils se distinguent encore par des barbes longues; leur profession ordinaire est d'élever des bestiaux pour les vendre.

Du sein de l'Anabaptisme était sortie la *famille d'Amour*, qui, excluant la foi et l'espérance, n'admettait que la charité [1].

Les *Ubbonistes*, autre excroissance de l'Anabaptisme, eurent pour patron Ubbon Philippe, disciple de Hoffman et du turbulent Mathis, qui se disait Énoch; mais Ubbon abandonna sa secte, qui se fondit dans celle de Menno [2].

Les *Ukewallistes* ou *OEkwallistes*, avaient pris leur nom de *Ukewallis*, natif de Frise, qui dogmatisa peu après Mennon, à la doctrine duquel il fit quelques additions. Le temps écoulé entre les deux alliances, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la descente du Saint-Esprit, était un temps d'ignorance, les Juifs étant alors privés de la lu-

[1] *V.* Stockman, *Lexicon*, au mot familistes; Walchius, tom. II, pag. 47; Baumgarten, pag. 44 *et suiv.* de ce volume.

[2] *Commentatio historica ecclesiastica de Ubboni Philippi*, etc., præside Burgman, in-4°., Rostichi, 1733.

mière. Les péchés commis par eux dans cet intervalle étaient graciables. Ukewallis étendait cette indulgence à Judas et à tous ceux qui avaient coopéré à la mort du Sauveur. Mosheim dit que ses sectateurs subsistent encore aux environs de Groningue, en Prusse, en Lithuanie; ils rebaptisent les membres d'une autre communion qui s'adjoignent à la leur; ils portent la barbe, sont austères dans leurs mœurs, leur discipline, et regardent comme obligatoire de laver les pieds à leurs hôtes [1]. Il y a aussi des Ukewallistes à Dantzig. En 1782, on les distinguait de même en deux classes, les *Grossiers* et les *Fins*. Ceux-ci ne peuvent pas se friser, porter de bourse à cheveux, ni se marier hors de leur secte; les autres n'attachent point d'importance à ces règlemens [2]. Un voyageur français, qui écrivait en 1738, ajoute que les *Fins* de Hollande, en affectant beaucoup de simplicité dans leurs costumes, tolèrent cependant l'usage des bagues, et les dames *Fines* ont une simplicité très-recherchée : outre les assemblées publiques, les élus en ont de particulières; on discute, on critique; ensuite chacun se retire en louant Dieu d'être plus saint que son voisin et plus savant que son pasteur [3]. Ce récit n'est peut-être qu'épigrammatique.

1 Mosheim, t. 6, p. 47.

2 *Acten, urkenden*, 1790, pag. 1061.

3 Les Hollandais, par Labarre de Beaumarchais, in-8°., 1738; pag. 212 *et suiv*.

En 1664, les Modérés ou Waterlanders s'étaient partagés en *Galénites* et *Apostoliens*. Les premiers suivaient l'enseignement de Galen Abraham Haan, médecin et ministre mennonite d'Amsterdam, mort en 1706, à quatre-vingt-trois ans, dont les opinions étaient très-rapprochées de celles des Sociniens sur la divinité de Jésus-Christ, l'application de ses mérites, et presque identiques à celle des Arminiens, qui insistent moins sur la foi que sur les œuvres: il voulait qu'on admît à la cène tous ceux qui ont une bonne conduite, et qui reconnaissent l'Écriture-Sainte.

Il eut pour adversaire Samuel Apostool, autre ministre mennonite de la même ville, chef du parti contraire : cette division, qui existait encore du temps de Mosheim, est présentement éteinte; en sorte que les noms de *Galénites*, d'*Apostoliens*, et presque tous ceux qui établissaient des démarcations parmi les Mennonites, n'appartiennent plus qu'à l'histoire.

Les Mennonites, issus des Anabaptistes, en désavouent les crimes et même le nom. C'est l'objet de l'ouvrage publié en 1723 par le ministre Schyn. Il repousse l'assimilation des paisibles Mennonites aux fougueux sectateurs de Muncer, qu'il appelle l'ivraie de Munster (*Lolium monasteriense*) [1]. Les Mennonites, nombreux en Hol-

[1] *Historia christianorum qui in Belgio fœderato Mennonitæ appellantur*, per Herm. Schyn, Amstel., 1723.

lande, y ont près de deux cents Églises, dont cinquante-six en Frise; on les appelle communément *Doops-Gezinden*, et ils affectionnent cette dénomination, à peu près synonyme à ce qu'on nomme *Baptistes* en Angleterre.

Comme les Protestans, ils ne reconnaissent aucune personne, aucune autorité pour juge en matière de doctrine : actuellement ils n'ont pas même de confession de foi, et se contentent de la Bible, que chacun explique à sa manière [1]. Indifférens sur les disputes religieuses, différens sur beaucoup de points, ils s'accordent seulement sur quelques-uns, comme de ne baptiser qu'à l'âge mûr et de ne pas jurer. Je tiens, de l'un des ministres les plus distingués, de Voos d'Amsterdam, que sur l'inspiration des Saintes-Écritures et la divinité de Jésus-Christ, ils n'ont pas une croyance uniforme : on ne s'explique pas, me disait-il, sur les diversités du dogme.

Dès le commencement du dix-septième siècle, on avait observé que le socinianisme était répandu dans le parti des Galénites. Cette erreur transpirait dans leurs livres. Combattue par Schyn, en 1723, elle le fut de nouveau, en 1742, par un autre Mennonite; mais, vers la même époque, le docteur Stinstra la professait assez hautement [2].

[1] *Voy.* dans la *Bibliotheca hagana classis quartæ*, 1er. fascicule, in-12, Amsterd., 1770, tom. IV; une lettre d'Oosterban aux rédacteurs de l'Encyclopédie d'Yverdun.

[2] Baumgarten, pag. 997.



Cette tendance au socinianisme les a tellement rapprochés des Remontrans, qu'à Dockum, petite ville de Frise, ces derniers ayant invité, en 1796, tous les Protestans hollandais à se réunir en une seule communion, la fusion des deux sectes s'est opérée en cette ville, tant par l'identité de doctrine ou l'indifférence, que par des vues d'économie. Les deux sectes y étant respectivement peu nombreuses, trouvent dans leur réunion plus de facilité à salarier un ministre.

Jamais ils ne furent inquiétés en Hollande sur leur refus de prêter serment, de porter les armes, et le gouvernement actuel leur continue cette faveur. Dans le temps de la guerre de la succession d'Espagne, plusieurs Mennonites, ayant en mer des bâtimens de commerce, les uns armés, les autres sous la protection de la marine militaire, furent censurés par leurs coreligionnaires, auxquels ils répondaient : « Il est permis de se défendre contre » les voleurs sur terre, pourquoi n'aurait-on pas le » même droit sur mer [1] ? » La dispute s'est renouvelée au commencement du siècle dix-neuvième ; les uns soutenant, les autres niant qu'il fût permis de prendre part à la guerre de la révolution ; mais cette discussion, la même absolument que celle des Quakers d'Amérique, n'a pas occasioné une rupture, au point d'établir des Églises séparées, comme chez les *Amis*.

[1] Baumgarten, pag. 978.

Le baptême s'administre communément à dix-huit ou vingt ans, et en public, à moins que les catéchumènes ne soient malades. Jusque vers le milieu du siècle dernier, c'était tantôt par immersion, tantôt par aspersion; l'immersion a cessé, quoiqu'on ne la refusât pas si elle était demandée.

Les Mennonites de Hollande sont, en général, plus instruits que leurs frères Anabaptistes des autres pays. Ils citent des hommes distingués de leur secte. Le *Tacite* hollandais, Wagenaar, qui a fait l'*Histoire de la patrie* et celle de la ville d'Amsterdam; Vandale, connu par son Traité sur la cessation des oracles, traduit par Fontenelle;

Husholf, couronné tant de fois à Berlin, à Harlem, et par la société de Stolp, à Leyde : il a fait en outre quatre volumes de sermons;

Jérôme de Bosch, célèbre par ses poésies latines, parmi lesquelles on distingue le poëme sur l'égalité;

Loosjees, homme de lettres, et libraire à Harlem;

De Vos, ministre d'Amsterdam, auteur de savans ouvrages, surtout contre l'esclavage des nègres et le duel. A ces noms honorables on peut en joindre beaucoup d'autres, dont les écrits composent une partie de la collection Teylerienne. De Clercq, gendre de Vos, marche honorablement sur les traces de son beau-père.

Des colonies de Mennonites, établies dans la Russie méridionale, paraissent y faire des pro-

grès, puisqu'ils y possèdent quarante-cinq villages; dix ont été fondés depuis 1820. Le plus considérable est Ruchkenau, dont plusieurs habitans sont de riches propriétaires [1].

Les *Doops-Gezinden* ou Mennonites de Hollande, qu'on nomme quelquefois *Teleiobaptistes* ou *Anti-Paidobaptistes*, pour remplacer le nom d'*Anabaptistes*, qui leur est odieux, ont beaucoup d'affinité avec les Baptistes des îles britanniques.

Leur existence, en Angleterre, date du seizième siècle; mais, partageant la défaveur qui pesait sur tous les Non-Conformistes, ils furent souvent persécutés. En 1535, quatorze furent mis à mort, d'autres chassés, incarcérés; et, sous l'an 1575, on voit encore deux Baptistes brûlés à Smithfield. L'acte de tolérance envers les Dissenters mit fin à ces cruautés. Leur entrée fut plus tardive en Écosse, où leur première Église est de l'an 1765. Ils en ont présentement une quinzaine. Quelques points de doctrine et quelques usages particuliers les différencient de ceux d'Angleterre. Ils ne mangent pas de sang. Le baiser de paix et les *fêtes d'amour* ou agapes, sont usités parmi eux [2]. Ils sont tellement subdivisés d'opinion, qu'à Glasgow on en a compté sept variétés. Mais communément

[1] Archives du Christianisme au 19e. siècle, 8e. année, in-8o., Paris, 1er. février 1825, pag. 65 et 66.

[2] *Voy.* Adam, tom. III, pag. 233 *et suiv.*

les Baptistes se partagent en deux branches. Les Particular-Baptistes ou Baptistes calvinistes, qui tiennent aux dogmes du réformateur genevois, et les General-Baptistes, Baptistes indépendans, ou universels, ou Baptistes Arminiens, qui suivent les principes d'Arminius. Leur coryphée fut un ecclésiastique anglican, nommé Jean Smith, qui, baptisé par aspersion, se persuada que, pour la validité du sacrement, il fallait l'immersion par le ministère de quelqu'un qui l'eût reçu dans cette forme. En conséquence, il refusa les offres de diverses personnes baptisées comme lui par aspersion, et quoique dans son système il fût frappé comme elles d'incapacité, il se baptisa lui-même et fut initié par quelques fanatiques, auxquels on donna le nom de *Sébaptistes* [1].

Jean Smith ayant quitté son état, vint en Hollande, où il eut des démêlés avec Ainsworth, et publia en 1611 sa confession de foi arminienne.

Les Particular-Baptistes, incomparablement les plus nombreux en Angleterre, avaient au commencement de ce siècle environ quatre cent cinquante places pour le culte. Les General-Baptistes, seulement environ soixante-et-dix, qui formaient, en 1796, une population d'environ cinq mille personnes. A leur secte appartenait le docteur James Foster, connu par sa défense de la religion contre Tyndal.

[1] Baumgarten, pag. 981.

Aujourd'hui, chez les Particular-Baptistes, on administre le baptême par immersion, chez les General-Baptistes par aspersion. Ceux-là tiennent pour la rédemption particulière; ceux-ci pour la rédemption générale, et sur cet article ils sont Universalistes. Une tendance vers le socinianisme s'est toujours fait remarquer chez les General-Baptistes. De là une scission qui éclata vers 1770; ceux qui restaient strictement attachés aux principes anciens se détachèrent des autres.

Les anciens Baptistes ne reconnaissaient le baptême valide qu'autant qu'il était conféré par eux; ils le réitéraient à tous ceux qui s'agrégeaient à leur société, quel que fût leur âge : de là vint le nom d'*Anabaptistes*, *Rebaptisans*, que l'habitude leur a conservé, quoique actuellement ils ne contestent plus la validité du baptême reçu dans les autres communions *par les adultes*, qui ont pu répondre personnellement. Leurs disputes se réduisent à deux points : 1°. doit on baptiser les enfans? 2°. comment doit-on baptiser?

Sur le premier article, ils sont en opposition avec la plupart des sociétés chrétiennes, qui sont Paidobaptistes, c'est-à-dire, qui baptisent les enfans. Au commencement du dix-huitième siècle, la discussion à cet égard fut très-vive, entre John Gale, General-Baptiste, et le docteur Wall, qui soutenait le baptême des enfans. Elle s'est renouvelée récemment entre Abraham Booth et le docteur Williams : beaucoup d'écrivains, et surtout

John Martin, ont pris part à cette querelle, dont nous allons parler.

Évans croit que la discussion a moins pour objet de savoir s'il faut baptiser les enfans ou les adultes, que d'examiner si un individu doit recevoir ce sacrement d'après une profession de foi émise par lui-même ou par l'intermédiaire d'un autre, qui devient sa caution, son parrain. Tel est l'objet traité dans les lettres de Foot, General-Baptiste de Bristol, adressées à l'évêque Hoadly; mais faut-il une profession de foi déterminée? Ries en a publié quatre, celles des Vaterlanders, des Frisons, des Allemands, des Flamands [1]. Ou suffit-il de se dire adhérant au christianisme, sans spécifier les dogmes qu'on admet? C'est une difficulté parmi les Baptistes qui, d'ailleurs, contestent entre eux sur la forme par aspersion ou par immersion. Ces disputes en ont produit une autre née en 1633, renouvelée et très-animée, vers 1772, sous les noms de *free or mixed communion*, communion libre ou mélangée : en voici l'objet.

Une partie des Baptistes, tant généraux que particuliers, veulent qu'on admette à la cène tout baptisé, quelle que soit la manière dont il l'a été, et l'âge auquel il l'a été. C'est ce qu'ils appellent libre communion ou communion mélangée; les autres soutiennent qu'on ne peut admettre ceux qui ont été baptisés par aspersion, ni ceux qui

[1] Klupfel, part. 1, prolegomen, pag. 222 *et suiv.*

l'ont été dans leur enfance. Cette admission[1], combattue par Killingworth et Abraham Booth, a été défendue par John Bunyan, Charles Bulkely, John Wiche, ministres des General-Baptistes à Maidstone, et Robinson de Cambridge, le même qui a publié, en anglais, une *Histoire du Baptême.*

La plupart des Baptistes anglais regardent comme essentielle la profession de foi personnelle et l'immersion. Quarante-huit individus des deux sexes furent baptisés de cette manière il y a quelques années, à Whittlesford, à sept milles de Cambridge, dans un gué de la rivière. Le service fut célébré par le docteur Gifford, de la société des antiquaires de Londres. Évans a cru devoir relater en détail cette solennité qui, fut, dit-il, très-édifiante[1].

En 1793, les Particular-Baptistes établirent une société de Missionnaires pour annoncer le Christianisme aux Païens des Grandes-Indes. Dans le nombre de ces missionnaires, on cite William Ward, auteur d'un savant ouvrage sur l'Inde, et William Carey, qui, après avoir exercé jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans la profession de cordonnier, apprit le latin, le grec, l'hébreu, devint

[1] *Voy.* l'Histoire de cette controverse dans les *Miscellaneous works of Robert Robinson,* in-8°., Harlow, 1807, t. III, p. 141 *et suiv.*

[2] Évans, l'article *adult baptism.*

très-savant dans les langues orientales ; professeur de bengali et de sanscrit, il a publié une grammaire de cette dernière langue. Le chef-lieu de leur établissement est Serampore. Ils ont imprimé récemment le tableau de leurs missions en Asie, au nombre de vingt, et celui des langues, au nombre de trente-trois, dans lesquelles ils ont traduit et publié différentes parties de la Bible, pour le continent asiatique. Outre l'Écriture-Sainte, ils distribuent aux indigènes des Traités de piété. Leur imprimerie de Serampore est dans une activité continuelle.

La première église des Baptistes, en Amérique, fut établie à Providence. En 1793, on comptait, dans les États-Unis, neuf cent cinquante-six églises de *Particular-Baptistes* ; vingt de *General-Baptistes*, douze de *Baptistes-Sabbataires* ou *Sabbatariens*, et quelques autres congrégations, avec des nuances différentes [1]. Ces associations ont fait des progrès rapides. Dans le seul état de Virginie, où ils n'étaient, en 1771, que treize cent trente-cinq membres, on en comptait, en 1810, trente-un mille cinquante-deux. Leurs prosélytes, pour la plupart, sont des campagnards et des gens de couleur.

Une congrégation de Baptistes, nommée *Open communion Baptistes*, distribue la cène à quiconque se présente. Il n'en est pas de même chez

[1] Morse, tom. 1, pag. 274.

les autres, qui ne regardent comme baptisés que ceux qui ont reçu l'immersion, quoiqu'ils admettent quelquefois des ministres d'autres sectes pour prêcher et même pour concourir à l'ordination de leurs ministres [1].

Morse nous apprend que parmi ceux qu'on nomme *Mennonites*, en Amérique, quelques-uns portent leur barbe, pratiquent le lavement des pieds, et repoussent de leurs assemblées ceux qui ont des boucles à leurs souliers ou des poches à leurs habits.

Chez les Baptistes Anglo-Américains, on ne trouve guère d'opposition contre la guerre et l'usage du serment. L'opposition est plus commune chez les Mennonites de Hollande, avec lesquels ils ont peu de liaisons.

Les Baptistes d'Angleterre et d'Amérique publient des journaux de leur secte. Ces derniers, dont la principale congrégation est à Germantown, au nombre d'environ quatre mille, ont formé une société de missionnaires; leur zèle, borné aux matières purement religieuses, n'a causé aucun trouble.

Dans un pamphlet pseudonyme contre la mémoire du colonel Hamilton, tué en duel par Burr, on accuse le défunt d'avoir voulu établir une Église nationale. On stimule, dit l'auteur, les Baptistes et les Méthodistes, à crier que la reli-

[1] Morse, tom. I, page 274

gion est en danger, à calomnier Jefferson, comme s'il était un incrédule, parce qu'il maintient la plus stricte égalité entre les cultes, et qu'il n'interpose son autorité en faveur d'aucun [1].

Depuis quelques années, les Baptistes d'Angleterre, et surtout ceux d'Amérique, ont beaucoup écrit sur le baptême des enfans, que la plupart soutiennent n'avoir pas été formellement prescrit par Jésus-Christ, et ne devoir être donné que par immersion; d'autres approuvent le baptême des enfans, même par aspersion.

Cette discussion serait à son terme, si l'ignorance, la prévention, la passion pouvaient en avoir un. Entre les ouvrages qui ont paru dans ces dernières années, on distingue un recueil de lettres par Langley, Baptiste, qui suggéra l'idée à Peach, curé catholique à Birmingham, de composer son ouvrage : « Correspondance familière » sur le baptême des enfans, et sur le péché ori- » ginel, entre un membre de la société des Bap- » tistes et un ecclésiastique catholique [2]. » Cet écrit est d'une logique serrée et pressante.

Dans la loi mosaïque, la circoncision était pratiquée sur les enfans, elle était la marque distinctive des descendans d'Abraham. Dans la Nouvelle

[1] *The hamiltoniad or an extinguisher for the royal faction of New-England*, etc., by Anthon Pasquin, in-8°., pag. 52 *et suiv.* (*Pasquin* est un pseudonyme).

[2] *A correspondance or the*, etc., in-12, London, 1818.

Alliance, le baptême est plus qu'un acte d'incorporation au Christianisme. C'est un moyen régénérateur qui fait passer de l'état de péché à celui de la grâce.

L'adversaire du baptême des enfans prétend que, d'après le texte biblique, on ne doit baptiser que ceux qui croient. Peach lui répond, qu'à la naissance du Christianisme, la doctrine évangélique ne fut connue que par la prédication, et l'on n'admettait, au nombre des fidèles, que ceux qui étaient convaincus de sa vérité, car c'étaient des adultes ou même des hommes mûrs; leur ouvrir l'entrée de l'Église, s'ils n'avaient pas été croyans, c'eût été une profanation. A cet état de choses s'applique le texte sacré : *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé.*

Une foule de passages évangéliques démontrent que toute la race humaine est entachée du péché originel, c'est un point avoué par les Baptistes; et puisque rien d'*impur ne peut entrer dans le royaume des cieux* [1]; puisque si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il est exclus du royaume de Dieu [2], il est évident que l'enfant non baptisé en est exclus. Notre auteur fait voir ensuite que telle était la doctrine de la primitive Église, d'après des passages de saint Irénée, saint Cyprien, Origène, saint Jérôme, saint Augustin, etc.

[1] Apocalypse, 21.27.
[2] Joan., 3.5.

Si la postérité d'Adam n'était pas entachée du péché originel, tous ses descendans, enfans ou adultes qui n'auraient pas d'autre péché, auraient droit d'entrer dans le ciel, indépendamment des mérites de Jésus-Christ; car quel obstacle pourrait alors les exclure? Cependant il est dit, dans les Actes des Apôtres : « Qu'il n'y a point de salut » par aucun autre; car nul autre nom sous le ciel » n'a été donné aux hommes par lequel nous » puissions être sauvés [1]. » Le salut, par le nom seul de Jésus, suppose la nécessité d'un Rédempteur; la nécessité d'un Rédempteur suppose que sans cela nous serions éternellement séparés de Dieu, cette séparation suppose que nous avons hérité des éternelles et funestes conséquences de la chute d'Adam, et cet héritage n'est autre que la souillure qui nous prive de la justice originelle. « Car comme le péché est entré dans le monde » par un seul homme, et la mort par le péché, » ainsi la mort est passée dans tous les hommes, » par ce seul en qui tous ont péché.... C'est par » le péché d'un seul que tous les hommes sont » tombés dans la condamnation; ainsi, c'est par » la justice d'un seul que tous les hommes reçoi- » vent la justification de la vie [2]. »

Ces preuves sont décisives. Voyons ce que leur oppose Langley. Jésus-Christ dit à ses disciples:

[1] Act. 4.12.

[2] Rom. 5, v. 12 et 18.

« Laissez-là ces enfans et ne les empêchez pas de » venir à moi, car le royaume du ciel est pour » ceux qui leur ressemblent[1]. » Ce qui assurément ne signifie pas que le ciel est exclusivement composé d'enfans, mais encore de ceux qui leur ressemblent en pureté, en innocence ; ainsi des adultes qui, parvenus à l'âge de raison, n'auraient pas commis de péché, n'auraient aucun besoin d'être baptisés, et cependant la société des Baptistes maintient que ce sacrement leur est nécessaire.

Comme tous meurent en Adam, tous aussi revivront en Jésus-Christ[2]. De ce texte, Langley tire l'induction suivante : Ceux qui revivront en Jésus-Christ sont ceux qui ont obéi à ses préceptes, de même ceux qui meurent en Adam sont ceux qui l'ont imité dans sa transgression ; à quoi Peach répond : le dire de l'apôtre doit s'entendre dans une acception absolue, qui établit une corrélation entre le premier et le second Adam. Le premier, par sa chute, a étendu la sentence de mort sur toute sa postérité. Jésus-Christ, le second Adam, a détruit cette sentence, et par ses mérites, il a procuré à tous des moyens de salut, quoiqu'ils ne profitent pas tous de ces moyens. Cette interprétation est naturelle ; toute autre paraît forcée.

[1] Math. 19.14.
[2] 1a. Cor. 15.20.

Un troisième argument de Langley est celui-ci: Nous descendons corporellement d'Adam, mais non par l'âme, qui est un don de Dieu. Étrange objection! Si notre corps vient d'Adam et notre âme de Dieu, nous sommes donc une race ambiguë, qui, appartenant à tous deux, n'appartient cependant à l'un ni à l'autre. Qui dit enfant d'Adam, comprend l'homme tout entier; si l'âme est un don de Dieu, le corps ne l'est-il pas également? Écoutons Job: « Ce sont vos mains qui » m'ont formé, ce sont elles qui ont arrangé toutes » les parties de mon corps...... Souvenez-vous » que vous m'avez fait comme un ouvrage d'ar- » gile........ Vous m'avez revêtu de peau et de » chair, etc., etc.[1] » Que signifieraient, d'ailleurs, ces mots: *Souillure du corps*, abstraction faite de l'âme, il n'est alors qu'une matière inerte; mais une substance passive et inanimée, dépourvue conséquemment de pensées, de volonté, de toute propriété active, peut-elle être souillée? Le mot *souillure* s'applique donc à l'homme, en tant que composé des deux substances; le corps, à la vérité, peut être flatté par des appétits sensuels, tel que celui qui porta le premier homme à manger du fruit défendu, mais il ne succombe à cette tentation que par l'assentiment de la volonté, d'où il résulte que l'âme seule contracte la souillure.

[1] *Voy.* Job, 10. 8.-11.

Ici revient l'observation déjà présentée. Appliquer à un enfant les démérites d'Adam et les mérites de Jésus-Christ, est, selon les Baptistes, contraire à la justice divine. Ils partent de là pour nier que le baptême soit nécessaire aux enfans, et cependant ils le croient nécessaire à tout adulte, n'eût-il pas même transgressé la loi divine par des péchés actuels. C'est là une contradiction palpable.

Par surcroît de preuve, Peach ajoute que si cette controverse devait être décidée par voie d'autorité, le nombre de ceux qui admettent la nécessité du baptême des enfans serait comme deux cents sont à un, puisque cette doctrine, enseignée par l'Église catholique, l'est également par toutes les sectes chrétiennes, les Baptistes et les Quakers exceptés. Cet assentiment universel dans les matières religieuses, doit avoir le même poids que l'assentiment universel dans l'explication des lois civiles et dans les affaires ordinaires de la vie. Celui qui, rejetant la tradition, prétend ne fonder sa croyance que sur la parole écrite, ne la fonde en réalité que sur sa manière personnelle de l'interpréter, conséquemment sur un témoignage qui, purement humain, n'est pas à l'abri de l'erreur, ne peut produire la certitude, ne peut étayer la foi, car la foi exclut le doute. Cette interprétation individuelle doit enfanter autant de croyances qu'il y a de personnes, et l'expérience ne le prouve que trop.

Rien de plus fougueux, de plus immoral que les

premiers Anabaptistes, rien de plus paisible que leurs descendans actuels dans les Deux-Mondes. Ils ont abjuré cet esprit de vertige qui déshonora leurs fondateurs et causa tant de ravages. On voit par les écrits de Menno Simonis, que, sur cet article, il voulut aller en sens inverse des sectateurs de Muncer, coupables de tant d'horreurs. Des Mennonites Helvétiens, retirés en Hollande, présentèrent, en 1710, au sénat d'Amsterdam, une déclaration dans laquelle ils exposent qu'ils étaient mal vus en Suisse, parce qu'ils refusaient le service militaire [1]. Ce refus est le motif principal allégué dans l'édit du roi de Prusse, qui, en 1732, proscrivit la doctrine des Mennonites [2]. Puissent à cet égard tous les Chrétiens leur ressembler.

Frédéric II, plus tolérant, avait accordé aux Mennonites, sur les bords de la Vistule et du Nogal, des terres fertiles, en payant pour chaque arpent l'impôt annuel d'un thaler et huit gros. Ils prospéraient et avaient même amassé beaucoup de fortune. Outre ceux de la campagne, d'autres étaient domiciliés depuis deux siècles dans les villes d'Elbing, Marienbourg, Thorn, Kœnigsberg, Marienwerder.

Au commencement du siècle actuel, la Prusse, qui se préparait à la guerre contre la France, voulut les assujettir au régime militaire, dont jusqu'a-

[1] *Voy*. Schyn, pag. 278.
[2] *Burgmani commentatio historica*, etc.

lors on les avait exemptés. Leurs réclamations ayant été sans succès, ils s'adressèrent à la Russie qui leur offrit un asile. Alors ils vendirent leurs propriétés, sur le prix desquelles le fisc exigea un dixième; ils partirent en masse, emportant ce qu'ils purent, et emmenant des bestiaux de très-belles races : après s'être arrêtés quelques mois dans le gouvernement d'Ekatherinoslaw, où déjà s'était fixée une autre colonie Mennonite, ils s'établirent au nombre d'environ deux mille quatre cents, dans le district de Melitopol, sur un vaste et fertile territoire qui leur fut concédé [1].

Les Anabaptistes, soumis aux lois, respectueux envers les magistrats, se bornent à soutenir, avec raison, que les droits de la conscience sont hors du domaine de toute autorité civile. Laborieux, sobres, économes, hospitaliers, ils insistent sur l'amour des ennemis; simples dans leurs maisons, leur costume, comme les Quakers et les Moraves, avec lesquels ils ont beaucoup d'affinité; respectables par leurs mœurs, il est presque inouï qu'un de leurs frères ait encouru une peine afflictive. Cet éloge, commun à tous les Baptistes, comprend dès lors ceux de France, vulgairement appelés Anabaptistes, par lesquels on finira cet article.

Enfans pacifiques d'ancêtres turbulens, ils sont

[1] De la civilisation des Tartares-Nogais, par M. de Gouroff, et Nouvelles annales des voyages, etc., par Malte-Brun, in-8°, Paris, 1819, tom. II, p. 116, etc.

les restes, 1°, de ceux qui, au seizième siècle, furent expulsés de la Suisse, où l'on en trouve encore dans l'Emmenthal, canton de Berne; 2°. de ceux qui furent bannis de Strasbourg par le magistrat, en 1546.

Disséminés au nombre peut-être de deux mille, dans ce qu'on appelait l'*Alsace*, la *Lorraine allemande*, le *Montbéliard*, et quelques contrées voisines, leur principale résidence est dans les Vosges, à Salm, jadis chef-lieu de la principauté de ce nom, où les voyageurs vont visiter les restes curieux de l'ancien château. Au pied de cette montagne et de celle du Donon, est situé le hameau de Salm, exclusivement habité par des Anabaptistes: rarement on en trouve d'établis dans les villes, ni même dans les villages. Ils préfèrent les métairies isolées. C'est un peuple pasteur qui s'occupe très-peu des arts. Presque tous sont voués aux travaux champêtres. Démarets a décrit dans l'*Encyclopédie méthodique* leur procédé pour la préparation des fromages, etc. Ils excellent dans celle des engrais, l'irrigation des terres, la manière d'élever, de soigner le bétail: aussi les propriétaires de nombreux troupeaux de vaches et de biens ruraux, les confient de préférence aux Anabaptistes, qui sont en général bons agriculteurs; Pezay, auteur des *Soirées alsaciennes*, se répand en éloges sur la tenue de leurs fermes [1].

[1] *Voy.* aussi Abrégé de l'histoire et de la statistique du

Ils portent la barbe; la plupart, mais pas tous, serrent leurs vêtemens par des agraffes, et n'ont ni boucles ni boutons, ce qui établit une petite divergence entre les *agraffés* et les *boutonnés*; ceux-là sont les plus stricts. Les cheveux sont tressés autour de la tête chez les femmes, et à tresses pendantes chez les filles; toutes affectionnent le petit bonnet noir et le mouchoir de même couleur. Les hommes se soumirent avec peine à porter la cocarde tricolore lorsqu'on en fit une obligation. Ils saluent en ôtant leur chapeau, ne tutoient pas comme les Quakers; mais, comme eux, ils s'abstiennent du serment et de porter les armes. La Convention, le 15 août 1793, voulait les y contraindre : ils proposèrent en échange de faire des charrois, ce qui fut renvoyé à un comité, puis accepté. Cependant quelques-uns de leurs conscrits préférèrent de servir plutôt que de se faire remplacer. Ils répugnent à remplir des fonctions civiles ou politiques, quoiqu'ils les regardent comme licites : ils n'ont pas acquis de biens nationaux, et l'on remarque, à leur éloge, qu'ils n'ont pas, comme tant d'autres, payé ou plutôt volé leurs créanciers, en s'acquittant avec des assignats qui n'étaient plus au pair du numéraire.

C'est une classe d'hommes, en général, très-ignorans, mais d'une conduite réglée. S'il arrive

ci-devant évêché de Bâle, par Charles-Ferd. Morel, in-8., Strasbourg, 1813, pag. 272 *et suiv.*

qu'une fille s'oublie au point de devenir mère, on lui coupe les cheveux. Elle est soumise à demander publiquement pardon à l'assemblée; même punition est infligée aux voleurs. Ils épousent rarement hors de leur secte. Les cérémonies religieuses du mariage sont très-simples; le ministre lit le texte de la Genèse, sur la création de la femme, et fait un petit discours. Le divorce est très-rare et ne peut avoir lieu que pour cause d'adultère.

Trois fois l'an ils s'abstiennent de viande, à Pâque, Pentecôte et Saint-Barthéllemi. Ils baptisent, par aspersion, à l'âge de onze ou douze ans les enfans, qui répondent la main sur le cœur; cette obligation de répondre par soi-même leur paraît tellement essentielle, que sans cela le baptême serait censé invalide, et ils le réitéreraient sur un individu qui voudrait s'agréger à leur secte. La cène est célébrée à Pâque, et communément à Noël. Aux funérailles ils ne chantent pas, mais le ministre fait quelques réflexions sur la briéveté de la vie, et lit leur office, qui se compose surtout d'oraisons, qu'on récite à genoux, il explique la Bible, et s'attache particulièrement à l'Apocalyse : ils doivent prier trois fois le jour; le matin, à midi et le soir. Les prières du matin et du soir se font en commun dans la famille; il en est de même des prières, avant et après le repas, auxquelles ils ne manquent jamais. Ici s'intercale de nouveau une réflexion d'une jus-

tesse extrême, par le cardinal Maury : « Le riche » s'assied à une table chargée de mets exquis et » abondans, sans penser, sans parler à celui qui » les lui donne; le pauvre va rassasier et sou- » vent tromper sa faim par une nourriture ché- » tive et grossière, et, avant de la prendre et après » l'avoir prise, il élève son âme vers l'auteur de » tous les biens. »

Catrou s'est trompé en disant que les Baptistes n'ont pas de temples : ils en ont à peu près dans tous les pays; et son assertion n'est vraie qu'à l'égard des Anabaptistes français, à raison de leur petit nombre et de l'exiguité de leurs moyens. Il est même rare qu'ils aient un lieu fixe pour leurs assemblées religieuses; la plupart sont ambulantes.

La seule liturgie reçue parmi eux est consignée dans un petit livre in-12 intitulé : *Confession de foi chrétienne des Chrétiens sans défense*, *connus dans les Pays-Bas sous le nom de* Mennonites, traduite d'une édition allemande de 1711, et imprimée en 1771, sans nom de lieu. Cette confession, rédigée à Dordrecht, en 1632, fut approuvée par ceux d'Alsace en 1662. A la suite est un sermon prêché en 1750, à Altona, par un de leurs ministres. On voit dans cette confession de foi qu'ils approuvent le lavement des pieds [1], et qu'ils ont des diaconesses. La prière du soir est suivie

[1] *Voy.* art. XI, pag. 28.

d'une autre très-courte, dans laquelle ils demandent à Dieu de les garder, en disant : *Fais camper tes saints anges autour de nous* [1].

Dans le cours de la terreur révolutionnaire, les Protestans et les Juifs furent peu inquiétés; les Anabaptistes ne le furent jamais. Le fléau de la persécution tomba sur les Catholiques.

SABBATARIENS, OU SABBATAIRES. — Les rédacteurs de la confession d'Augsbourg avaient examiné si le sabbat, dans la loi mosaïque, et le dimanche substitué au sabbat dans la loi nouvelle, étaient de droit divin. Dans la Grande-Bretagne, les Presbytériens adoptèrent l'affirmative, les Épiscopaux prétendirent qu'il était seulement d'institution ecclésiastique; mais nulle part cette question ne fut aussi amplement débattue qu'en Hollande. On peut en voir les détails dans l'ouvrage de Vlak, publié en 1686 [2].

A cette discussion s'en joignit une autre, celle de savoir si le sabbat seul, ou conjointement avec le dimanche, était encore obligatoire pour les Chrétiens. Cette controverse, vivement agitée en Angleterre dès le seizième siècle, le fut de nouveau dans le dix-septième. Pagitt, dans son *Hérésiographie*, a donné un petit article sur les Traskites, ainsi nommés de Jean Traske, qui soutenait la nécessité d'obéir aux préceptes de l'ancienne loi,

[1] *Voy*. pag. 79.

[2] *V*. Tom. 1, de l'Histoire des sectes, pag. 229 *et suiv*.

CHAPITRE II.

ARMINIENS OU REMONTRANS.

Calvin avait enseigné que, de toute éternité, Dieu a prédestiné les hommes, les uns au salut, les autres à la damnation éternelle, par un décret absolu indépendant de leurs œuvres. Bèze, Piscator, Zanchius, Ursin, etc., adoptèrent cette doctrine. Ceux qui la soutenaient furent appelés *Supralapsaires*, on appela *Sublapsaires* les partisans du système que l'élection et la réprobation sont conditionnelles ou déterminées d'après la prévision divine de la persévérance des uns dans le bien, des autres dans le mal.

La doctrine de Calvin fut combattue par Arminius, né en 1560, à Oude-Water, d'abord ministre à Amsterdam, ensuite professeur de théologie à Leyde, où ses leçons étaient goûtées par un nombreux auditoire. Dans un sermon il avait dit, ou plutôt répété, d'après François Junius, que Dieu n'avait pas envoyé de lettre de divorce à l'Église de Rome.

Gomar, professeur de théologie dans la même

université, s'éleva contre Arminius, qui, étant mort en 1607, fut remplacé dans sa chaire par Worstius, malgré les efforts de Gomar pour empêcher cette nomination. Voilà donc en présence deux partis puissans et très-échauffés, Arminiens et Gomaristes. Ceux-là reprochaient à leurs adversaires de faire Dieu auteur du péché; ceux-ci les accusaient d'affaiblir les droits de Dieu sur le cœur humain, et la puissance de la grâce. Les boutiques de barbier étaient communément les lieux où hommes, femmes, enfans réunis, s'escrimaient les uns contre Worstius, les autres contre Gomar.

En 1610, les Arminiens présentèrent aux états de Hollande une requête ou remontrance d'où leur vint le nom de *Remontrans*, qu'ils préfèrent à celui d'Arminiens. De part et d'autre, les prédicateurs faisaient retentir les chaires de leurs déclamations, et soulevaient les esprits. Les Gomaristes, disant que Satan avait été le premier Arminien, leur reprochaient de tirer Pélage de l'enfer pour le mettre au ciel. Le magistrat prescrivit aux deux partis de se tolérer, et les états confirmèrent cette ordonnance. La dispute théologique devint une querelle politique, et comme il arrive presque toujours dans les affaires de ce genre, le zèle religieux fut le prétexte dont se couvrit l'ambition. Le prince Maurice de Nassau persécuta les Arminiens; alors les Gomaristes ou *Contre-Remontrans*, étayés de son autorité, firent convoquer le synode de Dordrecht, commencé en

novembre 1618, et terminé le 26 avril 1619, auquel assistèrent des députés Calvinistes d'Angleterre, de Suisse, de Brême, de Hesse et du Palatinat [1].

A la tête des Arminiens figurait alors Episcopius, né en 1583, professeur de théologie à Leyde, au dire duquel Dieu nous a donné peu de choses à croire, mais beaucoup à pratiquer. Il réclama pour ses coreligionnaires le droit de siéger au synode; on consentait à les admettre, comme accusés; mais, voulant y figurer comme juges, ils furent éconduits et condamnés. On leur lut la sentence, et on refusa de leur en donner copie. Le synode établit, comme dogme, la prédestination par décret éternel, sans prévision des mérites; on destitua les ministres Arminiens, dont soixante-dix signèrent l'acte de cessation, vingt-deux révoquèrent ensuite leur signature, mais plus de quarante quittèrent les Remontrans. La plupart s'aggrégèrent aux Réformés. Quelques-uns se firent Catholiques, ainsi que le professeur Bertius, chassé de sa chaire pour la même cause; d'autres s'éloignèrent de toute société chrétienne. A ces trois classes, l'historien Brandt, ministre Remontrant lui-même, ajoute une quatrième, de ministres qui tombèrent dans le déréglement des mœurs [2]. On exigea des maîtres d'école et même

[1] *Beytrage zur kenntniss der geschichte der synode von Dordrecht*, etc., von Mathias Graff, in-8°., Basel, 1825.

[2] Histoire abrégée de la réformation des Pays-Bas, tra-

des organistes, la souscription aux canons du synode. Quelques-uns refusèrent. Un organiste ayant dit que si on voulait mettre ces canons en musique, il les jouerait sur ses orgues, mais qu'il ne les signerait pas, fut privé de son emploi [1]. On ferma leurs églises, et le troupeau dispersé fut en butte aux vexations du parti triomphateur qui dirigea contre eux la double artillerie de l'enseignement public et de la puissance civile. Cependant les rigueurs s'adoucirent insensiblement, à tel point qu'en 1624, les ministres exilés ayant obtenu la permission de rentrer, ils ouvrirent des églises, et fondèrent à Amsterdam un collége où Épiscopius fut professeur.

Trois ans auparavant, ils avaient imprimé à Harderwick, leur confession de foi. Dans la préface, on discute l'utilité des déclarations de ce genre, que la plupart des Protestans actuels regardent comme une infraction à la liberté de conscience. Ils publièrent la leur, non comme une règle immobile, mais comme une manifestation de leurs sentimens. C'est un *étendard* de ralliement à la doctrine qui leur paraît approcher le plus de la vérité, *ad veritatem quam proximè accedere*. Ils désirent qu'on embrasse cette doctrine, non pour être sauvé définitivement, mais

duite du hollandais de Gérard Brandt, in-12, La Haye, 1726, tom. II, pag. 196 et pag. 242 *et suiv*.

[1] *Ibid.*, pag. 189.

pour se préserver de l'erreur; dans la même page, les auteurs annoncent qu'il y a peu d'articles dont la connaissance et la croyance soient indispensables pour le salut : vient ensuite la profession de foi par laquelle ils rejettent le décret de réprobation absolue, et la prédestination telle qu'elle est professée par le synode de Dordrecht. En général, on entrevoit, dans cet ouvrage, que les auteurs sont *Latitudinaires* [1]. Aussi un écrivain récent assure que les Arminiens modernes, d'après les idées de leur chef, ouvrent la porte du salut à toutes sortes de Chrétiens, excepté aux *Papistes* [2].

Klupfel, professeur à l'université de Fribourg en Brisgaw, trouve une différence notable entre les anciens Remontrans et les nouveaux. Les premiers paraissent avoir eu spécialement à cœur de mitiger la doctrine Calviniste, et d'établir les quatre points suivans : 1°. Il n'y a pas de décret de prédestination, ni de réprobation absolue; 2°. Jésus-Christ est mort pour tous; 3°. la grâce n'est pas irrésistible ; 4°. les justes peuvent perdre la grâce sanctifiante [3].

[1] *Confessio fidei, sive declaratio pastorum qui in fœderato belgio Remonstrantes vocantur, super præcipuis articulis religionis christianæ*, in-8°., Herder-Wici, 1622. — Voy. aussi *De Historiâ dogmatum arminianorum dissertatio*, etc., par Gs. Frank, professeur de théologie à Kiel, in-8°., Kiel, 1813.

[2] Dictionnaire de Robinson, etc., article *Arminiens*.

[3] Klupfel, *institutiones*, *pars* 1ª. *proleg. de diversis relig. sectis*, pag. 131 et 229.

Outre les savans dont on a cité les noms, les Arminiens comptent dans leur secte des hommes très-distingués, Grotius, Courcelles, Limborch, le Clerc, Locke, Tilène, Newton, Clarcke, Boyle, Wetstein, Whitby, Taylor, Fellowes, etc., etc.; mais cette liste contient plusieurs noms que les Sociniens revendiquent.

On a vu que les théologiens anglicans, incertains si leur Église est Calviniste ou non, accumulant les écrits sur ce sujet, et que, dans cette dispute très-échauffée, figure l'évêque Prettyman, qui a publié sa *Réfutation du Calvinisme*. On tient pour avéré, que, depuis Laud, archevêque de Cantorbéry, sous Charles Ier., la grande majorité du clergé anglican penche vers l'Arminianisme. L'archevêque Tillotson, le docteur Barrow et d'autres, avaient adopté, en la modifiant, cette doctrine qui a fait aussi de grands progrès dans l'Église d'Écosse; elle est admise chez les Quakers, les General-Baptistes, les Moraves et les Méthodistes-Wesleyens; John Wesley fit imprimer, en 1778, une nouvelle apologie de leur doctrine[1], contre laquelle parurent divers écrits, dont un par Will. Huntington, est intitulé : *Funérailles de l'Arminianisme*[2], où il n'épargne pas les in-

[1] *The question What is an Arminian? Answered by a lower of free grace*, in-12, London, 1798.

[2] *The funeral of arminianism*, in-8°., 4e. édition, London, 1814, p. 65, 72, 75, etc.

jures au pape et à l'Église Catholique. La doctrine préconisée par Wesley lui paraît un poison, une rébellion contre Dieu et sa parole. Les ouvrages *papistes* ne lui offrent rien de si révoltant que les hymnes de Wesley, et particulièrement son sermon sur *la grâce libre*.

D'après ce qu'on vient de lire, on voit que l'Arminianisme, frère du Pélagianisme, très-répandu dans beaucoup de sectes protestantes, a parmi elles un nombre d'adhérens beaucoup plus considérable que ceux qui sont réunis en corporation séparée. Celle-ci compte environ trente Églises en Hollande, et une à Friedrichstat dans le Holstein.

En 1796, les Remontrans adressèrent aux Gomaristes, et en général aux Protestans des Provinces-Unies, une invitation à se réunir; les Églises Wallones, assemblées en synode à Gorcum, y répondirent le 14 juin 1798, par une lettre très-affectueuse, et dans laquelle ils réprouvent le ton décisif en matière de religion [1]. Le jurisconsulte Sinkel en prit occasion d'écrire aux députés de la communion Arminienne, pour leur recommander une réunion bien plus étendue, non-seulement entre eux, mais encore avec les Catholiques, comme la seule praticable. Les Remontrans ayant

[1] Lettre arrêtée au synode des Églises wallones de la république batave, etc., à la confrérie des Remontrans, 3 pages in-folio.

exposé à Sinkel les raisons pour lesquelles ils avaient restreint leur invitation aux Protestans, il répondit, en s'appuyant d'une autorité non suspecte, celle de Grotius, Arminien qui ne voyait aucun rapprochement possible entre les Protestans, à moins qu'ils ne s'unissent aux Catholiques. Il fortifiait cette considération par un aveu du même Grotius, que si Dieu avait permis la corruption des mœurs à Rome, du moins la doctrine y avait conservé son intégrité. Daillé lui-même, Claude et le synode national des Réformés français à Charenton, avaient déclaré que l'Église romaine a conservé les vérités fondamentales, qu'ainsi l'essence de la religion étant permanente, elle a retenu tout ce qui est nécessaire au salut, et ses pasteurs ont la véritable mission.

Un ministre Remontrant, qui, pendant environ un quart de siècle, a exercé le ministère dans sa communion, le docteur Bruining, admettrait volontiers un concile œcuménique, tel que celui de Constance, pour négocier cette affaire; mais il nous parle de « beaucoup d'hommes *éclairés* qui » voudraient subordonner la théologie chrétienne » aux besoins de nos jours [1]. » Des tentatives de ce genre échoueront toujours contre l'immobilité des dogmes catholiques, et malheur à tous

[1] Les premiers principes de la théologie, etc., par Bruining, in-8°., Leyde, 1809. — *Voy.* avant-propos, pag. 1 et p. 27, etc.

ces réformateurs, qui prétendent assouplir les principes inflexibles de l'Évangile pour les faire concorder avec les caprices des passions.

La rigidité Gomariste est grandement adoucie par l'organisation nouvelle des Églises réformées dans les Pays-Bas. Les mesures prises en 1816, attestent une propension marquée à faire disparaître les divergences d'opinions.

Une coutume adoptée depuis le synode de Dordrecht, soumettait les aspirans au ministère à un examen spécial sur cinq articles de foi adoptés par le synode contre l'Arminianisme qu'ils étaient obligés de réfuter *ex professo*. Cet usage est aboli. Les candidats devaient en outre souscrire une formule qui proscrivait les opinions des Remontrans. Une formule nouvelle impose seulement l'obligation de conformer l'enseignement à la Sainte-Écriture ce qui laisse la plus grande latitude à l'interprétation; les Remontrans, comme les autres, défèrent à cette invitation.

Les décrets du même synode, en 1818 et 1819, ont statué que les membres de toutes les communautés Protestantes (donc aussi les Remontrans), seraient admis à la cène dans les Églises réformées, ci-devant appelées Gomaristes, sur la simple exhibition d'un certificat de confirmation dans la foi chrétienne, et ce synode recommande aux ministres d'étendre leurs soins à toutes les sectes dissidentes de Protestans dans les lieux où celles-ci n'ont pas de communantés spéciales.

Ces mesures annoncent une tendance marquée à une fusion de culte extérieur sans profession de foi, sans idée fixe sur la croyance; car, en se bornant à dire qu'on adopte l'Évangile, en secouant toute autorité pour en fixer l'interprétation, c'est ouvrir la porte à toutes les sectes. Alors ces sociétés n'auront plus de lien commun que l'aversion persévérante contre l'Église catholique.

CHAPITRE III.

LABADISTES.

Labadie, né à Bourg en Guyenne, l'an 1610, fut, pendant quinze ans, de la société des Jésuites, qu'il quitta malgré eux, car il est faux qu'ils l'aient chassé; et Gmeiner, après Mosheim, n'aurait pas répété ce mensonge [1], s'il avait lu dans Niceron les lettres de Goujet [2] : elles prouvent que Labadie, ayant plusieurs fois sollicité sa sortie des Jésuites, qui la lui refusaient, obtint enfin un congé *honorable* en 1639. Il n'est question que de rétablir la vérité des faits, car cela ne prouve rien contre la société, pas plus que ne prouvent contre des hommes distingués les liaisons momentanées de Labadie avec l'abbé de Saint-Cyran, et avec Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, dont le clergé de France a sollicité la canonisation. Mais souvent la haine aveugle fait taire la

[1] *Gmeineri Xaverii epitome historiæ ecclesiasticæ novi testam.*, 2 vol. in-8°., Græcii, 1783. *Voy.* tom. II, pag. 578.

[2] Niceron, etc., tom. XX, pag. 140 *et suiv.*

prudence, et les Jésuites, ayant voulu dénigrer Port-Royal à l'occasion de Labadie, firent circuler un libelle *anonyme* (on s'en doute bien), intitulé : « Le grand chemin du Jansénisme au calvinisme, enseigné par le sieur Labadie. » C'était une insigne maladresse, car, cet apostat ayant été leur confrère, pouvait de même enseigner le grand chemin du *jésuitisme*, au *jansénisme*, au *calvinisme*, au *libertinage*, etc. Cette mauvaise foi leur fit du tort, surtout lorsque, dans le public, furent répandues et lues avec avidité une lettre du célèbre Arnauld, en réponse à ce libelle, et la *Défense de la piété et de la foi*, par le docteur Hermant, chanoine de Beauvais[1]. Il prouve que les plus grands saints ont quelquefois été trompés par des imposteurs hypocrites. Celui dont il s'agit n'avait-il pas également trompé Caumartin, évêque d'Amiens, qui le fit chanoine ? et l'archevêque de Toulouse, qui ensuite le condamna pour avoir introduit les désordres de l'illuminisme dans un couvent de religieuses de son diocèse ?

Labadie, sorti de chez les Jésuites malgré leurs instances pour le retenir, entra chez les Carmes, où il resta peu de temps. Puis il apostasia ; et,

[1] *Voy.* dans les œuvres d'Arnauld, édition in-4°., tom. XXIX, cette lettre qui est d'environ 80 pages, et *Défense de la piété et de la foi de la sainte Eglise cathol. et rom., contre les mensonges, les impiétés et les blasphèmes de Jean Labadie, apostat, (par le sieur de Saint-Julien;)* Godefroi Hermant, in-4., Paris, 1651.

après avoir écrit qu'il détestait le calvinisme et s'être plaint de ce qu'on lui attribuait du penchant vers le calvinisme, il l'embrassa, soutint qu'il l'avait toujours professé secrètement [1], et fut ministre successivement à Montauban, Orange, Genève, Middelbourg. Doué d'une élocution facile, il prêchait un genre de spiritualité et affectait une ferveur qui trompa bien des gens en Hollande, à tel point, que beaucoup de Calvinistes se firent Labadistes [2], ce qui le brouilla avec les ministres réformés; puis condamné par le synode Wallon, tenu à Huesden en 1666, il fut déposé, en 1669, par celui de Dordrecht. Plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent; et divers écrits répandus dans le public, après avoir rappelé qu'il avait été instruit *aux pieds des Gamaliel de l'ordre de Loyola* [3] démasquèrent les jongleries, et révélèrent les turpitudes d'un homme [4] qui, alors même, préten-

[1] Hermant, pag. 87 *et suiv.*, et pag. 156.

[2] Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des 17 provinces des Pays-Bas, in-fol., tom. II, Louvain, 1770, par Pacquot, pag. 533.

[3] Histoire curieuse de la conduite et des vrais sentimens de Jean Labadie, in-16, La Haye, 1670, p. 9, etc.

[4] Motifs qui ont obligé Antoine de la Marque de sortir de la maison du sieur Jean Labadie, in-12, Amsterdam, 1670. — Galbanum jésuitique, ou quintessence de la sublime théologie de l'*archi-coacre*, Jean de Labadie, 2e édit., in-12, Cologne, 1668. — Le Sifflet jésuitique, ou abrégé du galimatias pieux, avec quoi l'*archi-coacre*, Jean Labadie, attrape les simples, in-12, Cologne, 1669.

dait réformer les Réformés. Il se fit chef de secte, prononça magistralement que les jours de *clarté de Dieu et de liberté d'esprit* étaient venus, que le temps des ombres était passé, et devait céder à la loi du Saint-Esprit [1].

Turbulent, visionnaire, hypocrite, aimant la bonne chère, subjugué par une imagination ardente et des passions lascives, Labadie avait laissé partout les traces et les souvenirs des égaremens de son esprit et de son cœur; et partout, dit Senebier, il portait le trouble avec lui [2].

Il avança, comme point doctrinal, que Dieu peut tromper les hommes, et que plusieurs fois il a usé de ce pouvoir; que la Bible, insuffisante pour instruire les Chrétiens, doit avoir pour supplément *l'inspiration intérieure*; que la véritable Église ne connaît pas de rangs ni de subordination; que les biens doivent être communs; que, dans l'état de contemplation, on ne doit pas s'inquiéter des mouvemens du corps.

Soit comme prêtre catholique, soit comme ministre protestant, Labadie, qui avait toujours montré beaucoup de propension à diriger des dévotes dont il était entouré, se décria par ses familiarités avec elles, car il admettait dans la pratique les conséquences de son principe quiétiste,

[1] *Ibid.*, pag. 468.

[2] Histoire littéraire de Genève, in-8°., Genève, 1786, tom. II, pag. 208 *et suiv.*

et tous les excès reprochés aux sectateurs de Molinos. Une foule d'anecdotes scandaleuses, citées dans divers auteurs, prouvent que, suivant l'expression de Niceron, il commençait par l'esprit et finissait par la chair. Il paraît même qu'il était Adamiste, car il avait composé une ode très-longue, dans laquelle il décrit, en style obscène, une danse vraie ou fictive d'Adamites et de faux prophètes.

Labadie, secondé par Pierre Yvon de Montauban, et du Lignon de Marvejols, qui étaient les plus remarquables de ses disciples, réunit à Middelbourg une petite église, qui bientôt se grossit d'une foule d'adhérens des Provinces-Unies. Avec eux il passa de Middelbourg à Amsterdam; de là en Frise. Ils tentèrent d'y former une congrégation, où les biens seraient possédés en commun, et dans laquelle ne serait pas établie la loi du célibat[1]. Ce projet ayant avorté, ils passèrent, en 1670, à Hervorden, en Westphalie, sous la protection de la princesse Élisabeth, fille de l'électeur Palatin, qui fut en relation épistolaire avec Descartes. Persuadée que Labadie connaissait les voies du ciel, elle était entièrement préoccupée des systèmes de cet imposteur, ainsi que la célèbre Anne-Marie Schurman. Celle-ci tenait pour certain que Dieu révèle quelquefois aux vrais Chrétiens des

[1] *Ulrici Huberi de jure civitatis*, in-4°., Franequeræ, 1713, pag. 373.

choses incompréhensibles à la nature dépravée, et même aux anges [1]. Elle suivit Labadie partout; il avait tenté, mais sans succès, de se lier avec Antoinette Bourignon, dont les rêveries furent réduites en système par Poiret.

La secte, ayant été chassée de Hervorden, se transporta, en 1672, à Altona, où, deux ans après, mourut Labadie, entre les bras d'Anne-Marie Schurman, qui lui survécut et mourut en 1678 [2].

Walchs [3] donne le catalogue des ouvrages publiés par les défenseurs et par les antagonistes de Labadie. Les écrits de ce dernier, au nombre de quarante-neuf, s'annoncent sous des titres bizarres: *Le Héraut du grand roi Jésus*, *le Chant royal du roi Jésus-Christ*, *les divers Hérauts de la pénitence du monde*, *les Saintes décades des Quatrains de piété*, etc.

Après la mort de Labadie, son successeur, Pierre Yvon, épousa clandestinement une fille du gouverneur de Nimègue, et se retira, avec sa femme et ses trois sœurs, dans les villages de Wievert et Brittwerd, situés en Frise, à deux lieues sud-ouest de Lewarden. La seigneurie de

[1] *Voy.* une bonne dissertation intitulée: *Matæologia Labadiana qua potiora*, etc., par Fr. Mayer, in-4°., Wittenberg, 1685, pag. 10.

[2] *Molleri Cimbria litterata*, in-fol., Hauniæ, 1744, tom. III, pag. 35 *et suiv.*, et 71 pages; et Henke, *Allgemeine geschichte*, tom. IV, pag. 330 *et suiv.*

[3] Walchi. tom. II, pag. 48, 54.

ces villages leur appartenait. Là se réunirent beaucoup des sectateurs de Labadie. La république les y laissa vivre en paix, d'après la déclaration d'Yvon, à Herman Witsius, qu'ils admettaient tous les principes de la théologie des Réformés, qu'ils n'en différaient que sur quelques articles de discipline et de morale, qui n'intéressaient pas le fond de la religion. Ils donnèrent à leur société le titre d'*Église de Jésus-Christ retirée du monde*. En 1725, ils n'avaient plus de ministres, parce que, disaient-ils, depuis la mort de Labadie et d'Yvon, il n'y a plus de vocation légitime. Henri Bolingbroke, commis du gouvernement hollandais à Surinam, assure que le premier noyau de la colonie, à Paramaribo, fut formé par des réfugiés français, des Labadistes [1] et des Juifs.

Dans l'*Histoire des cérémonies religieuses*, on lit que les restes du Labadisme subsistaient dans les provinces de Frise et de Groningue [2]. Chauffepié révoque en doute cette assertion; il ne croit pas qu'il existe encore de Labadistes, proprement dits, quoiqu'il y ait parmi les Réformés d'Hollande des dévots qui, à beaucoup d'égards, partagent leurs idées. Pacquot dit qu'en 1770 les Labadistes, réduits à un petit nombre, subsistaient encore dans les Provinces-Unies [3]. On assurait

[1] *A voyage to Demerari*, etc., 1808, London, p. 73.
[2] Tom. IV, pag. 324.
[3] Mémoires pour l'histoire des Provinces-Unies, t. III, pag. 533 et 540.

dernièrement que, vers Crévelt, la secte s'était maintenue; des renseignemens certains attestent le contraire : ainsi les Labadistes n'ont plus d'Église visible; mais en Allemagne, en Hollande, et même en France, il est encore un certain nombre d'individus qui, doués d'ailleurs de vertus et de connaissances, admirent les rêveries de Labadie, Boëhm, Jeanne Léade, Swedenborg, Poiret, la Bourignon, etc.

CHAPITRE IV.

FIGURISTES, COCCEIENS, VOETIENS, ETC.

Sous le nom de Figuristes ont été désignés des théologiens qui dans l'Ancien Testament, ne voyant guère que des types du Messie et de son Église, envisagent ce livre comme l'histoire anticipée du Nouveau. Ils s'autorisent de l'exemple de Jésus-Christ, qui s'applique lui-même divers passages de l'Écriture, et de l'exemple des apôtres. Saint Paul dit, en parlant de l'histoire des Hébreux : « Toutes les choses qui leur arrivaient » étaient des figures, elles ont été écrites pour » nous servir d'instruction, à nous autres qui nous » trouvons à la fin des temps [1]. »

Interprètes fidèles, les Pères de l'Église ont, en général, suivi cette méthode, sur quoi saint Augustin, avec sa justesse énergique, nous dit : « L'Ancien Testament est le voile du Nouveau, » le Nouveau est la manifestation de l'Ancien [2]. »

[1] 1ª. Corinth., c. X, v. 11.

[2] *De civitate Dei*, lib. 16, cap. 26.

Les Juifs, préoccupés d'un bonheur temporel et d'une domination terrestre, n'ont vu dans les promesses divines qu'un Messie charnel; bornés à la lettre qui tue, ils n'ont pas saisi l'esprit qui vivifie. Une multitude de faits, consignés dans les livres saints, sont reconnus et cités dans toutes les périodes de la tradition, comme simultanément historiques et figuratifs.

Le passage de la Genèse, concernant la femme qui écrasera la tête du serpent, n'est-il pas l'annonce de la nouvelle Ève et la promesse du Rédempteur? Ce Silo qui doit venir, ce sceptre de la maison de Juda, cette tige de Jessé qui fleurira, cette vierge qui enfantera un fils à Bethléem, sont-ils susceptibles d'un autre sens que la venue du Messie? Dans l'arche de Noë, les Pères nous montrent le type de l'Église, hors de laquelle le salut n'existe pas [1];

Dans le sacerdoce de Melchisedeck, celui du Verbe incarné;

Dans Isaac, portant lui-même le bois destiné au sacrifice, et dans l'immolation de l'agneau Pascal, le type de Jésus-Christ portant sa croix pour être immolé sur le Calvaire;

Dans les victimes de la loi mosaïque, l'oblation sans tache, prédite par Malachie, qui sera célébrée sur toute la terre.

[1] *Sancti Hieronimi epistola ad Damasum papam, epistol.* 14, *aliàs* 57.

Dans la manne du désert, la cène eucharistique, et ce *pain des anges*, comme l'appelle le Psalmiste ;

Dans Jonas, renfermé pendant trois jours dans les entrailles d'un cétacée, le Sauveur sortant du tombeau le troisième jour après sa mort ;

En un mot, dans les psaumes et les prophéties, une suite de figures et d'emblèmes de la nouvelle alliance, le miroir historique de l'avenir et des persécutions qui affligeront l'Église.

Quand Duguet publia ses *Règles pour l'intelligence des Saintes-Écritures*, cet ouvrage excita une sensation dont aujourd'hui on se ferait difficilement une idée ; attaqué avec âcreté par Debonnaire, et travesti calomnieusement par une foule d'adversaires, mais défendu avec talent et modération par de bons écrivains, cet ouvrage enfin triompha de l'esprit de parti qui avait suscité les hostilités. Les Anti-Figuristes s'acharnèrent particulièrement contre l'explication du chapitre XI de l'Épître aux Romains, sur la conversion des Juifs. Cette annonce, présentée par Duguet à Bossuet, fut saisie par ce génie sublime, comme une vérité qui indique les ressources du christianisme dans les derniers temps ; qui offre des consolations dans la douleur causée par l'apostasie des Gentils ; qui à l'Église, dans sa caducité, rendra la vigueur de sa jeunesse, quand les enfans d'Israël, reconnaissant le Messie dans celui que

leurs pères ont percé [1], entreront au bercail du véritable pasteur, et signaleront leur zèle pour la propagation de l'Évangile.

En 1727, Joubert avait publié un écrit sous ce titre : *De la Connaissance des temps par rapport à la Religion.* Cet ouvrage lumineux dévoile les maux de l'Église, le mystère d'iniquité dans son commencement, ses progrès, sa consommation. L'année suivante parut son « Explication de » l'histoire de Joseph, selon les divers sens que » les saints Pères y ont aperçus, avec une disser- » tation préliminaire sur les sens figurés de l'Écri- » ture [2]. Ils abondent dans les prophètes, et même dans les livres historiques, où la sagesse éternelle a exposé, sous le sens de la lettre, un sens plus relevé. C'est un canevas sur lequel on reconnaît des traits nouveaux qui enrichissent le premier dessin. Dieu seul, maître des temps et des événemens, a pu former ainsi le tableau des siècles futurs. Mais la connaissance de ces figures n'est pas abandonnée au caprice individuel. Les règles tracées par saint Augustin ramènent constamment à la tradition. En partant de là, Joubert publia, en 1741, son *Traité sur le caractère essentiel à tous les prophètes.* Puis, en 1744, trois lettres sur l'interprétation des Saintes-Écritures ; il y

[1] Joan., Evang., 19. 37.

[2] Explication de l'histoire de Joseph, in-8°., 1728, pag. 12, 119, 122, 143, etc.

prouve que les principes de ceux qu'on nomme Figuristes, sont ceux des saints Docteurs. C'est en marchant sur leurs pas, que Sacy, d'Asfeld, Duguet, d'Etemar, ont donné des commentaires qui éclairent l'esprit et qui parlent au cœur; mais l'abus est à côté des meilleures choses. N'a-t-on pas vu des hommes, les uns trompeurs, les autres trompés, appliquer le sens figuratif au charlatanisme des convulsions ?

En évitant cet écueil, en suivant la route tracée par les Pères, un savant orientaliste, le président Agier, décédé en 1823, fut un des écrivains qui ont le plus approfondi les livres saints. On ne peut trop recommander son traité, intitulé : *Prophéties éparses sur Jésus-Christ*, et ses explications des Psaumes, des Prophètes et de l'Apocalypse. Son travail n'a pas le caractère philologique des auteurs allemands. La différence est sensible quand on compare sa traduction d'Isaïe, à celle du même prophète, par Gesenius, qui abonde en scolies, dont plusieurs, très-curieuses, auraient relevé le mérite du travail d'Agier. Pour obvier aux atteintes de la critique, ajoutons que parmi les explications de ce dernier, quelques-unes sont seulement conjecturales, et il les donne comme telles; mais de toutes parts, dans son ouvrage, reluit le talent d'un homme consommé dans la science des Écritures; de nos jours, rien n'a paru plus instructif, plus édifiant, et l'on peut justement, comme à beaucoup d'ouvrages

sortis de l'école de Port-Royal, appliquer la comparaison des greniers de Joseph, auxquels il faut recourir dans les temps de disette.

Le Figurisme excita jadis chez les Protestans hollandais de vives contestations. Cocceius, né à Brême en 1603, mort professeur à Leyde en 1669, trouvait partout dans la Bible des figures et des mystères. Voët, professeur à Utrecht, son contemporain, n'en trouvait presque nulle part; de là, entre les ministres Calvinistes, les uns Cocceiens, les autres Voëtiens, une dispute qui est à peine terminée. Les premiers insistaient sur les types du Messie, contestés par Voëtius et Grotius, quoique ce dernier, au dire de Richard Simon, ait été mal à propos taxé de socinianisme [1].

On a ridiculisé Cocceius, qui, à des vues saines mêlant des idées singulières, veut que le cramoisi soit l'emblème de l'humilité, et le bleu celui de la grâce. Dans le cantique des cantiques, l'épouse, ses chèvres, le troupeau de l'époux, sa barbe, ses cheveux, ceux de l'épouse, le muguet, le jardin, les arbres, les convives invités à manger ses fruits, tout cela, selon Cocceius, signifie également les fidèles; les lèvres de l'époux, et même le goupillon qui servait à la purification des lépreux, sont des emblèmes de la Trinité.

Dans le cantique, il trouve l'histoire des états, des villes, des princes, des docteurs de l'Allemagne;

[1] Niceron, tom. VIII, pag. 205.

Dans Isaïe, l'abdication de Charles-Quint [1]; l'histoire et la mort de Gustave Adolphe [2]; la mort de Charles Ier. d'Angleterre [3].

Les sermons des Cocceiens retraçaient à peu près les mêmes bizarreries; ils traitaient d'ignorans les Voëtiens, qui, à leur tour, n'épargnaient pas les sarcasmes. Un professeur de Franeker prétendit les caractériser tous, en disant que les Cocceiens étaient ceux qui savaient quelque chose, et les Voëtiens ceux qui ne savaient rien.

Dans le grand nombre d'écrits occasionés par cette dispute, le plus remarquable est celui que publia, sous l'anonyme, le ministre Pierre Jaucourt. Il ne rejette pas entièrement l'interprétation allégorique, mais il ridiculise, sans ménagement, l'extension que donne Cocceius à son système, que Jaucourt appelle *typomanie* [4]. Car, selon Cocceius, les textes sacrés renferment tous les sens qu'ils peuvent comporter [5], ce qui offre

[1] Isaïe, 14 et 23.

[2] *Ibid.*, 33.

[3] *Ibid.*, 24; et Apocal., 16.

[4] Entretiens sur les différentes manières d'expliquer l'Écriture et de prêcher de ceux qu'on appelle *Coccéiens* et *Voëtiens* dans les Provinces-Unies, in-12, Amsterdam, 1707. — *Voy.* aussi Niceron, tom. VIII, pag. 215 *et suiv.*, et le supplément du Journal des Savans, de septembre 1708.

[5] Rosenmuller, *Consectaria historiæ interpretationis*, etc., 1re partie, pag. 240 *et suiv.*

aux imaginations vagabondes une latitude illimitée.

Du temps de George second d'Angleterre, un taillandier de Wolverhampton, nommé Elwal, aspirant à devenir chef de secte, soutenait, que dans l'Ancien Testament, rien n'est typique, qu'il fallait prendre tout à la lettre, et que les observances mosaïques continuaient d'être obligatoires. Pour prêcher d'exemple, il laissa croître sa barbe, s'affubla d'un costume judaïque, et perdit son temps à pérorer, ce qui fit naître une dispute entre lui et un nommé Barter, auquel il proposa une conférence publique. Il invita même le roi George à s'y rendre avec mille ou deux mille de ses gardes. Elwal fut traduit en jugement comme hérétique [1].

Un Anglais très-érudit, mort en 1807, Édouard King, soutenait que les découvertes dans l'histoire naturelle et la physique n'étaient que l'accomplissement de prophéties emblématiques de l'Écriture; saint Jean-Baptiste était un ange envoyé du ciel, le même qui autrefois avait existé sur la terre dans la personne d'Élysée [2]. Ces aberrations n'ont pas du moins le caractère profanateur, et presque blasphématoire de certaines

[1] *The life of Samuel Johnson*, etc., by James Boswel, in-8°., London, 1816, tom. II, pag. 167 et 168.

[2] *Voy.* ses fragmens littéraires, son histoire des anciens châteaux, etc.

applications faites par des prêtres et des évêques de nos jours aux puissans de la terre. Voyez, au tome second de cette histoire, l'*Essai sur l'idolâtrie politique*, auquel on pourrait ajouter un vaste supplément.

CHAPITRE V.

BORRÉLISTES, VERSCHORISTES OU HÉBREUX; ET HATTEMISTES RAINSBOURGEOIS OU COLLÉGIENS; SOCIÉTÉ DE *CHRISTO-SACRUM.*

Adam Borrel de Tecland, citoyen de Magdebourg, versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, commença, vers l'an 1670, à dogmatiser dans la ville d'Amsterdam; il était frère de Borrel, ambassadeur de la république en France. Stoup, dans son livre: *La Religion des Hollandais* [1], dit que les Borrélistes ont la plupart des opinions des Mennonites, quoiqu'ils ne fréquentent pas leurs assemblées. Leur vie est sévère; ils font beaucoup d'aumônes, et s'acquittent soigneusement des devoirs de chrétien. Comment concilier ces assertions de Stoup avec ce qu'il ajoute? « Ils » ont en aversion les temples, l'usage des sacre» mens, des prières publiques, et tout culte ex» térieur. »

Contre cet ouvrage, publié en 1673, parut, en 1675, celui du ministre Jean Brun, intitulé: « La véritable Religion des Hollandais, avec une

[1] In-12, Paris, 1673, pag. 82 *et suiv.*

» apologie pour la religion des états généraux des » Provinces-Unies, contre le libelle diffamatoire » de Stoup [1]. » Il reproche à ce dernier d'avoir dit que la religion réformée est une nouvelle religion, et parle des Borrélistes comme d'une secte à peine connue.

Ils prétendaient que toutes les Églises avaient dégénéré de la pure doctrine, parce qu'elles avaient souffert que la parole infaillible de Dieu, contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament, fût corrompue par les explications de docteurs faillibles, qui présentaient leurs catéchismes, liturgies et sermons comme émanés de Dieu. Ces sectaires soutenaient qu'il ne faut lire que la Bible, sans y ajouter aucune explication, et ils se montraient disposés à recevoir dans leur communion tout homme qui admettait ces principes, même les Sociniens, dont ils adoptaient la doctrine. C'est le reproche que leur adresse Jean Brun, qui, à cette occasion, parle d'un traité fait par d'Huisseau, ministre à Saumur, dans lequel il n'exige, pour être orthodoxe, que d'adopter le Symbole des Apôtres, sans explication, en sorte qu'il agglomère toutes les sociétés chrétiennes [2].

Baumgarten, Semler, Pluquet, et en général les auteurs qui ont traité des hérésies, ne parlent pas des Borrélistes, et, après Stoup, on ne voit

[1] In-12, Amsterdam, 1675.
[2] *Ibid.*, pag. 228.

guère que Broughton qui leur ait accordé un petit article : comme tant d'autres sectes obscures et éteintes, ils obtiennent à peine une légère mention dans l'histoire.

VERSCHORISTES OU HÉBREUX, ET HATTEMISTES. — Les *Verschoristes* et les *Hattemistes*, sectes obscures et concentrées en Hollande, appartiennent à la fin du dix-septième siècle, mais bien plus au dix-huitième.

Jacques Verschooren, né à Flessingue, vers 1648, qui se destinait au ministère protestant, fit beaucoup de tentatives sans pouvoir obtenir d'y être admis, parce que ses idées théologiques étaient réputées contraires à celles de l'Église dominante. Il commença à dogmatiser en 1680 ; et forma une espèce de religion entachée des systèmes de Spinosa et de Cocceius, qui, outrant les idées adoptées sur le caractère figuratif de l'ancienne alliance, n'y voyait que des types. Il débitait sa doctrine dans des assemblées particulières auxquelles on accourait de Middelbourg, Flessingue, et des environs. Là, il exposait les défauts qu'il avait trouvés dans la Bible de Dordrecht, et engageait ses auditeurs à étudier la langue originale pour puiser la vérité à sa source. Son parti, qui journellement s'accroissait, inquiéta les ministres ; par l'intervention de l'autorité publique, ils voulurent opposer une digue aux progrès des Verschoristes. Après d'inutiles négociations, on proposa une conférence publique pour

le 1er. mai 1697, entre deux prédicans de Middelbourg d'une part, et de l'autre Verschooren, et la demoiselle Marguerite Van Dych, native de La Haye. Cette conférence fut fatale à Versckhooren, qui, depuis cette époque, vit son crédit et son troupeau diminuer sensiblement; le chagrin qu'il en conçut le conduisit au tombeau en 1700, laissant quelques écrits dépositaires de sa doctrine [1].

Pontian de Hattem, décédé en 1706, d'abord ministre en Zélande, ensuite déposé à cause de son attachement à plusieurs idées de Spinosa, fut le chef des Hattemistes.

Ayant publié, en hollandais, un écrit dans lequel il avait consigné ses rêveries, son principal adepte, Henri Wontelaer, avait imprimé, sous le nom d'*Innocent dévot*, quelques opuscules sur le même sujet. Ils furent combattus par Cremer et d'autres écrivains [2].

Les Verschoristes et les Hattemistes professaient extérieurement le calvinisme, mais exagérant la doctrine de l'Église réformée sur les décrets absolus, ils donnaient la main aux fatalistes, et prétendaient que tout est soumis à une invincible nécessité. Ce principe posé, ils

[1] Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des 17 Provinces-Unies (par Paquot), in-fol., Louvain, 1768, tom. II, pag. 548 et 549.

[2] Walchius, *Compendium historiæ eccles. novissimæ*, in-12, Gotha, 1757, pag. 87 *et suiv.*

nièrent la distinction naturelle entre le bien et le mal moral, ainsi que la corruption de la nature humaine : d'où ils conclurent que l'homme n'est pas obligé de travailler à se corriger et à se perfectionner, en obéissant à la loi divine; que toute la religion consiste à être passif, et que tous les préceptes de Jésus-Christ peuvent se réduire à celui-ci : « Que nous nous soumettions avec plaisir et patience à tout ce qui arrive par la volonté divine, et que notre seule étude soit de conserver notre âme dans une tranquillité parfaite. »

Voilà ce que les deux sectes avaient de commun, et qui est en contact avec le quiétisme. Voici ce qui leur était particulier. Hattem affirmait que « Jésus-Christ n'avait pas proprement satisfait à la justice divine, ou expié les péchés des hommes par ses souffrances et par sa mort; il nous avait seulement fait connaître, par sa médiation, qu'il n'y avait rien en nous qui pût offenser la Divinité, et c'était ainsi qu'il justifiait ses serviteurs, en les présentant sans tache au tribunal de Dieu. »

Divers écrits, publiés en 1733, concernant les Hattemistes, ajoutent qu'ils regardent tous les péchés comme imaginaires. Adam n'a pas péché, il a seulement cru pécher. Jésus-Christ nous a délivrés de cette imagination; et, s'il existe un péché, c'est de croire que quelque chose est péché [1]. De telles maximes, réduites en pratique,

[1] *Acta historica eccles.*, tom. I, pag. 361; et tom. VI, pag. 1068.

seraient subversives de la morale. Cependant on ne leur imputa jamais de prêcher directement le vice ; ils avaient même, pour maxime, que Dieu ne punit pas les hommes pour leurs péchés, mais par leurs péchés. C'est reconnaître implicitement la possibilité, et même la certitude de châtiment en cette vie et dans la vie future.

Une Calviniste devenue Catholique, madame de Zoutelandt, qui avait été à portée de les connaître, parce qu'ils tenaient leurs assemblées derrière sa maison, dit qu'ils « enseignaient l'inutilité des » bonnes œuvres, qu'on n'avait pas besoin d'Église, » qu'il ne fallait rien demander à Dieu, vu qu'il » sait nos besoins, et que la religion ne devait » consister qu'en actions de grâces. On disait que » leur religion était aisée, ce qui leur attirait beau- » coup de prosélytes, même parmi les femmes de » distinction. Au reste, ajoute-t-elle, il ne se » passe guère d'années qui ne produise quelque » nouveau sentiment. Un autre ministre enseignait » qu'il était permis à un homme d'épouser autant » de femmes qu'il en pourrait entretenir. Ce qu'il » y a de certain, c'est qu'un père ou un mari ne » trouvent point à redire que ses enfans ou sa » femme aillent à de telles assemblées, ni qu'ils » donnent dans ces nouveaux sentimens. *Pourvu » qu'ils ne soient point papistes, tout leur est » bon*. On prétend qu'à Amsterdam il y a jus- » qu'à quatre-vingts sectes différentes, qui préten- » dent tirer leurs principes de l'Écriture-Sainte, et

» y trouver des passages pour les justifier, ce qui » fait voir la nécessité d'une autorité visible qui » tient le dépôt de la doctrine [1]. »

Les Hattemistes et les Verschoristes étaient appelés *Hébreux*, parce qu'ils regardaient l'étude de la langue hébraïque comme nécessaire à quiconque veut être Chrétien ; et chez eux les deux sexes s'y appliquaient avec une égale ardeur, non-seulement les laïcs, mais des filles, des femmes, par centaines, étudiaient l'hébreu. Ces sectaires, qu'on appelait encore *Antinomes*, étaient regardés comme une branche bâtarde des Coccéiens, qui cependant les désavouaient. Les Verschoristes désertaient le culte réformé, et s'assemblaient entre eux pour conférer sur l'Écriture et se communiquer leurs idées. Le ministre Joncourt écrivait, en 1707, que leurs conventicules, composés surtout de femmes, existaient depuis trente-cinq à quarante ans [2]. Ils se sont prolongés au delà de cette époque, car la secte était présidée, en 1733, à Leyde, par une Marie Vos, chez laquelle se tenaient les assemblées [3].

Les Hattemistes et les Verschoristes, quoique très-rapprochés pour la doctrine, ne se confon-

[1] La Babylone démasquée, ou entretien de deux dames hollandaises sur la religion catholique et romaine, etc., in-12, Paris, 1727, pag. 173 *et suiv.*, et pag. 180 et 181.

[2] Joncourt, Entretiens, etc., pag. 407 *et suiv.*

[3] *Acta*, etc., tom. I, pag. 360; tom. VI, p. 1060.

dirent jamais, malgré les efforts de Hattem pour opérer leur réunion.

Mosheim assure qu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire vers le milieu du siècle dernier, ces deux sectes existaient encore, quoiqu'elles ne portassent plus les noms de leurs fondateurs [1]. Les membres qui les composaient s'étant réunis aux Réformés, d'où elles étaient sorties; elles sont éteintes, quoique leurs principes aient encore des partisans parmi les Protestans de diverses nuances. L'existence des Verschoristes et des Hattemistes, prouve la vérité de ce que disait Honert : *S'il prenait fantaisie au diable d'établir une école en Hollande, il y trouverait des disciples.*

Rhinsbourgeois ou Collégiens. — L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, veut qu'on distingue les *Collégiens* des *Rhinsbourgeois*; et, par une singularité remarquable [2], lui-même les confond.

Les Arminiens, écrasés au synode de Dordrecht, par les Gomaristes triomphans et persécuteurs, avaient été forcés de fuir ou de cacher leurs sentimens. L'interdiction du culte public les réduisit au culte domestique. Cette intolérance fit naître la secte des *Collégiens*, vers l'an 1629. Trois frères Arminiens, dont le nom de famille était *Codde* ou *Van der Codde*, paysans des environs de

[1] Mosheim, tom. v, pag. 425.

[2] Tom. iv, pag. 391 *et suiv.*

Leyde, ennemis des controverses, mais versés dans les matières théologiques, imaginèrent de suppléer à l'absence du culte public, en formant à Warmond, près de Leyde, sous le nom de *Collége de Piété*, une espèce de conventicule. Pour y être admis, il suffisait de confesser que Jésus-Christ est le Messie; que la Bible est divinement inspirée. Là, on ne reconnaissait aucune hiérarchie, ni clergé, ni ministres, chaque membre (les femmes exceptées), pouvait prêcher et discuter tous les objets qui sont du ressort de la conscience. La liberté des opinions n'était pas liée par des formulaires, des symboles, des catéchismes.

Cette espèce de culte se propagea, et d'autres *Colléges*, au nombre de dix-huit, se formèrent en plusieurs villes. Ceux de Rotterdam et d'Amsterdam furent déchirés, en 1688, par des divisions qui ne s'éteignirent qu'en 1700.

Les sociétaires étaient dans l'usage de se réunir chaque semaine, le dimanche et le mercredi. Deux fois l'an, à la Pentecôte et le dernier dimanche d'août, les Collégiens se rendaient individuellement ou par députation à Rhinsbourg, village situé, comme Warmond, à peu de distance de Leyde, et là, pendant trois ou quatre jours, on faisait des prières, des sermons médités ou improvisés. On chantait des cantiques, on lisait l'Écriture-Sainte, on célébrait la cène, on administrait aux nouveaux agrégés le baptême par immersion, dans un grand bassin en maçonnerie. Cependant

ces deux sacremens n'étaient pas réputés nécessaires pour être incorporé à la société, il suffisait d'admettre la Bible comme règle de croyance, quelle que fût la manière de l'expliquer ; aussi avaient-ils des membres qui n'étaient pas baptisés.

Les Collégiens de la Frise et de la province de Groningue, trop éloignés de Rhinsbourg, eurent pendant quelque temps, à Lewarden, des assemblées annuelles, dont ils excluaient les Sociniens qui étaient admis dans les autres colléges. Cette exclusion était une inconséquence, puisque les Collégiens, n'ayant ni symbole particulier, ni catéchisme, n'exigeant d'autre profession de foi que de reconnaître Jésus-Christ pour l'envoyé de Dieu, et de conformer ses mœurs aux préceptes des Saintes-Écritures, ouvraient la porte aux différentes sectes ; ce qui leur amena surtout des Mennonites, puis des sectateurs de l'illuminé Poiret, mort en 1719 à Rhinsbourg, où il avait demeuré plus de trente ans. Quelquefois ils furent appelés *Poirétiens* et même *Prophètes*, parce qu'ils[1] se prétendaient gratifiés d'inspirations et de révélations particulières[2].

Les Collégiens ont eu, pour adhérens, l'historien Wagenaar, que réclament à leur tour les Mennonites, le bourguemestre d'Amsterdam, Conrad von Beunigen, et le professeur de méde-

[1] Act. 2. 17. 18 et 22. 9. 1. Corinth. 14. 1. 6.
[2] *Voy.* Baumgarten, pag. 1126 *et suiv.*

cine à l'université d'Utrecht, Mathie von Geuns.

Dans un ouvrage publié en 1803, Gmeiner parle des Rhinsbourgeois, comme s'ils existaient encore [1]. Leur société, qui depuis long-temps déclinait, s'est éteinte vers la fin du dix-huitième siècle : les membres qui la composaient se sont affiliés les uns aux Arminiens, les autres aux Mennonites, deux sectes qui entre elles ont beaucoup d'affinité [2].

Quelques établissemens qui doivent leur origine aux Collégiens, sont présentement administrés par une réunion composée pour la plus grande partie de Mennonites et de quelques Remontrans. Ces établissemens sont : 1°. la grande maison ou grand collége de Rhinsbourg, auquel on continue de faire les réparations nécessaires. On peut même y recevoir encore le baptême par immersion, comme le fit, il y a peu d'années, le médecin Van Nijmayen de Rotterdam ; 2°. la maison des Orphelins-Collégiens, actuellement des Mennonites d'Amsterdam ; 3°. deux établissemens pour des personnes âgées des deux sexes, à Rotterdam.

Société de Christo-Sacrum. — La réunion totale des sociétés religieuses est en morale ce que la pierre philosophale est en physique. Cependant des réunions partielles se sont opérées dans les sectes protestantes : il y a même entre

[1] Gmeiner, tom. II, pag. 576 *et suiv.*

[2] Lettre de M. de Vos, du 29 octobre 1806.

elles une tendance à une entière fusion depuis qu'on affiche l'indifférence sur le dogme. Tel est le but de la société *Christo-Sacrum*, commencée en 1797, mais qui n'eut des formes régulières qu'en 1801 à Delft, fondée par Jacob Hendrik Onderde-Wijngaart-Canzius, ancien bourguemestre de cette ville, homme d'esprit, incité secrètement, dit-on, par des Mennonites, ennemis des Réformés : quoiqu'on y trouve des disciples de Calvin et de Luther, les Mennonites sont cependant les plus nombreux. Les membres de cette congrégation répètent sans cesse qu'ils ne sont pas une *secte*, mais une *société*, dont le but est de rapprocher toutes les religions. Elle admet quiconque croit à la divinité de Jésus-Christ, à la rédemption du genre humain, opérée par les mérites de la passion du Sauveur [1]. Cette déclaration, et son titre même, *Christo-Sacrum*, repoussent l'accusation de déisme dirigée contre elle.

La société commença par quatre membres, s'éleva ensuite à deux ou trois mille : ils n'ont eu de culte public qu'à Delft. Leur temple est orné d'une manière assez élégante. Trois chaires, et autant de pupitres qui s'élèvent graduellement, sont destinés pour ceux qui lisent, qui entonnent, qui prêchent.

Le culte est divisé en culte d'adoration et d'ins-

[1] *Gronden en Wetten van Het Genoot-Chap Christo-Sacrum opgericht binnen Delft*, 1802.

truction. Le premier a lieu tous les dimanches, vers cinq ou six heures du soir; on y expose les grandeurs de Dieu, manifestées dans les merveilles de la création. Le culte d'instruction a lieu tous les quinze jours, également le soir; on y développe les principes de la religion révélée. On célèbre la cène six fois par an; les assistans sont prosternés pendant la prière et la bénédiction.

La société a publié quelques opuscules, dont le premier offre, au frontispice, l'emblème qu'elle adopte, c'est une croix placée sur l'Évangile et le décalogue, et appliquée sur une couronne de palmier, dans laquelle sont inscrites, en hollandais, ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient à mon Père que par moi*[1]. Un autre imprimé contient des cantiques adaptés à la liturgie[2].

Le savant Ijpeij, actuellement professeur de théologie à Groningue, dans son Histoire ecclésiastique, accorde plus de cinquante pages à la description de cette société[3]. C'est une des plus récentes de toutes les agrégations religieuses,

[1] *Het Genoot-Schap Christo-Sacrum*, binnen Delft, in-8°., te Leyden, 1801.

[2] *Bericht Aangaande de Enwiding, van Het Kerkegebeuw des Genoot-Schaps Christo-Sacrum, binnen Delft*, te Delft, 1802.

[3] *Geschiedenis van de Kristlijke kerk in de achtiende eeuw*, door A. ijpeij, in-8°., te Utrecht, 1809, tom. x, pag. 90 à 146.

multipliées à l'infini dans le sein du protestantisme, et qui en partagent les métamorphoses. En 1822, elle a célébré pompeusement la vingt-cinquième année de son existence; une foule de curieux étaient accourus pour voir cette solennité; le fondateur, sachant que je préparais une nouvelle édition de l'*Histoire des Sectes*, m'adressa une lettre par laquelle il m'annonçait l'envoi prochain de documens nouveaux sur sa société. Je n'ai pas reçu cet envoi. Depuis cette époque, quelques adeptes continuent l'office dans leur temple, et y reçoivent la cène; mais leur nombre s'éclaircit progressivement, et tout présage l'extinction peu éloignée d'une secte dont le passage sur la terre laissera tout au plus un léger souvenir dans les fastes de l'histoire.

CHAPITRE VI.

PIÉTISTES, SECTATEURS DE SPENER, PIÉTISTES DE BISCHWILLER, D'EDENKOBEN, ETC., ETC.

Le nom de *Piétistes* fut appliqué comme épithète injurieuse, quelquefois à des enthousiastes dévots et libertins, tels que Jean-Conrard Dippel, plus souvent à des hommes sincèrement pieux, tels que Godefroy Arnold, qui attachaient plus d'importance à la morale qu'aux livres symboliques. Les uns projetaient de réformer la réformation Luthérienne, d'en refondre les dogmes; les autres, sans toucher aux dogmes, aspiraient à épurer les mœurs. Tel était Philippe-Jacques Spener, né en 1635, à Rapperzweiler, dans les Vosges, mort en 1705, à Berlin.

Affligé des désordres qu'il voyait dans son Église, il voulait bannir l'esprit de système, les logomachies, les disputes ridicules, et réduire la théologie à n'être que l'enseignement de ce que l'on connaît de positif en religion : il recommandait l'étude de la Bible; surtout il exigeait que les laïques, et plus encore leurs ministres, eussent une piété vive et sentimentale. Faire revivre la

religion pratique chez ses coreligionnaires, dont les mœurs étaient dissolues, voilà son but : il forma d'abord à Francfort une société séparatiste ou *Collége de piété*, à l'imitation duquel beaucoup d'autres furent établis, jusque dans les villages. C'étaient des réunions dans des maisons particulières. Auguste Hermann Francke, né à à Lubeck en 1663, mort en 1727, professeur de théologie à Halle, fondateur du célèbre *Orphanotrophéion* (Maison des Orphelins), et divers coopérateurs actifs, développèrent les idées de Spener.

Les Piétistes, tolérant à peu près tous les partis, pourvu qu'on eût de la tolérance, estimant plus les fruits de la foi que la foi elle-même, s'occupant moins des dogmes que de la morale, pensaient que la Bible n'est bien comprise que par le juste illuminé du Saint-Esprit. Ainsi, très-peu rigides sur les opinions, mais rigides sur les actions, proscrivant les danses, les jeux de cartes et d'autres amusemens, ils s'occupaient à former la piété intérieure, et quelques-uns se jetèrent dans le mysticisme. Leur dévotion était plus affective qu'éclairée : un des points sur lesquels ils dissertaient le plus, était le mariage de l'âme avec Jésus-Christ. Ce sont, disait le roi de Prusse, Frédéric II, des Jansénistes protestans, à qui il ne manque que le tombeau de Paris et un abbé Bécherand pour gambader dessus. On voit que Frédéric ne connaissait pas les Jansénistes : on

sait, d'ailleurs, avec quelle outrageante légèreté il traitait tout ce qui concerne la religion.

Parmi les disciples de Spener, se trouvaient quelques visionnaires guidés par un zèle aveugle. On y comptait même des Anabaptistes et des Labadistes. En signalant comme *théologiens charnels* ceux qui leur étaient opposés, en prédisant la *chute de Babylone*, (c'est ainsi qu'ils nommaient la confession d'Augsbourg), ils avaient irrité beaucoup d'amours-propres, surtout celui des ministres, qui considéraient la désertion des temples comme injurieuse à leur autorité. La haine en prit occasion d'inculper toute la société naissante, à laquelle ils appliquaient le texte de saint Paul, sur certains hommes qui ont *une apparence de piété, mais qui en ruinent les vérités et l'esprit* [1]. On l'accusa même de sédition, et l'enthousiasme qu'elle manifestait alarma les gouvernans.

Depuis 1689, dans le reste du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, entre les Piétistes et leurs antagonistes, s'établit une lutte à laquelle prirent part toutes les communautés Luthériennes. Dans les chaires des temples et des universités, comme dans les *Colléges de piété*, on dissertait sur l'utilité ou l'inutilité des livres symboliques et des traités dogmatiques, sur les vices du clergé, et la validité des fonctions exercées par des ministres dépravés ou irrégénérés. Spener

[1] 2. Timoth. 3. 5.

ne niait pas la validité de leurs fonctions; mais il y manquait certaines choses qui auraient contribué à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Spener et l'université de Halle étaient en conflit avec celles de Wittemberg et de Leipzig. L'école Wolfienne combattit le Piétisme, et se porta ensuite elle-même à un excès contraire en attaquant la religion; comme les disputes reçoivent toujours quelque empreinte du caractère personnel des combattans, l'Allemagne fut inondée de pamphlets remplis d'exagération et d'aigreur.

Jean-Frédéric Mayer, surintendant de la Poméranie suédoise, reproche aux Piétistes une sorte de confraternité avec les Juifs, qu'ils flattent d'un retour en Palestine; par là, dit-il, ils fortifient l'obstination des enfans d'Israël. Il accuse les Piétistes de tolérer les *rêveries diaboliques* de Jacques Boëhm, et les assimile aux Pharisiens, à Simon le magicien, aux hérétiques les plus fanatiques des premiers siècles de l'Église, tels que les Tascodragites, qui, en priant, mettaient le doigt *index* sur le nez. Les Piétistes exigent, dit-il, de bonnes actions, mais rien sur les sciences. Aussi les appele-t-il *fratres ignorantiæ*, des frères ignorantins [1].

[1] *Joan. Fred. Mayeri de Pietistis ecclesiæ veteris commentatio*, in-4°., Hamburgi, 1696, etc. — L'année suivante un pseudonyme publia contre lui une réfutation très-mesquine, sous ce titre : *Christophori Irenaei paraenesis*, in-4°., Magdeburgi, 1697.

Les Piétistes reconnaissent les livres symboliques, *en ce qu'ils ont de conforme à l'Écriture;* c'est, dit Edzard, comme si un habitant de l'Angleterre promettait de payer à quelqu'un un billet de mille écus avec la condition de reconnaître pour roi Guillaume III, *s'il est légitime.* Le Piétisme promet la vie éternelle aux damnés et aux démons, il introduit dans l'Église l'idolâtrie, le culte et l'invocation de Satan, il conduit à la magie, en supprimant l'inquisition contre les magiciens [1].

La ville de Strasbourg eut, depuis 1700 à 1705, des conventicules de Piétistes, très-unis entre eux, qui, si l'on en croit Hardtschmidt, condamdamnaient l'usage du vin quoiqu'ils en bussent largement; seuls ils se croyaient les vrais membres de l'Église, décriaient les ministres, et niaient l'efficacité de leur ministère. Les femmes quittaient leurs ménages pour accourir à ces réunions, où elles avaient des extases; les temples étaient presque déserts. On bannit de la ville les chefs des *Colléges de piété,* ce qui amortit le zèle, toutefois sans l'éteindre [2], et qui pouvait, au contraire, l'enflammer d'avantage. La plupart des gouvernemens protestans intervinrent dans cette dispute.

[1] *Impietas cohortis fanaticæ ex propriis Spènerorechenbergii*, etc., per Sel. Edzard, in-4°., Hamburgi, 1703.

[2] *De conventiculis disputatio historica*, etc., præside J.-N. Hardtschmidt, in-4°., Argentorati, 1705.

Un édit du roi de Suède, en 1706, défendit aux étudians d'aller aux académies étrangères où florissait le Piétisme, et prohiba, sous peine d'exil, les *Colléges de piété*, ce qui n'empêcha pas les Suédois, faits prisonniers en 1709 à Pultava, et transportés en Sibérie, d'entretenir un commerce de lettres avec Franck et d'autres Piétistes de Halle. Ces défenses furent renouvelées en 1713, par le sénat de Suède, et en 1720 et 1726 par le roi [1]. On peut voir dans Henke la liste nombreuse des édits, et la liste plus nombreuse encore des écrits contre la secte de Spener, surtout à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Entre ces écrits, un des plus singuliers est celui de Schelging, *Abrégé des controverses dont le Piétisme a été le prétexte* [2].

Les livres symboliques des Protestans sont, dit-il, nécessaires; et *c'est avec raison qu'on les appelle divins* [3]. Il n'y a pas d'erreurs dans la confession d'Augsbourg, ni dans l'apologie de cette confession, ni dans le catéchisme de Luther, ni dans la formule de concorde. Les *Colléges de piété* sont condamnables; ils ont affaibli l'autorité des ministres, fait négliger le culte public, et

[1] *Historiola controversiarum de viribus hominis in religionis negotio*, etc., par Frant, in-4°., Upsal, 1801.

[2] *Allgemeine geschichte der christian kirche*, etc., von dr. H.-P.-L. Henke, in-8°., Braunschweig, 1801, tom. III, pag. 511 *et suiv.*; et 528, etc.

[3] Synopsis, etc., pag. 57 *et suiv.*

causé un schisme : les Piétistes sont des rigoristes outrés contre l'opinion desquels Schelging prétend qu'on peut boire et manger dans un repas jusqu'à satiété, et même pour le plaisir [1]; il innocente les spectacles, les théâtres, la danse, et déclame contre des gens qui crient comme si le *salut de l'Eglise était dans les pieds* [2].

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de rapporter tout ce qui a été dit contre le Piétisme. Les ouvrages de Krause, de Duttenhofer, peuvent, à cet égard, satisfaire et même fatiguer la curiosité [3]. Mais, en traçant cette notice, il était important de faire remarquer son affinité avec les rêveries de Jacques Boëhm, avec la doctrine des Quiétistes et des Cordicoles. On a vu précédemment que Poiret estimait les écrits de Boëhm ; Franck et ses disciples estimaient beaucoup Poiret, et surtout son ouvrage : *La Prudence des justes*.

Le Piétisme n'eut jamais que des assemblées séparatistes. Mais il a des adhérens dans les diverses sectes, et particulièrement celle des Moraves ; leur fondateur Zinzendorf en faisait grand éloge. Les Piétistes ou Moraves composent la majeure partie des sociétés formées à Bâle, à Stutt-

[1] Synopsis, pag. 356 *et suiv.*, 379 *et suiv.*

[2] Pag. 382 *et suiv.*

[3] *Freymüthige untersuchungen über pietismus und orthodoxie*, von M. G.-F. Duttenhofer, in-8°., Halle, 1787 ; *Historiche und psychologische Bemerkungen uber pietisten und pietismus*, von Krause, Halle, in-8°., 1804.

gard et en d'autres villes d'Allemagne, pour propager l'Évangile, et qui ont des correspondans à Strasbourg et à Mulhausen. Parmi leurs affidés on citait le docteur Jung, dont un ouvrage, sur les manifestations des esprits [1], a fait du bruit en Allemagne. Quelle que soit la manière d'envisager ses opinions, on ne peut lui contester du talent, des moyens, et une droiture qui commande l'estime; c'est une justice que je me plais à rendre à un homme que j'ai connu personnellement et à plusieurs de ses amis.

Les Piétistes ont une propension décidée :

1°. Pour des ouvrages affectueux et généralement estimés, tels que ceux de Thomas à Kempis, saint François de Sales, Scupoli, Segneri, sainte Thérèse, à raison des sentimens tendres qu'on y trouve en abondance; les *Maximes spirituelles* [2] du frère carme Laurent de la Résurrection; celles qui concernent la présence de Dieu sont excellentes; le commentaire espagnol et fort rare, sur l'Apocalypse, par Grégoire Lopez, solitaire du Mexique [3]; (le père Richard dit que Bossuet en faisait beaucoup d'éloges [4]); la vie très-édifiante

[1] *Theorie der geister-kund*, etc., von Jung, in-8°., Nuremberg.

[2] In-12, Paris, 1692.

[3] *Tratado del apocalipsi* de Gregorio Lopez, in-4°., 1648, Madrid.

[4] Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, article Grégoire Lopez.

de Lopez, traduite en français par d'Andilly.

2°. Les Piétistes recherchent les ouvrages mystiques, sans en excepter la vie de Marie Alacoque, Marie d'Agreda, les lettres d'Ollier, fondateur de Saint-Sulpice, qui contiennent ce que les Anglais appellent des *Nonsense*, mêlés à des idées saines. Les ouvrages de mademoiselle Brohon, dont on a parlé à l'article des *Victimes*; ceux de Bernières de Louvigny, entre autres son *Chrétien intérieur*, qui eut douze éditions. Il contient aussi les *Pensées*, ou *Sentimens du Chrétien intérieur sur les principaux mystères de la foi*[1]. Il y règne un ton de mysticisme assez étrange. Jugez-en par ces phrases : « Esprit du monde et de la » nature, tu ne vois goutte ici[2]. —Près du sépul- » cre de Jésus-Christ, mon âme se tua elle-même » par amour de Dieu. — Je lui fis cette épitaphe : » Ci-gît une âme morte d'amour. »

3°. Les Piétistes, en Allemagne, recherchent encore les écrits de Paul-Gérard Arndt, qui est leur Taulère, leur à Kempis, de Tersteggen, Bengel, Storr. Les liturgies, prières et cantiques empreints de mysticité, ont pour eux un attrait spécial.

Cette pauvre raison humaine, que certains philosophes exaltent si haut, est une boussole qui décline sans cesse. Les pays et les siècles les

[1] In-12, Paris, 1680.

[2] Pag. 320 *et passim*.

plus vantés sont précisément ceux où la versatilité des usages et des opinions est plus fréquente.

Le Piétisme, peu de temps après sa naissance, propagé rapidement en Allemagne, y obtint une faveur signalée ; ensuite arriva le temps où, pour être à la mode, il fallait réfuter, injurier, exiler les Piétistes [1]. Infaillible moyen d'assurer l'existence d'une secte, et de lui attirer des prosélytes. Aussi le Piétisme a traversé le dix-huitième siècle sous des formes très-variées dans diverses communions protestantes. Depuis quelques années il occupe vivement les têtes en Allemagne et en Helvétie. Nous le retrouverons dans les Séparatistes Wurtembergeois, et dans les conventicules qui agitent le pays de Vaud, depuis que la discorde a secoué ses brandons, et opéré une scission dans l'Église genevoise.

Piétistes de Bischwiller, etc. — D'après ce qui précède, le lecteur sait que le terme *piétisme* a des acceptions variées et s'applique à des sociétés identiques par le nom, mais différentes quant à la doctrine; ce qu'on va lire en offre de nouvelles preuves.

Depuis un siècle, et peut-être plus, une secte peu nombreuse de Séparatistes, appelés Piétistes,

[1] *Voy*. le Prédicateur évangélique, ou sermons de Jean-Frédéric Nardin, in-8., Paris, 1821, tom. 1, pag. 8 de la vie de l'auteur.

également opposés aux Calvinistes et aux Luthériens, est disséminée sur les deux rives du Rhin, dans des villes et des villages dépendans de la France, de la Prusse, de la Bavière, surtout à Bischwiller, Bergzabern, Pirmasens, Deux-Ponts, Newstadt, Edenkoben, etc.

La plupart, artisans ou cultivateurs, sont en général peu instruits, peu communicatifs, et s'enveloppent d'un silence qui tient du mystère; ce qui paraît constaté sur leur croyance se réduit aux articles suivans.

Ils admettent la Bible, reconnaissent la divinité de Jésus-Christ, voient, dans les communions protestantes et partout, *la Babylone* qui doit succomber prochainement: quelques-uns fixent à l'an 1830 l'époque de leur délivrance et le triomphe de leur doctrine qui s'étendra sur tout le globe.

Entre leurs mains circulent quelques imprimés. Les ouvrages de prédilection sont ceux d'Armsbruster et Adam Muller.

Ils ont des réunions journalières, le matin pour prier, le soir pour des lectures édifiantes.

Ils n'ont ni sacremens, ni symboles, ni sacerdoce. Le droit d'instruire, d'après l'inspiration privée, appartient indistinctement à chacun. Quelques relations venues d'Allemagne disent que, dans certaines réunions, entre autres à Edenkoben, ils s'agenouillent dos à dos, se donnent

de grands coups de tête contre les murs ; ils attachent une foule d'idées mystérieuses au nombre de six cent soixante-six de l'Apocalypse, et au nombre quarante, à cause des quarante ans de séjour des Israélites dans le désert, des quarante *jours* de jeûne de Jésus-Christ.

Leurs chants sont, dit-on, graves et harmonieux ; une discipline sévère les éloigne des danses et autres récréations mondaines.

Lorsqu'un d'eux est malade, on n'a pas recours à la médecine; ils s'agenouillent, prient pour lui, attendent le secours divin et s'il meurt, l'inhument sans cérémonie.

On s'accorde à dire, qu'en général leur costume est négligé et malpropre [1].

Ils assurent que dans les cantons dépendans de la Bavière et de la Prusse, entre autres à Schwartzenau, près de Berlenbourg, et à Edenkoben, ils ont éprouvé des vexations qui les ont réduits à chercher un asile dans le duché de Hesse-Darmstadt.

Quelques familles de la même secte sont éparses dans la ci-devant Alsace, surtout à Bischwiller, petite ville, chef-lieu de canton. Protégées en quelque sorte par leur caractère paisible et l'exiguité de leur nombre, elles avaient échappé à

[1] *Der catholick*, in-8°., Strasbourg, 1822, tom. VI, pag. 19, etc.

l'attention publique jusqu'en 1822, époque à laquelle celles de Bischwiller, formant en totalité quarante individus, furent dénoncées comme ayant, au nombre de plus de vingt personnes, des réunions clandestines dans la maison de Nordman, et coupables d'outrages envers la morale publique et religieuse, etc., etc. Ces accusations furent admises par le tribunal correctionnel de Strasbourg, qui, le 25 juin 1825, prononça diverses peines, dont la principale, contre Nordman, le condamne à trois mois de prison, à trois cents francs d'amende, etc.

La cause fut déférée par appel à la cour royale de Colmar, qui, le 26 avril 1826, rejeta l'accusation d'outrage envers la religion de l'état et la morale publique, et renvoya les prévenus de la plainte, sans dépens.

Le procureur général s'étant pourvu en cassation de cet arrêt, les Piétistes trouvèrent un éloquent et zélé patron. Le nom d'Isambert se rattache honorablement à la défense de toutes les libertés que je n'appellerai pas *légitimes*, car la licence ne le fut jamais, cette épithète serait un pléonasme.

L'article 5 de la Charte sanctionne le principe du droit naturel sur la liberté des cultes; mais le Code pénal, articles 291, 2 et 4, exige que les réunions périodiques de plus de vingt personnes, pour s'occuper de matières religieuses, pour exercer un culte, obtiennent préalablement la per-

mission de l'autorité municipale. L'infraction de cette loi est punissable d'une amende de seize francs à deux cents francs.

Vouloir désarmer la société contre l'abus éventuel des réunions quelconques, serait un attentat coupable, et telle n'est pas l'intention du défenseur des Piétistes; il admet, il veut à l'égard des cultes une police surveillante et répressive, mais non préventive; il soutient que pour ne pas heurter l'esprit de la Charte, au lieu de réclamer l'autorisation municipale, une simple déclaration doit suffire.

Sur ce débat intervient, le 3 août 1826, l'arrêt de la cour de cassation; elle établit que les articles cités du Code pénal se concilient parfaitement, tant avec le principe consacré par la Charte, qu'avec le besoin des mesures de surveillance. La cour royale de Colmar, en renvoyant Nordman de la plainte portée contre lui, a violé les articles cités du Code pénal, en conséquence :

La cour de cassation annule, mais seulement *quant à ce*, la décision de la cour royale de Colmar, et pour être statué de nouveau sur ce chef, elle renvoye devant la cour de Metz.

A Metz, les Piétistes eurent pour défenseur un jeune avocat (Dornes), digne de marcher sur les traces d'Isambert. La Cour royale, en 1827, décide comme la cour de cassation, que, pour jouir de la liberté de culte, l'assentiment de l'autorité pu-

blique est nécessaire, Nordman a violé la loi en prêtant sa maison à l'assemblée des Piétistes, sans avoir rempli les formalités exigées par le Code pénal, elle le condamne à seize francs d'amende et aux dépens.

Une lettre, du 10 juillet 1829, annonce que les Piétistes ayant fait leur déclaration à la municipalité, ils sont tranquilles. Leur cause est absolument semblable à celle des Anti-Concordatistes, ou *Louisets*, disséminés dans quelques-uns de nos départemens occidentaux. Ceux de Fougères éprouvèrent, il y a deux ans, quelques tracasseries, nonobstant la déclaration faite au commissaire de police, par un prêtre nommé Juvigny, leur directeur; la cour royale de Rennes, par son arrêt du 1er. août 1828, jugea que cette déclaration le mettait à l'abri des poursuites indiquées par le Code pénal; et cet arrêt ayant été déféré par le procureur général à la cour de cassation, celle-ci, par son arrêt du 13 septembre même année, a maintenu celui de la cour de Rennes.

Il est surprenant que, dans les plaidoyers, on n'ait fait aucune mention des Anabaptistes épars dans l'est de la France. Je doute qu'ils aient bâti aucune église, leur usage étant de se réunir pour le culte dans l'habitation de l'un d'eux. Sans doute ils ont fait leur déclaration à l'autorité civile.

Les arrêts de trois cours royales, et de la cour

de cassation, sur ces sociétés peu nombreuses et presque imperceptibles, nous ramènent à la question complexe de tolérance religieuse et de tolérance civile. Sans cesse l'ignorance et la mauvaise foi entourent de nuages cette matière tant de fois débattue, parfaitement éclaircie, et sur laquelle, dans l'impossibilité de dire quelque chose de neuf, on est presque réduit à répéter.

La tolérance religieuse, qui envisagerait tous les cultes comme également utiles et vrais, ou comme nuisibles, faux et indifférens, ne serait guère qu'un athéisme pratique. Un être raisonnable ne peut être indifférent sur la religion, car la gloire de Dieu et le salut de notre âme, voilà le but final auquel nous devons tout rapporter dans notre court pèlerinage sur la terre, qui n'est que le vestibule de l'éternité.

Il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême[1]. Il ne peut exister qu'une religion véritable, puisque la vérité est une; et, comme l'a dit celui qui est la vérité même, il n'y a qu'un *bercail*, dès lors qu'une voie pour arriver au ciel.

L'unité catholique repoussera toujours cette tolérance religieuse, ou plutôt irréligieuse, qui serait un amalgame incohérent et coupable de l'erreur et de la vérité, de la sagesse et de la folie, de la lumière et des ténèbres.

[1] Ephèse, 4. 5.

Il n'en est pas de même de la tolérance civile, expression impropre, qui, sans approuver tous les cultes, assure à chaque homme le droit naturel d'exercer, à ses risques, celui qu'il a choisi.

La religion est le rapport individuel de l'homme à Dieu. Les opinions religieuses sont le résultat des opérations de son intelligence, trop souvent égarée par des motifs secrets qu'il ne sait pas toujours apprécier, et dont il ne doit compte qu'à Dieu; s'il se trompe, c'est son affaire; on lui doit quelquefois des conseils, et toujours des prières, pour demander au ciel de l'éclairer; mais doué d'un libre arbitre, dont il peut user ou abuser, il est maître de suivre ou de rejeter ces conseils; autrement la religion ne ferait que des opprimés et des hypocrites.

La liberté de penser a pour conséquence immédiate la liberté de publier ses pensées, d'y conformer sa conduite, en ce qui ne blesse pas la morale naturelle ni les lois; conséquemment le droit d'y joindre les actes du culte extérieur, de se réunir à ceux qui pensent comme lui pour l'exercer. A cette réunion, seulement, commence la surveillance du magistrat, qui n'a pas le droit d'intervenir dans les choses de la conscience. La conscience est une forteresse où il ne peut pénétrer. L'orthodoxie et l'hérésie sont hors de sa compétence. Tout ce qu'il peut, tout ce qu'il doit, concernant le culte extérieur, c'est d'empêcher

qu'on ne le trouble, et qu'il ne trouble. Principe irréfragable que je proclamais au sein de la convention nationale, en réclamant la liberté du culte, le 1er. nivôse an III (21 décembre 1794), où je fus assailli par une tempête d'imprécations et d'outrages.

CHAPITRE VII.

FRÈRES MORAVES OU FRÈRES DE L'UNITÉ, ZINZENDORFIENS, HERRNHUTERS.

Les Frères de Moravie et de Bohème descendent de l'Église grecque. Telle est l'assertion de Jean Lorets, qui a publié l'*Exposition des principes et de la discipline des Frères de la Confession d'Augsbourg*[1]. Assertion souvent répétée et récemment encore dans les *Archives du christianisme*[2], mais contredite par les faits.

Qu'entendez-vous par ces mots : *Descendre de l'Église grecque* ? Voulez-vous dire que l'Église morave naquit dans un pays converti à la foi catholique au neuvième siècle par les saints Cyrille et Méthodius ? On ne voit là qu'une identité topographique, et, dans ce sens, on pourrait dire que le Luthéranisme, le Calvinisme, et tant d'autres hérésies, descendent de l'Église catholique qui les a condamnés; autant vaudrait dire

[1] In-8°., 1794, Neuwied sur le Rhin.

[2] Archives du Christianisme, 8e. année, 6e. livraison, pag. 249 *et suiv*.

que le royaume des Pays-Bas descend de la république hollandaise, et que la république de Colombie descend de l'Espagne.

Par ces mots : *descendre de l'Eglise grecque*, entendez-vous qu'elle en professe la doctrine? On connaît l'énorme différence entre celle des Grecs-Unis ou Non-Unis, avec la doctrine des Églises moraves et protestantes. Cette prétendue généalogie ne nous montre qu'une fille sans aucun trait de ressemblance avec sa mère.

Lorets s'est dispensé prudemment de citer les autorités au moyen desquelles il prétend suivre, à travers les siècles, la filiation et l'histoire de ce chétif troupeau; resserré dans un petit coin du Nord, il ne présenta jamais la majestueuse visibilité de cette Église, dépositaire des promesses, et à laquelle son divin fondateur appelle toutes les nations. On conçoit que Lorets, appuyé sur les récits de Comenius, se rattache, comme Basnage, Beausobre, Ogden [1], et en général les Protestans, aux sociétés Hussites et Vaudoises. Mais l'épiscopat, suivant les Moraves, est une partie intégrante de la constitution de l'Église. Ils présentent une liste de leurs évêques, depuis 1467 à 1735, et dans cette liste se trouve ce Comenius, dépeint par Bayle comme un insensé pétri des

[1] *An excursion into Bethlehem and Nazareth*, etc., *in Pensilvania in the year*, 1790, etc., by John Ogden, in-12, Philadelphia, 1800.

rêveries de Drabicius et d'autres enthousiastes, et lié avec la Bourignon. Il fixait à l'an 1672 ou 1673, le commencement du *millenium*.

Les Moraves soutiennent que la consécration valide leur a été transmise par une succession de prélats qui se rattache aux Vaudois, aux Calixtins, aux Frères de Bohème. En admettant comme certains les détails qu'ils allèguent, de qui ceux-ci tenaient-ils leur consécration? Pour constater la validité de leurs évêques, ils sont contraints de remonter à l'Église catholique, qui remonte aux apôtres; un point capital est de savoir si les hommes que, chez les Moraves, on appelle évêques, ont puisé leur caractère à cette source.

Les Frères de Bohème, que, vers l'an 1420, on appelait *Frères agneaux* (*Fratres agnini*), en allemand, *Lammbruders*, étaient un faible reste des Taboristes et des Hussites, qui, cachés sous le nom de Calixtins, lorsque ceux-ci avaient liberté de culte, s'en séparèrent en 1457. Dix ans après, ils choisirent trois ministres, auxquels un *curé* conféra l'ordination; puis ils élurent un évêque, qui fut ordonné à Vienne, en Autriche, par le pasteur que les Vaudois avaient décoré du même titre [1].

Les Frères de Bohème assurent que, vers l'an 1500,

[1] *Moraviæ historia*, etc., par Pilaz a S. Floro, et F. Moravet a S. Antonio, clercs réguliers des écoles pies, in-8°., Brunæ, 1786, pars 2ª., pag. 69, la note.

ils avaient plus de deux cents Églises en Bohème et en Moravie. Actuellement ils occupent encore six ou sept villages vers les bords de l'Oder, entre autres Fulneck, où mourut, en 1671, leur évêque Comenius, non loin de Troppau.

A la fin du quinzième siècle, fuyant la persécution dirigée contre eux en Moravie, ils se dispersèrent. Quelques-uns cherchèrent un asile jusque dans les montages du Caucase.

Robert Adam paraît s'être trompé, en disant qu'ils furent encore obligés de quitter cette retraite [1], car on y trouve leurs descendans très-dégénérés. Ils se distinguent des peuplades voisines par leur langue, leur union, ce qui leur a fait donner le nom de *Frères*, et par quelques cérémonies empruntées du christianisme [2].

D'autres descendans des anciens Moraves se réfugièrent, en 1721 et années suivantes, dans la Pologne, la Saxe, la Silésie, le Brandebourg, où ils s'attachèrent, les uns, comme ceux de Berlin, à l'Église calviniste, les autres à l'Église luthérienne, Un certain nombre d'entre eux trouvèrent protection à Berthelsdorf, village appartenant au comte Nicolas-Louis de Zinzendorf, en Haute-Lusace. L'année suivante, ils commencèrent à

[1] *The religious world displayed*, tom. III, pag. 291.

[2] *Voy*. Histoire de Russie, in-8°., Paris, 1812, t. VIII, pag. 334 *et suiv*., édition publiée par MM. Maltebrun et Depping.

élever quelques maisons non loin de ce village. Telle fut l'origine de l'établissement nommé *Herrnhuters* (Gardiens du Seigneur), dont ils ont célébré l'année séculaire en 1822. Il s'accrut par l'arrivée de quelques autres Moraves, persuadés que c'était là où ils devaient, dit Lorets, *asseoir leur pied*[1]. A eux se réunirent même des Schwenkfeldistes, expulsés de la Silésie; mais ils citent spécialement l'an 1727 comme celui de leur résurrection et de leur liaison avec leurs Frères les Luthériens et les Réformés[2].

Zinzendorf, doué d'une imagination bouillante et de passions ardentes, en éprouva prématurément tous les orages. Il n'avait pas treize ans, dit Castilhon, qu'il connaissait déjà les excès de la licence et les malheurs qu'entraîne après soi le désordre[3]. Walchs lui adresse aussi des reproches graves sur les mœurs. Zinzendorf parut tourmenté dès sa tendre jeunesse par le désir d'être chef de secte. Il n'était encore qu'étudiant à Halle en Saxe, lorsqu'il créa l'ordre de la *graine de moutarde* (*Senf-Korn-Orden*), qui avait pour emblème un *ecce homo*, avec l'épigraphe *nostra medela*[4]; une

[1] Lorets, pag. 9.

[2] *The ancient and modern history of the Brethren*, etc., traduit de l'allemand de Crantz, avec les notes de Benjamin La Trobe, in-8°., London, 1780, pag. 118 et 142.

[3] Essai sur les erreurs et les superstitions, par Castilhon, in-8°., Francfort, 1766, tom. II, pag. 246.

[4] *Kurzgefasste lebens geschichte Nicolaus-Ludwig*

parabole de l'Évangile compare le royaume des cieux à cette plante [1], dont les accroissemens lui paraissaient le présage figuratif de ceux que prendrait sa société, à laquelle il appelait des gens de toutes les religions [2]. Il donna à celle des Frères Moraves une forme nouvelle, surtout en y insinuant l'esprit du piétisme, car il était un des admirateurs de Spener, qui avait laissé de profonds souvenirs et beaucoup de disciples à Halle. Dans cette ville résidait Gottlieb Spangenberg, né en 1704, qui s'était brouillé avec les directeurs de l'*Orphanotropheion*. Il devint l'un des plus fervens prosélytes et l'un des coryphées vénérés du Herrnhutisme [3], fut leur évêque et mourut en 1792.

A cette époque commence l'intimité de Zinzendorf avec un Suisse qui le seconda puissamment, c'est le baron ou comte de Watteville, car Lorets lui donne ces deux qualités dans la même page [4].

Un certain nombre de fanatisans des Cévennes, qu'on appelait les inspirés ou prophètes français, étant allés en Weteravie, et désirant se réunir aux

grafen von Zinzendorf etc., von Jo. Chr. Duvernoy, in-8°., Barby, 1793, pag. 7.

[1] Marc. IV., 31.

[2] *Acta historico-ecclesiastica*, t. VI, p. 235 *et suiv.*

[3] *Leben August Gottlieb Spangenberg's, bishop der Evangelischen bruder kirche*, von Risler, in-8°., Barfy, 1794.

[4] Lorets, pag. 99.

Herrnhutes, invitèrent Zinzendorf à venir au milieu d'eux. Il se rendit à leur prière et prêcha dans leur assemblée, à Budingen, mais blâma leur attachement à de prétendues prophéties qui, selon lui, étaient *hideuses*. Les négociations répétées des Cevenols, pour cette réunion, échouèrent, et leur parti s'éteignit d'inanition [1].

Quelques Moraves de Londres avaient formé des liaisons avec les Méthodistes; dans l'histoire de ceux-ci on a lu que Zinzendorf, venu en Angleterre en 1737, fit des tentatives infructueuses pour effectuer une réunion. Il demanda au général Ogletorpe, gouverneur de la Géorgie, la permission d'y envoyer des Missionnaires. On lui opposa que l'Église anglicane contesterait la légitimité de leur ordination. Sur ce dernier article, Zinzendorf eut des conférences avec Potter, archevêque de Cantorbéry, qui, de concert avec les autres prélats anglicans, reconnut les Moraves pour une branche orthodoxe du protestantisme, et le parlement, en 1749, passa un bill en leur faveur [2].

Zinzendorf aspirait au sacerdoce de la secte; mais à cette époque, où rarement quelqu'un de la haute noblesse entrait dans le clergé protestant, il craignait de choquer l'ordre de Danebrog, dont il était membre. Il consulta les théologiens Lu-

[1] Crantz, pag. 146 *et suiv.*

[2] *Ogden an excursion*, etc.

thériens de Tubingue qui votèrent pour son ordination; d'après cette décision il se fit ordonner, et n'épargnant ni soins, ni dépenses pour l'intérêt de la secte à laquelle il attachait sa réputation, il publia divers opuscules, voyagea dans plusieurs pays de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique, expédia des Missionnaires, voulut même convertir les Juifs ; mais il abandonna ce projet, en pensant que l'époque de leur entrée dans le christianisme n'était pas encore arrivée [1]. Il mourut en 1760, regardé comme le fondateur de *l'Unité des Frères*, qui, par reconnaissance, a donné aux trois filles du comte soixante-douze mille dollars, en s'astreignant à leur payer, ou à leurs héritiers, la rente de cette somme jusqu'au remboursement du capital.

En 1740, quelques restes des Hussites s'agrégèrent aux Moraves, à qui leur secte avait donné naissance; d'autres Hussites, comme on l'a dit, s'étaient joints aux Luthériens, à condition de recevoir à la cène un morceau de pain et non une hostie, et d'autres aux Calvinistes. Cette triple subdivision fit naître une controverse qui, en 1751, était très-diminuée. Elsner prétendit que les Frères de Bohème, ou Hussites, avaient toujours pensé comme les Calvinistes; Kraft soutint qu'ils étaient Luthériens. Cette dispute ressemble à celle tant de fois agitée dans l'Église anglicane, pour décider

[1] Duvernoy, pag. 104.

si elle est Calviniste ou Arminienne. Qui pouvait mieux savoir que les Hussites eux-mêmes quel était leur système? Leur répartition entre diverses sectes prouve ou indifférence sur la religion, ou différence de doctrine.

Les Moraves formèrent des colonies et se répandirent dans la Silésie et le Brandebourg. En 1771, sur les confins des duchés de Jutland et de Seswick, ils fondèrent Christianfield, qui compte actuellement sept cents individus, tous de la même secte [1]. On cite en Allemagne leurs établissemens de Neuwied sur le Rhin, Barby, Neudittendorf, entre Erfurth et Gotha; ils en ont un dans la principauté de Neufchâtel; dans les cantons protestans de la Suisse, quelques petites colonies qui ont une correspondance régulière avec la ville de Bâle, réputée leur capitale; plusieurs en Hollande, dont la plus considérable est celle de Zeist, à un myriamètre d'Utrecht; d'autres en Angleterre, dans un état de prospérité. L'auteur de cet ouvrage cite celle de Tytherton, en Wiltshire, moins nombreuse, mais peut-être plus intéressante que celles de Neudittendorf, de Zeist et d'autres qu'il a également visitées. En 1801, les Moraves anglais ont imprimé à Bath une nouvelle édition de leur liturgie [2].

[1] *Tableau des Etats danois*, par Catteau, 3 vol., Paris, 1802, tom. III, pag. 40 *et suiv.*

[2] *A collection of hymns for the use of the protestant church of the Brethren*, in-8°., Bath, 1801.

A Neuwied, ils ont publié, dans notre langue, des cantiques et d'autres ouvrages ascétiques pour être répandus en France; mais jusqu'ici, à peine ont-ils une centaine de Frères à Strasbourg; quelques-uns en moindre nombre à Mulhausen et à Paris.

En 1750, les chefs Moraves avaient demandé au patriarche de Constantinople qu'il leur facilitât les moyens d'aller prêcher en Orient [1]. En 1765, ils commencèrent un établissement à Sarepta, gouvernement de Saratof, sur les bords de la Sarpa, à une werste de son embouchure dans le Volga, avec le projet de faire connaître l'Évangile aux tribus tatares du Caucase. En 1773, cette colonie était déjà de deux mille cinq cents âmes, et d'environ quatre mille en 1813. On les vante comme excellens artisans et bons cultivateurs. On lit dans quelques voyageurs, qu'ils y sont dégénérés de leur simplicité primitive. Klaproth les taxe d'hypocrisie et d'avarice. Son traducteur anglais le combat par l'autorité de Pallas, qui en avait fait un grand éloge [2]. Ces témoignages de deux voyageurs peuvent être également véridiques, car ils ont visité Sarepta à des époques

[1] *Acta historica*, tom. XIV, pag. 612.

[2] *Travels in the Caucase and Georgia in the years 1807 et 1808, by J. von Klaproth, translated by J. Shobert*. in-4°., London, 1814, pag. 214. — Pallas, tom. V, pag. 174.

différentes. Vsévolovjsky dit que Sarepta est protégé par un rempart, entouré de fossés, garni de chevaux de frise, avec six batteries de deux pièces chacune.

Les Moraves, animés d'un zèle imperturbable pour former des établissemens dans toutes les régions, en ont à Tranquebar, en Guinée, au cap de Bonne-Espérance et parmi les Hottentots. On trouve à ce sujet des détails curieux dans les voyages de Lichtenstein [1], et surtout dans ceux de Campbell et de Charles La Trobe, un des plus distingués de leurs ministres.

Leurs missions dans les îles danoises du Nouveau-Monde sont bien antérieures. Dès l'an 1732, on les voit à Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, où ils obtiennent des succès. De là ils abordent les Caraïbes, les Barbades, la Jamaïque et autres parties des Antilles.

Le Christianisme avait été implanté dans le Groenland, par les Egede, les Fabricius et d'autres Missionnaires danois. Leurs travaux ont été puissamment secondés par les Moraves, dans ces contrées où la nature semble toujours dans la douleur. Leur activité bienfaisante s'est étendue aux Esquimaux, où ils ont trois petites colonies. Avant leur arrivée, les Esquimaux étaient dans

[1] *Travels in southern Africa in the years*, 1803 *by H. Lichteinstein, translated* etc., by A. Plumptre, in-4°., London, 1812, chap. XI, pag. 151 *et suiv.*

l'usage de tuer les orphelins et les veuves pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les Moraves leur apprirent divers procédés utiles pour la pêche, construisirent un magasin, et engagèrent les habitans à y déposer la dixième partie de leurs grains en faveur des veuves et des orphelins.

Les Missionnaires ont imprimé des prières, des cantiques, des catéchismes et d'autres livres élémentaires en créole des colonies danoises, et en langues du Groenland et des Esquimaux. En 1801, ils avaient environ cent cinquante Missionnaires pour vingt-quatre mille prosélytes [1], et vingt-neuf établissemens, dont les principaux sont dans les États-Unis; en Pensylvanie, Bethléem est bâti sur un terrain acheté par Zinzendorf en 1740. On y comptait naguère six cents personnes. A dix mille de là, Nazareth en avait quatre cent cinquante, et Litiez trois cents. Quelques-autres sont disséminés dans les états de l'*Union* [2]. La communauté de biens eut lieu à Bethléem jusqu'en 1762. Ils se mirent alors au régime de leurs Frères d'Europe. Oldendorp, David Cranz, Loeskiel et Ogden ont publié des histoires intéressantes de ces établissemens et des missions [3] qu'ils entretiennent à

[1] *A precise account of the present statement of the mission of the united Brethren*, in-8o., 1801, London, par La Trobe.

[2] Morse, pag. 281.

[3] *Oldendorp, Geschichte der mission der evangelischen bruder*, etc., 2 v., in-8°., Barby, 1777. — *Geschichte*

l'aide de contributions volontaires. Ce dernier avoue que, dans ce genre, les Catholiques et les Moraves, plus qu'aucune autre société, ont obtenu des succès.

On doit applaudir à leur zèle pour répandre les connaissances religieuses et morales parmi les Nègres, les Payens, les Sauvages; mais persuadés qu'avant d'en faire des Chrétiens il faut en faire des hommes, et ne pas imiter certains Missionnaires qui débutent par les entretenir des mystères, les Moraves développent progressivement leur intelligence et leur capacité pour les arts mécaniques, l'emploi des instrumens, les procédés agricoles; ils les habituent aux travaux, à l'ordre, à la propreté, à la décence, et par une marche lente, mais efficace, les élèvent à la connaissance des vertus morales et des vérités révélées. Étrangers aux discussions politiques, ils paraissent s'occuper beaucoup moins de l'émancipation des esclaves que de leur instruction. Ils ont formé à l'île Saint-Thomas une congrégation de huit mille Noirs; lorsqu'en 1749, leur évêque, Jean de Wateville, visita les Églises des Africains dans les îles danoises, le gouverneur, en montrant le temple de la mission, lui dit : « Voilà notre plus forte citadelle. Avant l'existence de cette église,

der mission, etc., *unter den Indianen in nord America*, Durch. G.-H. Loskiel, in-8°., Barby, 1789. — Crantz *suprà citat.* — *An excursion*, by Ogden, etc.

je n'aurais point hasardé de passer une nuit sur ma plantation et hors de ma forteresse; aujourd'hui je le puis sans craindre, car s'il se formait un complot parmi les esclaves, ce qui pourtant est moins à craindre depuis qu'ils ont une meilleure manière de penser, ceux qui sont convertis ne manqueraient pas de faire échouer le complot, en le découvrant ». Lorets, voyageant dans ces îles en 1784, rend le même témoignage aux Nègres devenus Chrétiens [1].

Avant Lorets, leur système religieux avait déjà été amplement exposé par Spangenberg, dans son livre : *Idea fidei Fratrum*, traduit en diverses langues. La corruption originale de l'homme par la chute d'Adam, et la justification par le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, sont les deux articles sur lesquels ils insistent le plus; ils admettent l'éternité des peines; ils n'ont jamais varié sur la divinité de Jésus-Christ, qu'ils reconnaissent; et c'est par erreur que l'auteur de cet ouvrage, dans l'édition allemande de son *Histoire de la Théophilanthropie*, les avait comptés parmi les sectes qui inclinent vers le Socinianisme.

L'unité religieuse, selon eux, ne peut être ébréchée que par le dissentiment de croyance sur les articles fondamentaux. Mais quels sont ces articles? Jamais ils ne furent d'accord sur ce point. Lorets met les consciences au large, en déclarant

[1] Lorets, pag. 275 *et suiv.*

que cette unité ne consiste pas dans la conformité d'idées, mais dans l'unanimité des sentimens du cœur; qu'elle n'est pas l'ouvrage du raisonnement, mais de l'affection [1]. Dès lors ils ne trouvent plus d'obstacles à s'associer à d'autres sectes. Telle est la raison pour laquelle ils ont établi des *tropes* ou *classes*, soit pour éviter la confusion par rapport aux divers systèmes religieux, soit pour conserver à chaque membre son droit à l'Église dans laquelle il est né. Il y a trois tropes, celui de l'Église morave, celui de la luthérienne, celui de la réformée; sous le trope morave sont aussi compris ceux qui, étant d'une communion différente des deux protestantes, se sont néanmoins joints à l'*unité* [2].

Quand une discussion divise les esprits au point de ne pouvoir obtenir un résultat définitif, ils ont recours au sort, surtout lorsqu'il s'agit de pourvoir aux places, et d'entreprendre une nouvelle mission; dans le temps de Zinzendorf, le sort fut consulté pour savoir s'ils devaient passer sans restriction dans l'Église luthérienne, ou conserver leur constitution particulière. Cependant cet usage n'est pas employé indifféremment, ni par tout le monde, mais seulement par les synodes et autres assemblées représentatives. Ils le fondent sur la certitude de leur propre insuffisance, et

[1] Lorets, pag. 132.
[2] *Ibid*, pag. 135.

sur la confiance avec laquelle ils s'abandonnent à la direction de Jésus-Christ, qui a promis assistance à son Église.

A chaque heure du jour et de la nuit il y a quelques personnes des deux sexes chargées de prier pour la société. Les communautés moraves de toute la terre, à la même heure, sont unies d'intention pour chanter l'hymne du matin et faire la prière du soir. Le voyageur Bonnet s'est trompé en disant qu'ils observent le sabbat. D'après ce qu'on lit dans saint Jean, chap. XIII, sur le lavement des pieds, quelques congrégations, croyant que cette cérémonie était obligatoire, la pratiquaient avant la cène, mais elle est à peu près en désuétude.

Les deux sexes sont séparés à l'église. Grands amateurs de la musique religieuse, leurs cantiques abondent en expressions figurées. Quand le zèle paraît se refroidir, ils tâchent de le ranimer par les *Fêtes d'amour*. Elles consistent en prières, en hymnes chantées, à la suite desquelles ils mangent en commun un petit gâteau, et prennent chacun du café dans le temple, ou, comme à Zeist, deux tasses de thé.

C'est un axiome que les principes, les réglemens, et non les hommes, gouvernent l'unité: ainsi les ministres ne font qu'appliquer ces réglemens. Leur hiérarchie se compose d'évêques ou

[1] *The ancient and modern history*, pag. 125, etc.

surintendans, de *seniors* ou anciens, de pasteurs ou prédicateurs, et de diacres, dont les salaires sont modiques. Liancourt raconte que l'évêque morave de Bethléem, dans les États-Unis, faisait des pains à cacheter pour augmenter son bien-être.

Tous les sept ou huit ans ils ont un synode auquel chacun des établissemens d'Amérique et d'Europe envoie un ou plusieurs députés élus par tous les Frères; les autres membres dont se compose le synode, sont les évêques, les *seniors*, les administrateurs des tropes, les seigneurs des lieux où ils ont des églises, s'ils sont membres de l'Unité, etc. On y mande même quelques *sœurs*, pour donner des renseignemens sur les objets relatifs aux personnes de leur sexe; mais elles n'ont pas le droit de voter [1].

Ces assemblées sont comme le centre de l'*Unité des Frères*; en elles résident le soin, l'inspection, la direction générale des affaires, la conservation des dogmes, des mœurs, de la discipline, et tout ce qui concerne le régime spirituel et temporel. On extrait les correspondances envoyées des diverses parties du globe, et, à la fin de la session, qui dure deux ou trois mois, ces extraits, insérés dans un compte rendu de l'état de la société et des missions, sont communiqués et lus dans toutes les églises [2]. Avant de se dissoudre, le synode

[1] Lorets, pag. 156.
[2] Liancourt, tom. VII.

établit un collége de treize membres, qui siége à une lieue de Herrnhut; il est chargé de nommer les officiers principaux, de règler les missions et les colléges.

Liancourt compare le régime des Moraves à une oligarchie. Outre la division en tropes, et la subordination hiérarchique, chaque congrégation particulière est distribuée en *chœurs*, déterminés par les différences d'états, d'âge et de sexe, et qui ont chacun une personne pour présider. Il y a les *chœurs* des hommes, des femmes, des veufs et des veuves, des garçons, des filles, subdivisés en diverses classes. Southey, dans son Histoire du Brésil, parle d'une peuplade indienne, où les femmes sont distinguées des filles par un dialecte différent [1]. Chez les Moraves, on discerne les filles, les femmes et les veuves par la couleur du ruban; à Zeist et à Neudittendorf, celui des filles est rose, celui des femmes est bleu, celui des veuves est blanc. A la faveur de ce partage en classes, on inculque plus facilement à chacun les devoirs propres à son état.

Aucune société religieuse ne donne plus, ni peut-être même autant de soin que les Moraves à l'éducation physique et morale des enfans. On s'occupe d'eux avant même qu'ils soient nés. C'est pour eux, comme pour les mères, qu'une femme est chargée de surveiller celles qui sont enceintes, et de leur

[1] Histoire du Brésil, tom. III, pag. 389.

donner des conseils convenables. Outre la surveillance des parens et des pasteurs à l'égard des enfans, une autre s'exerce par les frères et les sœurs préposés à l'inspection de ceux de leur sexe; et ces préposés sont eux-mêmes inspectés par les anciens, qui, de temps en temps, les convoquent pour les encourager, les diriger, et s'informer de la conduite des enfans. Rien n'échappe à la vigilance; les exhortations et les règlemens embrassent même des détails qu'on appellerait minutieux, si quelque chose pouvait l'être quand il s'agit d'éducation. Chez plusieurs communautés moraves, les enfans reçoivent une éducation commune dans des pensionnats, espèce de couvens avec de grands dortoirs.

Le passage de l'enfance à la puberté, les phénomènes physiques et moraux qui l'accompagnent, sont une crise qui appelle les soins de la vertu éclairée. Écarter les notions et les occasions qui pourraient accélérer cette époque orageuse, et, lorsqu'elle arrive, préserver l'innocence du naufrage, tel est peut-être le problème le plus difficile à résoudre dans l'éducation. J.-J. Rousseau l'a discuté et résolu à sa manière. Par quelle fatalité la société des Moraves est-elle la seule qui se soit formellement occupée de cet objet, et de quelques autres circonstances de la vie humaine? Ils avouent qu'on ne peut à cet égard établir des règles générales. On rappelle sans cesse aux parens combien il est essentiel de soustraire l'en-

fance au danger de voir et d'entendre des choses auxquelles on attache souvent trop peu d'importance, qui néanmoins entraînent des conséquences fâcheuses, et dont les effets s'étendent sur toute la durée de la vie. Lorsqu'on ne peut plus échapper à la nécessité d'expliquer aux enfans des phénomènes, et de leur donner des notions sur lesquelles la nature animale et végétale offre des analogies multipliées, il faut, disent les Moraves, les pénétrer de la présence de Dieu, tirer ce qu'on leur dit de l'Écriture-Sainte, autant qu'il se peut, mettre dans les réponses tant de précision et de clarté, qu'ils n'aient pas besoin d'explication ultérieure, ni de faire eux-mêmes des recherches [1]. Chez les Catholiques, le ministère de la confession, confié au zèle et à la prudence, est un puissant moyen pour remplir cette tâche délicate; ce n'est point ici le lieu d'entrer dans ce détail, mais c'est le cas de faire admirer cette divine sagesse qui, par un sacrement sanctifiant l'union des époux, repousse ou réprime les écarts des imaginations désordonnées. La même réflexion s'applique à diverses fêtes et cérémonies, sur les objets desquelles l'Église étend un voile majestueux, qui leur imprime un caractère auguste, et commande le respect.

La familiarité entre les deux sexes expose à des liaisons qui ne sont pas toujours avouées par la

[1] Lorets, pag. 262.

vertu. Dès les premiers temps, les Frères s'occupèrent d'en prévenir les abus. Ils furent secondés par les *sœurs-filles*, qui convinrent entre elles, « de ne prêter l'oreille à aucune proposition de » mariage qui leur serait faite d'une manière pro» fane, et non selon les principes d'une société » chrétienne : elles déclarèrent que si les anciens » de l'Église jugeaient à propos de donner *une* » *aide* à quelque Frère et d'en faire la proposition à » l'une d'elles, elle se réservait le temps d'y réflé» chir : » cette déclaration a toujours fait loi [1].

Quand un garçon veut se marier, il s'adresse à l'inspecteur; et soit qu'il désigne la personne à laquelle il veut s'unir, soit qu'elle lui soit proposée par les anciens, auxquels la demande est référée, on examine soigneusement si toutes les convenances de mœurs, de caractère, de facultés, de santé, s'y trouvent. On consulte le sort, et si la proposition est approuvée, on la communique à l'inspectrice de la fille, qui la transmet à celle-ci. Quand tout est d'accord, on célèbre le mariage; on voit par-là que les Moraves se marient toujours dans leur secte; si quelqu'un épousait dans une autre communion, il cesserait d'être membre de l'Unité.

Ce qu'on vient de lire conduit à mentionner les imputations sans nombre qui furent dirigées contre eux en Angleterre, en Hollande, en Allema-

[1] Lorets, pag. 248.

gne surtout. L'université de Tubingue fut consultée, en 1747, sur les Herrnhuters, par le duc de Wurtemberg [1]. La prévention, si voisine de la calomnie, se montra souvent dans les ouvrages par lesquels on les attaquait; les lecteurs honnêtes regretteront, comme l'auteur, que la vérité historique oblige à des détails qu'on s'efforcera de couvrir du voile de la décence.

Smollet, continuateur de Hume, impute aux Moraves (sous l'an 1760) un culte mélangé de dévotion et d'impureté. Cette assertion est un texte qu'il commente par des détails révoltans [2].

On les accusa d'établir la communauté de femmes. Chr.-Sig. George, qui publia contre eux cinq *dissertations*, imprimées à Wittemberg, fit soutenir, en 1755, dans la même ville, une thèse où il dit que chez eux les époux sont des *vice-Christ*, parce qu'ils représentent Jésus-Christ, le véritable époux. La même assertion se trouve répétée vers la même époque, par Jean Stinstra, dans une lettre adressée aux Mennonites [3], et dans deux écrits de Froereisen, chanoine Luthérien de l'église Saint-Thomas, à Strasbourg [4]. En comparant

[1] *Acta hist.*, tom. I, pag. 708 *et suiv.*

[2] Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion, etc., in-8°., Paris, 1826, tom. XV, pag. 357 *et suiv.*

[3] Lettre pastorale contre le fanatisme, etc., par M. Jean Stinstra, in-8°., Leyde, 1752, 2 vol., pag. 83, 90 *et suivantes.*

[4] *J. L. Froereiseniri brevis delineatio duorum impos-*

Mahomet à Zinzendorf, il trouve dans celui-ci plusieurs caractères de l'Ante-Christ, et l'accuse d'avoir publié, sous le pseudonyme d'*Albinus Sincerus*, une brochure qui contient des détails obscènes. Anquetil du Perron a consigné la même accusation dans une note de son *Oupnek'at*. Étant jeune il avait habité Rhynweck, près de Zeist; mais les renseignemens que j'ai recueillis à Zeist même, en 1803, attestent que si ces idées ont eu cours parmi eux, actuellement elles sont éteintes.

Il se peut que le vice et l'erreur aient exagéré ou dénaturé des idées qu'une piété éclairée doit toujours ramener au respect pour soi-même et pour les bonnes mœurs.

Le style des Moraves dans leurs discours et leur liturgie, leur mysticisme sentimental, l'habitude de ne parler autrefois de Jésus-Christ qu'en le désignant sous le nom de l'*agneau* [1]; la dévotion à

torum Muhammedis et Zinzendorfii, *Muhammedis Simiæ*, in-4°., Argentorati; *Confirmatio brevis delineationis*, etc., par le même.

[1] Quoique cet emblème touchant soit emprunté de la Bible, le concile *in trullo*, tenu à Constantinople en 692, considérant la multiplicité des images, où saint Jean montrait du doigt Jésus-Christ sous la forme d'un *agneau*, ordonna qu'à l'avenir on peignît le Sauveur sous la figure humaine, comme la plus convenable. *V.* Labbé *Concilior*, tom. VI, canon 82, pag. 1178; et Fleuri, tom. IX, pag. 504. L'agneau à la Chine était le symbole du saint désiré et attendu. Ce désir ardent, cette espérance publique, cette attente universelle, était exprimée

ses plaies, surtout à celle de son côté, servit de prétexte à d'autres accusations. Stinstra prétend qu'ils ont des erreurs sur la Trinité, qu'ils la concentrent en Jésus-Christ, qu'ils donnent au Saint-Esprit le titre de *mère*. Selon George, ils nient que Dieu soit le Créateur du ciel et de la terre: il les accuse d'admettre même plus de sept sacremens, et assure que, malgré leur déclaration, ils ne sont pas de la confession d'Augsbourg. Nicolaï, dans son roman de *Sebaldus Nothanker* [1], s'efforce de les couvrir de ridicule. On a prétendu que l'*Unité des Frères* était moins une religion qu'une confédération commerciale, au moyen de laquelle des riches faisaient valoir leurs fonds: le temps a fait justice de ces assertions. Quant à l'emploi affecté du mot *agneau* [2], Lorets a cru devoir justifier ses coreligionnaires, qui, depuis quelque temps, ont simplifié leur style religieux.

On reprochait encore aux Moraves de vouloir, par une éducation absolument homogène, donner la même trempe à tous les esprits, la même forme à tous les caractères; il avoue qu'en ce genre les Frères ont commis quelques méprises, sur lesquelles l'expérience a rectifié leurs méthodes: cependant ils conservent une sorte d'uniformité qui

par des sacrifices. *Voy*. les Mémoires chinois, in-4°., tom. XI, pag. 99.

[1] *La vie et les opinions* de Sebaldus Nothanker, par Nicolaï, 2 vol. in-12, 1774.

[2] Pag. 74.

tend à garotter les esprits, en les jetant tous dans le même moule. J'ai ouï Campe (qui fait autorité sur cet objet) soutenir, d'après ces observations, que, dans l'*Unité*, les grands talens seront toujours rares. Le passé vient à l'appui de sa prédiction. Zinzendorf, Watteville, Spangenberg, Gambold, Bossart, Loeskiel, Oldendorp, sont les hommes les plus recommandables de la secte, mais non des génies éminens : ils eurent des vertus, ce qui assurément vaut mieux ; cependant ceux même qui leur contestent la supériorité des talens, liront toujours avec plaisir les vers touchans et pieux qu'inspirent à l'évêque morave Gambold les sons de la cloche ; ils lui rappellent le prix et la rapidité du temps, qui, dans son sein, porte l'infini [1]. Cette petite pièce est belle, même à côté du poëme de Schiller, sur le même sujet.

Spangenberg mérite une mention spéciale ; après la mort de Zinzendorf, en 1760, il fut nommé membre du conseil suprême qui, chez les Moraves, juge toutes les affaires en dernier ressort, devint, en 1789, président de ce tribunal, et fixa ensuite sa demeure à Berthelsdorf, près de Herrnhut, où il mourut en 1792, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il a publié une biographie très-prolixe de Zinzendorf, et *Idea fidei Fratrum*, ou *Résumé de la doctrine des Frères*. Dans le cours d'une longue vie, Spangenberg déploya un

[1] *The works of the late rev. John Gambold*, etc.

zèle infatigable en faveur de sa société : par l'ascendant d'un caractère aimable, d'une conduite intègre, il lui concilia la faveur de plusieurs gouvernemens.

Un Morave ne peut donner un immeuble en héritage à des enfans, des parens ou autres personnes, à moins qu'ils ne soient membres de l'Église, et que les anciens ne les aient déclarés habiles à posséder ces immeubles. Par la même raison aucun ne peut vendre sa maison, ses terres, sans y être autorisé. La même permission est nécessaire pour prendre à son service des domestiques qui ne seraient pas leurs coreligionnaires [1].

Les anciens interviennent dans les discussions qui s'élèvent entre un maître et son domestique. L'arbitrage termine également les autres difficultés, car, entre eux, ils ne doivent jamais plaider, et n'ont recours aux tribunaux que dans les cas de difficultés avec des hommes d'une autre religion. Les Moraves composent une sorte de république, où les intérêts individuels sont toujours subordonnés à l'intérêt général. Ils ont été nommés les *Quakers de l'Allemagne*, tant par leur éloignement des procès, que parce qu'ils refusent aussi de prêter serment et de porter les armes : mais ils consentent à fournir des remplaçans et à payer des impôts pour la guerre, ce que ne font pas les Quakers.

[1] Lorets, pag. 231.

Paley indique les Méthodistes et les Moraves comme les sociétés les plus ressemblantes aux Chrétiens primitifs. Comment n'a-t-il pas compris dans cet éloge les Quakers, avec lesquels les Moraves ont encore d'autres traits de conformité; tels qu'une piété douce, un maintien calme et recueilli, beaucoup de décence, des mœurs intègres, l'amour de la paix, de l'ordre, le soin des pauvres, une propreté recherchée, un esprit de négoce actif, industrieux et qui s'exerce dans tous les genres, surtout à Neudittendorf, à Neuwied et à Zeist? Les femmes tissent, brodent, copient de la musique, etc.; comme les Quakers, ils ont banni du commerce l'usage de marchander; plusieurs grands magasins de Londres ont adopté cette méthode, et s'en sont bien trouvés. Paley, Staüdlin [1], et tous les hommes impartiaux qui connaissent les Moraves, avouent que leur conduite commande l'estime.

Terminons cet article par un fait dont la connaissance sera certainement agréable au lecteur.

Dans le siècle dernier, pendant les guerres qui désolaient plusieurs contrées de l'Allemagne, un capitaine de cavalerie, envoyé pour fourrager, invite un paysan à lui indiquer le canton où sa troupe trouverait des fourrages. Suivez-moi, dit le paysan, qui était Herrnhuter. A un quart de

[1] *Allgemeine geschichte der christhichen kirche*, par Staüdlin, pag. 404.

lieue, il lui montre un champ d'avoine, on le fauche, puis il le conduit à un autre peu éloigné qu'on fauche également; l'officier lui fait remarquer qu'il se donne une peine inutile, puisque sans aller si loin ils ont rencontré un champ meilleur. Cela est vrai, dit le Herrnhuter, mais ce champ ne m'appartient pas [1].

[1] *Christian observer*, tom. 1, in-8°., 1802, London, pag. 225.

CHAPITRE VIII.

TERMINISTES, GICHTELIENS OU ENGELS-BRUDERS OU FRÈRES ANGÉLIQUES, SECTE DE PETERSEN, RONSDORFIENS OU ELLERIENS, BRUGGLERIENS, BORSENIENS, DEURHOFIANIENS, SCHORTINGHUISIANS, BUTTLERIENS, JEAN DE ROSENFELD (PRÉTENDU MESSIE).

TERMINISTES. — Un ouvrage publié en 1698, par Jean Gérard Böse, donna naissance à la secte, ou, si l'on aime mieux, à la dispute des Terministes, dont la doctrine se réduit à cinq propositions :

1°. Dans l'Église et hors de l'Église, Dieu a fixé aux hommes un terme de rigueur, passé lequel il ne veut plus leur salut, quoique leur existence terrestre se prolonge. C'est ce que Böse appelle *terminus peremptorius salutis humanæ*;

2°. Ce terme fatal est fixé par un décret de la Divinité;

3°. Au delà de ce terme, il ne leur accorde plus aucun moyen de repentir ni de salut. La mesure de ses grâces étant épuisée, il ne faut pas en attendre d'ultérieures;

4°. Pharaon, Saül, Judas, beaucoup de Juifs et de Gentils sont de ce nombre;

5°. Dieu leur accorde cependant encore quelques bienfaits, mais non dans l'intention de les convertir, parce que ces pécheurs ont laissé échapper le jour où ils pouvaient obtenir grâce.

Le système de Böse fut attaqué en 1700, et réfuté dans les sermons de Thomas Ittigius, et dans ses écrits, publiés sous le nom de *Thomas à Lipsia*, où, d'après les prophètes, les apôtres et l'Évangile, il établit que, tant que l'homme est vivant, une pénitence sincère peut le réconcilier à Dieu. Adam Rechenberg soutint les opinions de Böse; d'autres théologiens, en sens opposé, prirent part à cette controverse, qui, pendant quelques années, fut défendue et combattue avec chaleur et quelquefois avec aigreur. Le système de Böse, relégué désormais dans l'immense catacombe des aberrations humaines, n'a laissé que des traces presque imperceptibles dans l'histoire de l'Église, où elle est enregistrée sous le nom de *Controverse terministique* [1].

Gichteliens ou Engels-Bruders, ou Frères angéliques. — La secte obscure des *Gichteliens* eut pour auteur Jean-George Gichtel, né en 1638, à Ratisbonne. Il passa de l'étude de la jurisprudence à celle des livres de Jacques Boëhm, qu'il

[1] Voy. *De gratiæ revocatricis termino*, par Rechenberg, en 1701, et ceux d'Ittigius, publiés la même année, *Refutatio disputationis de statu induratorum*, in-4°., Wittemb., 1701. — Et *Prælectiones*, etc., in-4°., *ibid.*, 1701.

préférait même à la Bible, et s'entêta des idées mystiques de cet écrivain, en y ajoutant les siennes : elles lui causèrent des désagrémens ; il fut emprisonné plusieurs fois, erra dans diverses contrées, finit par s'exiler lui-même en Hollande, et mourut à Amsterdam, laissant des lettres théosophiques en latin, imprimées plusieurs fois [1], et quelques sectateurs de sa doctrine.

L'Évangile dit, qu'après la résurrection les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris ; ils seront comme les anges dans le ciel [2]. En conséquence, Gichtel voulait que ses disciples fussent célibataires ; que voués à la contemplation, s'abstenant du travail des mains, et s'offrant eux-mêmes en sacrifice pour les autres, ils retraçassent le sacerdoce de Melchisedech, et imitassent les anges : voilà ce qui les fit nommer *Engels-Bruders*, ou *Frères angéliques*. Walchs prétend que les opinions de Gichtel, comme celles de son maître Jacques Böehm, approchaient de l'Arianisme. Henke compare les Gichteliens aux moines, et Gichtel à saint François d'Assise, auquel ses disciples, les deux cordeliers Albizzi et Pedro de Alva Astorga, ont trouvé quatre mille conformités avec *Jésus-Christ*. Des inepties de ce recueil,

[1] La première en 1701, par les soins de Godef. Arnold, puis en 1710 et 1722, à Leyde, sous le titre de *Theosophia practica*, par les soins d'Uberfeld, son disciple.

[2] Math., 22, 30.

Etienne Albert composa le fameux livre intitulé : *L'Alcoran des Cordeliers*.

Depuis 1719 à 1734, parurent beaucoup d'écrits contre les *Frères angéliques*, par J.-H. Kindervater, J.-Gust. Reinbeck, J.-Balth. Reinhard, Jacques Lange, Jean-Jacques Quandt, etc. Ce dernier, en 1734, publia une dissertation sur le sacerdoce de Melchisedech, qu'ils voulaient s'attribuer. Henri-Christ. Engecke, en 1732, en avait imprimé une autre contre leur éloignement du travail, tandis que l'homme est condamné à manger son pain à la sueur de son visage[1].

A Gichtel, décédé en 1710, succéda Jean-Guill. Uberfeld, comme chef de la secte; Uberfeld étant mort en 1732, un nommé Rous lui succéda. Amsterdam et Leyde étaient les principaux endroits où elle avait fait des progrès; mais elle était répandue en Allemagne, surtout à Halle, Magdebourg et Berlin. Joachim-Henri Ulze, un de leurs membres, y publia quelques écrits. Un autre de ces sectaires, Jean-Otto Glusing, a donné une traduction allemande de la Bible[2].

Je rectifie, dans cette édition, mon erreur sur la durée de cette société, que j'avais cru éteinte vers la fin du siècle dernier. Henke écrivait au commencement de celui-ci, qu'elle avait encore

[1] Genèse, 3, 19.

[2] *Baumgarten*, pag. 1082 *et suiv.* — Walchius, tom. II, pag. 103 et 104.

des adhérens à Altona. Des renseignemens certains m'apprennent qu'on en trouve également dans la Prusse occidentale, où ils ont des assemblées particulières. Distingués par leur établissement, ils le sont aussi par la régularité de leur conduite et la droiture de leur caractère [1]. Un savant professeur de théologie à Halle, le docteur Tholuck, par une lettre du 25 octobre 1825, m'apprend que près de Thorn est une société de Gichteliens, dont le nombre, dans ces dernières années, a beaucoup augmenté.

Secte de Petersen. — Vers la fin du dix-septième siècle, Rosemonde Julienne, comtesse d'Assebourg, en Allemagne, étant tombée en démence, annonçait qu'elle jouissait de la vision béatifique de Dieu, qui l'avait chargée de manifester ses volontés sur la terre. Jésus-Christ lui apparaissait dans sa gloire, et lui dictait des réponses à des lettres qu'elle n'avait pas encore ouvertes. Les rêveries de cette femme, qui, pendant quelques années, occupèrent l'attention publique, devinrent l'objet d'une correspondance entre la princesse Sophie de Brunswick et Leibnitz. Ceux qui veillent, dit-il, sont dans un monde connu, mais ceux qui rêvent ont chacun leur monde particulier. Si l'exaltation des idées les conduit à la vertu, pourquoi ne l'appellerais-je pas une grâce?

[1] Henke, tom. IV, pag. 348 *et suiv.* — Huth, tom. I, pag. 542. — Baumgarten, pag. 1089.

car il ne faut pas s'imaginer que toutes les grâces doivent être miraculeuses. Quand on parle de ce qui surpasse la nature, on entend celle des substances finies; mais ce que l'on fait avec l'aide de Dieu, s'il n'est pas naturel à l'homme, il est du moins naturel à Dieu, et ne surpasse pas la nature divine. D'après les détails qu'on lui a communiqués, il pense que l'état de la prophétesse s'explique par l'influence de l'imagination de la mère lorsqu'elle était enceinte; influence développée, fortifiée par l'éducation, qui est une seconde nature. L'amour divin, objet purement spirituel, n'est pas du domaine de l'imagination; mais l'humanité de Jésus-Christ, retracée par la peinture et par les phrases de l'Écriture, laisse des traces dans le cerveau. A l'occasion des rêveries de la comtesse d'Assebourg, fut réimprimé, à Helmstadt, l'ouvrage de Gerson, *De Probandis spiritibus*.

Jean-Guillaume Petersen, surintendant de Lunebourg, se constitua le panégyriste de la comtesse, et se donna lui-même pour inspiré, ainsi que sa femme Jeanne-Éléonore de Merlan, qu'on appelait la sibylle de Lunebourg. Il mit au jour un opuscule, dans lequel, appuyant les visions de la comtesse, il prétend qu'elle les a reçues de Jésus-Christ même. Le consistoire, qui déjà lui avait interdit de prêcher le millenarisme, jugea que la publication de son écrit était plus dangereuse encore que des sermons passagers, puisque les écrits, provoquant une controverse publique,

étendent au loin leurs effets. Petersen fut déposé. Sur quoi Leibnitz observe « que ce n'était pas une » petite entreprise de proposer une nouvelle parole » de Dieu, fondée sur le rapport d'une jeune demoi- » selle qui croit parler avec Jésus-Christ. » L'abbé de Loccum (Molanus sans doute), à qui le surintendant Petersen avait demandé son sentiment, répondit que les expressions dont Notre Seigneur se sert envers cette personne, ne sont pas trop conformes au style de la chancellerie céleste, autant qu'il nous est connu, et que l'opuscule renferme des erreurs contre la foi [1].

« Je trouve par l'histoire, dit-il, que les sectes » sont nées par la trop grande opposition à quel- » ques opinions particulières. Les choses s'éva- » nouissent d'elles-mêmes quand elles ont perdu » les grâces de la nouveauté; mais quand on veut les » opprimer par le grand bruit que l'on fait, c'est » vouloir éteindre le feu avec un soufflet. Il en est » comme d'un flambeau qui va mourir, et qu'on » ranime à force d'agitations. De peur qu'on ne » manque d'hérétiques, les théologiens font quel- » quefois tout ce qu'ils peuvent pour en trouver; » et, pour les immortaliser, ils leur donnent un » nom de parti, comme Chiliastes, Jansénistes, » Piétistes. Souvent un homme obtient l'honneur » d'être hérésiarque sans le savoir, comme feu

[1] Lettres inédites de Leibnitz à la duchesse Sophie, 10 février 1692.

» M. Pajon, très-habile ministre de France, dont » les disciples et approbateurs sont maintenant » traités de Pajonistes par M. Jurieu et autres[1]. »

Petersen composait Jésus-Christ de deux natures humaines; l'une qu'il avait prise du ciel avant la création, l'autre qu'il avait reçue de la Sainte-Vierge. Il y aura une double résurrection avant la fin du monde. Jérusalem sera rebâtie; le Sauveur régnera mille ans sur la terre; Satan sera lié pendant ce laps de temps. Ensuite il travaillera à séduire les nations jusqu'au jugement dernier; mais finalement l'enfer sera fermé, et tous les êtres intelligens, même les démons, seront admis au bonheur. Le rétablissement de toutes choses, que Dieu a prédit par la bouche de ses saints prophètes[2], arrivera. La révélation nous le garantit, et ce rétablissement offre la perspective d'amélioration, de perfection[3]. Mais le texte cité n'appuie aucunement l'extension que lui donnaient Petersen et ses adhérens; d'ailleurs, elle est formellement contredite dans le tableau anticipé du jugement dernier, tracé par Jésus-Christ lui-même, qui dévoue les méchans aux feux éternels[4].

1 Lettre du même à la même, 18 octobre 1691.

2 Act. 3, v. 21.

3 Tel est le sens que lui donnent d'après les bons auteurs Lighfoot, etc.; Knatchbull, etc. Schleusner appuie leur assertion dans son Lexicon grec du Nouveau Testament, au mot ἀποκατάστασις.

4 *Voy.* Math. 25, v. 41 et 46.

Malgré l'évidence du texte sacré, les opinions de Petersen, qui, dès l'an 1697, avaient excité une grande rumeur, séduisirent des gens de tout sexe, de tout état. Retiré à Wolfenbutel, il continua dans la retraite à dogmatiser, à répandre sous son nom, ou sous celui de sa femme, divers ouvrages allemands, entre autres, la Clef de l'Apocalypse [1]. Pour appuyer sa doctrine, il publia, l'an 1699, un écrit intitulé : *l'Évangile éternel* [2], dans lequel il attaquait le dogme de l'éternité des peines. A cet ouvrage il en fit succéder, sur le même sujet, un autre beaucoup plus étendu [3]. Une foule d'antagonistes l'attaquèrent, les uns avec âcreté, d'autres, plus modérés, trouvaient seulement que sa doctrine était dangereuse et peu conciliable avec les livres symboliques du Luthéranisme; mais, progressivement, la doctrine de la rédemption universelle, étendue même aux démons, trouva des partisans parmi les théologiens protestans; quelques-uns, construisant leur système sur les périodes de sept ans, et de cinquante des jubilés mosaïques, envisagés comme

[1] Walchius, tom. IV, pag. 764 *et suiv.* Mosheim, t. V, pag. 339 *et suiv.*, et Mollerus, *Cimbria litterata*, etc., tom. II, pag. 639, etc.

[2] *Das ewige Evangelium der allgemeinem wiederbringung aller creaturen*, etc., 1699.

[3] *Geheimnis der wiederbringung aller dinge*, etc, Pampholine (Offenbach), tom. I, fol. 2;

types, fixaient le *minimum* des peines des damnés à six mille ans, suivis d'un jubilé au septième millésime, et après la révolution de sept jubilés semblables, devait arriver le cinquantième millésime, qui, ouvrant même aux démons les portes du ciel, fermerait à jamais celles de l'enfer. Paul-Ernest Jablonski, dans ses *Institutions de l'histoire chrétienne*, a recueilli les titres des ouvrages qui, à l'époque de 1767 où parut le sien, avaient été publiés pour et contre l'éternité des peines [1].

Petersen mourut en 1727, près de Magdebourg. La secte qu'il avait formée ne lui survécut pas, quoique plusieurs de ses opinions, par exemple celle du règne de mille ans, aient trouvé beaucoup de défenseurs chez les Protestans comme chez les Catholiques.

Ronsdorfiens ou Elleriens. — La secte des Ronsdorfiens, oubliée dans la plupart des hérésiographies, commença, vers l'an 1726, dans le duché de Berg, et s'étendit dans le voisinage. Elle eut pour fondateur Elie Eller, né vers 1690, près d'Elberfeld, à Ronsdorf, qui alors n'était guère qu'une métairie. Eller, qui se prétend issu de la tribu de Juda, épouse successivement trois femmes; la première, à cause de sa piété; la seconde, pour sa jeunesse; la troisième, pour son argent.

[1] P. Ers. Jablonski, *Institutiones theologiæ christianæ*, in-8°., Francofurti ad Viadram, 1767, tom. III, pag. 249 *et suivantes*.

Celle-ci, Anne de Buchel, est fille d'un pâtissier d'Elberfeld.

Les deux époux sont les deux témoins annoncés dans le chapitre onze de l'*Apocalypse*. Eller, le *père de Sion*, converse familièrement avec Dieu, comme un ami avec son ami; l'Église est tombée en décadence. Dieu, qui réside en lui, l'envoie pour former une nouvelle Église, la Nouvelle Jérusalem. A cet œuvre doit coopérer sa femme, la *mère de Sion*, à laquelle tous les secrets de la prédestination sont révélés. Il consigne ses rêveries dans un écrit allemand intitulé : *La Pannetière* (*Hirtentasche*), par allusion à celle de David, qui contenait cinq pierres pour attaquer Goliath.

C'était parmi les réformés d'Elberfeld qu'Eller avait recruté ses prosélytes, devenus des enthousiastes. Avec eux il quitta cette ville, l'an 1728, en prédisant qu'elle périrait par le feu comme Sodome. Le jour où devait arriver cette catastrophe étant fixé, tous partirent de grand matin pour gravir la montagne de Ronsdorf, d'où ils verraient l'embrâsement qui allait consumer la ville, et ils attendirent vainement jusqu'au soir l'effet de la prédiction. Ce mécompte amortit leur zèle sans les désabuser. Ils élevèrent à Ronsdorf des maisons disposées de manière que toutes prenaient vue sur celle de leur patron. Eller, le despote et ensuite le tyran de ce petit royaume, était un homme rusé, ambitieux, qui, pour maîtriser sa petite secte, employait l'espionnage; car, es-

pionnage et despotisme sont deux choses inséparables. Il aimait les longs repas et les orgies, peut-être moins par goût pour la débauche que pour saisir les secrets des hommes ivres; car il avait assez de retenue pour ne confier qu'aux adeptes sa doctrine, dont un des articles était de nier tout en cas de besoin [1].

En 1750, un synode de Réformés, tenu à Waldeck, condamna Eller et ses adhérens, qui furent également condamnés par la faculté théologique de Marpurg, puis excommuniés dans un autre synode de Réformés.

La mort d'Eller, arrivée en 1750, refroidit l'enthousiasme, et détrompa la crédulité d'une foule de gens qu'il avait séduits. Les rêveries et les phases de la secte Ellerienne ont été amplement décrits dans plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue celui qui est indiqué dans la note et dont l'auteur est Knevels, candidat en théologie [2].

Ronsdorf est aujourd'hui une petite ville, jolie, populeuse et industrieuse.

Bruggleriens. — Les *Bruggleriens* ont pris ce nom du village de Brugglen, canton de Berne, où leur secte naquit en 1746, sous les auspices de deux paysans qui étaient frères, Christian et Jé-

[1] *Kritische geschichte des chiliasmus* von Corrodi, in-8°., Zurich, tom. IV, pag. 333 *et suiv.*

[2] *Geheimnis der bosheit der Ellerianischen secte zu* Ronsdorff, etc., von J.-W. Knevels, in-12, Marburg, 1751.

rôme Rohler. Voilà encore des hommes qui se disent les deux témoins mentionnés dans l'*Apocalypse*. Une paysanne, nommée Élisabeth Kieslingen, est la femme qui aura la lune sous ses pieds. Jésus-Christ doit venir à Noël de 1748, pour juger le monde, et c'est à Brugglen que commencera le royaume des cieux. Tout à coup ces folies s'emparent des têtes; les hommes abandonnent les occupations champêtres, les ateliers: les femmes ne veulent plus filer. La proximité des derniers temps rendrait leur travail inutile : de toutes parts se forment des assemblées nombreuses de fanatiques, qui attendent la fin du monde. Un jour, Christian Rohler promet de s'élever au ciel: des personnes qui veulent l'y accompagner s'attachent à ses pieds, à ses bras, à ses habits, et en si grand nombre, qu'il ne juge pas à propos de partir.

A ces délires les deux frères associant une morale détestable et un libertinage grossier, enseignaient que les actions de la chair ne sont pas des péchés, parce que tout est pur aux cœurs purs; et quand un homme est inscrit au livre de vie, il peut faire tout ce qu'il veut, parce qu'il n'en sera plus effacé.

Les deux frères ayant été condamnés à mort, en 1753, subirent le supplice; par-là s'amortit le zèle de la secte, à tel point, que peu de temps après elle n'existait plus [1].

[1] *Acta historico-ecclesiastica*, tom XVII, pag. 806

BORSENIENS, DEURHOFIANIENS, SCHORTINGHUISIANS, BUTTLERIENS. — En 1736, deux étudians allemands, Borsenius et David Bar, dans le duché de Sleswick, donnèrent naissance aux Borseniens, espèce de Séparatistes rapprochés des Bruggleriens. Dans l'histoire ecclésiastique du savant Ijpeij, professeur de théologie à Groningue, et dans un journal théologique de la Hollande, on trouve une courte notice sur les Borseniens et sur d'autres sectes des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Suisse, sectes mystiques, mais si obscures, qu'à peine elles méritent d'être citées. Telles sont les Deurhofianiens, les Schortinghuisians, les Buttleriens. Cette dernière, née en 1702, à Schwartzenau, comté de Wittensteen, eut pour fondatrice Ursule de Ruttler, appelée la *bonne mère*; sa fille Ève, Marguerite de Buttler, y joua le principal rôle, c'était la *mère Ève*; elle eut pour sectateurs trois fanatiques, dont l'un représentait Dieu le Père; le second, Dieu le Fils; le troisième, Dieu le Saint-Esprit[1].

JEAN DE ROSENFELD (prétendu messie). — Vers 1763, Jean de Rosenfeld, garde chasse d'un seigneur allemand, annonçait à la populace

et suiv., et pag. 914; et Corrodi, tom. IV, pag. 333 *et suiv.*

[1] *Geschiedenis van de Kristijke kerk in de achtiende eeuw*, door a. Ijpeij, in-8°., te Utrecht, 1809, tom. X, pag. 331 *et suiv.*, et pag. 373, 421 *et suiv.*

qu'il était le messie, que Jésus-Christ avait usurpé cette qualité; que les prédicateurs étaient des fourbes; que le roi de Prusse était le diable; que bientôt lui, Rosenfeld, ayant réuni les vingt-quatre vieillards, reprendrait le glaive à ce prince, et qu'assisté de ses *anciens*, il gouvernerait le monde.

Voulant former une race d'élus, il sut engager quelques-uns de ses adhérens à lui livrer sept filles vierges pour ouvrir les sept sceaux, donna à chacune ce qu'il appelait le sceau du paradis, et s'en forma un sérail. Il avait un livre auquel étaient suspendus autant de sceaux qu'il y avait de filles, dont le nombre s'éleva ensuite à quatorze. L'une était sa favorite, les autres travaillaient, filaient de la laine, et il vivait du produit de leurs ouvrages. Quand il se dégoûtait d'une favorite le sceau correspondant se détachait; c'était la preuve qu'elle était élue. Un de ses disciples l'épousait. Alors il vint prêcher à la porte de Berlin, à Charlottenbourg, et se fit un parti considérable dans le Brandebourg, la Saxe et le Mecklembourg. Pendant dix-huit ans il joua le même rôle avec plus ou moins de succès, car plusieurs fois il fut emprisonné.

Un homme, qui lui avait livré trois de ses filles, las d'attendre l'effet des belles promesses par lesquelles il alimentait la crédulité populaire, le traduisit devant Frédéric II, non qu'il fût détrompé sur le compte de Rosenfeld, qu'il croyait

toujours le messie, mais il voulait que le diable, c'est-à-dire le roi, le forçât à réaliser ses promesses.

Le roi livra Rosenfeld à la justice, qui le condamna à être fustigé et enfermé pour toujours à Spandau. Le tribunal suprême adoucit la rigueur de ce jugement : les défenseurs de l'accusé interjetèrent appel devant le roi, qui revit le procès et confirma la sentence plus sévère du premier tribunal.

Le célèbre historien de la Suisse, Jean de Muller, qui, dans son séjour à Berlin, ayant recueilli des détails certains sur ce fanatique, les a consignés dans une de ses lettres, la termine par ces mots : « Dans ce siècle éclairé, au milieu de Berlin, plus je vis, plus je me persuade que le monde, étant vieux, retombe dans l'enfance et que le genre humain commence à radoter [1]. »

La secte de Rosenfeld ne fut pas anéantie par le châtiment infligé à son messie [2]. Un nommé Musefelder, tailleur à Berlin, voulut aussi dogmatiser. Il soutenait qu'on peut se convertir sans con-

[1] Lettres de Jean de Muller, etc., in-8°., Paris, 1812, pag. 422 *et suiv.*, lettre 22e.

[2] *Berlinische monathschrift*, 1783, janvier 1784. — *Nova acta historico-eccles.*, juin 1782, pag. 804, et de la *Monarchie prussienne*, par Mirabeau, in-8°., Londres, 1788, tom. v, pag. 24 *et suiv.*

naître ses péchés, et sans éprouver de contrition [1]. Sa secte, qui eut quelque vogue, existait encore en 1788, ainsi que la précédente : mais enfin elles se sont éteintes paisiblement.

[3] Baumgarten, pag. 1144.

CHAPITRE IX.

GASSNER, HOHENLOHE.

Jean-Joseph Gassner, né à Braz, près Pludentz, en Souabe, l'an 1727, curé catholique de Klosterle, diocèse de Coire, se déclara tout à coup Thaumaturge et publia, en 1774, sur la manière de vivre pieux et bien portant, un ouvrage par lequel [1], avec quelques principes vrais ou faux, bien ou mal appliqués, il tâche de justifier sa conduite et d'éblouir les théologiens et les médecins par les raisons suivantes :

Dieu ayant créé le monde, en confia le gouvernement aux êtres célestes, exécuteurs de ses lois. Les anges prévaricateurs conservent depuis leur chute quelques prérogatives de leur ancien état; ils ont une influence active sur les êtres matériels, sur les organes de l'homme, et par leur entremise, sur ses facultés morales. A l'appui de ces principes il cite l'histoire de la Pythonisse, qui évoqua l'ombre de Samuel, et divers faits men-

[1] *Weise*, etc., in-8°., Kempten, 1774.

tionnés dans la Bible, relatifs à des personnes obsédées ou possédées de l'esprit de ténèbres. Cet être malfaisant semble avoir voulu rivaliser avec la puissance divine; témoins les magiciens de Pharaon.

Les maladies qui affligent l'espèce humaine viennent, les unes du dérangement de l'économie animale, d'autres sont l'effet du pouvoir que le démon exerce sur les corps; d'autres enfin sont mixtes, et produites à la fois par des causes naturelles et par un agent surnaturel, mais malfaisant.

La guérison des premières est du ressort de la médecine: les secondes sont soumises au droit d'exorciser, dont les prêtres sont revêtus par l'ordination, ce qui leur donne un pouvoir illimité sur les démons. La guérison des troisièmes exige le concours de la médecine et de l'exorcisme. Toute l'efficacité du dernier moyen dépend du degré de foi du malade: sans la foi, son mal lui reste; son incrédulité neutralise les pouvoirs de l'exorciste.

Gassner commençait par un exorcisme d'*épreuve*, pour s'assurer si l'esprit de ténèbres était en tout ou en partie l'auteur du mal. Revêtu d'une étole et placé près d'un crucifix, il sommait le diable d'agir sur les organes du patient. Il en résultait fréquemment des crises ou effrayantes ou ridicules: le malade était atteint de convulsions qui amusaient ou faisaient frémir les spectateurs;

c'étaient des rires inextinguibles, des bouffonneries, des gémissemens, des sanglots, des larmes. Gassner ordonnait-il au diable d'exciter dans l'âme du malade quelque passion, la colère, l'envie, etc., elle se manifestait par des symptômes analogues à la demande : quelquefois l'exorciste se permettait des digressions sur lesquelles il forçait le démon à lui répondre, par exemple à lui avouer qu'il est l'auteur des maux qui ravagent la terre, des révolutions, des schismes, des hérésies, des crimes de tout genre. Il donnait, à ceux qui réclamaient ses secours, des formules conjuratives pour les garantir des attaques du diable, en leur recommandant une confiance illimitée dans le nom de Jésus-Christ; et comme cette confiance suffisait pour la cure des possédés, il admettait sans scrupule des Non-Catholiques, et les exorcisait sans exiger d'eux une profession de foi catholique. Une chose très-remarquable est que le diable, par la bouche des énergumènes, peignait toujours les Jésuites comme ses mortels ennemis; aussi les Jésuites, sous lesquels Gassner avait étudié à Inspruck et à Prague [1], étaient les plus chauds partisans de Gassner, dont ils préconisaient les miracles, et prétendaient que le doute, à ce sujet, était un symptôme d'irréligion [2]. Sprengel,

[1] *Versuch einer kirchen geschichte*, etc., von P. J. von Huth, in-8°., Augsbourg, 1809, t. II, p. 383 *et suiv.*

[2] Hist. de la médecine, par Sprengel, traduction de

auquel j'emprunte quelques détails, assure que Gassner se permettait sur les femmes des attouchemens indécens.

La réputation du thaumaturge se répandit en Allemagne et dans les pays voisins, où il eut pour admirateurs et protecteurs des hommes puissans. A son presbytère affluaient journellement une multitude de malades. Il quitta sa paroisse, visita divers cantons du pays, resta quelque temps à Elwangen; puis se rendit à Ratisbonne, sur l'invitation du prince-évêque, qui, pour ne pas se compromettre, chargea une commission d'hommes éclairés d'examiner soigneusement les opérations de Gassner, et de rédiger le procès-verbal de toutes les séances. Personne n'en était exclus : Gassner invitait, au contraire, les médecins à s'y rendre, à épuiser toutes les précautions nécessaires pour écarter les soupçons de supercherie. C'est ainsi qu'il en usa avec le duc de Wurtemberg, qui, ayant témoigné le désir de vérifier par lui-même le merveilleux de ces opérations, Gassner le pria de se faire accompagner par des médecins. Le duc y vint et signa le procès-verbal.

L'Allemagne est le pays où l'on imprime le plus; et l'on pense bien, qu'outre les récits des

Jordan, in-8°.; Paris, 1815, tom. vi, chap VI, pag. 90 et 92. — Walchs a inséré un très-long article sur Gassner, dans son tome vi, *Neveste religions-geschichte*, in-8°., Lemgo, 1777.

gazettes, on vit pleuvoir de toutes parts des pamphlets pour et contre Gassner. Quelques faits furent révoqués en doute. On cita des guérisons qui n'avaient été ni radicales, ni durables; mais, en général, on les contestait peu, on discutait seulement la nature de ces guérisons. Étaient-elles le résultat de moyens naturels, ou de prestiges, ou de miracles réels?

Le savant abbé de Saint-Blaise, dom Gerbert, manifesta sa propension en faveur de Gassner [1], qui trouva des adversaires redoutables, surtout le père Sterzinger, théatin, professeur de droit canon, à Munich, et le médecin de Haen, qui, d'après l'invitation de l'impératrice Marie-Thérèse, composa son livre sur les miracles. Loin de trouver des caractères surnaturels dans ce qu'on attribue à Gassner, il n'y voit que des jongleries qui outragent la Divinité [2]; elles furent censurées par l'évêque de Constance, par les archevêques de Trèves, de Salsbourg et de Prague; ce dernier, dans un mandement au clergé de sa métropole, le prémunit contre les dangers de telles aberrations, et dévoila celles de Gassner. En 1775, il fut chassé du diocèse de Ratisbonne, par l'évêque de ce siége, d'après un ordre de la cour impériale;

[1] *Historia nigræ silvæ ordinis sancti Benedicti*, in-4°., typis Sanblasianis, 1788, tom. II, pag 531 *et suiv.*

[2] Ant. de Haen, *De miraculis liber*, in-8°., Paris, 1778, chap. V.

il se rendit à Sulzbach, d'où il fut expulsé par l'électeur Palatin.

Gassner eut les succès éphémères que l'enthousiasme assure à tous les hommes de son espèce. Lavater, frappé des récits qu'on lui faisait sur le thaumaturge, avait prié Semler d'aller lui-même trouver Gassner à Elwangen ou d'y envoyer quelqu'un capable de constater les faits, en s'offrant de rembourser une partie des dépenses du voyage; Semler, qui n'était pas crédule, et qui même n'était guère croyant, fit une réponse dans laquelle il combattait ces prétendues merveilles. Il existe à Paris une lettre de Lavater, qui écrivait à Gassner pour obtenir qu'il lui communiquât le pouvoir de guérir, dont Lavater le supposait revêtu. Cette crédulité, de la part du ministre Zuriquois, était bien connue, car Mirabeau lui reproche [1] d'avoir prôné Schroepfer, cafetier de Leipzig, qui prétendait évoquer les morts, et qui finit par se tuer, en 1775; d'avoir vanté un livre de prières rempli de mysticités ultramontaines, dont l'auteur est Sailer, Catholique. Mirabeau avait-il lu cet ouvrage, qu'on cite en Allemagne, parmi les Catholiques et les Protestans, comme excellent et nourri d'une piété aussi éclairée qu'affectueuse? Une dernière accusation, c'est que Lavater a fait un livre intitulé : *Ponce Pilate*, en cinq grands

[1] *Voy.* la lettre du comte de Mirabeau à M..... sur Cagliostro et Lavater, in-8°, Berlin, 1788

volumes in-4°., ou *l'Homme sous toutes les formes*, ou *la Hauteur et la profondeur de l'humanité*, ou *la Bible en petit*, et *l'Homme en grand*, ou *l'Ecce homo universel*; dans lequel il établit que tout vrai Chrétien doit faire et fait des miracles. Lavater avait sans doute des idées bizarres, mais en plaignant ses erreurs, plaignons quiconque ne chérirait pas sa bonté extrême, ses vertus, l'aménité de son caractère : c'est un hommage que l'auteur de cet écrit se plaît à déposer sur la tombe d'un homme qu'il a connu et aimé.

En 1794, un comte de Thum, à Leipzig, prétendit à son tour opérer des cures miraculeuses. Vers la fin du siècle dernier, combien de charlatans ont fait tourner des têtes! le comte de Saint-Germain, nouveau Guillaume Postel [1], Cagliostro, Mesmer. Combien d'hommes qui avaient d'ailleurs une certaine étendue d'esprit et de connaissances, ont été leurs admirateurs! Delon, Court-de-Gebelin, d'Espréménil, le père Hervier, bibliothécaire des Grands-Augustins; mais on pourrait en citer beaucoup d'autres d'un genre très-différent, qui, en affichant l'incrédulité et le mépris de la religion, croient aux opérations théurgiques, et à toutes les extravagances que l'imposture préconise.

Une correspondance manuscrite, de 1776, que

[1] *Essai sur la secte des Illuminés*, Paris, 1789, in-8°., pag. 128.

j'ai sous les yeux, atteste qu'à cette époque le prince régnant de Hohenlohe-Waldenberg s'intéressaît vivement à Gassner, et projetait la fondation d'*un ordre du nom de Jésus*, dont Gassner devait être l'abbé. D'après cette anecdote, on sera moins surpris de voir un autre prince de Hohenlohe, né en 1793, qui a fini ses études à Elwangen, où Gassner a résidé; procédant, sur plusieurs points, dans les formes usitées par Gassner, il guérit, dit-on, une multitude de maladies par ses prières et par la confiance au saint nom de Jésus, et non-seulement les malades qui lui sont présentés, mais d'autres placés à grande distance du lieu qu'il habite et en pays étrangers.

Au ministère de Hohenlohe était associé un Martin Michel, paysan badois, qui s'était fait une réputation du même genre par ses exorcismes. Prenant à la lettre les paroles évangéliques : *Vous guérirez les malades*, il s'appropriait les dons accordés par Jésus-Christ à ses apôtres. Dans la cure tant prônée de la princesse de Schwartzenberg, Hohenlohe n'était, dit-on, que spectateur, Martin Michel seul agit, il fait une prière, puis il ordonne à la princesse de se lever, elle se lève, va dans la cour, on crie au miracle et l'on en fait honneur au prince, ce qui lui attire une foule de malades [1]. Quand il y a impossibilité de se rendre près de

[1] *Biographie médicale*, in-8°., Paris, 1822, tom. v, article *Hohenlohe*.

lui, on lui écrit, il guérit au loin et ne demande que de la confiance en Dieu. Si la guérison n'a pas lieu, il a pour excuse le manque de foi.

Depuis quelques années l'Allemagne et les contrées voisines retentissent des cures miraculeuses qu'on lui attribue. Un conseiller de légation, Scharols, partisan du thaumaturge, a publié sur ce sujet des écrits dont plusieurs sont déjà traduits en notre langue [1]. De nombreux antagonistes lui ont opposé des écrits en sens contraire.

En 1820, il publia sur le saint-siége une brochure où percent les opinions ultramontaines, ce qui a dû lui procurer la faveur de la cour de Rome; aussi quelques journaux ont inséré une lettre attribuée au pape Pie VII, qui attendait un procès-verbal d'enquête. Cette enquête devait être soumise à une congrégation, laquelle prononcerait sur le caractère des guérisons dont il s'agit, et cependant la même lettre, au lieu d'en parler sur un ton dubitatif, les regardait déjà comme certaines, car elle porte textuellement : « *Nous avons » appris avec plaisir que les guérisons opérées par » la prière de notre cher fils*, etc. » D'un autre côté le ministère et plusieurs tribunaux bavarois, intervenus dans cette affaire, statuèrent, en 1821, sur le genre de maladie dont le prince pourrait entre-

[1] Lettres écrites de Wurtzbourg sur les grands événemens qui ont eu lieu en 1821, par M. Scharols, conseiller de légation, traduites de l'allemand par un curé du diocèse de Nantes, in-8°., Nantes, 1822.

prendre la guérison, la manière d'y procéder en présence d'un magistrat, d'un ecclésiastique, d'un médecin, qui seraient tenus de dresser procès-verbal. Le vicaire général de Bamberg, peu favorable au thaumaturge, lui notifia l'ordonnance [1], à la suite de laquelle il avait déclaré qu'il s'abstiendrait de faire des miracles; mais des instances réitérées le firent déroger à cette résolution.

Quand il s'agit d'admettre une décision ou simplement une opinion sur des événemens de cette nature, il est rare qu'on soit dégagé de toute prévention. Souvent l'esprit de parti, l'amour-propre, viennent compliquer la question chez les partisans et chez les antagonistes, il en résulte des jugemens contradictoires qui portent l'empreinte de passions irritées.

Que le prince de Hohenlohe soit, comme on l'assure, un ecclésiastique pieux et charitable, qu'il possède même ces qualités dans un degré éminent, on ne prétend pas les lui contester; mais de là au don des miracles, la distance est incommensurable, et d'ailleurs les miracles (excepté ceux contenus dans la Bible) ne sont pas des articles de foi.

Un savant médecin, le docteur Thouret, qui a discuté et contesté aux mesmérites, aux magnétiseurs, la faculté de guérir par le tact, cite l'ouvrage de Pechlin, qui, en 1691, publia des ob-

[1] Lettres écrites de Wurtzbourg, etc., p. 56, etc., etc.

servations physico-médicales sur la *médecine d'attouchement*. Un Irlandais, nommé Greatreches, très-attaché à l'Église anglicane, prétendait que Dieu lui avait conféré ce don miraculeux; il guérit, entre autres, un scrophuleux en le touchant.

Des médecins, des historiens n'ont-ils pas assuré que des monarques de France, d'Angleterre, de Hongrie, étaient doués du même pouvoir [1]. Cette attribution, fille de la plus grossière et de la plus coupable flatterie, fut adoptée par l'orgueil, proclamée par la crédulité et surtout par la servilité, qui a jeté en France des racines si profondes. A mesure que la religion reprend ses droits et que la raison étend son empire, les prestiges de ce genre sont relégués dans les cloaques historiques, où s'entassent journellement tant de folies éteintes. Mais qui sait si un jour on n'exhumera pas celle-ci? L'homme sensé conçoit difficilement cette propension inextinguible à l'adoration politique qui usurpe les droits de Dieu et dégrade l'espèce humaine; mais le fait existe et la raison est réduite à soupirer; trop heureuse quand ses gémissemens ne sont pas réputés crimes et poursuivis comme tels.

[1] *Voy.* tom. III de cet ouvrage, pag. 42 *et suiv.*

CHAPITRE X.

SIONITES (CITOYENS DE SION), FRÈRES DE SION.

Les Sionites ont été regardés, par divers auteurs [1], comme une branche de la secte d'Eller, qui avait pris le surnom de *Père de Sion*, et donné à sa femme celui de *Mère de Sion*. Cependant on ne voit aucune connexité entre ses sectateurs, les Ronsdorfiens, et une petite colonie de Norwégiens, résidans la plupart à Bragernes, qui, après avoir fait schisme avec l'Église luthérienne, dans leur pays, furent exilés en 1743. Quatre d'entre eux obtinrent, le 6 février 1744, du roi de Danemark, Chrétien VI, la permission de s'établir dans le Holstein. On leur laissa le choix entre les villes de Fridérichstadt, Fridéricia et Altona. Ils donnèrent la préférence à celle-ci, et en vertu de la permission, la communauté entière partit pour cette ville, où ils arrivèrent au nombre de quarante-huit, hommes, femmes et enfans. Un journal du temps les peint comme des hommes à

[1] Baumgarten, pag. 1145.

grande barbe, qui se croyaient inspirés et investis du don de prophétie [1].

L'affectation d'une sainteté particulière se faisait remarquer jusque dans leur costume. Chacun avait une ceinture de lin, et au bras un bandeau blanc sur lequel était brodé en rouge le mot *Sion*, auquel était joint un caractère mystique. C'était pour représenter le règne du roi de Sion, dont ils étaient les enfans, et ce roi considérait le bien et le mal qu'on leur ferait, comme fait à lui-même. Ils distribuaient des passe-ports d'agrégation à leur société. Quelquefois la société entière gravissait une colline, près de Brostel, pour y célébrer l'office religieux. Tous les jours ils allaient se prosterner dans une prairie voisine de la ville et y récitaient leurs prières à haute voix. Désapprouvant la cène et le baptême des enfans, ils changèrent les noms de ceux qui furent rebaptisés; un d'entre eux, nommé Jurgen ou George Kleinow, était leur chef *prophétique*, car il l'assurait et tous le croyaient. Un autre membre, Joren Bolle, qui avait étudié la théologie à Copenhague, était leur apôtre ou ministre, et célébrait les mariages.

Quoique ces sectaires parussent honnêtes gens, leur séjour dans cette ville fut réputé dangereux, parce qu'ils refusaient de se soumettre aux lois établies, surtout relativement à la célébration des

[1] *Acta historico-ecclesiastica*, tom. II, pag. 443.

mariages, ce qui détermina le gouvernement à leur enjoindre, le 14 août de la même année, de se retirer. Les uns émigrèrent, d'autres quittèrent leur barbe et leur ceinture et se conformèrent aux lois du pays. Les mariages célébrés par leurs ministres furent successivement réhabilités dans l'Église luthérienne, par le probst (prevôt), avec les proclamations et formalités d'usage, y compris le mariage du prophète George Kleinow et même, en 1749, celui du ministre Joren Bolle.

En 1747, ces Sionites avaient remis, par écrit au probst d'Altona, la déclaration suivante :

« Nous nous appelons *Disciples et étrangers*, » notre assemblée s'appelle *En ut lendigheds forsamling*, ce qui peut être traduit par ces mots : » *Réunion de pèlerins ou étrangers*, permettant » à tout autre de nous donner tel nom qu'il lui » plaira et souffrant cela avec patience [1]. »

Ces Sionites, quoiqu'en apparence réunis à l'Église protestante, continuent paisiblement à vivre comme Séparatistes. On raconte de Joren Bolle, le ministre, l'anecdote suivante :

Il s'occupait à dévider de la soie, mais le gain de son travail étant insuffisant pour sa subsistance, quelques habitans, dont il avait obtenu l'estime, lui donnaient régulièrement des secours. En 1780, malade et voyant approcher sa fin, il

[1] J.-Ad. Bollens, *Historische kirchen nachrichten von der stadt Altona*, in-8°., Altona, 1790.

écrivit à l'un d'eux : « Monsieur, vous recevrez la » présente après ma mort, et quoique le terme » auquel vous avez la bonté de me donner huit » marcs ne soit pas encore échu, je vous prie de » les donner au porteur, car ce que j'ai ne suffirait » pas pour mon enterrement [1]. »

En 1787, on annonça que dans la contrée de Rrzcozorz, près de Collen, en Bohème, quelques familles avaient formé une nouvelle secte de Sionites, du nom du coteau où ils résident et qu'ils regardent comme aussi sacré que la montagne de ce nom près de Jérusalem. Ils se disent Chrétiens, et cependant ils rejettent le baptême, parce qu'il est écrit aux Actes des apôtres Vous serez baptisés dans le Saint-Esprit [2]. Quelques-uns préfèrent la circoncision et sont nommés Abrahamites [3]. On a travaillé à les convertir les uns par l'instruction, les autres à coups de bâton [4]. La première méthode fut toujours celle de la religion, la seconde celle de la tyrannie.

[1] Lettre de M. Meyer, chanoine de Hambourg.

[2] Act. 1, 5.

[3] Henke, pag. 405.

[4] *Acta historico-eccles.*, etc., 1787, pag. 632 *et suiv.*

CHAPITRE XI.

ABRAHAMITES ET ADAMITES.

En 1782, on découvrit en Bohème une secte nouvelle, composée de quelques centaines d'individus épars dans deux villages de la seigneurie de Pardubitz, cercle de Chrudimer; ils dirent qu'ils étaient *Abrahamites*, c'est-à-dire de la religion que professait Abraham avant la circoncision, car ils rejetaient cette pratique, quoique plusieurs d'entre eux fussent circoncis, parce qu'ils étaient nés Juifs; les autres avaient été Protestans, et peut-être quelques-uns Catholiques.

Leur doctrine est connue par les relations de cette époque, surtout par une espèce de cathéchisme inséré dans le journal de Meusel, et dont l'un des interlocuteurs, qui est Abrahamite, dit qu'il croit en Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses de la vie future. Il nie la divine légation de Moïse, n'admet de l'Écriture-Sainte que le décalogue, l'oraison dominicale, rejette la doctrine du péché originel, de la rédemption, le baptême, la Trinité, l'incarnation du Fils

de Dieu, n'accordant à Jésus-Christ que l'humanité et le caractère d'un sage. Je suis, dit l'Abrahamite, ce Fils de Dieu dont l'esprit réside en moi, c'est lui qui m'inspire.

Cette profession de foi n'est qu'une variété du Déisme. Les détails donnés par Meusel furent délayés dans une *Histoire* anonyme *des Déistes bohémiens*, publiée en 1785 [1]. Les livres sont inutiles à des enthousiastes de ce genre, aussi n'en avaient-ils pas: la plupart étaient des paysans très-ignorans, souvent sans idées fixes, ni opinions arrêtées, en ce qui concerne la religion, ayant d'ailleurs une vie réglée.

C'étaient, à ce qu'on présume, des restes d'anciens Hussites. Pour éviter la persécution, ils fréquentaient, les uns l'Église catholique, les autres les temples protestans. Quand parut l'édit de tolérance de Joseph II, ils manifestèrent leurs opinions, et lui présentèrent une requête; il déclara ne vouloir pas violenter leurs consciences, mais il démentit sa promesse, en leur donnant jusqu'au 24 mars 1783 pour s'incorporer à l'une des religions tolérées dans l'empire, faute de quoi ils seraient déportés. L'effet suivit la menace: ils furent traînés sous escorte militaire, les uns en Transylvanie, les autres dans le Bannat de

[1] *Geschichte der bohemischen deisten nebst freymuthigen bemerkumgen uber die grundsatze und duldung der deisten*, in-12, Leipzig, 1785.

Temeswar. Le retour en Bohème ne fut accordé qu'à ceux qui, abjurant ou feignant d'abjurer leur religion, s'étaient faits Catholiques [1].

La révocation de l'édit de Nantes en 1685, l'expulsion des Luthériens par le prince archevêque de Saltzbourg, vers 1721, ont imprimé une flétrissure méritée au roi et au prélat, auteurs de ces odieuses persécutions. À côté d'eux, s'il reste des places, il est juste d'en donner une à Joseph II.

Les sectaires dont nous parlons furent appelés Abrahamites pour leur doctrine, et Adamites pour leur conduite réelle ou supposée. Cette dénomination très-ancienne avait été donnée, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, à des hommes qui, par une nudité totale, ou en public, ou du moins dans leurs réunions, prétendaient retracer l'innocence d'Adam et d'Ève avant leur chute. De la désobéissance de nos premiers pères naquirent tous nos maux. Mais Jésus-Christ nous a régénérés. Des fanatiques en conclurent que l'homme rendu à son état primitif devait se dépouiller de tout ce qui est terrestre. De là les Adamites.

Une erreur première est communément la tige de beaucoup d'autres. Ils repoussaient, dit-on,

[1] *Nova acta historico-eccles.*, 1783, pag. 1069; Meusel, *historich litterat.*, 1783; 1er. et 5me. cahiers : *Uber die burgerliche verbesserungder Juden,* von C.-W. Dohm, in-12, Berlin, 1783, tom. II, pag. 363 *et suiv.*

et abjuraient tout lien conjugal, et autorisaient les conjonctions vagues ou même incestueuses.

Les Païens n'ont-ils pas accusé les Chrétiens d'adorer une tête d'âne, d'immoler des enfans, de s'abandonner dans les cryptes à tous les excès de la luxure? A ces calomnies contre les Chrétiens succédèrent les médisances contre les Gnostiques, les Nicolaïtes, les sectateurs de Carpocrate, qui avait systématisé la corruption, les disciples de Prodicus, nommés aussi *Adamites*, les Florians dont parle Philastre, qui retracèrent dans leurs assemblées le cynisme des lupercales et des mystères de la bonne déesse. Saint Épiphane, qui d'abord avait douté s'il devait faire mention des Adamites, n'en parle, dit-il, que pour faire connaître toutes les espèces d'ivraie que le démon a semées sur la terre [1].

Le moyen âge et les siècles postérieurs virent renouveler ces scandales. Lisez ce que racontent les historiens, concernant Gérard Ségarelle, Tanchelin, Guillermine la Milanaise, d'Abantonne, fondatrice des Turlupins, les Dulcinistes, les Fossariens, les Multiplians, les Manichéens, les Picards, les Stadings, les Vaudois, les Frères de l'esprit libre [2], et jusqu'à l'époque actuelle diverses autres sociétés. N'a-t-on pas dit et répété

[1] Saint Épiphane, tom. 1. liv. II, pag. 458.

[2] Dans Belius, *rerum hungaricarum scriptores*. La chronique rédigée par Thwron, pag. 228.

que dans leurs assemblées nocturnes, on éteignait les lumières pour couvrir de ténèbres les orgies d'une débauche effrénée.

Beausobre [1] et Chaufepié, présument que l'*Adamisme est une fable*. Assurément un délire de ce genre ne pouvait avoir qu'une durée éphémère. Il faut retrancher beaucoup de ce que racontent les historiens crédules sur les désordres des assemblées clandestines; mais la connaissance du cœur humain, et l'accumulation des témoignages, ne permettent pas de révoquer en doute la totalité des accusations dirigées contre diverses sectes, et particulièrement contre les anciens Anabaptistes. Peut-on nier les traits suivans qui ont eu pour témoins des villes entières? Un jour, à Leyde, on les vit, hommes et femmes, brûler leurs habits, et courir tout nus dans les rues, *parce que la vérité est nue et qu'on ne doit être revêtu que de vertus*.

Quelques seaux d'eau, convenablement administrés, refroidirent leur zèle. Amsterdam et un bourg voisin eurent le même spectacle. Douze fanatiques, sept hommes et cinq femmes, nus et armés de sabres, parcouraient la ville en criant: *Bénédiction à droite, malédiction à gauche, malheur, vengeance divine*. L'odeur de leurs vêtemens qu'ils avaient jetés au feu fit craindre

[1] *Voy*. Sa dissertation dans le tom. II de l'Histoire du concile de Bâle, par Lenfant.

un incendie et mit toute la population en émoi. Ils furent saisis, emprisonnés et pendus [1].

On a vu des êtres pervers qui, pour séduire l'innocence, et pour tromper la crédulité, associaient des pratiques religieuses aux attentats contre la pudeur [2]. L'histoire du quiétisme et des convulsions en offre des preuves. D'autres, dans des actes extérieurs de dévotion, qu'on peut remplir sans se corriger, cherchaient à se faire illusion. C'était la religion de Louis XIV et de Louis XV; c'est la religion des cours en général, et celle de tant de personnes, de femmes surtout, à qui l'accomplissement ponctuel du culte, l'assiduité à certaines réunions dévotes, paraît une compensation de la licence des mœurs, et qui, après s'être abusées pendant longues années sur la nature d'attachemens humains et trop humains, donnent enfin, ou croient donner à Dieu les restes d'une vie usée par le vice.

On conçoit la possibilité, et des faits connus attestent la réalité d'associations ténébreuses et dépravées; à des époques très-modernes, l'Écosse, Moscou, Berne, et d'autres cités, ont eu à gémir, dit-on, sur de tels désordres. Il paraît également certain que, chez des sectes obscures, la licence des mœurs s'est couverte d'un voile religieux.

[1] *Apocalypsis insignium aliquot hæresiarcharum interpret.*, H. L. F. D. M. D., in-12, Lugduni-Batavorum, 1608.

[2] *Church heresiography*, par Pagith, pag. 102.

Jadis, l'imposteur Mardak eut, en Perse, beaucoup de prosélytes en prêchant la communauté de femmes et de biens. Dieu seul, disait-il, étant propriétaire de tout, tout est à l'usage de ses créatures [1]. Cette doctrine est une conséquence immédiate du Panthéisme. Des voyageurs récens assurent que des pratiques immondes sont usitées chez les Ismaélis et les Anzeyrigs, et même que, chez ces derniers, elles sont un objet de culte [2]. Cependant on peut, on doit même élever des doutes contre des imputations qu'il est si facile d'articuler, si difficile de constater. Un jugement qui condamne doit s'étayer de faits vérifiés, et non de présomptions, de conjectures. Actuellement appliquons ces principes aux Abrahamites de Bohême.

L'accusation d'Adamisme contre les Picards et contre les hérétiques de cette contrée, est consignée dans un grand nombre d'historiens, entre autres Æneas Sylvius (Pie II), Cochlee, Dubravius, Pilaz et Moravet [3]. On a même débité que,

[1] *The history of Persia*, by Malcolm, etc., in-4°., London, 1815, tom. 1, pag. 132.

[2] Journal des voyages, in-8°., Paris, 1820, cahier de décembre, pag. 350 *et suiv.*

[3] Æneas Sylvius, *epist.* 130 *ad cardin. de Carvajal*, et *Historia bohem.*, chap. III, pag. 122, et le chapitre XLI. — *Historiae Hussitarum libri* 12, *per Joannem Cochlaeum*, in-fol., Moguntiæ, 1549, pag. 148 et 218 — Dubravius *Hist.*, lib. VI, pag. 217. *Moraviæ historia*, etc., pars 2a., pag. 6, note 9.

d'après le texte évangélique où Jésus-Christ déclare aux Pharisiens que les Publicains et les femmes de mauvaise vie les précéderaient dans le royaume de Dieu [1]. la dépravation des mœurs était un titre d'admission chez ces sectaires. Dans les mémoires de la société des sciences de Bohème, il en est un de Dobrowski, qui combat les accusations d'Adamisme intentées contre les Abrahamites; ils forment la nouvelle secte de l'*Esprit pur*, qui a, dit-il, beaucoup d'analogie avec la secte de l'*Esprit de liberté* existante au treizième siècle; ils croient avoir en eux-mêmes la force morale nécessaire pour se diriger; mais dans leur conduite il ne voit rien de blâmable [2]. Cependant, une lettre d'Allemagne, en date du 30 septembre 1809, porte en substance ce qu'on va lire :

Les Abrahamites, déportés par l'ordre de l'empereur, résidaient presque tous dans la ville de Pardubitz et les environs. Ils appartenaient à la secte des Adamites, qui existent encore dans les cercles de Bidschow, Chrudimer et Iglan. Sans mœurs et sans lumières, ils n'ont pas de système fixe en matière de religion, et la divergence de leurs idées, sur ce sujet, échappe à l'analyse. Quant aux mœurs, il passe pour constant que la

[1] Math. 21. 31.

[2] *Abhandlungen der bohemischen gesellschaft der wissenchaften*, etc., in-4°., Prag. und Dresden, 1789, pag. 300 à 343.

pudeur et le lien conjugal ne sont rien à leurs yeux. La promiscuité des conjonctions donne la vie à des enfans que les parens abrutis élèvent, non comme leur appartenant, mais comme des êtres dont la faiblesse réclame des secours.

Les Adamites sont épars dans les forêts et les montagnes, où le secret dont ils s'enveloppent, et la clandestinité de leurs assemblées, les dérobent à la surveillance publique.

Ces détails sont contredits dans une lettre, du 16 février 1827, à l'auteur de cet ouvrage, par une femme célèbre. La piété de madame P...... commande l'estime et la confiance.

« Actuellement, dit-elle, il n'existe, en Bohème, ni Hussites, ni Adamites, et quoique tous les historiographes du pays fassent mention de ces derniers, une critique judicieuse commence à douter si jamais ils ont existé. Outre les Catholiques, la Bohème contient en moindre nombre des Luthériens et des Réformés. Parmi ceux-ci on compte quelques milliers d'individus sous le nom de *Déistes*, qui rejettent toute révélation. Ce sont des gens sans instruction; ils ne lisent que la Bible, qu'ils regardent comme un ouvrage purement humain, et quelques écrits des *Frères bohémiens*, dont ils sont les descendans. Ils professent extérieurement le Protestantisme pour jouir de la tolérance accordée par Joseph II. On convient qu'ils se distinguent par une observation scrupuleuse de leurs

devoirs, mais aussi par une grande réserve et une tenacité insurmontable à leur croyance. Comme les tentatives pour les ramener avec douceur à notre religion ont été infructueuses, et que d'ailleurs ils ne donnent aucun ombrage, le gouvernement semble avoir pris le parti d'ignorer leur existence. On présume que leur *Déisme* date de la guerre de trente ans; forcés alors, par le gouvernement, d'embrasser la religion Catholique qu'ils haïssaient, ils sont restés cent cinquante ans sans instruction. On les appelle aussi *Nihilistes*, parce qu'ils ne croient à rien. »

CHAPITRE XII.

SÉPARATISTES DU WURTEMBERG, HARMONITES OU SOCIÉTÉ D'HARMONY.

Le *Piétisme*, né vers la fin du dix-septième siècle, fut dans le dix-huitième le père du *Séparatisme*. Une consultation de l'université de Leipzig, en 1735, décida que, sans blesser les lois de l'empire, on pouvait empêcher les réunions des Séparatistes.... *Sans blesser les lois de l'empire*. Cela pouvait être : mais c'eût été blesser, d'une part, le droit naturel, qui autorise les hommes à suivre le culte qu'ils ont adopté, sauf à répondre devant Dieu de leur mauvais choix ; de l'autre part, les principes du protestantisme, qui, laissant à chacun la faculté d'interpréter la Bible, supposent celle de croire ce qu'on veut, et de conformer sa conduite à sa croyance.

L'histoire montre en 1737, en Suède, en Poméranie, en Lusace, en Silésie, des assemblées de Séparatistes qui appelaient le culte protestant une comédie, une assemblée de Satan. Le roi de Danemark rendit, en 1743, une ordonnance con-

tre ceux du Holstein; à Bâle, le magistrat les bannit de son territoire en 1759[1].

Le Wurtemberg est une des contrées d'Allemagne où le Séparatisme est plus marqué. Il y fut établi vers le commencement du dix-huitième siècle, par Leiningen; successivement la secte prit des accroissemens, surtout vers 1790. Henke dit qu'elle admet le baptême, la cène; et qu'elle refuse le service militaire comme Anti-Chrétien[2].

Pour faire connaître les Séparatistes, on va donner textuellement des extraits de lettres écrites par deux Protestans d'Allemagne, dont les lumières et la droiture sont incontestables.

« Il se présente dans ce pays un phénomène bien remarquable aux yeux de l'observateur impartial. Deux extrêmes partagent les Chrétiens de cet empire. Chez les uns on croit que la foi peut opérer le salut sans les œuvres, qu'une profession extérieure et verbale suffit pour s'en attribuer tous les mérites, et qu'on peut vivre avec le monde sans cesser d'être Chrétien. Chez les autres, une croyance opposée enseigne la nécessité des bonnes œuvres; mais on leur attribue le mérite de sauver par elles-mêmes sans une sanctification intérieure, sans la pureté spirituelle de toutes nos facultés.

[1] *Acta historico-eccles.*, tom. III, pag. 369 *et suiv.*; tom. VI, 1740, pag. 70 *et suiv.*; et tom. VII, pag. 381 *et suiv.*; tom. IX, pag. 469; tom. XII, pag. 557; tom. XX, pag, 708, etc.

[2] *Archiv. für die kirchengeschichte.* Cahiers IX et XI.

Cette double doctrine, aussi fausse l'une que l'autre, a soulevé des hommes simples qui, voulant accomplir la volonté de Dieu, ont formé des sociétés particulières auxquelles on a donné le nom de *Séparatistes*. L'objet qu'ils se proposent est l'imitation du fondateur de la religion chrétienne. Pour être son disciple, disent-ils, il faut pratiquer tous ses commandemens, et se pénétrer de sa doctrine. Il est contraire à la bonne foi de se dire Chrétien sans se conduire en vrai disciple de Jésus-Christ. Il est également indigne de Dieu de penser avec les uns qu'un culte extérieur et des œuvres quelconques puissent lui plaire, sans qu'on les fasse par amour pour lui, et avec un abandon total à sa volonté; ou avec les autres, que les vices, les mauvais penchans, les actions désordonnées, puissent obtenir de Dieu le salut, c'est-à-dire, l'admission dans sa présence, lui qui est la sainteté même. Il faut être tout à lui ou tout au monde; on est au monde dès qu'on n'est pas à Dieu. Le premier caractère d'un Chrétien est donc une grande pureté de mœurs; le second, une grande humilité, qui ne met aucun prix aux bonnes œuvres et ne les regarde que comme un devoir: un troisième caractère est de ne pas craindre la pauvreté, le mépris, la persécution; de faire peu de cas des jouissances de ce monde, d'appliquer toutes ses forces à acquérir les biens d'un monde invisible, dont celui que nous habitons n'est que le préliminaire destiné à un temps d'épreuves.

» Quelque contraire que soit cette doctrine aux penchans de l'homme, elle obtient des succès qu'il faut attribuer en grande partie à l'abus qu'on fait de nos jours de la philosophie pour miner les fondemens de la religion chrétienne : c'est surtout dans le pays de Wurtemberg que cette secte trouve des partisans. Ils n'ont point de clergé : c'est aux prêtres qu'ils attribuent tous les maux qui affligent l'Église. Leur gouvernement intérieur est fondé sur l'égalité ; ils ne tournent leur zèle que contre eux-mêmes, contre les vices du cœur et les erreurs de l'esprit. Ils prêchent une entière soumission aux magistrats, qui tiennent leur pouvoir de Dieu : ils exercent l'hospitalité, et regardent la charité fraternelle comme la vertu fondamentale de la religion chrétienne : leur langage est en grande partie celui de Jacques Boëhm. Ils lient le physique au spirituel, parce que l'homme est corps et esprit ; leur doctrine embrasse tous les temps, depuis la création des anges, la chute de Satan, la création de la terre et de l'homme, jusqu'après *plusieurs éternités*, qui suivront le dernier jugement, lequel sera lui-même précédé du règne visible de Jésus-Christ dans la Palestine, pendant mille ans. Ils sont très-laborieux, remplissent avec fidélité les devoirs de citoyens, et s'entr'aident dans toutes les occasions; s'aiment comme frères, mais n'admettent dans leur société que des hommes dont ils ont éprouvé la sincérité. Presque tous sont pauvres, illettrés, cultivateurs,

gens de métiers, et d'un extérieur extrêmement simple. La Bible étant la parole de Dieu, ils ont pour elle le plus profond respect. Mais ils enseignent que cette parole est morte et sans fruit si elle n'est vivifiée par l'Esprit-Saint, qui seul peut dévoiler le vrai sens des prophéties ; il le manifeste à tout homme d'un cœur droit, qui s'abandonne à son influence céleste. »

Ce qu'on va lire est extrait d'une lettre écrite en 1809.

« Depuis long-temps il existait, dans les villes et les villages du Wurtemberg, plusieurs sociétés religieuses, dont les membres, sans se détacher du culte public, mais dans l'intention de se rendre plus utiles, se réunissaient pour des exercices religieux : ils chantaient des cantiques, lisaient la Bible, l'expliquaient d'après quelques auteurs choisis. Le but originaire était de s'affermir dans la connaissance du christianisme, d'en appliquer les principes à la direction morale de chacun, et de régler ses pensées, ses affections, ses actions sur les préceptes du divin maître.

» Ces sociétés dispersées, n'avaient d'autres liens que celui d'un zèle actif pour la religion. Ce zèle n'était pas toujours guidé par les lumières ; elles en avaient peu sur les dogmes positifs ; mais, en général, elles se composaient d'hommes d'une conduite intègre, à qui l'on reprochait seulement du rigorisme, et disposés à faire des sacrifices pour attester leur attachement à Jésus-Christ,

On conçoit que leurs actions, dirigées vers ce but, s'éloignaient de tout ce qui pouvait déshonorer le nom chrétien.

» Depuis une vingtaine d'années, quelques ministres respectables ont cherché à s'emparer de cette tendance des esprits, pour donner à la piété un caractère plus éclairé, la dégager des vues étroites, l'épurer des écumes du pharisaïsme, et l'acheminer vers tout ce qui est vertu et vérité. Ils ont eu des succès, parce qu'ils agissaient sur des hommes bien intentionnés; mais ces hommes, susceptibles de toute espèce d'impressions, en ont reçu de mauvaises quand leurs réunions ont été influencées par de mauvais guides. Alors le mysticisme, toujours séduisant pour des hommes qui aspirent à n'être pas confondus avec les mondains, l'ignorance, jointe à un zèle ardent, et l'hypocrisie, ont égaré plusieurs assemblées religieuses. Elles sont devenues le repaire d'erreurs grossières, auxquelles ces gens-là tiennent avec d'autant plus d'obstination qu'ils ont appuyé sur elles toute leur manière de penser et d'agir. Une dévotion sensuelle y remplace la véritable, et souvent une componction extérieure ne cache qu'un intérieur dépravé et des actions répréhensibles.

» Cependant la plupart de ces anciens Séparatistes sont des gens paisibles, égarés par une conscience timide, par des idées exagérées sur la pureté de l'Église; infatués de leur élévation personnelle au-dessus des choses terrestres, la plupart

ont quitté le culte public, et surtout l'usage de la cène, pour n'être pas souillés en y participant dans des réunions infectées de mauvais Chrétiens, et auxquels ils se croient très-supérieurs en sainteté. Quelques-uns ont été ramenés au sein de l'Église protestante par des ministres secondés de l'appui du gouvernement; les autres, tenaces dans leurs opinions, sont traités avec ménagement et dans l'espérance qu'on pourra les gagner.

» Il ne faut pas confondre ces anciens Séparatistes avec diverses classes de Séparatistes qui se sont élevées depuis peu d'années. Ce qu'ils ont de commun avec les anciens, c'est de s'occuper comme les Piétistes, dont ils tirent leur origine, de recherches apocalyptiques : ils veulent trouver dans la Bible la prédiction de beaucoup d'événemens récens.

» Il ne faut pas croire néanmoins que le système de Henri Stilling, plus connu sous le nom de *Jung*, ait beaucoup de partisans dans le Wurtemberg; mais cet homme, remarquable par l'histoire de sa vie, respectable par ses mœurs, célèbre comme médecin oculiste, y a beaucoup d'amis; il les doit à la reconnaissance des aveugles et d'autres malades qu'il a guéris, en montrant partout la plus grande habileté, le plus grand désintéressement; il les doit à son zèle pour la religion, qui éclate encore plus dans sa conversation que dans ses livres. Ces considérations, qui lui ont gagné les cœurs, empêchent qu'on ne heurte ses opi-

nions particulières, exposées peut-être avec trop peu de précaution et fondées sur une imagination très-vive. On remarque aussi que ses connaissances théologiques pourraient être plus étendues. On sait qu'il avait d'abord donné une autre direction à ses études et qu'il professait la caméralistique à Marburg, lorsque le grand-duc de Bade, son ami, l'attira près de lui en lui accordant une pension, et en le chargeant de composer des ouvrages religieux.

« L'auteur dont les opinions exercent un ascendant plus marqué sur les Séparatistes nouveaux, c'est Bengel, mort il y a une cinquantaine d'années, l'un des plus estimables théologiens de son temps, qui s'est rendu célèbre par ses écrits : en scrutant les prophéties, il a quelquefois rencontré juste et présenté des aperçus qui les font harmoniser d'une manière étonnante avec quelques événemens modernes; mais beaucoup d'autres ne sont pas concordans avec ce qui se passe sous nos yeux. Il s'est mêlé de prédire la fin du monde, qu'il fixe à l'an 1836. On lui fait grâce de ses écarts à cause de la circonspection avec laquelle il avance ses idées; il semble que par-là il ait voulu donner un modèle de la manière de traiter de tels sujets. Cependant il a eu le sort de tous les hommes distingués; souvent mal compris par ceux qui ne pouvaient s'élever à sa hauteur, ils ont abusé de quelques-unes de ses opinions.

» Il y a sept ou huit ans qu'un ministre, nommé

Fridérich, modifiant le système apocalyptique de Bengel pour l'adapter au goût sensuel des esprits grossiers, réunit toutes les images éparses de la Sainte-Écriture, pour en composer un tableau ravissant des avantages dont bientôt serait ornée la Palestine : il y ajouta ses propres idées, qui attestaient son ignorance. Dans son ouvrage, imprimé à Reutlingen, il invitait tous les vrais croyans à se préparer au voyage de la Terre-Sainte, pour lequel il leur promit les secours miraculeux de la Providence, des navires, des voitures, des chameaux, qui se présenteraient d'eux-mêmes. Le ton de confiance avec lequel il proposait ses rêveries, entremêlées de passages dénaturés de la Bible, et la perspective d'un séjour où l'on trouverait tant de jouissances, captivèrent une certaine classe de gens. Le prédicateur du nouveau paradis terrestre eut quelque vogue : il paraît que son livre influa sur les émigrations, alors communes, du Wurtemberg, en Pologne, parce que ce pays est déjà plus près de la Palestine. Le gouvernement, traitant ce ministre plutôt en homme délirant qu'en imposteur, se contenta de lui imposer silence ; et actuellement il n'alimente l'espérance de ses sectateurs que sous le voile de la clandestinité. »

C'est sans doute le même Fridérich, signalé par Borger, dans son traité *Sur le mysticisme*, comme auteur d'un ouvrage fanatique, à tel point qu'il avait tourné la tête à une Marie-Théophile Kummerin, et celle-ci, abusant de ses rêveries, avait

débauché un ministre domicilié à Meinsheim, par un commerce adultère [1].

En 1703, Frédéric Van-Leenhof, soupçonné de spinosisme, publia un livre intitulé: *Les cieux sur la terre*, dans lequel il soutient qu'il est du devoir du Chrétien de se réjouir continuellement et de repousser tout ce qui pourrait troubler sa gaîté [2]. Imbu des mêmes idées, Bregizen, ministre dans une petite ville de la forêt Noire, s'est fait chef d'une autre classe de Séparatistes. On ne peut lui contester quelques talens, mais qui, n'ayant pas été mûris par des études suivies et profondes, s'égarent en visions désordonnées : sa vanité, d'ailleurs, est flattée de se voir à la tête d'une troupe qui le révère comme son idole. Naturellement vif et gai, il regarde comme opposée à l'esprit du christianisme cette teinte mélancolique qui se répand sur la constitution morale des Piétistes, cette tristesse habituelle pour témoigner le regret de leurs fautes, cette timidité qui préside à toute leur conduite.

Le Chrétien, selon lui, doit être un homme heureux, qui fait éclater la joie dont son intérieur est pénétré. Le baptême lui assure le salut; il lui suffit de mettre à profit tous les avantages de ce sacrement, pour être en possession d'une béatitude parfaite. Il est l'objet des complaisances du

[1] *Disputatio de mysticismo*, pag. 81.

[2] Mosheim, *hist.-eccles.*, tom. VI, pag. 111.

Très-Haut, auquel il ne peut déplaire : pourquoi donc se croire toujours pécheur, se confesser à Dieu comme coupable, se regarder comme digne des supplices? Le péché originel étant aboli par le baptême, il est absurde de parler de soi comme pécheur. Celui qui est baptisé ne pêche plus, son intérieur est saint : la chair peut encore commettre des fautes, mais l'esprit n'en est pas souillé; sa pureté fait le sujet de sa béatitude, qui commence en ce monde. Par cette raison les sectateurs de ce ministre se livrent aux transports de joie les plus bruyans, sautent, claquent des mains, jettent leurs chapeaux en l'air, et n'omettent rien de ce qui peut faire éclater leur bonheur. Conformément à ces idées, le chef du parti a composé et adapté aux airs des chansons profanes, des cantiques qui sont réputés très-efficaces pour entrer dans cette disposition, seule digne du Chrétien. Ses sectateurs ont parodié la formule usitée de confession, dont ils ont supprimé le mot *pécheur*; leur obstination résiste à tout. Ils ont mille artifices pour éluder le sens des passages de la Bible qu'on leur oppose. Contre les ordres précis du gouvernement ils se rassemblent; les deux sexes se réunissent jusqu'à minuit, et au delà, pour leurs cérémonies religieuses. Ils n'affichent pas un schisme formel de l'Église établie, mais peu à peu ils s'éloignent de son culte; et dans toutes les occasions ils manifestent leur disparité de croyance. Le chef et ses émissaires, la plupart gens gros-

siers, sont honorés du titre de saints. Autrefois, à l'arrivée d'un de ces saints, ils s'assemblaient dans les champs; là, il les haranguait; puis, dans les élans d'une hilarité tumultueuse ils le conduisaient en triomphe à une autre réunion. L'autorité civile a pris des moyens de prudence pour les empêcher; et après des monitions réitérées au chef du parti, elle l'a, dit-on, suspendu de ses fonctions. Le peuple donne à ces sectaires un nom équivalent à celui de *Galopins*, parce qu'ils prétendent conquérir le ciel pour ainsi dire en galopant.

Une troisième secte de Séparatistes se compose de *Turbulens*, dont il serait difficile d'analyser le système, qui se modifie d'après le caractère de chaque individu. La plupart sont des hommes sans culture, sans connaissances, emportés par leurs passions, et qui pour les satisfaire ont une tendance à briser tous les liens religieux et civils. Ils détestent tout homme qui conserve de l'attachement pour la religion ou le gouvernement, et se disent supérieurs à tous les prestiges par lesquels les ministres et les magistrats ont trompé le monde. Ils tâchent de soustraire leurs enfans au baptême, les éloignent de l'instruction publique, enterrent leurs morts sans cérémonies, et se contentent de creuser une fosse, dans laquelle ils jettent le cadavre comme on le ferait pour un animal. Leurs sentimens sont consignés dans des chansons qui offrent le mélange le plus révoltant de superstition et de libertinage; ils ont adopté

l'usage des Quakers, de tutoyer tout le monde, et de n'ôter leur chapeau à personne. Un Séparatiste de cette classe ayant été obligé de comparoître devant un tribunal, refuse d'ôter son chapeau; par ordre du magistrat un sergent le lui jette à bas : le Séparatiste tire de sa poche un bonnet qui a le même sort que son chapeau ; à l'instant il tire un second bonnet, un troisième, et jusqu'au nombre de six.

Au commencement du siècle actuel, un villageois, nommé George Rapp, persuadé que les Luthériens ont abandonné les principes fondamentaux de leur religion et qu'elle n'est plus dans sa pureté native, forma un troupeau séparé. Le consistoire exerça contre lui et ses adhérens des rigueurs qui eurent le résultat ordinaire en pareille occasion, d'augmenter le zèle et le nombre de ses prosélytes. Ils résolurent, en 1803, de passer aux États-Unis, sous la direction de George Rapp. Après un séjour momentané aux environs de Philadelphie, ils franchirent les Alleghanis, s'établirent sur l'Ohio, à cinquante milles de Pittsbourg, et bâtirent un village auquel ils donnèrent le nom d'*Harmony*, sans doute pour annoncer l'union qui régnait entre eux. Dans le cours des deux années suivantes trois navires leur amenèrent d'autres compatriotes, de sorte qu'en 1805 la société était de quatre-vingt-dix familles. Là, ils développèrent rapidement leurs talens pour l'agriculture et les arts mécaniques. Vers le même temps

une colonie suisse, établie dans le territoire de l'Indiana, prenait des accroissemens et cultivait la vigne.

La société wurtembergeoise d'Harmony était de 800 personnes en 1811, époque à laquelle ils furent visités par le voyageur John Melish, qui loue leur conduite, leurs écoles et leur industrieuse activité. Ils avaient pour chef ecclésiastique, civil, politique et commerçant, George Rapp, pleinement investi de leur confiance [1]. On cite un trait remarquable de leur soumission à ses ordres. Rapp, prévoyant la difficulté de nourrir beaucoup de monde, leur témoigna qu'il était nécessaire de ne pas accroître la population par des naissances, et ils obéirent. Un agronome, auteur d'ouvrages utiles, Birkbeck, qui visita cette colonie en 1817, s'était trompé en croyant que le célibat était une loi fondamentale de leur société, car l'abondance des choses nécessaires à la vie fit lever la défense, et bientôt après des mariages furent célébrés.

La perspective d'une situation plus avantageuse détermina les colons à quitter cet établissement qu'ils vendirent à des Mennonites allemands, et se transportèrent dans l'Indiana, sur les bords de la rivière Wabasch, dans une contrée riante et

[1] *Travels in the United States*, 1806, by John Melish, Philadelphia, 1812, tom. II, pag. 64 *et suiv.*

fertile, qu'ils ont également appelée *Harmony* [1]. Là, ils ont bâti une ville et une belle église; ils cultivent la vigne, excellent dans le jardinage, et fabriquent des étoffes d'une bonne qualité; ils ont des agens commerciaux à la Nouvelle-Orléans et dans d'autres villes. William Hebert, qui, en 1824, environ sept ans après leur arrivée, les a visités, dit que leur population était alors d'environ sept cents individus, presque tous Wurtembergeois, très-industrieux, et bons cultivateurs, jouissant de tout ce qui est nécessaire et utile; il ajoute que Rapp est pour eux l'*alpha* et l'*omega*, leur directeur spirituel et temporel [2].

Sir Robert Owen, qui, à Lanark, près de Glascow, en Écosse, sa patrie, avait formé un grand établissement d'agriculture et d'industrie, était allé en Amérique pour en créer un semblable, mais sur une plus grande dimension; New-Harmony était le local qui avait fixé son choix.

Il voulait, dit-on, introduire la communauté de biens dans sa colonie, et l'affranchir de tous les liens du mariage et de la religion; c'était ériger en maxime l'anarchie et la dissolution. Un

[1] *Voy.* l'adresse, en anglais, de Georges Courtand à ceux qui se proposent d'émigrer aux États-Unis, in-8°., 1820. *A visit to North-America*, by Adlard Welby, in-8°., London, 1821, pag. 125 *et suiv.* Description des États-Unis, par M. Warden, tom. IV, p. 408, en notes.

[2] *A visit to the colony of Harmony in Indiana*, etc., by Will. Hebert, in-8°., London, 1825.

tel système était certainement inconciliable avec les principes de George Rapp et de sa colonie, qui professe le Luthéranisme. Rien de plus dissonant sur ce projet, que les récits des voyageurs et des journaux, dont les uns accusent Owen d'athéisme, et les autres repoussent cette accusation. On annonce, au surplus, que sa communauté, dispersée à la fin de 1827, est absolument dissoute.

D'autres Séparatistes du Wurtemberg ont dirigé leurs pas vers le nord de l'Europe et de l'Asie. En 1819, une troupe d'hommes, de femmes et d'enfans, partis de l'Allemagne, disaient qu'ils allaient en Palestine, où devait commencer prochainement le règne visible de Jésus-Christ, où ils deviendraient bons et vertueux. Ils avaient publié un petit écrit. La même année, d'autres, au nombre d'environ trois cents, également de tout âge et des deux sexes, traversèrent la Saxe pour aller s'établir en Géorgie et aux pieds du Caucase. La décence de leur costume et la beauté de leurs chevaux annonçaient de l'aisance. Deux juges de leur propre choix maintenaient dans cette caravane une exacte discipline. Ils donnaient, pour motif de leur émigration, les changemens qu'on avait faits dans la liturgie luthérienne de Wurtemberg. Les fatigues du voyage, la fièvre et la peste, moissonnèrent une partie de cette troupe, dont les restes habitent actuellement sept villages aux environs de Tiflis.

On évalue à plus de cinq mille le nombre des Séparatistes restés dans le Wurtemberg; les contrées voisines en ont aussi quelques-uns. La destruction de toute puissance ecclésiastique d'un côté, de l'autre le gouvernement de Bonaparte, étaient pour eux le présage d'un temps heureux, où la lumière, brillant aux yeux de tous les hommes, les guérirait de leurs erreurs et de leurs maux. Dans une brochure publiée par l'un d'eux, en 1801, il dit que le premier consul est un de leurs confrères, qu'il s'est aussi séparé de Babylone; et c'est par l'union entre les frères, que Babylone sera détruite. Nous sommes des patriotes en Jésus-Christ, nous aimons la liberté, l'égalité, la fraternité que Jésus-Christ nous a conquises, en disant: *Je vous ai délivrés du joug, je vous ai rendus libres: ne vous laissez plus captiver.*

Ils avaient créé une espèce d'ordre, s'étaient décorés d'une étoile, se disaient *chevaliers de Napoléon, le second et véritable Messie.*

S'il faut en croire des feuilles publiques de cette époque, ces fanatiques, ou soi-disant *ressuscités*, avaient même déclaré Napoléon fils unique de Dieu; son avénement au trône de France était un second jugement pour la fondation de son règne glorieux. Ils poussèrent le désordre au point de mépriser toutes les autorités, leur refusant obéissance, abhorrant les églises, les sacremens, injuriant les ministres. Ils portaient des chapeaux

blancs avec des cocardes; les femmes avaient des étoiles brodées sur la poitrine. L'autorité sévit contre eux. Les uns furent envoyés aux Petites-Maisons, d'autres condamnés à la détention, dans la maison de force à Ludwigsbourg, où, persévérant dans leurs idées, ils refusaient d'assister au service religieux. L'officier de garde les y faisait porter. Une fois il arriva que le prédicateur, ayant à peine commencé son discours, ils l'interrompirent en criant : Tais-toi, menteur, tout ce que tu dis est faux [1]. C'était en 1807; cette frénésie, d'un nouveau genre, n'était pas radicalement éteinte en 1810, puisque la même année parut, à Erlang, l'opuscule d'un nommé Stéphani; il assurait que le monde échapperait à la barbarie par les soins de Napoléon, *sauveur judiciaire*, qu'il mettait en parallèle avec le *sauveur moral* [2].

Une opinion absolument contraire s'était répandue concernant le fils de Napoléon. Le journal de Halle, en 1814, signalait un ouvrage sur les sept trompettes, répandu en Suisse, et dont l'auteur annonçait que le jeune roi de Rome serait la bête de l'Apocalypse [3].

[1] Journal politique de Manheim, 21 avril 1807, p. 4.

[2] *Erganzung blatter*, etc., 1814, février, pag. 133 *et suiv.*

[3] *Voy.* le cahier de novembre, pag. 465.

CHAPITRE XIII.

COLLENBUSCHIANS.

Secte obscure et peu nombreuse, fondée par Collenbusch, docteur en médecine à Duisbourg, qui devint aveugle dans les derniers temps de sa vie, et mourut vers l'an 1809.

Jésus-Christ, souverain prêtre, a *expié* pour nous, c'est-à-dire il a rempli les conditions exigées pour obtenir de Dieu notre pardon. Il les a remplies par son obéissance active, *ses œuvres*, et par son obéissance passive, *sa mort*. L'innocent, le juste par excellence, substitué aux coupables, les a purifiés du péché originel et des péchés actuels, c'est ce que les théologiens protestans appellent *satisfactio vicaria*, expressions imitées de Quintilien, qui appelle *mors vicaria* la mort que l'on souffre pour un autre.

Collenbusch, ayant conçu des doutes sur la doctrine de la satisfaction et de la justification par Jésus-Christ, se fit à ce sujet un système particulier qu'il combinait avec une théorie nouvelle concernant les attributs de Dieu.

La qualité suprême du Créateur, en rapport avec ses créatures, c'est la justice. Adam, déchu par sa faute de l'état d'innocence, fut très-justement soumis aux revers et aux vicissitudes de la vie terrestre; mais ses descendans ayant partagé le même sort sans l'avoir mérité, Dieu devait les dédommager, ce qu'il a fait en leur envoyant Jésus-Christ, qui s'est chargé de plus de souffrances que Dieu ne lui en avait assigné. En conséquence, Dieu l'a exalté en gloire, lui a décerné une couronne divine, et lui a donné le genre humain comme sa propriété. C'est Jésus-Christ qui ramène les enfans d'Adam à la jouissance des biens dont ils étaient injustement privés depuis le péché de leur premier père.

Collenbusch, interprétant à sa manière divers textes bibliques, joignait à ces dogmes les rêveries de l'Anthropomorphisme. Il croyait que Dieu était réellement dans la région éthérée, assis sur un trône, entouré d'anges qui chantaient des cantiques. Très-occupé du *millenium*, il assignait d'avance des terres, des jardins, aux fidèles, qu'il distribuait en sept rangs, d'après leurs degrés de sainteté.

Sa morale était, dit-on, régulière sans être trop austère; il permettait, il conseillait même à ses adhérens de se mêler parmi les mondains pour y exercer la pratique des vertus chrétiennes et surtout de l'humilité. Cependant l'humilité est inconciliable avec le pélagianisme, fils de l'orgueil, vers

lequel tend la doctrine de Collenbusch, car il accorde beaucoup au libre arbitre, et ne considère comme grâces que les circonstances extérieures qui portent à la vertu.

Il a publié deux volumes contenant des traités dans lesquels il expose son système ou plutôt ses rêveries. Sa secte, qui comptait environ un millier d'adhérens, n'en a plus guère que deux cents. Cette diminution progressive est le symptôme de l'agonie.

Ces détails m'ont été envoyés par le docteur Tholuk, professeur de théologie à l'université de Halle, auteur de savans ouvrages, entre autres sur le Sufisme. Il trouvera ici l'expression de mon estime et de ma reconnaissance.

CHAPITRE XIV.

SOCIÉTÉ DE KORNTHAL (VALLÉE DES BLÉS).

Les membres composant l'agrégation religieuse de Kornthal ont, comme ceux de l'article précédent, abandonné l'Église luthérienne du Wurtemberg; mais, s'étant séparés eux-mêmes des autres Séparatistes, cette considération exige une notice spéciale.

En 1818, Théophile-Guillaume Hoffmann, notaire royal et bourgmestre de Leonberg, voyant que la disparité de croyance entraînait un grand nombre de Wurtembergeois en Russie et en Amérique, pensa qu'un moyen efficace d'ôter à d'autres dissidens le désir de les imiter, était de réclamer l'intervention de la puissance publique pour les soustraire à la juridiction du consistoire luthérien et leur obtenir la liberté de leur culte. Un décret royal du 22 août 1819, sanctionna leur séparation de l'Église luthérienne, et approuva le plan rédigé par eux-mêmes de leur organisation religieuse et de leurs rapports avec l'état [1]. Ils étaient alors

[1] *Kornthal, der gnadist privilegirten politisch-religio-*

environ quarante familles, dont le nombre s'accrut rapidement par l'accession de beaucoup d'autres.

Alors ils achetèrent la ci-devant seigneurie de Kornthal, bailliage de Leonberg, à deux lieues de Studgart. Ce domaine, composé de mille arpens de terre arables et de bois, avec quelques bâtimens, leur fut adjugé pour cent quinze mille florins.

Un de leurs premiers soins fut de construire une *maison d'assemblée* (c'est ainsi qu'ils appellent leur temple), spacieuse et capable de contenir environ deux mille personnes. La pose de la première pierre [1] fut l'objet d'une solennité éclatante. Le frère Hoffmann paraphrasant la vision mystérieuse de l'échelle de Jacob, appliquait au nouvel édifice le texte « que ce lieu est terrible : c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel [2]. ».

La dédicace de cet édifice fut l'objet d'une autre solennité, qui attira une grande affluence du voisinage. Ensuite, soit curiosité, soit dévotion, beaucoup de gens venaient, même de six à huit

sen gemeinde daselbst gemeinde ordnung. Studgart, in-8°., 1821; *Die seine koniglichen majestat vollzogene urkunde, über das der burgerlich religiosen gemeinde zu Kornthal erthcilte privilegium*, in-12, Ludwigsburg, 1819.

[1] *Beschreibung der feierlichkeiten beilegung des grundsteins*, etc., in-12, Ludwigsburg, 1819.

[2] Genèse, chap. XXVIII.

lieues de distance, pour assister à leur culte. Il est organisé à peu près comme celui des Églises protestantes, dont ils sont légalement détachés, quoiqu'ils en adoptent les dogmes, qu'ils enseignent le catéchisme de Luther, et qu'ils aient une liturgie conforme, non à celle que certaines Églises luthériennes ont adoptée dans les dix-huitième et dix-neuvième siècles, mais à celle de 1582. Dans ce qui suit on remarquera que sur divers articles leur régime se rapproche de celui des frères Moraves.

Ils répugnent à ce qu'on les désigne comme *secte*, d'autant plus qu'ils ont la prétention d'être une Église *apostolique*, d'après le plan consigné dans les Actes des apôtres [1], et développé par Schmidt dans son *Abrégé historique de la religion chrétienne* [2].

Leur office religieux offre une suite de chants, de prières, de lectures bibliques et la cène qu'on distribue chaque quatrième semaine.

Huit jours avant la cène on assemble séparément les hommes mariés et les veufs, les femmes mariées et les veuves, les garçons, les filles.

[1] *Geschichte und veranlassung zu der bitte etc.*, in-12, 1818, pag. 58. Dans cet écrit, Hoffman expose le détail historique de tout ce qui a préparé et précédé l'organisation de sa société jusqu'à cette époque.

[2] *Abriss der geschichte der christlichen religion.*

Outre les dimanches, ils ont les fêtes
De Jésus-Christ,
Des Apôtres,
Saint-Étienne,
Nouvel An,
Épiphanie,
Jeudi Saint,
Vendredi Saint,
Pâques,
Ascension,
Pentecôte,
Saint-Jean-Baptiste,
Annonciation,
Purification de la Sainte-Vierge.

Ils ont aussi par mois un jour de pénitence et de prières.

Leur clergé se compose de lecteurs, d'anciens et d'un président (*Vorsteher*) auquel on donne le titre d'évêque. Pour célébrer il a un vêtement blanc.

Un *vorsteher*, ou président laïc, dirige les affaires temporelles. Tous leurs officiers ecclésiastiques et civils sont élus par la communauté, qui a également droit de suffrage quand il s'agit d'admettre des prosélytes.

On évite tout ce qui a l'apparence d'une communauté de biens.

Chaque membre de la société peut s'en détacher, la quitter et emporter son mobilier, mais il ne peut vendre ses immeubles qu'à un autre mem-

bre, et s'il ne trouve pas d'acheteur, la communauté achète.

Les deux sexes, séparés dans la *maison d'assemblée*, pour le culte, le sont même dans le champ mortuaire.

Les repas somptueux aux baptêmes, aux enterremens, sont abolis, ainsi que les souhaits du nouvel an.

On ne porte jamais de deuil.

Le serment est défendu.

La bienveillance envers les personnes d'autres religions est expressément recommandée.

La mendicité est proscrite, mais on a soin des pauvres et des vieillards; une partie des collectes que l'on fait pour ces objets est destinée à répandre la connaissance de l'Évangile chez les idolâtres.

Des écoles sont établies pour les deux sexes. Quoiqu'on n'ambitionne pas d'y donner une éducation distinguée, on les cite avec éloge, et même des parens qui n'appartiennent pas à la société y placent leurs enfans, tant à cause de la modicité du prix de la pension que par la certitude qu'on y inculque la piété et la vertu.

Personne ne peut se marier sans l'avis des présidens, surtout s'il est question d'épouser une personne qui n'est pas de la société.

Aux deux chefs ecclésiastique et laïc est confié le gouvernement de la communauté. Le chef

laïc actuel est un nommé Brassier, qu'on dit plus politique qu'enthousiaste. Le chef ecclésiastique est Hoffmann, dont les sermons un peu vulgaires sont néanmoins appropriés aux besoins de la communauté. L'un et l'autre sont autorisés à visiter les familles pour s'assurer, chacun dans la sphère de ses attributions, si tout est conforme au plan de l'institut, car les délinquans, en certains cas, peuvent être temporairement privés de la cène, ou même exclus définitivement.

Aucun des membres ne doit, soit en public, soit en particulier, se permettre des propos qui heurteraient les principes dogmatiques admis dans la société.

Aucun frère ne peut porter plainte devant les tribunaux sans en avoir obtenu la permission des anciens.

Chacun a sa vocation déterminée pour l'exercice d'un métier ou d'un genre quelconque de commerce.

Tous les objets de consommation ont un prix fixe de même que la main-d'œuvre.

Aucun frère ne peut prêter de l'argent. La communauté a une caisse où chacun peut obtenir des avances, en indiquant la destination de la somme qu'il emprunte.

Aucun membre ne peut loger un étranger, ni prendre un domestique étranger, sans en prévenir le *vorsteher*.

Les diverses branches de l'économie rurale et des arts mécaniques forment l'occupation habituelle de cette colonie.

Depuis 1821, une espèce de journal, publié par numéros, à des époques indéterminées, offre, sous le double aspect des affaires religieuses et civiles, une notice historique de l'établissement qui prospère[1], et sa prospérité s'accroîtra tant que la ferveur primitive, la régularité des mœurs et l'amour du travail s'y conserveront.

Une lettre d'Augsbourg (20 octobre 1828) portait ce qui suit :

« La secte de Kornthal se soutient avec sa dévotion mystique, répandue dans cette contrée et dans presque toute l'Allemagne, c'est la *doctrine Bourignon*, nuancée par la doctrine protestante et adaptée, par des gens de lettres, des ecclésiastiques, à la philosophie de Hegel. La foule de brochures et de gros livres, plus ou moins teints de ces couleurs, est incroyable. Ce sont des sermons, des dissertations, des romans. Il en est dont les idées, nageant entre la dévotion exaltée et la sensualité sentimentale, révoltent le sens commun. Quelques-uns de ces écrits attestent la bonne foi des auteurs ; mais parmi ceux que j'ai feuilletés, je n'en trouve aucun qui inculque les devoirs de

[1] *Fortgesetzte Nachrichten von der gemeinde Kornthal, etc.*

l'homme comme citoyen et les préceptes du véritable Chrétien [1].

[1] Lettre de madame Huber, digne fille du savant Heyne de Gottingue. Cette femme, distinguée par ses talens, est morte, le 15 juillet 1829, à Augsbourg.

CHAPITRE XV.

SKEVI-KARE ET LA NOUVELLE SECTE SUÉDOISE.

En 1792, sous la présidence du professeur Fant, parut à Upsal une dissertation sur des controverses religieuses arrivées récemment en Suède [1]. Il est à regretter que l'auteur se soit borné à quelques faits au lieu de présenter le tableau historique des variations et nouveautés religieuses, dans cette contrée, pendant le siècle dernier. Il s'étend assez longuement sur Jean Conrad Dippel, espèce d'illuminé, plus connu sous le nom de *Christien Démocrite*, qu'il prend dans ses ouvrages.

Dippel, né à Darmstadt, en 1679, eut une jeunesse assez dissolue; se fit médecin, alchimiste, théologien, prit ses grades à Leyde, devint conseiller à Altona, fut condamné, en 1719, à une prison perpétuelle, dans l'île de Bornholm, puis

[1] *Dissertatio historica de religionis in Sueciâ controversiis quibusdam recentioribus*, etc., in-4°., Upsaliæ, 1792.

élargi en 1726. Il avait la réputation de guérir les personnes affectées de la pierre, ce qui le fit appeler à Stockholm, en 1727, pour traiter le roi Frédéric, atteint de cette maladie. Accueilli par la noblesse suédoise, il eut pour ennemi le clergé; on appelait Dippel le fouet de celui-ci et le messie de celle-là.

En 1729, il fit imprimer à Francfort, sous le titre de *Démonstration évangélique*, un livre latin in-8°., dans lequel il rejette la justice vindicative de Dieu, et ne lui attribue que l'amour. Ses opinions le firent exiler de Suède; de là il vint en Danemark, en Allemagne, et s'empoisonna avec de l'arsenic, en 1734, dans la citadelle de Wettgenstem.

Quelques années avant l'arrivée de Dippel, dès 1713, le gouvernement avait pris des mesures répressives contre des réunions clandestines de Piétistes.

En 1734, un nommé *Charles-Michel Von Strokirch*, directeur des fortifications, adressa au clergé suédois assemblé, un écrit par lequel il déclarait se soustraire à son autorité. Bientôt après, avec neuf personnes des deux sexes, il forma le noyau d'une Église séparée, qui, rejetant le culte extérieur, les sacremens, le ministère ecclésiastique, admettait l'inspiration immédiate. Ses prosélytes ayant persuadé à quelques personnes de ne plus fréquenter les églises, de ne pas faire baptiser leurs enfans, attirèrent sur eux l'animadversion

du gouvernement. Fant ne dit pas ce que devint Strokirch; mais un de ses disciples, nommé Rosen, ayant publié en suédois deux ouvrages quiétistes, l'un de sa façon, l'autre, traduit de madame Guyon, il fut banni en 1741.

La même année, 1734, où Strokirch avait fait schisme, des états danois et d'autres contrées, s'était rendue en Suède[1] une petite société de Piétistes qui, affligés des désordres dont la terre est inondée, cherchaient vers le Nord une île où ils seraient à l'abri de cette contagion morale. Ils s'étaient embarqués sur la Baltique, mais aucun d'entre eux n'était en état de conduire un vaisseau, leur inexpérience les exposait à des dangers inévitables, ils s'étaient hâtés d'atteindre la petite île de Wermdoe près Stockholm.

Le mépris qu'ils affectaient pour les sacremens, le culte public et les ministres, leur attirèrent des désagrémens. En 1745, arrivèrent d'autres membres de la société. C'était, un reste des sectaires qui, quelques années auparavant, s'étaient séparés ouvertement de l'Église suédoise. En 1746, des lettres-patentes du roi Frédéric leur assurèrent, sous quelques restrictions, la liberté de rester dans le royaume. Plusieurs citoyens riches, et ayant à peu près les mêmes opinions, fournirent des secours abondans à ces Séparatistes, sur les-

[1] *Acta historico-ecclesiastica*, Weimar, 1747, tom. VI, pag. 113 *et suiv.*

quels la persécution qu'ils avaient soufferte répandait de l'intérêt, et qui étaient résolus à sacrifier leurs biens temporels, même à s'expatrier, plutôt que de rentrer dans une communion qui les exposait, disaient-ils, à une corruption incurable. La même année, un négociant nommé Almquist leur ayant donné la terre de Skevik, dans la paroisse de Vermedoc, ils s'y établirent; de là ils furent appelés Skevi-Kare, et dans cet asile ils ont vécu jusqu'à présent sans trouble, sans variation dans leurs principes, sur lesquels Catteau et Fortia d'Urban ne donnent aucun détail; mais ils s'accordent à louer en eux des mœurs exemplaires, un caractère paisible, un esprit d'ordre et de propreté [1]; ces éloges sont confirmés par le professeur Odman, qui, en 1792, publia en suédois une suite à *l'Histoire de la religion et de l'église chrétienne du docteur Schroëck* [2], et qui donne la notice suivante de la doctrine des Skévi-Kare.

« Ils professent que c'est par la grâce et par la croyance en Jésus-Christ qu'ils sont justifiés, et nullement par leur propre mérite ou par leurs œuvres : ils n'ont jamais abandonné la véritable assemblée des fidèles ou la communion des saints,

[1] Tableau général de la Suède, par Catteau, in-8°., Paris, 1790; tom. I, pag. 115. Voyage de deux Français dans le Nord (par Fortia d'Urban), tom. II, pag. 424.

[2] *Fortfällning al J. Mat. Schroecks christna religionens och forsamlingen historia, forfattad af theol.* prof. doct. Sam. Odman, etc., Upsala, 1792, p. 408, etc.

et ne sont séparés que de la société des impies, lesquels, par leurs blasphèmes et les œuvres de la chair, se montrent les adhérens de l'Ante-Christ; de concert avec les vrais membres de Jésus-Christ, ils adorent Dieu le père, dans l'esprit et dans la vérité, ce qui constitue le vrai service divin; ils regardent les exercices de la dévotion, tant particuliers que publics, comme très-bons, lorsqu'on se préserve de la contagion du monde. Il est évident que le démon est plus servi que Dieu par la fréquentation de l'Église et par la communion, telles qu'elles se pratiquent ordinairement; dès lors le précepte divin leur commande de fuir Babylone; là où est Jésus avec deux ou trois personnes, réunies dans l'esprit de son amour, là se fait la véritable fraction du pain, et se boit le vrai calice de bénédiction; où l'Esprit-Saint domine dans la vraie foi, là se fait la véritable immersion au nom de la Sainte-Trinité; on y reçoit le baptême proprement dit; on est lavé dans le bain de la nouvelle naissance. Comme l'impie Église antichrétienne n'a point de véritable communion, mais un repas qui est jeté aux pourceaux et aux chiens, par idolâtrie et pour couvrir le pécheur, ils ne sont pas à portée de recevoir la communion apostolique; obligés de s'en priver, comme le serait un Luthérien dans un pays catholique, ils se contentent du spirituel et du céleste. Ils ne méprisent point les pasteurs restés dans la voie droite; mais la soi-disant Église étant devenue chez toutes les

sectes, et dans tous les partis, la grande prostituée de Babylone, ses serviteurs ne sont que les satellites de l'Ante-Christ, infâmes esclaves de la chair et de la simonie, etc. »

Au surplus, leur maison peut être considérée comme un couvent dont les statuts sont imparfaitement connus. Tous les membres se donnent le nom d'*Ami*. Les époux ne se permettent d'autre attachement que celui d'un mariage spirituel. Les donations qui ont été faites à la communauté, fournissent amplement à ses besoins. Ceux qui sont en santé mangent à la même table, mais sur des assiettes distinctes. Ce qui reste n'est jamais gardé pour le lendemain. L'usage judaïque est observé en tuant les animaux, dont le sang est jeté. Les entrailles sont données aux pauvres. Le supérieur de la congrégation est le seul qui reçoive des visites. Lorsque les intérêts de la maison l'exigent, il se présente quelquefois devant le tribunal et chez les voisins. Tous les autres, à l'exception des domestiques de la maison, vivent retirés du monde, fuient les regards des étrangers, et semblent craindre d'être infectés par le plus léger commerce avec eux. Ils portent un vêtement simple, mais décent et très-propre. Leurs meubles sont modestes et leurs vases à boire sont en bois. Lorsque le curé de la paroisse ou son vicaire y viennent exercer les fonctions de leur ministère, ils sont accueillis par le supérieur d'une manière honnête, mais réservée, et ils sont régalés à une

table séparée. On a remarqué, cependant, que les *Amis* cherchent à éviter l'administration du baptême dans leur maison; mais, à l'examen annuel des domestiques sur la religion, quelques-uns d'entre eux y assistent à la dérobée dans une chambre voisine Leurs morts sont transportés à Stockholm. Il règne d'ailleurs dans leur maison la plus grande austérité de mœurs, de paroles et de maintien. La conduite des domestiques est étroitement surveillée; on leur enjoint de fréquenter assidûment le service de l'Eglise, de ne pas se livrer au déréglement, de ne pas jurer ni se permettre des plaisanteries frivoles. On punit avec douceur le coupable, en lui citant des textes sacrés. S'il ne se corrige pas, on lui donne ses gages et son congé, surtout s'il manifeste du penchant pour le mariage. Ils sont très-compatissans et secourables envers les pauvres, particulièrement envers ceux qui sont connus pour leur piété. Quelquefois ils prêtent la Bible, et l'ouvrage d'Arndt, intitulé : *La Vraie foi chrétienne*, à des personnes qui désirent lire ces livres; jamais ils ne les redemandent. En 1773, la société se composait de quarante à cinquante personnes, pour la plupart natives d'Allemagne. Il ne reste de l'ancienne compagnie qu'un homme et sept femmes. Le premier, était supérieur, il se nomme Henri Klages et a été cordonnier.

Voilà ce qu'écrivait Odman en 1792. La société expirante, en 1812, n'avait plus que

huit membres, et probablement elle est éteinte.

Il est surprenant que Fant ne mentionne pas ce qu'on nomme la *Nouvelle secte suédoise*, dont parle également Catteau, et sur laquelle une note m'a été communiquée par Bourgoing, ancien ambassadeur de France en Suède, ensuite à Dresde, où il est mort.

Vers 1784, un compagnon fourbisseur, nommé *Collins*, homme illettré, d'un ramas confus d'absurdités, se fit une doctrine particulière, et s'empressa de la prêcher. Il serait difficile d'en rendre compte, car elle n'avait rien de fixe. Sous sa direction, à Stockholm et dans les environs, s'assemblèrent des prosélytes en assez grand nombre, des artisans, des domestiques, des femmes du peuple. Quiconque se croyait inspiré pouvait prêcher, et il arriva à un laquais de commencer un sermon en servant son maître dans un grand dîner. La secte se répandit bientôt dans les provinces, où elle portait une dévotion outrée et fanatique. L'un des sectateurs ayant attaqué, par des injures, un ministre qui catéchisait, le consistoire en porta des plaintes au gouverneur de Stockholm, baron de Sparre : celui-ci en parla à Gustave III, qui défendit de continuer les poursuites, sans défendre la réunion de ces sectaires; il fit jouer une comédie intitulée : *La Nouvelle secte*, pour en vilipender les momeries. Ce persifflage empêcha beaucoup de personnes d'en fréquenter les assemblées ; mais des habitans, de ce

qu'on appelle improprement les basses classes, continuèrent de les fréquenter. Enfin, le ridicule vint au secours du bon sens; les zélateurs virent successivement diminuer le nombre de leurs disciples, et la nouvelle secte mourut pour ainsi dire d'inanition. Meerman, qui, depuis 1797 jusqu'en 1800, voyagea dans le Nord, paraît s'être trompé en supposant qu'ils étaient Frères moraves [1], seulement elle avait avec eux quelque analogie.

Un manuscrit, communiqué à l'auteur de cet ouvrage, contient encore les détails suivans :

« L'Illuminisme a bien quelques partisans, surtout dans l'ordre des Francs-Maçons, dont on fait encore en Suède une affaire très-sérieuse. Le duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charles XIII, était grand-maître de cet ordre, et faisait des progrès de la maçonnerie une de ses occupations particulières. Il fut trompé par un imposteur adroit, nommé *Bohemann*, dont il a été tant question dans les gazettes. Ce Bohemann, maçon du premier ordre, avait fait beaucoup de dupes, même dans les classes supérieures. Ce qui a transpiré des délits pour lesquels il fut banni de la Suède, fait croire qu'il était vraiment Illuminé et cherchait à faire des prosélytes. Il en avait dans plusieurs provinces, surtout en Scanie. Ils corres-

[1] Voyage dans les contrées du nord et du nord-est de l'Europe, par J. Meerman, in-8°., 1806, 6 vol., en hollandais, tom. II, pag. 163.

pondaient activement avec lui et entre eux ; et on a vu par leurs papiers qu'ils s'occupaient de divination, de révélations, d'évocations des âmes et de toutes les rêveries des visionnaires. Telle n'est cependant pas à beaucoup près la disposition de la plus grande partie des Suédois, parmi lesquels il y a autant de gens éclairés que dans aucune autre partie de l'Europe. Il faut en excepter les habitans de deux provinces, les Lapons et les Finnois. Les croyances superstitieuses et les actes auxquels elles donnent lieu, sont encore fort en vogue chez ces deux peuples. J'ai même trouvé plusieurs Suédois, raisonnables d'ailleurs, qui n'osaient nier que quelques Lapons fussent doués de certaines facultés tenant de très-près à la sorcellerie; par exemple, de se transporter aussi rapidement que la pensée d'un endroit à l'autre, même à travers un bras de mer. Il en est qui m'ont raconté, comme le croyant fermement, des traits de ce genre, qu'à Paris on n'entendrait pas sans rire de pitié. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est ce qu'on s'accorde assez généralement à dire des prodiges opérés par un Finnois nommé *Biærnramn*, mort à Stockholm il y a très-peu d'années. J'ai recueilli, aux meilleures sources, des détails sur cet homme, qui, sous les formes les plus simples, doit avoir été un des plus étonnans imposteurs qui aient paru sur la terre. »

CHAPITRE XVI.

SOCIÉTÉ DES LECTEURS DE SUÈDE, NOUVEAUX LECTEURS, ÉVEILLÉS, HOOFIENS, HAUGIENS.

Au commencement du dix-huitième siècle s'étaient formées, en divers cantons de la Suède, des sociétés qui s'occupaient spécialement de la lecture et de l'interprétation de la Bible. L'époque de leur naissance et leur but correspondent aux sociétés piétistes de l'Allemagne, avec cette différence, qu'ici elles se sont maintenues sans interruption, au lieu qu'en Suède, leur ferveur s'étant attiédie, elles s'éteignirent vers le milieu du siècle dernier.

Mais le siècle actuel a vu renaître ces sociétés distinguées en trois classes, d'après les lieux où elles sont établies, et les nuances d'opinions qui les différencient; les *Lecteurs*, dans la Suède du nord, ceux de l'ouest, ceux de la Finlande, et ceux de Lingermanland.

Dans la Suède du nord, le village de Portonas, paroisse de Pitea, est le berceau où, vers l'an 1803, s'est formée la nouvelle société de Lecteurs.

Sept jeunes gens, dont trois hommes, et quatre personnes de l'autre sexe, commencèrent à se réunir le dimanche, de quatre à huit ou neuf heures du soir, pour des lectures et des entretiens pieux. Cette société naissante fut, comme il arrive toujours en pareil cas, blâmée par les uns, louée par les autres; mais bientôt elle eut pour prosélytes la plupart des habitans du village de Rosvick, puis un grand nombre de la paroisse de Neder-Calix, où, depuis l'an 1780, conséquemment avant la naissance des nouveaux Lecteurs, existaient des réunions ascétiques. Les conquêtes des *Lecteurs* s'étendirent progressivement à d'autres paroisses, surtout à celles de Skelleflе et de Nisatra. Aux réunions du dimanche elle ajouta celles du samedi. On y lisait les sermons de Luther, ceux de Patterson, du docteur Nohrborg, et le livre piétiste de Jean Arndt, intitulé : *Le vrai Christianisme*, ouvrage qui a été traduit en diverses langues, même en français, par Samuel de Beauval. Quelques difficultés s'élevèrent sur les sermons de Talleson, dont l'orthodoxie fut contestée en ce qui concerne la foi, car ils tiennent fortement au dogme luthérien que les Théologiens protestans nomment *satisfactio vicaria*, la justice imputative. Dans ce système, les mérites de Jésus-Christ sont imputés à l'homme. Le salut est le prix de sa foi, et non des bonnes œuvres. Mais comment accorder cette assertion avec l'estime qu'on leur attribue

pour l'ouvrage d'Arndt, qui insiste très-vivement sur le prix des bonnes œuvres?

En 1810 commença l'usage de prêcher dans leurs assemblées, et d'y expliquer la Bible. Quatre ans après, plusieurs d'entre eux se répandirent dans les provinces en qualité de Missionnaires, et ils obtinrent des succès. On cite particulièrement Olof Palengreen, qui, pour se livrer plus librement à la fonction de prédicateur, vendit ses biens, parcourut divers cantons, se rendit ensuite à Upsal pour suivre des études théologiques, et mourut en 1814; doué de talens extraordinaires, de vertus éminentes et d'un zèle ardent pour la propagation de l'Évangile, il était en quelque sorte le coryphée de la société. Son cousin, Teus Palengreen, ordonné ministre il y a quelques années, marche sur les traces de défunt Schubert, professeur de théologie à Greipswalde, qui, en 1817, voyageant en Suède, a examiné la secte des *Lecteurs*; il reconnaît en eux une piété vive et une conduite irréprochable.

Jacques-Otto Hoof, ministre à Sveuljunga, est cité comme fondateur de la société des Lecteurs, dans la Suède occidentale.

Depuis la fin de l'année 1808, la doctrine de la Croix est l'objet sur lequel il insiste le plus dans ses sermons, qui attirent toujours un nombreux auditoire. Ses talens, comme prédicateur, rehaussés par l'éclat d'une vie intègre, lui ont attiré une foule de sectateurs, qu'on appelle *Hoo-*

siens, du nom de leur chef, et plus souvent *Éveillés*, parce qu'ils ont secoué la funeste léthargie dans laquelle leur conscience était plongée. Comme les Lecteurs du Nord, ils s'occupent beaucoup de la Bible, à laquelle ils ajoutent les sermons de Luther, Nohrborg, Muhrbeck, Pontoppidam, et l'ouvrage intitulé : *Le chanteur de Sion*.

Leur société s'est répandue dans plus de cent paroisses des provinces de Westgothland, de Halland et sur les frontières de Smaland. En été, ils se réunissent dans les forêts pour chanter les louanges de Dieu, et lui rendre des actions de grâce. Les plus aigres de leurs adversaires rendent hommage à la pureté de leurs mœurs et à leur tendre piété.

Hoof, leur chef, plusieurs fois accusé, s'est toujours défendu avec franchise, et il a été acquitté par jugement du consistoire En 1818 et 1819, on lui a suscité, ainsi qu'à ses adhérens, une nouvelle querelle dans laquelle Vingard, évêque de Halland, s'est comporté, dit-on, avec beaucoup de modération.

Dans la Finlande est un petit troupeau de Lecteurs, qu'on appelle *Sibboites*, nom emprunté de la paroisse de Sibbo, où ils commencèrent à paraître il y a une vingtaine d'années. La province d'Ingermanland en a quelques-uns dans trois ou quatre paroisses. Parmi eux on ne compte aucun ecclésiastique. Leurs croyances et leurs pratiques sont les mêmes que chez les Lecteurs de la Suède.

En 1819, une commission fut chargée par le gouvernement suédois d'examiner ces diverses sociétés; d'après son rapport, intervint une ordonnance du 30 novembre, qui prescrit aux évêques de stimuler la vigilance des ministres, afin que, par une conduite régulière, s'assurant l'estime et la confiance de leurs paroissiens, ils puissent empêcher la formation d'assemblées Séparatistes, et hâter l'extinction de celles qui existent.

Les détails qu'on vient de lire offrent les nuances distinctives des diverses congrégations de Lecteurs. Elles ont de commun la doctrine de la foi, sans les œuvres, quoique la foi soit réputée la source unique des œuvres vraiment chrétiennes; comme chez tous les Protestans, la Bible est le dépôt exclusif des vérités dogmatiques, mais plus que les autres ils en font l'objet de leurs études, ils examinent si les sermons sont conformes aux Saintes Écritures, à la doctrine de Luther, et jamais ils n'assistent à ceux des ministres qui paraissent s'en éloigner. Ils jugent avec sévérité les nouvelles liturgies, les cantiques, les catéchismes qu'on a voulu substituer aux anciens. La majorité des adhérens à cette société sont des paysans, mais qui tous savent lire et sont plus ou moins instruits dans les matières religieuses. Ce n'est pas le fruit de l'enseignement dans les écoles, car elles sont rares dans ces contrées, où les habitations sont très-disséminées, c'est plutôt le résultat de la

constitution représentative de la Suède, où les paysans forment un ordre, et le résultat de l'attachement au culte divin.

Les *Lecteurs*, plus souvent que le commun des Protestans, se présentent à la cène, sont assidus aux assemblées religieuses, et jugent sévèrement ceux qui s'en éloignent, ou qui les fréquentent rarement. Quand l'intempérie des saisons, la difficulté des communications, la distance des églises empêchent de s'y rendre, on célèbre la liturgie dans une maison particulière; le chant, la prière, la bénédiction ont lieu, et, à défaut de prédicateur, on lit un sermonnaire. Le Lecteur communément est nommé par le curé, pour le suppléer dans le cas où l'on ne peut se rendre au temple. Voilà ce qu'on appelle, en Suède, *culte de village*, et la maison où il s'exerce, la *maison de prière*.

Haugiens. — Hauge, est le nom d'une ferme située sur le territoire de Thunoé, province d'Aggershuus, en Norvége. Dans cette ferme naquit, en 1771, Hans Nielsen Hauge, auteur d'une secte fanatique qui est l'objet de la notice suivante.

Sa constitution faible et maladive fut peut-être une des causes qui, dès sa plus tendre enfance, le jetèrent dans la mélancolie, à tel point que souvent il fut tenté de terminer sa vie par un suicide. Cette idée était combattue par ses réflexions sur la destination de l'homme dans l'autre vie, objet continuel de ses méditations, et qui, bien dirigé,

n'eût produit que d'heureux résultats. Malheureusement les aberrations de son esprit trouvèrent un aliment dans celles de Gérard Seeberd, qui, en 1779, par la faveur du prince héréditaire, avait obtenu la cure de Thunoé, paroisse de trois mille âmes.

Seeberg, dans le cours de ses études à l'université, avait déjà manifesté la bizarrerie d'un zèle outré; il lui donna un libre cours dans sa paroisse, dont une partie très-mécontente entreprit de le faire destituer par l'évêque de Christiania; mais les griefs allégués contre lui ayant paru insuffisans pour le forcer à se démettre, il continua de fanatiser les esprits et se fit un grand nombre de prosélytes, qui, du nom de leur chef, furent appelés *Seebergiens*. Il se dit envoyé par Jésus-Christ pour convertir les incrédules de Thunoé et punir les obstinés; ceux qu'il avait révoltés par ces qualifications odieuses supportaient avec impatience de l'avoir pour ministre. En 1784 ils saisirent l'occasion d'un scandale arrivé dans son église pour le citer au consistoire, où il fut acquitté.

Cette seconde victoire ne fit que donner du relief à un homme incapable de modération, qui, dès lors, fut regardé par ses adhérens comme un confesseur, un martyr de la foi; mais il se livra à de tels excès, qu'enfin il fut destitué par le tribunal suprême de Copenhague. Il est mort dans cette ville, en 1823.

Seeberg doit être regardé comme l'auteur principal des égaremens de Hauge. En 1795, celui-ci commence sa mission, et pendant deux ans il dogmatise, il prêche, sans causer trop de rumeur, parce qu'il borne son zèle à la paroisse de Thunoé, où depuis long-temps le ministre Seeberg avait naturalisé le fanatisme. Ce qui étonne le plus la crédulité et ce qui ajoute au merveilleux, c'est de voir un simple paysan remplir le rôle d'apôtre auquel, en 1796, il ajoute celui d'auteur, en publiant un livre intitulé : *Considérations sur les folies du monde*, et vers la fin de la même année une *Dissertation sur la sagesse divine*. Ces deux écrits, remplis d'extravagances et dans lesquels il se préconise lui-même comme prophète envoyé du ciel, lui procurent des sectateurs.

Enhardi par ce succès, l'année suivante il va prêcher dans la paroisse de Rachestad, puis dans le comté de Jarlsberg, séjourne long-temps dans la paroisse d'Anneboc, et partout se fait des prosélytes; jusque-là tout lui réussit, il ne lui manque que l'honneur d'un nouveau triomphe sur ses antagonistes, et bientôt il l'aura.

En 1797 il veut étendre ses conquêtes jusqu'à Frederickstat; il forme une assemblée dans cette ville, mais le maire lui intime l'ordre de quitter le territoire. Hauge refuse d'obéir, on l'emprisonne; le préfet, sans connaître l'affaire, le fait mettre en liberté, cette victoire accroît le nombre de ses adhérens. Il établit une espèce de litur-

gie où l'on chante, mais dont l'acte principal est la prédication. Vainement on lui démontre l'absurdité de ses discours, il réfute tout, en disant que c'est le Saint-Esprit qui l'inspire.

En 1800, Hauge se rend à Copenhague pour faire imprimer ses écrits, dont quelques-uns ont eu plusieurs éditions. De Copenhague il adresse à ses partisans des circulaires dans lesquelles il recommande la communauté de biens comme une des lois fondamentales de la secte[1], qui à cette époque se propage dans les contrées septentrionales de la Norvége. Les missionnaires Haugiens pénètrent jusqu'à Drontheim, et s'ils n'y font pas de grands progrès ils en sont amplement dédommagés dans la paroisse de Leerstrand et plus encore dans celle de Lexvigen. Ici les Haugiens, rassemblés tous les jours pour lire et méditer les sermons de leur patriarche, entreprirent de chasser le pasteur Luthérien et de mettre à sa place un des leurs.

Pourrait-on ajouter foi aux détails suivans, si des faits multipliés n'attestaient que l'esprit humain livré à lui-même peut arriver aux derniers excès de la démence?

Dans cette paroisse de Lexvigen, un nommé

[1] Une de ses circulaires sur la communauté de biens est insérée dans son ouvrage : *Christen documens lacrdoms grund*, 2me. édition, Copenhague, 1801, pag. 62 et 63.

Anders Andersen, qui jusqu'alors avait eu des mœurs réglées et une conduite irrépréhensible, était devenu, de soldat, prêtre Haugien. Pour s'assurer si l'esprit était éveillé dans huit néophytes, proposés pour remplacer le curé Luthérien, il les avait enveloppés dans un drap et mis dans un lit, l'un sur l'autre, comme des harengs encaqués dans un tonneau; ils étaient suant et gémissant dans cette pénible attitude pendant que Andersen pérorait en énergumène. Son sermon ayant été troublé par les cris d'un enfant au berceau, dans la même chambre, Andersen s'écrie que l'esprit impur, qui est dans le corps de l'enfant, ne peut souffrir la parole de Dieu; il part de là pour censurer les prêtres de la secte qui avaient abandonné l'usage des exorcismes. En terminant cette objurgation, il donne à l'enfant un coup de poing qui lui brise la cervelle; une fille de cinq ans, sœur de l'enfant assassiné et mort, jette les hauts cris; elle aurait éprouvé le même sort si elle n'avait été soustraite à la fureur d'Andersen, par une fille plus âgée, qui court chez le maire; celui-ci arrive avec la force armée, trouve les huit néophytes entassés dans le lit et le meurtrier qui continue de prêcher. Andersen, livré à la justice, avoue son crime sans rougir, en disant qu'il a sauvé l'âme de l'enfant, et qu'à son tour il va, comme notre Sauveur, mourir pour le salut du peuple. Le père de l'enfant, qui était un des auditeurs, Baldstad, son fils naturel, qui était

l'un des huit novices, et un nommé Leerstad, interrogés pourquoi ils n'ont pas empêché le crime, répondent qu'Andersen a fait une action louable, que par-là il s'est assuré de son salut éternel. Baldstad et Leerstad sont condamnés aux travaux forcés pendant un an à la citadelle de Drontheim, et Andersen, réputé fou, est enfermé dans un hôpital.

Tels sont les déplorables excès auxquels les avait conduits le fanatisme de Hauge. La Norvége était le théâtre spécial de la secte, qui cependant s'était propagée jusque dans le Jutland. A son exemple, un paysan de Raarup, diocèse d'Aarhuus, nommé Peder Larsen, voulut jouer le rôle de réformateur, se fit un parti nombreux et se permit, contre le curé de Raarup, des injures, des accusations, pour lesquelles Larsen fut condamné à une amende de vingt écus. Ce châtiment lui donna du crédit aux yeux de la secte, à tel point, qu'il reçut la visite de Hauge lui-même, qui, en 1804, vint propager dans la même contrée ses rêveries et ses livres. Larsen aussi était devenu écrivain, et la même année il fit imprimer, en langue danoise, à Hadersleben, un ouvrage un peu moins insensé que ceux de Hauge et qui a pour titre : *Chant de sacrifice à l'usage des pèlerins de Sion.*

En d'autres cantons de la même province le *Haugianisme* s'était propagé par les sermons d'un paysan, qui fut aussi condamné à l'amende,

et d'un militaire qui, vivant aux dépens des sectateurs, prêchait la pénitence, le renoncement au monde. On a prétendu que leur doctrine sur la communauté de biens admettait même la promiscuité des sexes. De là sont résultés des désordres et des mariages forcés. Cependant Hauge avait précédemment recommandé le célibat; mais ce qui est incontestable, c'est que partout où la secte voulait s'établir, elle décriait sourdement et publiquement le clergé Luthérien, et que partout où elle s'est établie, elle a causé des divisions dans les familles, dans les paroisses, et troublé les esprits à tel point, que plusieurs de ses adhérens sont tombés en démence.

Le gouvernement danois, instruit et sollicité par les rapports des évêques et par la rumeur publique, crut devoir intervenir pour arrêter enfin les ravages d'un fanatisme alarmant. En décembre 1804, parut une lettre circulaire de la chancellerie, pour recommander à toutes les autorités de Danemark et de Norvége l'exécution de la loi du 13 janvier 1741, qui interdit les conventicules secrets et les assemblées Séparatistes. Hauge, qui s'était établi comme imprimeur à Christiansand, pour avoir plus de facilités à publier ses écrits, avait été mis en prison dès la fin de novembre 1804. Une ordonnance royale du 16 de ce mois avait établi une commission pour examiner l'affaire des Haugiens. Un rescrit, du 5 juillet 1805, avait ordonné la saisie des écrits de Hauge et leur

remise au préfet de la police. L'instruction commencée dura long-temps, parce que les témoins convoqués étaient dispersés dans toute l'étendue de la domination danoise. Mais enfin, les documens réunis à la chancellerie, en 1808, établissaient contre Hauge divers chefs d'accusation ; tels que ses discours publiés malgré les défenses du gouvernement et des autorités respectives ; sa doctrine sur la communauté de biens et les abus qu'elle avait enfantés ; sa contravention aux dispositions de la loi rendue en 1741 ; ses attaques violentes contre le clergé du pays. Divers incidens retardèrent le cours de la procédure, et dans l'intervalle, Hauge avait présenté des pétitions pour obtenir sa mise en liberté sous garantie, ce qu'on lui refusa. Puis, en décembre 1813, il fut déclaré coupable d'avoir violé la loi du 13 janvier 1741, condamné à payer les frais du procès et mille écus d'amende.

C'est à Christiansand qu'il a imprimé presque tous ses écrits, dont le nombre est de quatorze. Le dernier contient sa biographie et ses voyages, rédigés par lui-même. On y chercherait en vain un système cohérent, un plan régulier, ils fourmillent de contradictions et d'absurdités. Il avait d'abord recommandé une sorte d'immobilité et de repos, il fit ensuite l'éloge du travail et de l'activité. Hauge avait beaucoup étudié l'Écriture-Sainte et surtout l'Apocalypse, mais appuyé sur la maxime fondamentale du protes-

tantisme, qui admet l'interprétation privée, il s'abandonne aux délires d'une imagination vagabonde ; qui pourrait d'ailleurs contredire un envoyé du ciel? il se déclare tel dans sa *Dissertation sur la sagesse de Dieu*. Aussi prétend-il avoir éprouvé quelquefois dans ses extases un avant-goût de l'éternelle félicité. Son dogmatisme se rapproche du piétisme, tel qu'il était en Danemark du temps de Christiern VI. Il insiste beaucoup sur l'influence spirituelle de la grâce et sur les mouvemens, les inspirations qu'elle produit. Il déclame contre les plaisirs mondains, car la tristesse, les malheurs sont à ses yeux des moyens d'assurer le salut; l'influence de ces recommandations se manifestait dans l'extérieur de ses adhérens; leur ton de voix, leurs attitudes, se modifiaient dès qu'ils étaient initiés. Très-unis entre eux, ils étaient intolérans envers quiconque n'était pas de leur secte. Hauge, dans ses écrits et ses discours, déclamait sans cesse contre les savans, dont il redoutait les lumières, et contre les ministres, qui opposaient une barrière à son prosélytisme. On conçoit que les Haugiens avaient contracté les mêmes habitudes, car ils suivaient techniquement les traces de leur patron, qu'ils croyaient investi d'une mission divine pour sauver le peuple.

Sa doctrine sur la communauté de biens avait amené beaucoup d'argent dans la caisse, dont il était l'administrateur arbitraire. Elle contenait

environ deux cent mille écus. Aussi, dit-on que Hauge, décédé en 1823, laisse une fortune considérable à ses héritiers. La communauté de biens ne s'étendait pas aux immeubles, ils sont restés aux propriétaires, membres de la secte dissoute et absolument éteinte depuis la mort du fondateur [1].

[1] Je dois à la bienveillance de M. Holm, ministre luthérien en Danemark, les détails concernant les Lecteurs et les Haugiens.

CHAPITRE XVII.

BAPTISTES ET ÉVANGÉLISTES.

Parmi les créatures que l'Église présente à la vénération des fidèles, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'évangéliste occupent un rang très-distingué. Mais doit-on les placer sur la ligne de l'égalité, ou assigner à l'un la supériorité? Quel homme a le droit de résoudre cette question, qui d'ailleurs est oiseuse?.... Oiseuse, comme jadis la dispute des réaux et des nominaux, sur l'*universale à parte rei;* comme celle des Franciscains, sur la forme ronde ou pointue de leur capuce; comme celle où il s'agissait de décider s'ils étaient propriétaires, ou seulement usufruitiers du potage qu'on leur servait; et cependant, en Portugal, sous Jean V, dans le siècle dernier, s'éleva, chez les Franciscains, une dispute niaise, mais très-acharnée, sur la prééminence entre le précurseur de Jésus-Christ et son disciple bien-aimé. Les anciens Franciscains, ou *Baptistes*, tenaient pour le précurseur; les Franciscains, réformés par sainte Claire, ou *Évangélistes*, étaient pour

l'apôtre saint Jean. Cette dispute fit naître divers opuscules imprimés sous le titre de *Rapsodies*, titre donné sérieusement, mais qui, dans certaine acception de ce mot, pouvait leur convenir.

Des couvens d'hommes, cette dispute, passant dans les cloîtres de religieuses, y acquit une effervescence inouïe, parce qu'elle y trouvait des têtes plus combustibles. Il en résulta un schisme dans toute la force du terme. Écoutons, à ce sujet, Rouillé, ambassadeur français en Portugal. ..... « Il n'y a point de couvens de filles, en Portugal, où il n'y ait dispute ouverte, et deux partis formés sur la question de la prééminence entre saint Jean-Baptiste et saint Jean l'évangéliste. Il n'est permis à aucune des religieuses de rester sagement dans l'indifférence, et d'honorer également les deux saints. Il faut de nécessité être *Baptiste* ou *Évangéliste*. Ce sont les noms des deux partis. Mais, pour le bien de la paix, les supérieures commandent aux religieuses d'éviter, autant qu'il est possible, la dispute, et de se conduire chacune suivant leur sentiment sur le fait de la dévotion pour ces saints. Chaque parti, le jour de la fête du sien, prend soin de la solenniser avec le plus de magnificence qu'il peut, par musique, illuminations, et surtout par un sermon, dans lequel le prédicateur ne manque pas d'élever le saint qu'il prêche infiniment au-dessus de l'autre; ce jour-là le parti contraire ne paraît

pas à l'église, et marque, par sa retraite, qu'il proteste contre les honneurs qu'on rend à un saint qui lui semble ne les pas mériter, attendant avec impatience que le sien vienne pour enchérir sur la beauté de la fête, et voir le parti opposé dans la retraite à son tour, et dans la mortification. Telle est, sans exagération, la situation de tous les monastères de religieuses sur cet article. Cette contrariété a souvent produit des effets très-fâcheux. Mais le plus terrible est celui qui est arrivé, depuis quinze jours, dans un couvent de la ville de Béja. Les religieuses étant ensemble, le propos tomba malheureusement sur les deux saints. Aussitôt disputes, vivacités, et la querelle s'échauffant, injures et coups de poing. Le combat dura jusqu'à défaillance de part et d'autre, mais la haine demeura si vive entre les deux partis, qu'ils ne songèrent depuis qu'à se venger l'un de l'autre, aux dépens du saint ennemi. Les Évangélistes furent les plus promptes. Elles se saisirent d'un saint Jean-Baptiste, le dépouillèrent, le fouettèrent, lui firent mille autres *indignités, l'enterrèrent dans une fosse qu'elles firent dans le jardin, et finirent par danser sur la fosse, en chantant des chansons les plus extravagantes*. Les *Baptistes* étant les plus faibles, elles ne purent empêcher le désordre, ni tirer raison de l'injure faite à leur saint; mais elles en ont été vengées d'une manière terrible. La nuit même de cette impiété, les *Evangélistes*, au

nombre de vingt, soit par punition de Dieu, soit par l'effet du trouble d'un violent remords de conscience, tombèrent dans une espèce de maladie contagieuse, si dangereuse, qu'il en est mort treize en quatre jours, et que l'on espère peu des autres [1] ».

Un prédicateur évangéliste, mettant en parallèle les deux saints, s'attacha à prouver que saint Jean-Baptiste était de beaucoup inférieur à saint Jean l'évangéliste, parce que, 1°. il était Juif, ce qui ne lui fut pas difficile à prouver. 2°. Qu'il était mort sans confession, et par conséquent sans absolution. 3°. Que par manque de confession et d'absolution, il était allé en enfer, d'où N. S. J.-C. ne l'avait retiré qu'après sa mort (ici il appliqua le le texte : *Descendit ad inferos*). 4°. Que pour preuve de tout ce qu'il disait, l'Eglise s'était toujours opposée à ce que l'on chantât le *Credo* à la messe de sa fête, car il n'a jamais été honoré par elle comme Chrétien, mais simplement comme précurseur de J.-C. Que de sottises !!!

Les mouvemens politiques, qui depuis quarante ans agitent l'Europe, et auxquels le Portugal prend une part si désolante, ont donné une autre direction aux esprits, même dans les mo-

[1] Lettre de M. Rouillé, président au grand conseil, pendant qu'il était ambassadeur en Portugal, à M. ****, dans les *Mélanges historiques*, etc., par Michault, avocat, in-12, Paris, 1754, pag. 367 *et suiv.*, article 23.

nastères, qui d'ailleurs, pour la plupart, sont supprimés ; mais il n'est pas rare qu'à une folie éteinte, succède une folie nouvelle, car dans tous les siècles, dans tous les pays, cette pauvre raison, dont les hommes sont si fiers, trébuchant à chaque pas, les avertit sans cesse de sa faiblesse.

CHAPITRE XVIII.

JACOBEOS OU SIGILLISTES.

La France eut la *Jacquerie* et les *Jacobins* ; l'Angleterre, les *Jacobites* ; le Portugal, les *Jacobeos* ou *Sigillistes*. On verra ci-après l'origine de ces deux dénominations.

Un confesseur peut obliger un pénitent, voleur, assassin, incendiaire, etc., à révéler ses complices au magistrat chargé de punir les délits qui intéressent la société ; mais un pénitent ne doit pas déclarer nominativement ses complices à un confesseur, à moins que cette déclaration ne soit indispensable pour l'intégrité de sa confession. Par exemple, la fornication est un crime qui change de nom et de gravité, si, avec la personne complice, il y a lien d'affinité ou de consanguinité. Cette circonstance aggravante, qui lui donne le caractère d'inceste, exige même la déclaration du degré d'affinité ou de parenté ; ce qui peut faire connaître les deux coupables. On pourrait citer un assez grand nombre de cas semblables, hors desquels, dévoiler ses complices serait un nou-

veau péché, parce que le pénitent ne peut disposer, sans bonne raison, de la réputation de son prochain.

Cependant le Portugal vit, pendant quelque temps, d'autres maximes prévaloir dans certaines communautés religieuses, où le despotisme des supérieurs imposait aux subordonnés l'obligation de dévoiler, non-seulement leurs fautes, mais encore celles de leurs frères, de leurs complices, et pliait tous les membres de ces communautés sous le joug d'une obéissance aveugle. Cet abus prit naissance vers 1744, chez des hermites chaussés de saint Augustin, passa chez des moines réguliers, et de là s'étendit à beaucoup d'individus des autres ordres.

Un père Gaspard de l'Incarnation, étant chez les Augustins de Coïmbre, avec le titre de *Réformateur des chanoines réguliers*, des chanoines imbus de telles maximes, captèrent sa confiance au point de lui persuader que, pour bien remplir sa mission, il fallait la subordonner à leurs conseils. Ils rédigèrent, pour son monastère de Coïmbre, un règlement calqué sur leurs principes, qui furent soutenus par des exercices publics désignés sous les noms de *Theses, maximas, exercicios e observancias da Jacobea.* Une sentence du tribunal de la *meza censoria*, les fit saisir et brûler par la main du bourreau.

Les partisans ecclésiastiques et laïcs de cette doctrine y ajoutaient une piété outrée et mysti-

que. On les nomma *Sigillistes*, comme donnant atteinte au secret de la confession; et *Jacobeos*, parce que dans la salle où ils avaient commencé leurs complots, il y avait un tableau représentant l'échelle de Jacob.

Les Jacobeos et leurs adhérens devinrent extrêmement nombreux sous la protection du père Gaspard, qui en était regardé comme le chef. Les uns étaient subjugués, entraînés par l'exemple de son extérieur mortifié et profondément humble; d'autres trouvaient un avantage à se concilier un homme qui, tout-puissant à la cour, était la source des faveurs et disposait des dignités ecclésiastiques. Sa mort ne diminua pas la foule de ses disciples. Il fut remplacé par deux Augustins de la maison de Tavora, dans la suite élevés à l'épiscopat, qui, avec des intentions pures, manquant, dit-on, de lumières, de discernement, favorisaient l'erreur qu'on vient de signaler sur l'usage du sacrement de pénitence [1].

Le cardinal da Cunha, et le cardinal patriarche de Lisbonne, publièrent, en 1745, des lettres pastorales et des édits contre cette doctrine, qui avait pour défenseurs les évêques d'Algarve, Elvas et Coïmbre. Ce dernier écrivit même au pape, sur cet objet, une lettre apologétique. Benoît XIV, trop bien instruit des règles de l'Église pour tolé-

[1] *Voy*. Mémoires du marquis de Pombal, in-12, 1784. Tom. III, pag. 126 et suiv., et pag. 327 et suiv.

rer un abus si criminel, donna la même année un bref contre le zèle indiscret qui voulait assujettir les pénitens à nommer leurs complices et les lieux de leur résidence. Le même pontife, voulant extirper le mal dans sa racine, publia successivement, à ce sujet, quatre bulles, dont la dernière est de 1749.

Les religieux, antagonistes des Jacobeos, s'élevèrent contre eux avec chaleur, et les dénigrèrent à tel point auprès du ministre Carvalho, que celui-ci en fit, au roi Joseph Ier., un portrait extrêmement odieux. En conséquence, intervint, en décembre 1768, une missive du roi au recteur de l'université, qui dépeint les beats *Jacobeos* ou *Réformés* des plus noires couleurs. « Ils ont, » dit le roi, imaginé de nouvelles formes de vête- » mens et de chaussures, de nouvelles tonsures, » de nouvelles oraisons et prières non approuvées » par l'Église, comme s'ils pouvaient être plus » pieux que l'Église elle-même, ou que celle-ci » eût besoin de ces étranges accroissemens de dé- » votion. Par ces pernicieuses innovations, ils ont » causé dans leur ordre des séditions et des schis- » mes....... La criminelle et ignoble obstination » des chefs et fauteurs de ces désordres est telle, » que les remèdes appliqués à ce mal, au lieu de » le faire cesser, n'ont servi qu'à l'aggraver..... » Après avoir, pendant plusieurs années, détruit » les biens, la discipline régulière et le crédit de » leurs communautés, ils en sont venus à cet excès

» d'audace, d'attaquer la tranquillité publique de » mes états, comme on l'a vu dernièrement dans » cette ville et dans celle de Braga, de la manière » la moins équivoque et la plus scandaleuse, etc. » En conséquence, le roi ordonne que tous les » Jacobeos soient à jamais exclus de l'université, » que leurs noms soient biffés des registres, et » qu'ils soient déclarés incapables d'y remplir au» cun emploi, ni même d'assister à ses assem» blées, attendu qu'on doit désormais les réputer » morts, et comme s'ils n'avaient jamais existé. »

En 1769, on voit l'Inquisition lancer un édit contre les *Jacobeos*; c'est peut-être la seule fois qu'on ait eu à louer ce tribunal. La même année le roi Joseph donne son *placet* à la bulle du pape, et fait imprimer, en un volume in-folio, tous les documens relatifs à la secte des *Jacobeos*, que l'on traite d'*infâmes* [1].

Dans le récit placé en tête de cet ouvrage, il règne un ton d'humeur, inspiré sans doute par les circonstances où se trouvait le Portugal, qui venait de chasser les Jésuites. Le rédacteur recherche péniblement dans toute l'histoire de l'Église des exemples de violation du secret de la confession, et il en cite cinq qu'on pourrait contester en tout ou en partie. Le premier, dans l'É-

[1] *Memorial sobre o scisma do sigillismo que os denominados Jacobeos e beatos, levantaram neste reino de Portugal*, etc., in-fol., Lisboa, 1769.

glise d'Arménie, au quatorzième siècle; le second, de Savonarole, brûlé à Rome en 1498. Il ne fut pas coupable de ce crime. L'histoire a discuté les prétextes qui servirent à le faire condamner, et la postérité rend justice à ce religieux, dont la mémoire est aujourd'hui en vénération; le troisième, des illuminés d'Espagne, surtout de Cordoue, à la fin du quinzième siècle, et de Séville, au commencement du seizième siècle; le quatrième, des ursélines de Loudun; le cinquième, des Jésuites. Dans le temps de la prétendue réforme, au seizième siècle, et de nos jours, en France, on a vu des prêtres et surtout des moines abjurer leur religion; mais il est inouï qu'un seul ait violé le secret de la confession.

L'auteur du mémoire qu'on vient de citer arrive ensuite aux *Jacobeos*, qu'il appelle abominables, schismatiques, séditieux, dont les principes, comme ceux de Wiclef, conduisent à la *monarchomachie* [1].

L'Inquisition, qui s'était signalée par son édit de 1769 contre la secte, publia, en 1774, un règlement qui prononçait les peines à infliger aux coupables. Elles sont empreintes de cette partialité, qui, dans tous les gouvernemens absolus, établissant des castes privilégiées, leur réserve des avantages dont elle prive le corps de la nation,

[1] Pág. 75 du *juizo decisivo*, etc., à la fin du même volume.

et lorsqu'ils sont coupables, adoucit pour eux des rigueurs qu'elle exerce sans mesure sur la masse des individus formant le corps politique. Dans l'affaire dont il s'agit, ces peines sont la fustigation, la déportation et six ans de galères pour la classe vulgaire, *sendo peoes*.

Pour les nobles, deux ans d'exil sur la côte d'Angola ou à l'île Saint-Thomas.

Pour les membres du clergé, privation d'exercer les fonctions de leur ordre et un an d'exil ou de galères dans les mêmes contrées.

Pour les femmes agrégées à la secte sigilliste, la prison.

Pour les religieuses, l'exil dans le couvent le plus éloigné et privation toute leur vie de voix active et passive dans les affaires de leur ordre.

Pour les relaps, les peines sont plus rigoureuses, on leur applique les châtimens décernés aux schismatiques et aux hérétiques [1].

A la fin du pontificat de Rezzonico, tous les fanatiques composant la secte avaient eté mis en réquisition par le parti jésuitique qui gouvernait Rome, pour cabaler et comploter contre le gouvernement portugais. On en eut des preuves

[1] Voy. *Narrativa da persequicão de Hippolyto Joseph da costa Pereira fartado de mendonça, natural da colonia do sacramento no rio da prata*, in-8°., 2 vol., Londres, 1811, liv. II, tit. X, pag. 267 *et suiv.*, et le tit. XVI.

si certaines, que Ganganelli, en les abandonnant au ressentiment du roi, exigea que, pour l'honneur de Rome, on se tût sur beaucoup de choses : voilà la raison de la mauvaise humeur dans les procédés du gouvernement. Il est prouvé que les *Jacobeos* entravaient les réformes utiles que l'on exécutait à cette époque ; ils firent même une levée de bouclier contre le tribunal de la censure, par le moyen de l'évêque de Coïmbre que l'on fut obligé de renfermer pendant quelques années. Clément XIV parut approuver cette mesure, en ne réclamant pas la personne de l'évêque, et en donnant un administrateur à cet évêché.

Depuis ce temps on n'a plus parlé des *Jacobeos*, dont la secte est éteinte. Leur doctrine était détestable ; mais n'a-t-on pas grossi leurs torts? C'est peut-être un procès qui est, comme tant d'autres, sujet à révision.

CHAPITRE XIX.

ÉBASTIANISTES.

Parmi les hommes auxquels la flatterie contemporaine décerna le nom de *Grands*, il en est peu dont la postérité n'ait brisé le piédestal, tandis qu'elle attachait, en caractères ineffaçables, cette épithète aux noms des hommes qui l'ont conquise par leur vertu. Tel fut Alfred le Grand, objet de la vénération des Anglais. De là était née l'opinion, jadis répandue en Angleterre, qu'un jour Alfred devait reparaître. Cette erreur n'appartient plus qu'à l'histoire.

Bientôt il en sera de même de l'opinion, encore subsistante en Portugal, que le roi Sébastien, tué en Afrique à la bataille d'Alcacerquibir, n'est pas mort, qu'il reviendra pour élever sa nation au plus haut degré de gloire et de bonheur. Une secte tout à la fois religieuse et politique se forma d'après cette croyance, qui s'est modifiée à trois époques différentes.

La mort du roi Sébastien avait consterné les Portugais, parce qu'ils ne voyaient plus de rejeton

royal pour lui succéder; ce qui prouve combien étaient rétrécies leurs idées sur la composition et les besoins des corps politiques. La douleur (si poignante quand, ne pouvant accuser que des causes inévitables ou inconnues, elle est contrainte de se replier, de se concentrer en elle-même); la douleur s'adoucit, au moins légèrement, quand elle peut s'exhaler en reproches contre des êtres raisonnables ou censés tels. Le mécontentement public imputa aux Jésuites d'avoir conseillé à Sébastien la guerre d'Afrique. Leurs apologistes assurent au contraire qu'ils l'en dissuadèrent, mais, qu'entraîné par ses inclinations belliqueuses, il repoussa leurs avis [1]. Quoi qu'il en soit, les Jésuites, poursuivis par l'animosité générale, y firent habilement diversion en assurant que Sébastien, dont la dépouille mortelle avait été apportée à Belem, n'était pas mort, et sur cette fable bientôt s'éleva un édifice mythologique, dont voici l'esquisse :

Sébastien fut coupable pour avoir entrepris cette guerre, qui fit périr tant de monde, mais il se retira du danger, et s'en fut à Jérusalem pour y faire pénitence. Un jour il reparaîtra, on le verra descendre des nues sur le château de Lisbonne. En compensation de sa déroute à Alcacerquibir, il fera la conquête de toute l'Afrique, dé-

[1] *Resposta apologetica a poema intitulado, o Uraguai*, in-8°., Lugano, 1786, pag. 253.

livrera la Palestine du joug ottoman, chassera les Turcs de l'Europe, entrera en Portugal avec une armée formidable pour combattre *Philippe le Prudent*, qui règnera alors à Lisbonne, le tuera de sa propre main, passera à Madrid pour fonder la monarchie de Castille, et deviendra le chef d'un vaste empire. Dans un ouvrage apocryphe (le 4°. livre d'Esdras, chapitre XII), on va chercher une espèce de prophétie : *ecce dies veniunt.... aquilam quam vidisti*, etc., pour l'appliquer à Sébastien ; il est cet *aigle* qui doit subjuguer tous les potentats contemporains.

Sous les règnes de Jean III et de Sébastien vivait un cordonnier, nommé Gonçalo-Zannes Bandarra, qui, sans savoir lire ni écrire, composa des couplets, dans lesquels, sous un voile allégorique, il prédisait les désastres du Portugal et sa glorieuse résurrection. La haine universelle contre la cour accueillit avidement ces poésies, qui, au tableau des calamités actuelles ou imminentes, faisaient succéder la perspective de la plus brillante prospérité. Le cardinal Henri, grand oncle de Sébastien, auquel il succéda, était alors grand inquisiteur. Il fit poursuivre Bandarra par le Saint-Office, qui le condamna à de grandes pénitences; mais l'opinion publique, plus puissante que l'Inquisition, soutint Bandarra. Il enfanta de nouveaux couplets, et en dédia la collection, l'an 1556, à l'évêque de Guarda, issu d'une branche légitime de la maison royale. Ces poésies furent

imprimées à Paris, par les soins d'un dominicain portugais, le père Joseph Texeira.

Lorsqu'ensuite l'occupation du Portugal par les Espagnols eut vérifié la première partie des prédictions du poëte cordonnier, la crédulité et l'amour-propre des Portugais attachèrent une haute importance à la seconde partie, qui, entr'ouvrant un avenir consolateur, prédisait le retour de Sébastien et le rétablissement de l'indépendance portugaise.

Un imposteur, à Venise, en 1601, s'étant donné pour le vrai Sébastien, fut arrêté et emprisonné sur la requête de l'ambassadeur d'Espagne au gouvernement vénitien. Les Portugais, soutenant qu'il était le vrai dom Sébastien, sollicitèrent en vain plusieurs cours pour lui faire rendre la liberté, et le replacer sur le trône [1]. Dans le nombre d'autres imposteurs qui parurent sur la scène, on en cite deux, dont la ressemblance de figure à celle de dom Sébastien favorisait la déception. Les uns furent pendus, les autres envoyés aux galères.

La secte très-nombreuse des *Sébastianistes*, bravant les décrets de l'Inquisition et les fureurs de la politique espagnole, acquit plus de consistance par les efforts même qu'on employait à les détruire. Bandarra fut regardé comme un pro-

[1] Journal du règne de Henri IV, roi de France, etc., par Pierre de l'Étoile, etc., in-12, La Haye, 1741, tom. II, pag. 560 et 561.

phète, dans toute l'étendue et l'acception que comporte ce mot. Le *Nostradamus* de France a son monument à Salon; un mausolée fut érigé, en 1641, à celui du Portugal, dans l'église Saint-Pierre de Trancoso, par les soins du général Alvaro, et plusieurs fois, au nom de Bandarra, on vit les Portugais se lever en masse contre leurs ennemis [1].

Don Jean de Castro, petit-fils du célèbre général de ce nom, avait donné à Paris, en 1603, et non en 1605, comme l'a dit la *Biographie universelle*, une paraphrase, et la concordance de diverses prophéties publiées par Bandarra, espèce de commentaire propre à flatter l'amour-propre, à rehausser les espérances de la nation portugaise [2].

« Sébastien est actuellement en prison; mais ce roi, plus grand qu'aucun de la chrétienté, et du sang le plus illustre, car il est de la maison d'Angoulême, c'est-à-dire de France, aura la meilleure part aux promesses de reconquérir la Terre-Sainte. Il paraîtra d'abord à Venise, règnera sur la barbarie, détruira les Infidèles, les Maures et les Musulmans, désignés dans Bandarra sous le nom d'*Ariens*, sera *canonisé*, et de-

[1] *Voy*. L'article Bandarra, par Correa de Serra, dans la Biographie universelle.

[2] *Paraphrase e concordantias de alguas prophecias, ect., in-12, 1603, em Paris.*

viendra le chef de la ligue des princes chrétiens, qui fera triompher le Christianisme dans tout l'univers [1]. Quand il commencera son entreprise, il y aura un saint Pape, appelé dans quelques prophéties le pape *Angelico*, qui sera contraint par la tribulation, de se réfugier en France ou dans les royaumes limitrophes, mais enfin il trouvera un asile en Portugal [2]. »

Le champ de l'erreur est un sol d'une fécondité inépuisable. Le succès prodigieux des prophéties de Bandarra en fit naître beaucoup d'autres dirigées vers le même but; tels étaient, sous le titre d'*Anacephalaeosis* (*conclusion*), deux ouvrages imprimés, l'un en 1624, sous la direction des Jésuites, par Emmanuel Bocarro [3]. L'autre par leur père Antoine Vasconcellos [4]; ouvrages fabriqués pour établir, d'après le cours des astres, que l'empire ottoman finirait dans le siècle dernier, et qu'à sa place s'élèverait le nouvel empire du Portugal. La sentence de l'Inquisition contre Bandarra lui imputait des mœurs dissolues. Vasconcellos prétendit que la pureté des mœurs n'était pas nécessaire pour être prophète, il

[1] *Voy.* folios 2, 20, 30, 37, 45, 65, 79, etc. C'est dans le chapit. XII qu'il est parlé de la canonisation de Sébastien.

[2] *Ibid*, fol. 53 et 119.

[3] *Anacephalaeosis de monarchiâ lusitanâ*, par Emmanuel-Bocarro Francez, 1624, Lisboa.

[4] *Anacephalaeosis rerum Lusitaniæ* Aut. Vasconcellos.

s'appuyait des exemples de Balaam et de Caïphe.

On publia un autre livre intitulé : *Le royaume de Portugal, jardin de délices, empire du Christ*, dans lequel sont entassées de prétendues révélations attribuées aux Sibylles, à saint Isidore de Séville, saint Cyrille, hermite, Jean Cassien, Euthyme, etc. On multiplia les exemplaires des rapsodies du *preto do Japáo*, le *noir du Japon*, ou *pretinho*, diminutif de *preto* (noir), il est plus connu par ce diminutif, autrement Ladre-Clemente Gomes, qui existait sous Pierre II.

Quand, d'après le cours de la vie humaine, toutes les chances de probabilité sur l'existence de Sébastien furent épuisées, les Sébastianistes publièrent que cette règle était inapplicable aux prophéties concernant ce roi, et que, conservé miraculeusement, il était *el rei encoberto*, le roi caché.

Si ce roi caché devait se montrer, c'était sans doute quand Philippe II d'Espagne entra en Portugal avec une armée de cent mille hommes, ou mieux encore, quand la maison de Bragance, en 1640, monta sur le trône, car c'était une sorte de restauration. Cependant il ne parut pas. Les Sébastianistes débitèrent que peut-être sa pénitence n'était pas encore terminée; Jésus-Christ lui-même n'avait-il pas laissé long-temps le genre humain dans les ténèbres avant de le racheter?

Ici commence une divergence dans les opinions des Sébastianistes. Les uns, obstinés dans

leur système, ne peuvent le concilier avec l'élévation du duc de Bragance au trône ; mais (ce petit nombre excepté) tous les Portugais, détachant leurs regards de Sébastien, les portent sur Jean IV, premier roi de la maison de Bragance, et croient qu'il est le chef auquel est promis l'empire universel; quoique Sébastien fut le seizième roi, le duc était de la seizième génération, conséquemment ses prétentions s'accordaient avec la lettre des prophéties antiques et modernes. Ils se fondent de nouveau sur le livre apocryphe d'Esdras et sur une lettre supposée de saint Bernard à Alfonse Henriquez. Jean IV est le roi *encoberto*, *le roi caché*. Cependant aucun des Jésuites n'écrit pour démontrer que le duc de Bragance soit légitime. Ils ne paraissent pas à son exaltation, quoiqu'ensuite leur intérêt les ait conduits à sa cour. Ils continuent même de donner crédit aux rêveries de Bandarra et de supposer que Sébastien vit encore. C'était contester indirectement les droits de la maison régnante élue par la nation.

Mais après la mort de Jean IV, les Jésuites, par leur père Vieyra, qui, dès l'an 1647, avait exercé un grand ascendant sur l'esprit de ce roi, firent composer un ouvrage intitulé : *Les espérances du Portugal, cinquième empire du monde.* Ce Jean IV, ce *quasi filius hominis* (*comme fils de l'homme*) ou vicaire de Jésus-Christ dans le temporel, devait mourir ; mais il ressuscitera pour

accomplir les prophéties de Bandarra, fonder ce cinquième empire, et devenir le monarque universel [1]. Sous Cromwell, l'Angleterre eut la secte des Quinto-Monarchistes, qui a laissé en Europe quelques traces actuellement encore subsistantes, mais qui, par un cinquième empire, entend le règne temporel de Jésus-Christ sur la terre pendant mille ans [2].

Vieyra, le plus célèbre des prédicateurs du Portugal, homme de génie, mais bizarre, fut toujours regardé comme un des coryphées du *sébastianisme*, quoiqu'il fût Joannite, c'est-à-dire attaché à Jean IV, qu'il signala dans un sermon comme destiné à la monarchie universelle. Malheureusement le prince mourut, ce qui démentit la prophétie, sans déconcerter le prophète; il était Jésuite, dit un écrivain, et il se mit si peu en peine des railleries, qu'il publia son sermon en y joignant une apologie pour faire concorder ses prédictions avec les événemens futurs [3].

[1] On trouve des détails sur l'origine des Sébastianistes dans l'ouvrage *Deduceao chronologica analitica*, etc., in-4°., Lisboa, 1767, par le marquis de Pombal, qui fit paraître cet ouvrage sous le nom du procureur général de la couronne, *Seabra da Silva*. Voy. tom. II, pag. 46 *et suiv*.

[2] *Voy*. l'article des Quinto-Monarchistes, ci-devant, pag. 48 *et suiv*.

[3] Relation de la cour de Portugal sous D. Pedre II, traduit de l'anglais, in-12, Amsterdam, 1702, tom. I, pag. 225.

On lui reproche d'avoir fatigué le monde par son *Histoire de l'avenir*. Un décret de l'inquisition du 23 décembre 1667, le retint pendant vingt-deux mois en prison pour son ouvrage : *Les Espérances du Portugal*. Ce livre est appelé *scandaleux* et *hérétique*, dans un édit de condamnation, émané en 1775, du roi Joseph Ier. Il condamne également « le triple cordon d'amour » à Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharis» tie, au roi de Portugal, déjà né, et à son royau» me rétabli, etc., » par don Antoine Ardizzone Spinosa, imprimé à Lisbonne en 1680. C'est un recueil de douze prophéties débitées par Spinosa, à Goa et à Lisbonne, pour appuyer les sottises de Bandarra sur le nouvel empire, dont un roi de Portugal, attendu et caché, doit être le fondateur. L'édit impute à cet écrit des maximes fausses, scandaleuses, impies et blasphématoires [1].

Mais l'opinion des Sébastianistes continua de prévaloir chez un grand nombre de Portugais, persuadés que Sébastien était conservé miraculeusement et qu'il reviendrait prendre possession de son royaume. Le chevalier d'Oliveira pense qu'on pourrait former une petite bibliothèque de tout ce qui a été publié sur cette matière. On trouve (disait-il en 1743) des personnes si entêtées de cette erreur, qu'elles se feraient martyriser plutôt que de ne pas croire que Sébastien est vivant. Ces

[1] Mémoires de Pombal, tom. II, pag. 287 *et suiv.*

opiniâtres ont formé une espèce de secte que nous appelons Sébastianistes. On n'ose les taxer de folie parce qu'il y eut de tout temps parmi eux des savans très-renommés par leurs ouvrages, qui ont adopté cette croyance [1].

Correa de Serra fait observer que les princes de la maison de Bragance, sûrs de la fidélité des Sébastianistes jusqu'au retour de Sébastien, ont eu la sagesse de ne pas les persécuter, ils ont même paru les favoriser dans diverses occasions; il en cite des preuves, entre autres celle-ci :

Le roi Jean IV permit au marquis de Niza, son ambassadeur en France, de publier une nouvelle édition de Bandarra avec des commentaires dans le vrai sens des Sébastianistes, à Nantes, 1646, chez Guillaume Monier, sous le titre de *Couplets de Bandarra, purifiés et imprimés par un grand seigneur du Portugal, offerts aux Portugais, fidèles au roi caché.*

Sous Jean V, Barbosa Machado imprima les mémoires du roi Sébastien, en quatre volumes in-4°., aux frais du gouvernement, à l'imprimerie royale, avec la sanction de l'académie portugaise. En tête de l'ouvrage est un beau portrait de Sébastien, au bas duquel on lit l'inscription suivante :

Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.

[1] *Voy.* Mémoires, etc., concernant le Portugal, par M. le chevalier d'Oliveira, in-12, La Haye, 1743, tom. II, pag. 9 et 10, en notes.

Il est à remarquer que les Jésuites furent constamment défenseurs de Bandarra et des Sébastianistes, dont la secte mystérieuse et politique, mais appuyée sur des motifs religieux, fut toujours nombreuse, puissante et inébranlable dans ses espérances, jusqu'au règne de Joseph Ier. Il existe même un sermon prêché à l'université de Coïmbre, par le père Jean Mauvel, bernardin, pour la naissance de la reine, et imprimé en cette ville l'an 1746, sermon où l'auteur, appuyé sur les prétendues prophéties de Cassandre, de saint Isidore, assure avec confiance que le roi Joseph aura un fils, chef de la cinquième et universelle monarchie.

La secte des Sébastianistes parut revivre en 1808, lors de l'entrée des Français en Portugal. On s'empressa d'appliquer à cet événement des prédictions ridicules, d'après lesquelles la reine irait à Evora et de sa main tuerait Bonaparte. Tout cela devait s'effectuer dans le cours de la semaine sainte. Ces opinions délirantes furent adoptées, même par des personnes respectables et douées d'un mérite littéraire. C'est un fait avoué par Macedo qui, en 1810, publia sur les Sébastianistes un ouvrage dans lequel il établit qu'ils sont mauvais Chrétiens, mauvais sujets, mauvais citoyens et les plus grands fous. Entre eux il y a, dit-il, des hommes bons, fidèles et vrais, au lieu que les Francs-Maçons, *pedreiros livres*, sont de la *vile canaille*. Celui-ci est mauvais citoyen

par malice, au lieu que le Sébastianiste peut l'être par ignorance et sans complicité avec le premier [1]. Dans cet écrit, qui ne brille pas en atticisme, Macedo traite durement *le Corse*, *les Français*, et s'occupe sérieusement à prouver que l'histoire dément ces prophéties, dont quelques Sébastianistes (car il en est encore) avaient fixé l'accomplissement à l'an 1821. Un Anglais, parlant des Portugais et des Juifs portugais, disait : C'est une étrange nation, les uns attendent le messie et les autres le roi Sébastien.

[1] *Os Sebastianistas* por Jose - Agostinho de Macedo, in-8°., Lisboa, 1810, 114 pages.

CHAPITRE XX.

MAMMILLAIRES.

Dans tous les temps des hommes ont voulu écarter ou étouffer les remords en s'efforçant de concilier leurs passions avec leurs devoirs. Les paradoxes les plus étranges, les sophismes les plus grossiers ont été mis en usage pour faire illusion aux autres et s'aveugler soi-même; telle est la source d'où découlent tant de sectes qu'on accuse d'avoir caché sous un voile religieux les abominations de la lubricité.

A mesure que chez les nations modernes s'est étendu ce qu'on appelle si improprement la *civilisation*, les mœurs, sans être plus pures, ont été revêtues de formes moins grossières; et dès lors les aberrations de l'esprit humain ont contracté une teinte différente.

D'après l'ouvrage anonyme de Stoup, intitulé: *La Religion des Hollandais*, Bayle parle de la secte des Mammillaires, qui avait pris naissance à Harlem, chez les Mennonites. Un jeune homme ayant porté la main sur le sein d'une fille qu'il était près

d'épouser, et cette indécence ayant été déférée au tribunal ecclésiastique, on se divisa sur la peine à infliger. Les uns voulaient que le coupable fût excommunié; les autres, en avouant qu'il avait péché, trouvèrent le châtiment trop sévère, et furent en conséquence appelés *Mammillaires*. La même dénomination a été appliquée depuis en Italie à des hommes qui ont osé se constituer les apologistes du vice. A la fin du dix-septième siècle, le docteur Jacques Boileau, sous un titre pseudonyme, avait vengé les mœurs dans son traité *De tactibus impudicis*. La raison, la religion, les Pères de l'Église, les décrets des papes, sont les autorités sur lesquelles il asseoit ses décisions. Il rappelle entre autres qu'en 1612, Aquaviva, général des Jésuites, défendit, aux théologiens de sa société, d'enseigner qu'il y eût des fautes légères en ce qui concerne l'impureté [1], et Sanchez même, qui avait soutenu cette doctrine, la rétracta.

François de Posadas, dominicain, mort en 1713, a fait un ouvrage espagnol intitulé : *Triomphe de la chasteté contre la luxure diabolique des Molinistes* [2], et c'est le Molinisme qui, trente ans après,

[1] *Marcelli Ancyrani disquisitiones*, etc., in-8°., Paris, 1695, *dissertatio tertia de tactibus impudicis, an sint peccata mortalia vel venialia.*

[2] *Triumfos de la castitad contra la luxuria diabolica de los molinistas.* Voy. *Continuacion a la historia eccl. general*, etc., in-8°., Madrid, 1792, tom. XIII, pag. 130.

a tenté de justifier ces turpitudes, ou du moins d'en atténuer le crime.

En 1743, Foscari, patriarche de Venise, voulant prévenir des désordres, avait mis au nombre des cas réservés toute espèce de blasphème, et tout acte extérieur qui aurait pour objet de donner atteinte à la pureté des vierges dans les monastères. La même année parut en cette ville une dissertation latine, où, sous prétexte d'expliquer le vrai sens de la loi, on y met des restrictions qui tendent à l'anéantir. Sur le huitième cas, l'auteur demande si la réserve peut frapper des actes véniels de leur nature, tels que de toucher les joues et le sein des vierges consacrées à Dieu, et qui ne peuvent être mortels qu'autant qu'ils sont accompagnés d'une intention coupable.

Il suppose, comme on le voit dans l'énoncé de la question, que ces actes, hors le cas de nécessité, peuvent être exempts de passion et d'intention perverse, comme si en pareil cas la main n'agissait pas sous la direction du cœur. Est-il croyable qu'un homme sensé, un prêtre, ait pu adopter une si grossière illusion? Je ne sais pourquoi le père Richard, dans son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, a craint de dire que le jésuite Benci était l'auteur de cette dissertation qui scandalisa tous les amis des bonnes mœurs. Il révolta surtout les confesseurs et les religieux qui regardaient avec raison, comme sacriléges, les libertés

ou plutôt le libertinage que Benci traitait de véniel.

Un excellent théologien, dont les écrits sont toujours consultés avec fruit, le père Concina, dominicain de Venise, qui avait douté s'il devait se borner à détester une telle doctrine ou la combattre, vint au secours de la chasteté et la vengea des attentats du père Benci, par deux lettres latines publiées en 1744, et qui furent réimprimées sur-le-champ à Rome et à Lucques[1].

Avant Benci, des maximes très-relâchées sur le même sujet avaient trouvé des apologistes dans quelques théologiens, dignes émules de Pétrone, tels que Caramuel, Filliutius, Diana, Tambourini. Celui-ci avait été combattu avec succès par un Jésuite d'une trempe bien différente, le sage père Élizalde, auquel Concina décerne de justes éloges. L'écriture, la tradition et l'enseignement invariable de l'Église, proscriront à jamais ces maximes hideuses. Qui oserait, dit Concina, les énoncer en chaire, et cependant on ose les imprimer? Y a-t-il deux morales, une pour la chaire, l'autre pour le confessionnal?

Certains théologiens, voulant atténuer la gravité de ces actes licencieux, les appellent *sous-impudiques*. Concina leur demande quel sort est ré-

[1] *Epistolæ theologico-morales, ad illus. et rev. episcop. N. N., adversus librum inscriptum : Dissertatio in casus reservatos*, etc., in-8°., Venetiæ, 1744.

servé à ceux qui les commettent. Iront-ils au ciel? Saint Paul déclare formellement qu'ils en sont exclus [1]. Pour ressource il ne reste à ces casuistes que de créer une *sub-gehenne*, un *sous-enfer*, et d'y envoyer les coupables. Concina prouve jusqu'à l'évidence que ces attouchemens volontaires et sans nécessité sont des péchés mortels.

Ces cris de la foi et de la pudeur alarmée retentirent à Rome. Par un bref du 10 août 1744, Benoît XIV se hâta de proscrire la doctrine de Benci avec la dissertation qui les contenait, et tous autres ouvrages qui auraient pour objet de les soutenir. Croirait-on qu'à l'instant furent imprimés clandestinement, dans la capitale même de la chrétienté, des pamphlets pour faire l'apologie de cette doctrine lubrique? Il fut prouvé qu'un autre Jésuite, le père Faure, en était l'auteur.

Les défenseurs de Benci, gens actifs et capables de faire jouer plus d'une machine, publièrent à Venise un libelle intitulé : *Rétractation solennelle du père Concina*; supercherie infâme, et dont autrefois on s'était déjà servi contre le cardinal Noris. Un décret du saint-office condamna la prétendue *rétractation*, comme libelle diffamatoire. On y passe légèrement sur la doctrine des Mammillaires, pour étaler plus à l'aise un tissu de calomnies contre Concina. Ses adversaires, persuadés qu'il démentirait cette imposture, extorquèrent à

[1] Saint-Paul *ad Gal.*, cap. V, v. 19 *et suiv.*

ses supérieurs une défense d'écrire contre la *rétractation* supposée, attendu, disait-on, qu'il est assez vengé par la condamnation du libelle.

A cet ordre Concina répondit que la *rétractation* n'ayant pour objet que de décrier sa personne, il consentait à garder le silence ; que s'étant consacré à la défense de la morale chrétienne, il regarderait comme un malheur de n'avoir aucune part aux persécutions qui furent toujours l'apanage des défenseurs de la vérité ; que, conformément à l'Évangile, il était disposé à souffrir patiemment les outrages dirigés contre lui par ses ennemis.

Que firent alors ceux-ci ? Par une fourberie plus vraie que vraisemblable, après avoir forcé au silence l'innocent calomnié, ils se donnèrent carrière pour multiplier les mensonges ; ils firent à Lucques, en 1745, une nouvelle édition de la *rétractation* ; et ils imprimèrent furtivement à Venise, sous le titre de *Jugement d'un théologien*, un libelle encore plus scandaleux.

Saint Thomas d'Aquin, aussi conforme à la vérité que contraire à la licence, dit que toucher la main d'un ami, lui donner un de ces baisers dont la pudeur n'est jamais offensée, sont des témoignages d'affection que la bienséance et l'usage autorisent en certains pays. Le libelliste falsifie saint Thomas pour lui faire dire que d'autres attouchemens sont permis : il ajoute que ces actes ne sont pas criminels de leur nature ; à l'appui de

son assertion il cite les cas où la main d'un chirurgien est obligée d'intervenir. Il n'appartient qu'au libertinage de conclure de ce qui est de nécessité à ce qui n'a pas ce caractère.

Le libelliste ajoute textuellement le passage suivant, qu'à l'imitation de Concina on ose à peine confier au papier : « La doctrine proposée » sur l'indifférence de ces sortes d'attouchemens » est si certaine, qu'il nous paraît qu'on ne saurait » la nier sans danger d'errer dans la foi ; car elle » est solidement établie, cette doctrine, sur plu» sieurs textes de l'Écriture, par exemple sur ces » paroles de saint Marc : *Ils imposeront les mains* » *aux malades*, etc. ; et sur celles de l'épître de » saint Jacques : *Quelqu'un parmi vous est-il* » *malade, qu'il appelle les prêtres de l'Église,* » *et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile*. On » peut tirer aussi une nouvelle preuve des sacre» mens que Jésus-Christ a institués, celui de l'ex» trême-onction, etc. » Il est difficile de pousser plus loin la mauvaise foi et l'abus sacrilége de l'Écriture-Sainte.

Un autre scandale du père Benci, est de soutenir que le blasphème, proféré par l'habitude, sans réflexion actuelle, n'est pas un nouveau péché, et ne peut être la matière d'un cas réservé : cette erreur, qui est une conséquence naturelle de celle du *péché philosophique*, ne paraît pas choquer l'auteur du *jugement*, qu'on dit être le père Turani, théologien de la pénitencerie. Concina

les réfute avec la même supériorité de raisonnement. Un acte vicieux peut être l'objet de la réserve, à plus forte raison peut y être soumise l'habitude d'en commettre. Concina oppose également aux deux Jésuites un de leurs confrères, le père Segneri; après avoir établi que par l'habitude du vol, un homme est persévéramment voleur, la parité de ce crime à d'autres appelle une décision semblable.

Quand on voit des hommes, réputés graves, se constituer les apologistes d'opinions que la vertu la moins sévère repousse avec horreur, on n'ose réfléchir sur les motifs qui ont pu les faire agir : la charité craint de trouver en eux des avocats intéressés à défendre autre chose qu'une simple théorie.

Le père Concina nous apprend lui-même que sept libelles ont été imprimés, réimprimés en Italie [1], en faveur des nouveaux Mammillaires, dont Benci est le chef.

Il y a tel de ces libelles où, pour dénigrer Concina, on l'accuse de *Pascalisme*, de *Jansénisme*; car, ailleurs, comme en France, aimer, prêcher, soutenir la sainte austérité de l'Évangile, c'est être Janséniste. Il est bon d'observer que la doctrine

[1] La préface en tête de son *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*; in-12, Avignon, 1751. — *Voy.* aussi *Continuacion a la historia ecclesiastica*, etc., de Ducreux, tom. XIII, pag. 33 et 34.

immonde de Benci, proscrite par le Saint-Siége, a cependant trouvé, depuis cette époque, des défenseurs chez des hommes qui, par un quatrième vœu, s'engageaient à obéir au pape. Les torts d'un ou plusieurs individus ne sont pas le crime de la société, dont ils étaient membres; mais, en pareil cas, le devoir de la société était de les désavouer, sous peine d'en être réputée complice, et d'en partager les flétrissures. On voudrait pouvoir dire que les Jésuites désavouèrent leurs confrères.

Se douterait-on qu'en 1815 a paru un livre où l'on préconise le père Benci. C'était, nous dit-on, un homme respectable et distingué, comme directeur, comme prédicateur. Cela peut être, mais on n'attaque pas sa conduite personnelle; il s'agit de sa doctrine, et pour la disculper suffit-il de dire qu'il a été grandement *injurié dans des libelles italiens et français*? A des faits malheureusement certains; vous opposez une simple dénégation. On vous demande des preuves. Le lecteur apprendra que ce panégyriste de Benci, est Dallas, protestant anglais qui, en 1803, fit l'apologie de l'emploi des chiens dans les colonies pour dévorer les nègres marrons, et qui, en 1815, a publié une apologie des Jésuites [1].

[1] *The history of the marroons*, etc., by R.-C. Dallas, 2 vol., in-8°, London, 1803, tom. pag. 88 *et suiv.*; et *The new conspiracy against the Jesuits*, in-8°., par le même, London, 1815, pag. 68.

Terminons cette discussion en citant un trait authentique qui, sans ajouter à la probabilité de beaucoup d'autres, en garantit la possibilité.

Le 23 juin 1803, le tribunal du premier arrondissement de la Roër, séant à Aix-la-Chapelle, rend un jugement contre une société qui, sous le voile de la piété, cachait la débauche la plus effrénée.

Il résulte des déclarations des témoins, qu'il a existé une espèce de confrérie connue sous le nom d'*État de réparation inventé* par les filles Affergel et Vogts, et *approuvé* par le père Achatius (son nom est *Kretzer*), capucin du couvent de Düren.

Les principes de cette association, sous prétexte d'une prétendue inspiration divine, sont de se livrer à toutes espèces d'impudicités. On assure que ce capucin, avec ses deux filles, ont propagé ces abominables principes en faisant des prosélytes; que, pour faciliter la séduction, ils ont affecté une piété extraordinaire; que pour empêcher les personnes séduites d'être désabusées, ils leur ont commandé le secret, et qu'abusant de la crédulité de quelques adeptes, ils ont su les induire à sacrifier une partie de leur fortune à eux et à d'autres membres de leur secte.

Les délits ont été accompagnés de circonstances si aggravantes, que la pudeur défend de les énoncer.

CHAPITRE XXI.

CONSISTORIAUX.

Les sociétés secrètes ont toujours paru suspectes et dangereuses. Cette prévention s'attache également à celles qui, en Italie, ont une apparence de piété, parce qu'on les regarde comme dévouées à la cour de Rome. Quelques-unes datent de l'an 1796, époque de l'invasion par les Français, à la suite de laquelle furent supprimées beaucoup de corporations religieuses. Cette suppression ayant ôté à Rome les moyens de correspondance et d'influence politique, elle s'efforça d'y suppléer par la création de sociétés secrètes, la plupart sous la direction de ci-devant moines, dont le zèle mal réglé en assurait le succès par le tribunal de la pénitence.

Dans les états de Toscane et de Naples, les adeptes furent connus d'abord sous le nom de *Défenseurs de la foi et du cœur de Jésus*. Ils avaient leurs statuts, leurs emblèmes, leurs signes de ralliement comme les Francs-Maçons. Aux archives du ministère des relations extérieures, à

Paris, on doit trouver à ce sujet des détails envoyés par l'agent de France en Toscane. Il est certain que ces sociétés furent toujours surveillées par les Français, persuadés qu'elles tendaient à soulever contre eux les peuples en les fanatisant. Divers faits viennent à l'appui de cette opinion.

L'Italie étant revenue, du moins en grande partie, à l'ancien système, on pouvait présumer que ces sociétés cesseraient d'exister, puisque le motif qui les avait créées n'existait plus; mais il n'en fut pas ainsi.

Toutes semblent réunies et concentrées en une seule, à Rome, sous le nom de *Consistoriali*. On connaît leurs patentes, leurs emblèmes, leurs assemblées, leurs ramifications, quoiqu'on n'en ait pas pénétré tous les secrets; car si le but était d'aviver la piété parmi les fidèles, tous les fidèles auraient droit d'en être membres.

Une circonstance remarquable, c'est que plusieurs princes d'Italie en sont les coryphées et les promoteurs : on connaît leur attachement à la cour romaine. On sait que, dans les lieux de leurs résidences, se tiennent quelquefois des assemblées de *Consistoriali*, qu'on entretient une correspondance régulière avec Rome, et avec des sociétés répandues dans les légations pontificales, à Parme et à Naples; on délègue des émissaires, des *visiteurs*, les uns laïcs, les autres ecclésiastiques, qui prennent des renseignemens particuliers concernant les acquéreurs de biens nationaux, et concer-

nant le Jansénisme, dont on accuse surtout les prêtres et les évêques les plus distingués par la pureté de leur foi et de leurs mœurs.

On attribue aux *Consistoriali* la persécution dirigée en 1816 contre Tiburce Cartesi, évêque de Modène, vénérable octogénaire, qui, par sa vie exemplaire, sa prudence et la réunion des vertus les plus rares, avait conquis et conservé l'estime et l'amour de ses diocésains, dans les époques les plus critiques. En 1799, la puissance civile, irritée contre ceux qui s'étaient montrés favorables aux Français, les fit emprisonner. L'évêque, qui aurait désiré les sauver tous, obtint du moins l'élargissement de ceux qui étaient membres de son clergé; sa charité épiscopale leur épargna de mauvais traitemens, et la prolongation de leur captivité.

Beaucoup de personnes étaient accusées d'être Jansénistes, et d'avoir innové dans les pratiques religieuses. De ce nombre étaient deux ecclésiastiques estimables, Moro, et le chanoine Mediani, digne vicaire de l'évêque. Invités par le duc à repousser cette inculpation, ils justifièrent la conduite des accusés et leur conduite personnelle, et firent sentir combien il serait dangereux de rétablir des pratiques abusives qu'on avait réformées.

Au milieu de ces événemens, la persécution des fanatiques *Consistoriali* contre l'évêque devint plus furieuse; ils criaient au scandale : leurs clameurs retentirent à Rome, et on obtint du pape,

l'ordre de faire examiner l'affaire par l'archevêque de Bologne, le cardinal Opizzoni, dont le diocèse de Modène est suffragant. On fit de vains efforts pour engager l'évêque à donner sa démission, en prétextant son âge avancé : il la refusa, se justifia avec fermeté et dignité, et menaça de recourir directement au pape, si le cardinal ne lui avait pas rendu justice.

N'ayant pu arracher à l'évêque sa démission, on voulut le forcer à se défaire de son vicaire : il refusa, et enfin il y consentit, sur les instances mêmes de l'excellent Mediani. Depuis cette époque, les *Zelanti Consistoriali*, protégés par des hommes en crédit, poussèrent l'arrogance et le fanatisme jusqu'à tenir, dans le séminaire épiscopal, une assemblée des prêtres à laquelle l'évêque refusa d'assister. Dans la cour du séminaire, ils brûlèrent solennellement divers ouvrages de l'immortel Muratori, entre autres son *Traité sur la dévotion bien réglée*, livre excellent qui a été traduit en allemand et en français. On fit subir le même sort à d'autres bons ouvrages, dont la circulation fut prohibée; mais cette prohibition étant restreinte à un état peu considérable, le mal causé par cette défense est heureusement très-limité.

L'article qu'on vient de lire, imprimé en 1819, dans la *Chronique religieuse* [1], avait été traduit

[1] *Chronique religieuse*, tom. III, pag. 304 *et suiv.*

textuellement sur le manuscrit d'un vertueux ecclésiastique d'Italie. Comme beaucoup d'autres sociétés clandestines, celle des Consistoriaux a subi le désagrément d'être dévoilée; mais la nature de ses travaux éloigne d'elle tout danger d'être atteinte par une bulle même comminatoire.

Il paraît que les Consistoriaux continuent leurs trames. En 1825, un journal du pays de Vaud citait Coire et Fribourg comme leurs foyers principaux, en ajoutant que les chefs correspondaient avec la grande société de Paris, première succursale de la société centrale, qui a son siége à Rome [1].

Un journaliste connu depuis long-temps sous le sobriquet de *Trompette ultramontaine*, prétend que l'existence de cette société est une chimère [2]. Pour asseoir un jugement à cet égard, d'un côté s'offrent les dénégations d'hommes décriés pour leurs réticences et leurs mensonges; de l'autre, des faits articulés, faciles à vérifier, et appuyés d'autorités recommandables. Lecteur, choisissez, et relisez le célèbre *Mémoire à consulter* de Montlosier.

[1] *Le Nouvelliste vaudois*, 1824 et 25.

[2] *L'Ami de la religion et du roi*, tom. XLII, in-8°., Paris, 1825, pag. 345 *et suiv.*

FIN DU TOME CINQUIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.







